

L'HOMME FAIT-IL SON HISTOIRE¹?

Dans son acception la plus fréquente, soit quand il s'agit d'histoire tout court, soit quand il s'agit de ses aspects particuliers, comme l'histoire économique, sociale, littéraire, l'histoire de la philosophie, de l'art, des religions, des techniques ou des sciences, l'histoire se présente comme l'étude de l'homme, ou plus exactement des hommes groupés en sociétés, dans un passé plus ou moins lointain, plus ou moins proche.

Au sens le plus large du mot, l'histoire est une étude qui va des âges les plus reculés de l'humanité jusqu'au passé le plus immédiat. Au sens strict, l'histoire, par opposition à la préhistoire, se limite à un champ plus restreint. Cependant qu'à la préhistoire incombe l'étude du passé qui nous est seulement connu par les produits de l'activité humaine tels qu'ils sont révélés par l'archéologie, l'histoire proprement dite s'occupe, en chaque région de la terre, des périodes du passé humain pour lesquelles la documentation archéologique est, dès à présent, éclairée et complétée pour nous, soit par une documentation écrite contemporaine, soit par des traditions ou narrations plus ou moins tôt confiées à l'écriture.

Immense assurément, et plein d'intérêt pour l'étude de l'homme dans le temps passé, est le champ de la préhistoire, surtout depuis que des voies nouvelles y ont été ouvertes par les progrès de la méthode stratigraphique de fouilles, par la possibilité de plus larges comparaisons archéologiques ou anthropologiques, et par l'aide inappréciable de moyens scientifiques nouveaux tels que la datation par la radio-activité du carbone. Qui aurait cru, il y a bien peu de temps encore, qu'une analyse physico-chimique de vestiges organiques trouvés dans une fouille permettrait, en dehors de tout autre repère chronologique, des datations assez précises remontant jusqu'à plusieurs dizaines de milliers d'années en arrière? Le passé préhistorique de l'humanité, en effet,

1. A la veille de l'accident tragique qui l'a enlevé à l'affection de ses collègues et à l'admiration de ses élèves, Jean Bérard avait mis au point cet article, auquel il pensait depuis quelque temps. Il le destinait à la *Revue historique*. C'est avec une émotion profonde que nos lecteurs trouveront ici cette expression dernière de sa pensée. [N. D. L. R.]

se compte par centaines de siècles. Cependant que, même en Égypte, les temps proprement historiques ne commencent vraiment qu'au début du III^e millénaire avant Jésus-Christ, pour la Grèce antique, ils ne commençaient, il y a quelques années encore, qu'avec le VIII^e siècle, et aujourd'hui ils ne remontent guère au delà du XVI^e siècle avant notre ère.

Mais, si vaste et, pour cette raison, si important que soit le champ de la préhistoire, si grands qu'aient été les progrès de nos techniques de recherche en ce domaine, les temps préhistoriques, pour qui les étudie, diffèrent profondément de l'époque historique du fait que, par définition même, aucun témoignage écrit, aucune tradition ne nous est pour eux accessible. Pour les civilisations préhistoriques, nous pouvons bien posséder quelques données anthropologiques, fixer de manière plus ou moins sûre des dates approximatives en chronologie relative ou même absolue ; avoir une connaissance plus ou moins globale et plus ou moins lacunaire des rites funéraires, de l'armement, de l'outillage, de la technique métallurgique ou céramique, de l'habitat et des premiers arts ; déceler dans chacune d'elles, ou de l'une à l'autre, des ordres de succession, des contacts, des influences, des dérivations, des ruptures ; mais ces civilisations restent pour nous anonymes : les hommes qui en furent les témoins ne peuvent être désignés que par des noms de convention comme sont en Italie ceux de Villanoviens ou de Terramaricoles. A plus forte raison restent pour nous insaisissables les artisans de ces civilisations, les hommes dont la pensée et l'action ont pu, si l'on en juge par les époques ultérieures, influencer sur leur formation et leurs transformations.

En raison de cette différence qui existe entre histoire et préhistoire dans notre documentation et, par là même, dans nos possibilités d'intellection, nous nous en tiendrons ici à l'histoire proprement dite.

Bien avant que n'apparaisse dans le vocabulaire grec le mot dont est issu le nom français de l'histoire, les plus anciens récits du genre historique qui nous soient parvenus eurent pour objet de graver dans la mémoire des hommes les hauts faits et les bienfaits de rois et autres chefs, à la gloire de qui et sur l'ordre de qui ces relations furent composées, ou des dieux qu'ils tenaient pour leurs ancêtres et leurs protecteurs. De ces plus anciens récits historiques tout empreints de surnaturel et de surhumain, la première littérature épique ne diffère guère, qu'il s'agisse de l'épopée du héros mésopotamien Gilgamesh ou des poèmes dont les aèdes de l'Hellade puisèrent les sujets dans la geste des héros ou dans celle des dieux.

Si, dans une plus large mesure, la Bible a pour objet de relater les vicissitudes d'un peuple élu par son dieu, en même temps que de narrer l'histoire de ses chefs, le caractère théologique n'en est pas moins fortement marqué.

Il faut atteindre le ^ve et le ^{iv}e siècle avant notre ère pour que les historiens grecs, qui créèrent véritablement le genre, fassent passer le surnaturel au second plan et l'humain au premier. Encore verra-t-on longtemps les prodiges, considérés comme des manifestations de l'intervention divine dans les affaires humaines, préoccuper l'esprit superstitieux des Romains ; et, à la veille du siècle des « Lumières », Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, ne se proposa-t-il pas encore de montrer dans les vicissitudes des peuples et des empires l'effet de la volonté de Dieu ?

La notion de l'impartialité de l'historien, que les Grecs de l'époque classique conçurent les premiers, ne les empêcha pas de s'intéresser aux Hellènes plutôt qu'aux « Barbares » et, parmi les Hellènes, de s'occuper surtout des seuls hommes qui leur paraissaient les plus remarquables. La même conception se retrouve chez les historiens latins. C'est que, pour les uns comme pour les autres, l'histoire demeure avant tout une œuvre littéraire et que, par ailleurs, son objet n'est pas de donner du passé un tableau aussi complet que possible. Il est d'abord de satisfaire un besoin de curiosité, et ensuite d'instruire les générations à venir pour la conduite de leurs affaires privées comme pour celles des affaires publiques, en leur conservant le souvenir d'actions dignes d'être admirées et imitées. De là vient la place qu'ils réservèrent à l'anecdote et à la biographie. De là vient le choix qu'ils firent de ce qui leur parut mériter d'être retenu, des événements et des personnages qui leur semblèrent valoir d'être sauvés de l'oubli.

Il est significatif que les *Constitutions* et la *Politique* d'Aristote soient, dans la littérature grecque, des œuvres exceptionnelles en leur genre et qu'au demeurant elles soient dues non à un historien, mais à un philosophe. Si nous devions nous en tenir aux renseignements qui nous ont été transmis par les seuls historiens anciens, si nous ne possédions les indications qui nous viennent d'autres écrivains, des traités et recueils juridiques de l'époque impériale romaine et surtout des documents épigraphiques, papyrologiques ou de manière plus générale archéologiques, nous serions bien mal renseignés sur l'organisation politique et administrative, sur les croyances religieuses, les conditions matérielles de vie, l'économie, la civilisation dans l'antiquité classique. Quant aux classes les plus pauvres des sociétés antiques, qu'il s'agisse

de la masse des sujets, des non-citoyens ou des esclaves, elles nous seraient à peine connues si leur mécontentement ne s'était à diverses reprises manifesté de manière brutale par des rébellions telles que la « Guerre Sociale » ou les guerres serviles dans la dernière partie de la période républicaine à Rome.

L'époque des « Lumières », au XVIII^e siècle, a exclu de l'histoire toute préoccupation d'ordre théologique. A elle revient aussi le mérite d'avoir commencé à concevoir l'histoire comme une étude plus large du passé de l'humanité, ne se limitant pas aux changements politiques et aux faits militaires sur lesquels s'était concentrée jusqu'alors l'attention des historiens. D'elle est issue notre conception présente de l'histoire considérée comme une étude aussi complète que possible de l'évolution des sociétés et des civilisations. Grâce aux progrès des sciences complémentaires de l'histoire s'accroissaient cependant nos moyens d'investigation.

Mais tandis que, jusqu'au XIX^e siècle, les historiens s'étaient occupés essentiellement ou même exclusivement du rôle des hommes en tant qu'individus, deux tendances nouvelles se sont alors développées, qui ont détourné l'attention des initiatives individuelles, au profit de ce qu'on a nommé la conscience et la création collectives, d'une part, au profit des facteurs économiques, de l'autre.

Après la publication d'*Ossian* par Macpherson en 1762, se répandit l'idée que des œuvres littéraires pouvaient être dues, non au génie personnel d'un auteur, mais au génie collectif d'un peuple entier et, dans la première partie du XIX^e siècle, l'école du Droit historique en Allemagne, notamment Gustave Hugo, Savigny, Ranke présentèrent et défendirent la théorie, chère aux Romantiques, du *Volksgeist*, créateur d'institutions et d'épopées. Dans la seconde partie du XIX^e siècle, l'école de Durkheim, poursuivant la route ouverte en Allemagne par Steinthal et Latzarus, dépersonnalisa le *Volksgeist* des différents peuples et le détacha de son contexte historique, en affirmant l'existence dans le général d'une conscience collective distincte de la somme des consciences individuelles et en insistant sur son importance sociologique et philosophique¹.

Entre temps, une autre doctrine avait commencé à se développer, dont la portée allait être considérablement plus grande ; et Karl Marx avait affirmé que, dans l'histoire de l'humanité, l'économique est « en dernière analyse » le facteur premier.

1. Lorsque Durkheim parle de la société, toutefois, entend-il que tous les États participant du même degré de civilisation constituent une seule et même société, ou qu'il y a autant de sociétés que d'unités politiques distinctes ? La question se pose à son lecteur.

Autour de ces deux doctrines, à partir d'elles, parallèlement à elles ou en retrait sur elles, d'autres positions furent prises depuis le siècle dernier, qui diffèrent sur certains points et ne furent pas toujours définies assez nettement, mais qui eurent en commun de faire passer au second plan, sinon d'effacer, dans l'histoire, le rôle des initiatives, des volontés, des pensées individuelles.

De ces deux grands mouvements philosophiques, que doit retenir l'historien ?

Nous savons aujourd'hui, et depuis longtemps, que la poésie d'Ossian n'est en aucune manière une création spontanée et collective du peuple d'Écosse, sur les lèvres duquel Macpherson prétendait l'avoir recueillie, mais que c'est un pastiche dont l'auteur n'était autre que Macpherson lui-même. Il arrive, bien qu'exceptionnellement, qu'une œuvre littéraire naisse du contact intellectuel de plusieurs auteurs, sans qu'on puisse au juste déterminer quelle est la part de chacun ; il peut se faire aussi qu'elle soit le fruit de leur collaboration organisée. Il arrive encore qu'une œuvre soit pour nous anonyme parce que son créateur nous reste inconnu. Mais peut-on aujourd'hui retenir la notion d'une littérature « populaire », collective, qui ne soit pas le résultat de créations individuelles, restées pour nous anonymes ?

Il faut savoir gré à l'école de Durkheim d'avoir fortement insisté sur le rôle du milieu social, qui est sans aucun doute considérable. Cependant des remarques en ce sens ne manquent pas déjà dans la *Politique* d'Aristote et on en trouve jusque dans Hérodote. Elles ne sont pas absentes non plus d'un Montesquieu, qui les tient d'Aristote par une longue chaîne de penseurs politiques.

Aujourd'hui, aucun historien ne met en doute le fait que le milieu social joue un rôle très important, qu'il influe chez les individus sur la formation de la conscience psychologique et morale, sur leur raisonnement, leurs jugements de réalité, plus encore sur leurs jugements de valeur, leurs croyances et leur comportement tant physique qu'intellectuel. Il est certain que chaque homme est marqué par l'éducation qu'il a reçue dans le cadre de la société où il vit. Il est certain, au demeurant, que le plus souvent les hommes, par incapacité, paresse ou mimétisme, se contentent de reprendre à leur compte des jugements, des raisonnements, des croyances qui ne sont pas leurs.

Mais, si les sociétés conservent et transmettent d'une génération à l'autre des notions qui peu à peu se modifient et s'enrichissent lorsqu'elles ne s'oblitérent pas, cet héritage qui vient à chaque homme par la société dans laquelle il se développe n'est-il pas constitué, si haut

qu'on puisse remonter, par des apports individuels lentement accumulés? Sans doute bien des pratiques, des coutumes, des croyances, des idées sur lesquelles nous vivons, sans toujours en avoir clairement conscience, sont-elles pour nous d'origine inconnue; et l'on peut être tenté par là de les imputer à la société tout entière qui nous les transmet, mais il en va d'elles comme des œuvres littéraires. On ne saurait les considérer, ni les unes ni les autres, comme n'ayant pas eu d'auteur parce que cet auteur est ignoré de nous. Qu'une société ait une réalité extérieure et supérieure aux membres qui la constituent, qu'elle ait une personnalité et une conscience indépendantes, c'est ce qui jusqu'à présent n'a pu être prouvé par des faits et reste une option philosophique. Quant à l'assimilation d'une société et de ses membres au corps humain et aux cellules qui le composent, elle a son origine dans une comparaison fort vieille et bien naturelle¹ et elle peut paraître le prolongement logique de l'idéologie durkheimienne. Encore reprise par Espinas et les organicistes en marge de Durkheim et de son école qui la combattirent, elle semble de nos jours définitivement abandonnée.

Avec raison Karl Marx met en lumière l'importance des facteurs économiques dans l'histoire des hommes; et sur ce point on ne peut que le suivre. En elle-même assurément, l'idée une fois encore, n'est pas une nouveauté². Il est certain, d'autre part, que, soit directement, soit par réaction, Karl Marx a subi l'influence de penseurs appartenant aux générations qui précéderent la sienne³. Mais ce qui fait l'originalité de Karl Marx et le caractérise dans le domaine qui nous intéresse ici, c'est sa théorie du « matérialisme historique », comme on l'a appelée depuis Engels. Il faut donc tenter de la définir du point de vue de l'histoire, en même temps qu'essayer de préciser la manière dont on conçoit le rôle des facteurs économiques dans l'histoire de l'humanité.

Si on la schématise à l'extrême, la théorie de Karl Marx revient à considérer que l'histoire de l'humanité est dominée par une lutte de

1. Elle ne prit forme en devenant, comme disent les philosophes, une « métaphore hypostasiée » qu'au xiii^e siècle de notre ère, avec le *Polieraticus* de Jean de Salisbury.

2. Dans l'antiquité déjà les historiens grecs ont, à l'occasion, signalé le rôle de ces facteurs économiques, notamment pour expliquer les émigrations et la colonisation.

3. Notamment d'Adam Smith ou de Ricardo, comme aussi, sous d'autres rapports, de Simondon, de Charles Fourier et de Constantin Pecqueur, pour ne nommer qu'eux. Sur les influences qu'a subies Karl Marx, consulter l'introduction et le commentaire de Charles ANDLER dans son édition du *Manifeste communiste* (pour les influences françaises), *L'Histoire du Socialisme européen* d'Élie HALÉVY (pour les influences anglaises), les publications de Franz MERRING et celles de l'Institut Marx-Engels de Moscou (pour les influences allemandes); enfin les thèses toutes récentes de Maximilien RUBEL.

classes, qui est l'opposition, tantôt latente, tantôt ouverte et violente, des possédants et des non-possédants : en dernière analyse donc, tout s'explique par le jeu des facteurs économiques, le ressort ultime étant toujours la jouissance des biens et des services, la direction et le contrôle de la production.

De fait, le rôle des facteurs économiques dans l'histoire peut se concevoir de deux manières différentes. D'une part, on peut considérer qu'ils commandent et expliquent en dernière analyse l'évolution des sociétés humaines. Logiquement, cette première conception implique un déterminisme rigoureux et elle exclut que ces facteurs économiques, s'ils commandent l'évolution des sociétés humaines, résultent et dépendent eux-mêmes de la pensée et de l'action de l'homme; car, en ce cas, ce seraient les hommes qui en dernière instance feraient l'histoire avec les aspects complexes de leur pensée et de leur action, non les seuls facteurs économiques en quelque sorte supra-humains. D'autre part, on peut considérer que les facteurs économiques ont une influence sur l'évolution des sociétés humaines, mais parmi d'autres facteurs qui sont plus ou moins étroitement interdépendants et qui, eux aussi, en partie sont extérieurs à l'homme, en partie résultent de sa pensée, de sa volonté, de son action.

Entre ces deux conceptions, Marx n'a pas fait un choix sans retour. Si l'on s'en tient aux textes, il semble avoir oscillé de l'une à l'autre. Dans les passages les plus célèbres de ses écrits, il affirme clairement qu'il tient pour la première¹. Ailleurs, notamment quand il fait inter-

1. « Das allgemeine Resultat, das sich mir ergab, und einmahl gewonnen, meinen Studien zum Leitfaden diente, kann kurz so formuliert werden : In der gesellschaftlichen Produktion ihres Lebens gehen die Menschen bestimmte, notwendige, von ihrem Willen unabhängige Verhältnisse ein, Produktionsverhältnisse, die einer bestimmten Entwicklungsstufe ihren materiellen Produktivkräfte entsprechen. Die Gesamtheit dieser Produktionsverhältnisse bildet die ökonomische Struktur der Gesellschaft, die reale Basis, worauf sich ein juristischer und politischer Ueberbau erhebt, und welcher bestimmte gesellschaftliche Bewusstseinsformen entsprechen. Die Produktionsweise des materiellen Lebens bedingt den sozialen, politischen und geistigen Lebensprozess überhaupt. Es ist nicht das Bewusstsein der Menschen, das ihr Sein, sondern umgekehrt ihr gesellschaftliches Sein, das ihr Bewusstsein bestimmt » (*Zur Kritik der politischen Ökonomie*. Vorwort, édition de 1859, p. 5).

Ce passage peut se traduire ainsi : « Le résultat général auquel je parvins et qui, une fois atteint, servit de fil conducteur à mes études, peut se résumer ainsi : dans la production sociale de leur vie, les hommes contractent des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un niveau déterminé de développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'édifie une superstructure juridique et politique, et à laquelle correspondent des formes déterminées de conscience sociale. La forme de production de la vie matérielle conditionne les modalités de la vie

venir la notion de dialectique, qu'il conçoit, à la suite de Hegel, comme une interdépendance des facteurs dynamiques, il s'exprime comme s'il inclinait vers la seconde¹.

Dans la théorie du matérialisme historique strict, il peut y avoir interdépendance des facteurs secondaires les uns par rapport aux autres ; mais il y a dépendance unilatérale et absolue de tous les facteurs secondaires par rapport au principal, qui est l'économique. Si, en revanche, l'infrastructure économique et la superstructure politique et intellectuelle sont en constante interaction, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir en dernière analyse causalité unique de l'infrastructure ; tout

sociale, politique et spirituelle de manière absolue. Ce n'est pas la conscience qui détermine leur être ; mais, au contraire, c'est leur être social qui détermine leur conscience. »

1. « Die spezifische ökonomische Form, in der unbezahlte Mehrarbeit aus den unmittelbaren Produzenten ausgepumpt wird, bestimmt das Herrschaft- und Knechtschaftsverhältnis, wie es unmittelbar aus der Produktion selbst hervorwächst und seinerseits bestimmend auf sie zurückwirkt. Hierauf aber gründet sich die ganze Gestaltung des ökonomischen, aus den Produktionsverhältnissen selbst hervorwachsenden Gemeinwesens und damit zugleich seine spezifische politische Gestalt. Es ist jedesmal das unmittelbare Verhältnis der Eigentümer der Produktionsbedingungen zu den unmittelbaren Produzenten — ein Verhältnis, dessen jedesmalige Form stets naturgemäß einer bestimmten Entwicklungsstufe der Art und Weise der Arbeit und daher ihre gesellschaftlichen Produktivkraft entspricht — worin wir das innerste Geheimnis, die verborgene Grundlage der ganzen gesellschaftlichen Konstruktion und daher auch der politischen Form des Souveränitäts- und Abhängigkeitsverhältnisses, kurz, der jedesmaligen spezifischen Staatsform finden. Dies hindert nicht, das die selbe ökonomische Basis — dieselbe den Hauptbedingungen nach — durch zahllos verschiedene empirische Umstände, Naturbedingungen, Rassenverhältnisse, von aussen wirkende geschichtliche Einflüsse, usw. unendliche Variationen und Abstufungen in der Erscheinung zeigen kann, die nur durch Analyse dieser empirisch gegebene Umstände zu begreifen sind. » (*Das Kapital*, t. III, ch. 47, 2^e partie, p. 841-842 de l'édition en trois volumes publiée en 1951 par le Dietz Verlag, Berlin).

L'attention du lecteur doit se porter plus spécialement sur les dernières lignes, à partir de « Dies hindert nicht... »

Ce passage peut se traduire ainsi : « La forme économique spécifique dans laquelle du travail non payé est extorqué aux producteurs immédiats détermine le rapport de domination et de servitude tel qu'il découle directement de la production elle-même et, à son tour, réagit sur elle. Or, c'est là ce sur quoi se fonde toute la configuration d'une collectivité économique, qui prend ses racines dans les conditions mêmes de la production, et sur quoi se fonde aussi la forme politique spécifique de cette société. C'est toujours dans les rapports immédiats entre les maîtres des conditions de production et les producteurs directs — rapports dont chaque forme correspond toujours selon les lois de la nature à un niveau déterminé du genre et du mode de travail et par suite de sa productivité sociale — c'est toujours, dis-je, dans ces rapports que nous découvrons le secret intime, le fondement caché de toute la structure sociale et par conséquent de la forme politique des rapports de souveraineté et de dépendance, bref de toutes les formes spécifiques de l'État. »

« Cela n'empêche pas que la même base économique — la même quant aux conditions principales — peut, en raison de circonstances empiriques qui varient à l'infini — conditions naturelles et facteurs raciaux, influences historiques agissant de l'extérieur, etc. — présenter dans ses manifestations une infinité de variations et de gradations qui ne peuvent être saisies que par l'analyse de ces circonstances empiriquement données. »

facteur dans cette conception peut devenir en certains cas le facteur essentiel.

Ces deux conceptions, qui l'une et l'autre se trouvent dans Marx, se présentent à l'esprit comme une alternative. Il est logiquement impossible de les retenir toutes deux à la fois, car elles sont contradictoires et s'excluent l'une l'autre. Entre elles deux, l'historien ne peut éviter de choisir qu'au prix de la netteté intellectuelle.

Si l'on tient pour le second terme de l'alternative, c'est-à-dire si on considère que les facteurs économiques ont leur place et leur importance dans l'évolution et les vicissitudes des sociétés humaines, nul assurément ne songera à nier que le rôle des facteurs économiques ne soit au moins tel. Encore se méprendrait-on en se représentant à l'image du monde actuel un passé lointain et même relativement proche ; car dans ce passé le jeu des facteurs économiques fut de toute autre nature qu'il ne l'est de nos jours où il est devenu de plus en plus complexe. Mais semblable conception ne mérite en rien le nom de matérialisme historique. Ce qui seul mérite ce nom, c'est la première conception. Elle seule a prêté à controverse. C'est donc elle qu'il convient d'examiner.

Le problème qui se pose est double. Il est d'abord de savoir si, dans l'histoire des sociétés et des civilisations humaines, ces facteurs économiques ont un rôle exclusif et déterminant. Il faut de plus se demander si ces facteurs sont extérieurs en même temps que supérieurs à la pensée et à l'action des hommes.

Il est évident que, comme l'a fait remarquer Marx, l'homme est obligé de chercher à se procurer ce dont il a besoin pour assurer matériellement sa subsistance. Mais peut-on soutenir que, même dans les sociétés primitives, ces besoins vitaux, c'est-à-dire les facteurs purement économiques, interviennent seuls, à l'exclusion de tous autres, de l'appétit sexuel par exemple, de tout sentiment ou passion, ou même de tout facteur d'ordre plus purement intellectuel ? A un stade plus avancé d'évolution, ces différents éléments psychologiques que l'on peut mieux alors voir intervenir : ambition, appétit de puissance, vanité, envie, haine, lâcheté, inertie, sottise, esprit grégaire, foi religieuse, désir de liberté ou de justice, souvenir du passé qui pèse sur l'avenir, etc..., peuvent-ils se ramener tous à des questions économiques ? Tels hommes n'ont-ils pas préféré se laisser mourir de faim plutôt que de toucher à une viande sur laquelle pesait un interdit religieux ? On connaît le tabou qui, actuellement encore, dans l'Inde, protège la vache de toute atteinte et y aggrave la pénurie. Dans le

développement du mouvement hitlérien même, il est hors de doute que la situation économique dans laquelle se trouvait l'Allemagne du moment a eu sa part, une grande part. Mais cette situation économique est-elle seule intervenue? Et a-t-elle, par elle seule, suffi à le faire naître ou, surtout, à en déterminer la forme et les conséquences?

On peut à juste titre insister sur le rôle considérable que le clergé d'Amon joua, à certains moments surtout, dans la vie économique de l'ancienne Égypte, sur la puissance que lui valaient l'exploitation de vastes domaines et les riches présents qu'il recevait. Ce rôle économique du clergé d'Amon ne saurait assurément être négligé par l'historien. Il est clair cependant qu'en ce cas particulier, le facteur économique a été secondaire et dérive du facteur religieux, qui ne saurait être, purement et simplement, ramené à l'économique. La même remarque serait à faire pour les biens de l'Église dans le monde chrétien. Sans doute, encore, pourra-t-on dire que les conditions économiques et sociales dans lesquelles se trouvait l'empire romain sous les successeurs d'Auguste ont favorisé le développement du christianisme. Mais on ne saurait expliquer ainsi la naissance et la forme de la doctrine chrétienne et nier que d'autres influences ont eu un rôle prépondérant dans sa genèse.

Les luttes sociales et politiques elles-mêmes se ramènent-elles toutes à l'opposition des possédants et des non-possédants? L'histoire depuis la plus haute antiquité ne fournit-elle pas maints exemples de luttes au sein des classes possédantes, entre classe militaire et classe sacerdotale, entre sénateurs et chevaliers de la Rome antique, entre noblesse et clergé ou noblesse et bourgeoisie dans la France de l'Ancien Régime? Qui plus est, à l'intérieur d'une même classe, possédante ou non possédante, le jeu des rivalités personnelles ou familiales, la lutte des coteries et des ambitions n'ont-ils pas toujours eu une importance considérable?

Entre les deux manières incompatibles de concevoir le rôle des facteurs économiques dans l'histoire, veut-on savoir laquelle a la préférence et par là même exclut l'autre? Le critère le plus sûr est d'examiner le comportement qu'on adopte à l'égard des hommes. Car célébrer de son vivant ou après sa mort tel théoricien ou tel chef, ou inversement flétrir et condamner telle politique, c'est opter consciemment ou inconsciemment pour le second aspect de la pensée de Marx. En effet, dans l'hypothèse d'un matérialisme historique strict, ces pensées, ces actions n'ont rien pu changer à la marche de l'histoire; cette politique était dans l'ordre des choses, et strictement déterminée, elle aussi, en dernière analyse par les seuls facteurs économiques. Présenter une politique comme un accident, heureux ou malheureux, imputable à l'action per-

sonnelle d'un homme ou de plusieurs implique par là même l'abandon du matérialisme historique.

Sous le rapport de l'histoire, le problème de la détermination d'une pensée ou d'un acte humain est d'ailleurs plus large et ne concerne pas seulement les facteurs économiques. Une idée, dira-t-on fort justement, ne peut être conçue, une décision être réalisée, une œuvre être créée telles qu'elles l'ont été qu'en de certaines conditions extérieures à celui qui en est l'auteur. Pour bien les comprendre, nous devons les replacer dans leur ambiance, dans leur climat. Mais peut-on dire sans abus de langage que ce milieu social, que cette ambiance les a *déterminées*?

Ne serait-ce pas confondre ce qu'on peut appeler le conditionnement, d'une part, et la détermination, d'autre part¹; trop souvent ces deux termes ont été indifféremment employés l'un pour l'autre et c'est par un glissement de l'un à l'autre, sensible dans les textes cités plus haut, que Karl Marx a pu éviter de choisir dans l'alternative dont nous avons parlé.

Comment définir ces deux termes?

Le conditionnement est ce sans quoi un fait n'aurait pas été *tel* qu'il a été; c'est ce pour quoi il s'est présenté d'une certaine manière et non d'une autre; c'est l'ensemble des facteurs dont chacun pourrait varier sans pour autant supprimer le phénomène lui-même; sans pour autant faire autre chose que le modifier; c'est ce qui explique les modalités, non l'existence d'un fait ou l'essence d'un être. L'usage que les pharmaciens font du mot n'est-il pas significatif? Ce qu'ils appellent conditionnement, c'est le flacon, c'est l'emballage, c'est tout ce qui, dans un produit mis en vente par eux, n'est pas le produit même.

Le court séjour que Victor Hugo enfant fit en Espagne, par exemple, a pour une part conditionné son œuvre littéraire. Si le général Hugo avait exercé ses fonctions en Allemagne ou en Italie, cette œuvre aurait été sans doute différente sur certains points. Mais on ne saurait dire que ce voyage a déterminé cette œuvre. Sans ce voyage, Victor Hugo aurait tout de même été un grand poète. Ce n'est pas le séjour en Espagne qui a fait Victor Hugo. La pensée de Diderot, sans aucun doute, a fortement subi l'influence du milieu dans lequel elle s'est formée. Mais on a pu montrer que le frère de Diderot a pratiquement subi dans son enfance les mêmes influences, sans pour autant être en aucune manière ce que fut Diderot.

La détermination, en revanche, est ce sans quoi un fait n'aurait pas

1. Les deux termes correspondent respectivement en allemand à *Bedingung* (conditionnement) et *Bestimmung* (détermination).

été, et qui est cause qu'il a été, condition à la fois nécessaire et suffisante. C'est ce qui explique, sinon toutes les modalités, du moins l'existence et l'essence d'un phénomène, d'un fait.

Un exemple est facile à trouver dans les sciences physiques : ainsi l'étincelle ou la flamme déterminent l'explosion d'un mélange d'oxygène et d'hydrogène, cependant que le volume de ce mélange, sa pression, sa température, etc., conditionnent cette explosion et en expliquent les modalités.

En ce qui concerne les phénomènes de conscience, des exemples parallèles de détermination proprement dite ne se présentent pas aussi spontanément à l'esprit. Est-ce simplement parce que ces phénomènes sont plus complexes ? N'est-ce pas plutôt parce qu'ils sont d'un autre ordre, d'une autre nature ?

Dans ces phénomènes de conscience, on voit bien comment les circonstances extérieures limitent la pensée et l'action de l'homme, circonscrivent intellectuellement et matériellement le champ de ses possibilités. Le soir de Marathon, Miltiade ne pouvait songer à faire connaître à Athènes sa victoire par un message-radio ; il y dépêcha un coureur ; mais il lui était loisible de n'en pas envoyer et de choisir pour cette mission tel ou tel de ses soldats. L'homme qui se promène sur un pont de Paris ne peut se jeter dans la Tamise ; mais il peut se jeter ou non dans la Seine. Ce sont là conditionnements au sens que nous avons défini plus haut, non déterminations.

Selon les cas, ce conditionnement peut être plus ou moins étroit. Pour un homme qui vient de naître, le champ du virtuel est immense, et innombrables sont les possibilités qui s'ouvrent à lui. Au fur et à mesure qu'il avance en âge, sa vie antérieure conditionne sa vie future et restreint, en même temps qu'elle précise, le champ de ses possibilités, jusqu'au terme de son existence, où il ne peut plus que subir son destin, si ce n'est pas lui-même qui délibérément met fin à ses jours.

Dans le cadre de la vie collective, les formes de société et de civilisation connaissent, de leur côté, les effets de l'âge. Il peut arriver un moment où leur passé les conditionne si étroitement qu'elles paraissent inéluctablement frappées de paralysie et condamnées à périr, par l'effet de survivances périmées, d'un rituel vide, de règlements mal conçus ou même contradictoires, de structures trop compliquées ; et, de fait, si, sous l'influence d'hommes à l'intelligence plus claire et à la volonté plus forte, elles ne se résolvent pas à répudier un héritage trop lourd et à s'adapter à des circonstances nouvelles, elles périssent pour faire place à d'autres formes de société et de civilisation,

qui tantôt se substituent insensiblement à elles, tantôt les évincent plus brusquement.

Il est d'autres cas encore, dans la vie des hommes, où la contrainte matérielle s'exerce sur leur action ; il en est même où, sous l'effet de la maladie, d'une drogue, le contrôle de leur pensée leur échappe. Mais, là encore, comme précédemment, ce sont des cas limite, où la pensée et l'action conscientes sont en passe de disparaître si elles n'ont pas déjà disparu. Ce sont des exceptions ; car, dans les cas beaucoup plus fréquents d'abstention volontaire, de démission consciente ou inconsciente de l'homme, il n'en va évidemment plus de même.

En dehors de cette limitation, de cette influence négative, on constate bien, dans les phénomènes de conscience, les effets positifs d'influences extérieures qui, dans une certaine mesure, préparent et orientent la pensée et l'action des hommes. Là encore, cependant, les exemples de détermination échappent lorsqu'on les serre de plus près. Le fait d'être emprisonné suggère l'évasion, mais ne l'impose pas ; et de deux compagnons de cellule placés dans les mêmes conditions, devant les mêmes risques, l'un choisira de s'enfuir, l'autre de rester. Il y a des courants de pensée ; il y a des modes issus d'initiatives individuelles, plus ou moins nombreuses, plus ou moins lointaines ; mais nul n'est forcé de les suivre. Il y a plus : à tel moment, il est arrivé que telle découverte ait été, comme on dit vulgairement, dans l'air, et ait pu être faite séparément par deux chercheurs. Mais là même, pour qu'il y eût détermination, il faudrait que cette découverte se fût présentée, se fût imposée à l'esprit de tous les chercheurs bien plus nombreux qui s'occupaient alors de ce problème.

Dans toute découverte, de même que, plus généralement, dans toute pensée et dans toute action consciente, une part reste imputable à la personnalité de l'homme.

Cette part de la personnalité est d'autant plus faible que la création est médiocre. Elle est d'autant plus grande que la création est originale. Une œuvre littéraire ou artistique de second et surtout de troisième ordre peut presque tout entière s'expliquer par la mode du moment, à la lumière des œuvres qui la précèdent et qui l'entourent. Une création littéraire ou artistique de premier plan, au contraire, se reconnaît à ce qu'elle ne s'explique que pour une part plus ou moins faible par ce conditionnement et, au contraire, se présente dans le milieu ambiant comme une réaction ou un dépassement. Pour tout ce qui en fait l'originalité et le mérite, elle échappe à une explication directe par le conditionnement extérieur. C'est pourquoi, après avoir étudié ce qui la

précède et ce qui l'entoure, il est indispensable de l'examiner ensuite et plus attentivement en elle-même pour tenter d'en définir l'originalité, ce qui la distingue et la rend unique.

Les facteurs économiques, de toute évidence, sont des conditionnants de première importance, même dans le cas de certaines créations artistiques ou littéraires. Les difficultés financières dans lesquelles Balzac s'est débattu, pour prendre ce seul exemple, ont eu des répercussions sur son œuvre et les personnages de sa *Comédie humaine*, au demeurant, sont inspirés de ceux qui vivaient dans la société et le milieu économique de son temps. Mais peut-on considérer ces difficultés financières ou, d'une manière plus large, ce milieu économique comme déterminants, en dernière analyse et de manière absolue dans tous les domaines, au sens propre du mot tel que nous venons de le définir?

Même lorsqu'il s'agit de l'évolution et des vicissitudes d'une société ou d'une civilisation, l'explication par le substrat économique a des limites que Karl Marx lui-même met en lumière en différents passages de son œuvre, notamment dans le second texte que nous avons cité. Car, si, malgré l'identité essentielle de la base économique, des variations en nombre infini, comme le dit Marx, peuvent résulter d'autres circonstances, il s'ensuit que l'économique contribue à l'explication de tout fait historique quel qu'il soit, parce qu'il est un substrat, un conditionnant commun; mais qu'en vérité, ce faisant, il n'explique rien de ce qui caractérise chaque évolution, chaque vicissitude particulière, non plus que les résultats qui, en définitive, peuvent différer considérablement.

Deux exemples pris en de tout autres domaines nous semblent utiles à considérer.

Les évolutions d'un skieur sur le versant enneigé d'une montagne dépendent, en premier lieu, de la pesanteur et, secondairement, de l'état de la neige, du profil de la montagne, de la forme et de la qualité des skis, de la résistance de l'air et de maints autres facteurs encore. Mais toutes ces conditions réunies ne déterminent pas de manière absolue le tracé et le temps du parcours, qui ressortent pour une large part aux aptitudes personnelles et à la volonté du skieur, ce skieur pouvant utiliser la force motrice de ses muscles pour faire échec à la pesanteur et tenter même, s'il lui plaît, de remonter jusqu'au sommet de la montagne.

La connaissance des lois de l'harmonie et des règles propres à la fugue ou à la sonate permet de comprendre comment telle fugue ou telle sonate se développe à partir de tels thèmes musicaux, et pourquoi les

sons qui s'y superposent ou s'y succèdent forment des ensembles qui plaisent à notre oreille. Mais ces lois et ces règles ne suffisent pas à expliquer l'invention des thèmes, ni même le choix fait par l'auteur entre différentes manières de les développer, bref ce qui est le propre de chaque fugue et de chaque sonate.

Ce n'est là, toutefois, qu'un premier aspect du problème. Il faut aller plus loin et se demander si les facteurs économiques diffèrent radicalement des autres facteurs de l'histoire. Il faut se demander s'ils ne dépendent pas, et parfois de double manière, de la vie psychique de l'homme.

Un facteur économique peut en certains cas agir directement et par soi : ainsi une disette lorsqu'elle décime une population. Le plus souvent, pourtant, il agit non par lui-même, en dehors de tout phénomène psychologique, mais par l'intermédiaire de l'affectivité, de la conscience d'un besoin, de la connaissance d'une utilisation ou d'un remède possibles. Un gisement métallifère, par sa seule présence en une région déterminée, n'a aucune incidence sur l'histoire humaine. Il ne commence à en avoir que lorsque l'homme a pris conscience de sa présence et qu'au demeurant, il en a découvert l'utilisation. Durant des millénaires, le pétrole, la houille, certains minerais même ont sommeillé sous terre en n'ayant aucune incidence sur la vie des hommes qui habitaient au-dessus de ces gisements sans les connaître ou sans savoir les utiliser. En semblables cas, le jeu d'un facteur économique dépend directement de l'exercice de l'intelligence humaine.

Une insuffisante rémunération des travailleurs salariés ou les conditions physiques trop pénibles qui leur sont faites ne provoquent de révolte chez ceux qui en sont victimes que lors et pour autant qu'ils ont pris conscience de l'injustice de leur sort et de la possibilité d'y porter remède. Cette possibilité leur est d'ordinaire révélée par la parole ou les écrits de quelques hommes, prédicateurs ou orateurs, penseurs ou leaders ; Karl Marx n'a pas fait exception à la règle. L'Intelligentsia révolutionnaire, dit Lénine, a pour rôle d'apporter du dehors au prolétariat la conscience socialiste¹. Pour cette raison les penseurs révolutionnaires ont certainement fait autant ou même plus pour les révolutions que les conditions matérielles ou juridiques contre lesquelles ces révolutions se sont élevées. Il n'est pas rare que telles conditions de vie fort misérables aient été longtemps subies sans provoquer de réaction par une classe ou un peuple opprimé, puis que, même devenues moins

1. Que faire? dans LÉNINE, *Œuvres complètes*, t. IV, Paris 1927, p. 446.

dures, elles aient en revanche paru intolérables à une conscience plus éveillée, provoquant alors la révolte.

De plus et surtout, peut-on considérer les facteurs économiques, en particulier les facteurs techniques, comme un donné extérieur à la pensée et à l'action des hommes? Sans doute, à un moment précis, se présentent-ils comme tels pour ceux dont ils conditionnent alors la vie. Mais ne constate-t-on pas qu'avant d'agir comme un conditionnement extérieur, ces facteurs sont issus d'inventions et d'initiatives individuelles plus ou moins nombreuses, qui se sont superposées ou juxtaposées les unes aux autres et dont a fini par naître telle machine, telle méthode de fabrication, telle structure d'entreprise? S'il arrive souvent à l'historien de ne pouvoir saisir ces facteurs économiques que comme un donné et à un moment précis, c'est que ce conditionnement économique et technique résulte d'un ensemble trop complexe d'inventions et de progrès successifs, dont un grand nombre sont actuellement et risquent de toujours rester pour nous anonymes ou même d'échapper complètement à notre investigation; mais dans ce domaine aussi l'historien doit se garder, comme nous l'avons dit, d'imaginer des « créations collectives », et à plus forte raison un conditionnement extérieur à l'homme, faute de pouvoir détailler les initiatives individuelles. D'autre part, lors même que ces inventions et ces progrès sont accessibles à notre connaissance, l'intelligence humaine a peine à s'en faire une idée claire en raison de leur nombre. Pour cette raison encore, elle est naturellement portée à les saisir comme un « donné » à un moment précis de l'évolution.

Elle y est d'autant plus portée que l'entendement humain comprend plus aisément l'immobile que le mouvant, les états successifs que le devenir. Mais, pour la commodité de la pensée, l'historien ne peut pas plus interrompre le cours d'une évolution que Zénon arrêter le vol de la flèche.

L'histoire a pour objet d'étudier les transformations, lentes ou rapides, des conditions de pensée et d'action de l'homme dans un groupement social déterminé, ou, pour employer une expression fort en usage de nos jours, l'évolution des structures intellectuelles, juridiques, techniques, économiques, sociales, politiques de ce groupement. Ce perpétuel devenir résulte d'une multiplicité complexe de faits nouveaux qui surviennent. Ce qui survient ainsi dans tous les domaines, « *quod evenit* », est l'événement, que ces événements soient le fait de l'homme ou l'effet de causes extérieures à lui.

Pour être plus fractionnées, plus difficiles à saisir et à présenter, les

inventions et les initiatives qui lentement transforment la technique et l'organisation économique n'en sont pas moins du nombre des événements qui permettent à l'historien de comprendre ce qu'a été le passé de l'humanité et quelles ont été les étapes de son évolution. Il est clair que bien souvent l'historien ne peut encore, et parfois sans doute jamais ne pourra, atteindre tous les événements, dans le domaine économique en particulier. Mais doit-on chercher à se dégager de l'événement parce qu'on n'a pas toujours le moyen d'y remonter?

Pour comprendre l'évolution des sociétés et des civilisations humaines, l'historien doit donc partir de l'étude des événements de tous ordres, y compris les événements économiques, sans pour autant s'interdire une présentation synthétique après l'effort d'analyse. Car ce sont ces événements grands et petits qui ont, dans une mesure plus ou moins large, selon leur importance, contribué à cette évolution et en ont marqué les étapes. Sans les événements, les structures politiques, économiques, intellectuelles des sociétés se maintiendraient sans changement et seraient en somme inexplicables. Ce sont les événements qui ont créé et qui expliquent les structures anciennes, qui créent et qui expliquent les structures nouvelles. L'historien ne peut négliger les événements et se passer d'en partir que s'il donne à ce mot un sens arbitrairement restreint.

L'économique, au demeurant, n'est pas le seul domaine où un événement, après avoir été conditionné, ce qui ne veut pas dire déterminé, par tout ce qui le précède ou l'accompagne devient, à son tour, un conditionnant entre d'autres pour tout ce qui le suit ; où le présent conditionne l'avenir comme le passé a conditionné le présent ; où il joue pour l'avenir le rôle d'un donné comme le passé l'a joué pour lui. Toute action, toute pensée humaine, pour l'homme qui en est l'auteur, et, selon les cas, pour ceux qui l'entourent et le suivent de plus ou moins près, de plus ou moins loin, est un conditionnant, dont les conséquences sont souvent imprévisibles, dont les effets peuvent être, parfois du moins ou en partie, réparés ou compensés, ou, plus simplement, se perdre dans les sables ; mais cette pensée, cette action, tout événement qui conditionne l'avenir, est toujours en soi irréversible. C'est pourquoi tel accident, telle initiative dont les répercussions ont ou n'ont pas été voulues, peuvent être sans remède, cependant que telle acquisition est durable ; c'est pourquoi il arrive que telle évolution semble être ou avoir été inéluctable et comme fatale ; c'est pourquoi, encore, l'histoire ne connaît pas de retours en arrière ni de recommencements purs et simples, bien que, d'une évolution à l'autre, d'une société à l'autre,

d'une époque à l'autre, des analogies existent, des traits communs se retrouvent, qu'il est profitable d'étudier.

Parmi les événements historiques, une place trop grande a pu pendant longtemps être réservée aux faits militaires et politiques, qui sont les plus apparents et les plus aisément saisissables. Par une réaction qui irait au delà de son objet, ne doit-on pas se garder de leur attribuer aujourd'hui trop peu d'attention? Une victoire, une défaite militaire s'avère rarement dépourvue de signification et de conséquences, si on en saisit bien la portée. La légèreté et l'insouciance d'un roi tel que Louis XV, l'atonie intellectuelle et le caractère velléitaire d'un Louis XVI, la médiocrité d'un chef de gouvernement, la nullité d'un ministre sont en un sens caractéristiques d'une société et peuvent eux-mêmes être lourds de conséquences, tant par suite des décisions prises qu'en raison de celles qui ne l'ont pas été. Si le trône de France avait été occupé par un roi ayant à la fois plus d'intelligence et de caractère que Louis XVI, des réformes suffisamment amples auraient pu être faites avant le début de la Révolution et, même après son déclenchement, une monarchie constitutionnelle aurait pu subsister.

Toutes les pensées, toutes les actions humaines et tous les événements extérieurs à l'homme ne peuvent être également retenus comme des événements historiques, sous peine de transformer l'histoire en un amoncellement informe et, en grande partie, dépourvu d'intérêt. Ils ne sont ou ne deviennent des événements historiques que dans la mesure où, soit directement, soit indirectement, par eux-mêmes ou en s'intégrant dans un ensemble, ils ont une signification et un rôle dans l'évolution d'une société humaine¹.

Soit lorsqu'ils sont en eux-mêmes insignifiants, soit encore lorsque leur signification et leurs incidences provisoirement nous échappent, soit enfin, naturellement, parce qu'ils sont pour le moment tout à fait inconnus, certains événements seront laissés de côté par l'historien. Strabon ne se moquait-il pas déjà d'Éphore de Kymè, qui poussait l'amour de sa cité natale jusqu'à se croire obligé de dire de loin en loin dans son ouvrage, sans rien pouvoir ajouter de plus : « En ce temps-là les Kyméens vivaient tranquilles »? Un choix s'impose. Cette sélection peut difficilement intervenir lorsqu'il ne s'agit que de recueillir des documents en vue d'une utilisation ultérieure. Les documents étant

1. Si l'on estime que la mort prématurée de Cromwell a eu une influence sur l'évolution politique de l'Angleterre, cette mort et la maladie qui en est cause sont à retenir comme événements historiques. Mais peut-on retenir semblablement toutes les morts qui se sont produites le même jour ou pour la même cause?

les matériaux de l'histoire, la documentation ne saurait jamais être assez complète bien qu'en vérité sa trop grande abondance, comme sa déficience ait des inconvénients en raison des limites de l'intelligence humaine. Mais elle n'est pas l'histoire, qui est la mise en œuvre et l'interprétation d'une partie de ce donné. L'historien, qui exploite la documentation rassemblée par ses prédécesseurs ou par lui-même, doit choisir. Ce choix n'est pas toujours fait dans le même esprit. Le mérite de l'historien est de savoir choisir. Sous peine de byzantinisme historique, il doit établir une hiérarchie selon l'idée qu'il se fait de l'homme et de l'histoire, selon l'objet qu'il se propose. Il est seulement nécessaire qu'il indique avec clarté cette idée, cet objet, cette hiérarchie.

Ainsi définis, les événements marquent, plus ou moins fortement selon leur importance, les étapes de l'évolution de l'humanité, sont cause du passage brusque ou progressif d'un état politique à un autre, d'une forme d'économie à une autre, d'une civilisation à une autre. L'histoire ne peut se passer de les connaître que pour autant que ses moyens de documentation sont imparfaits. Elle ne peut se passer de les rapporter que pour autant qu'il est nécessaire de simplifier dans un jeu de facteurs trop complexes et où seul l'important doit être retenu.

Parmi les différents facteurs qui, directement ou indirectement, clairement ou obscurément, conditionnent les décisions humaines et influent sur les destinées des sociétés et des civilisations, il en est qui ne sont pas humains. Tel est le cas des facteurs purement géographiques, configuration et hauteur des montagnes, étendue des plaines, dessin des vallées et régime des cours d'eau, tracé des côtes, nature du sol, climat, etc..., pour autant du moins qu'un paysage n'est pas l'œuvre du travail humain, dans la mesure où il n'a pas été transformé, voire créé par la main de l'homme. Un changement momentané ou plus durable du climat, dans une région donnée, peut avoir une incidence parfois fatale sur la vie d'un groupement humain, surtout si ce groupement s'y maintient à l'extrême limite de ses possibilités du moment, à cause de la sécheresse, de la chaleur, du froid. Le souvenir s'est gardé d'émigrations plus ou moins massives, après un été trop sec et la disette qui s'ensuivit ; on sait aussi comment disparurent, vers le début du xiv^e siècle, les établissements normands du Groenland. Un séisme qui détruit une cité, ou une épidémie qui frappe massivement les hommes, ravage leurs troupeaux ou leurs cultures sont des événements du même ordre.

Dans l'immense majorité des cas, toutefois, on est conduit à reconnaître que les événements historiques sont d'ordre humain, sont l'effet d'un ou de plusieurs phénomènes de volonté et de conscience, ou n'ont

d'incidence que par cet intermédiaire. Tel est le cas d'une conquête, d'une révolte, d'une découverte scientifique ou technique, d'une expansion religieuse ou commerciale, de l'exploitation d'une ressource naturelle jusqu'alors ignorée ou méconnue.

D'abord portée, dans sa forme la plus ancienne, à chercher les effets de l'intervention divine dans les affaires humaines, l'histoire a commencé, avec la Grèce du ^v^e siècle avant notre ère, à se dégager de l'esprit théologique pour se tourner de plus en plus vers l'étude des hommes, de leur action, de leur pensée.

Si les générations de philosophes et d'historiens qui sont venues depuis le siècle dernier ont eu raison de mettre en lumière l'importance des facteurs économiques, ne faut-il pas se garder d'une mystique de l'économique et d'oublier, en ce domaine aussi, le rôle individuel des hommes, de leur pensée et de leur action?

Les arbres peuvent cacher la forêt. La forêt ne doit pas cacher les arbres.

† Jean BÉRARD,
Professeur à la Sorbonne.

La Grave, juillet-août 1956.

MÉLANGES

SOURCES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

LETTRES INÉDITES DE LOUIS XII AUX ARCHIVES D'ÉTAT DE BOLOGNE

En vertu des accords de 1498, César Borgia avait obtenu de Louis XII un nombre considérable de soldats français pour la reconquête des Romagnes où le fils d'Alexandre VI voulait se créer un domaine personnel dont Bologne eût été la capitale.

Les Romagnes étaient alors en pleine anarchie, à cause d'un grand nombre de petites seigneuries qui s'y étaient constituées dès le temps du pontificat d'Avignon et que Bertrando del Poggetto et le cardinal Albornož s'étaient en vain efforcés de ramener sous le pouvoir effectif de l'Église. Parmi tous ces petits tyrans qui n'étaient point disposés à reconnaître la domination des papes, le plus puissant était alors Giovanni II Bentivoglio, seigneur de Bologne¹, c'est-à-dire de la ville la plus importante, après Rome, de tout l'État de l'Église. Riche, bien peuplée, située au milieu d'une plaine très fertile, entre la Lombardie et la Toscane, Bologne était surtout un centre stratégique de tout premier ordre, le point de passage obligé pour aller de Milan à Florence et à Naples. D'où l'intérêt des puissances pour s'assurer la neutralité de cette ville dont Charles VIII avait aussitôt apprécié l'importance².

Giovanni II Bentivoglio sait que la victoire de César Borgia serait la fin de sa seigneurie et il a décidé de s'opposer aux desseins du duc du Valentinois, pour conserver son domaine ; dans ce but, il envoie son fils Hannibal à Milan, chez Louis XII, pour s'assurer la faveur et la protection du roi. Celui-ci donne sa protection (lettre 1), mais, comme, pour le moment, il n'a aucun intérêt à se brouiller avec le pape, il ordonne aux Bolognais de donner le passage à l'armée de César Borgia et aux soldats français d'Yves d'Alègre ;

1. En théorie, Bologne était administrée par le *Consil des Seize Réformateurs de l'état de liberté*, créé en 1428 ; en réalité, le maître de la ville était Giovanni II Bentivoglio. Selon un chroniqueur contemporain, « ... c'è el Leghato el Podestà... ma tuto el ghoverno è in lo magnifico et illustrissimo messer Zoanne Bentivogli... » (Cronaca Bianchina, in *RR. II. SS.*, 2^e ed., XVIII, I, 27, p. 559-560).

2. Voir, à ce sujet, P. AMBRI BERSELLI, *L'Atteggiamento di Bologna durante la calata di Carlo VIII*, in *Strenna Storica Bolognese*, anno IV, 1954, p. 9-14.

il exhorte, enfin, Bentivoglio à obéir et à se soumettre à l'Église et il se plaint de la méfiance de Bologne envers le fils d'Alexandre VI (lettres 2, 3, 4, 6, 7).

Bentivoglio craint, en effet, la ruse et la puissance des Borgia ; il espère que, tôt ou tard, le roi de France finira par se brouiller avec le pape et il attend le moment favorable. Il n'y a que le roi qui puisse le protéger ; il faut donc pratiquer une politique d'équilibre entre les exhortations de Louis XII et les menaces de César Borgia, il faut fortifier les forteresses de la Seigneurie, faire bon accueil aux lettres, aux désirs et aux ambassadeurs du roi (lettres 5, 8, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 20) et faire surtout valoir, au plus haut degré, l'importance stratégique de Bologne. Louis XII est bientôt forcé de demander le passage pour ses armées allant à la guerre de Naples contre Frédéric d'Aragon (lettre 9) ; toutefois, le roi continue à confirmer sa décision de prêter toute son aide au duc du Valentinois (lettre 17), et il se plaint que ses pages et ses soldats soient souvent les victimes des paysans bolonais (lettre 18). Cependant, il a maintenant compris l'importance de Bologne, à tel point qu'il persuade le pape Alexandre VI d'envoyer en qualité de légat dans la ville le cardinal de Sanseverino (lettre 19), ce même cardinal qui, huit ans après, sera confirmé légat de Bologne par le Concile de Pise (lettre 28)¹.

La mort d'Alexandre VI et de son successeur Pie III fait parvenir au trône de Saint-Pierre l'ancien évêque de Cento, l'implacable ennemi des Borgia et des seigneurs romagnols. Le terrible Jules II a résolu d'assurer à l'Église tout son ancien patrimoine, notamment Bologne ; dans ce but, il n'hésite pas à suivre les méthodes de son ancien ennemi César Borgia² et à combattre Venise qui, depuis longtemps, s'est emparée de plusieurs ports et villes des Romagnes. Il recherche donc l'alliance de Louis XII. Ce dernier n'a pas oublié le rôle joué par les Vénitiens à la bataille du Garigliano, et il sait bien que la République Sérénissime représente une véritable menace pour le Milanais ; en même temps, ayant renoncé à tous ses droits sur le royaume de Naples, il n'a plus besoin de l'alliance de Bologne, qui est donc livrée au pape³.

Les Seize Réformateurs deviennent alors les Quarante Députés au Régiment de Bologne, et Louis XII invite les Bolonais à se garder des menées de leurs anciens maîtres qui intriguent pour reprendre le pouvoir (lettres 21, 22, 23, 24). Mais Jules II, toujours inquiet, visant toujours à combattre tous ceux qui pourraient menacer la puissance de l'Église, change tout à coup

1. Le choix du légat de Bologne provoqua des querelles et des jalousies parmi les pères du Concile de Pise (voir, à ce sujet, A. RENAUDET, *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie*. Paris, 1953, p. 543).

2. Jules II avait déclaré, à ce propos, que les seigneurs romagnols avaient été « meritorielement privi da papa Alessandro » (voir M. SANUDO, *Diarii*, ed. Stefani, Venezia, 1881, V, col. 481).

3. « 1506... Julius secundus capit Bononiam cum favore exercitus Galorum et expellit Bentivolos... et palatium Bentivolorum destruitur... » (Fratri Hyeronimi DE BUSELLIS, *Cronica gestorum ac factorum memorabilium civitatis Bononiae*, con la continuazione scritta da frate Vincenzo Spargiati, in *RR. II. SS.*, 2^e ed., XXIII, II, p. 117).

d'avis : lui, qui s'est servi de la France pour écraser Venise en 1504 et en 1508, se sert maintenant de Venise pour abaisser la puissance française, et Louis XII est forcé de reprendre une guerre qu'il croyait désormais finie. Une fois encore, il est à même d'apprécier l'alliance des Bentivoglio, parce que Bologne constitue une base idéale pour les opérations de guerre contre le pape et contre Venise ; c'est pourquoi, au printemps de 1510, il arrache la ville au pontife et y restaure les Bentivoglio, promettant aux ambassadeurs bolognais sa protection (lettre 26). Ensuite, après avoir fixé l'ouverture du Concile de Pise, Louis XII prie les notables de Bologne de vouloir bien envoyer au Concile pour plaider la cause de la France, les professeurs et les savants de leur Université, la plus ancienne du monde entier (lettre 27) ; en ce moment, le roi de France garde la même attitude que Frédéric Barberousse qui avait fait rédiger sa *Constitutio de Regalibus* par les maîtres de l'Université de Bologne¹.

C'est le dernier éclat : en novembre 1511, les armées hispano-pontificales assiègent la ville ; le 5 février 1512, le jeune et brillant Gaston de Foix, après une marche épique de quarante-cinq kilomètres sous une terrible tempête de neige, pénètre dans Bologne, éventant les tentatives de couper en deux les forces françaises en Italie. Deux mois après, le jour de Pâques 1512, il trouve à Ravenne la mort et la gloire ; Louis XII doit quitter l'Italie. La même année, « Julius secundus capit Bononiam et hanc ingreditur in die Beati Martini »².

* * *

Après 1512, le gouvernement des papes créa à Bologne le Sénat dont les Archives secrètes relevèrent tous les actes et les documents que les Réformateurs de l'État de Liberté de la ville avaient jusqu'alors gardés auprès d'eux. Vers la moitié du XVIII^e siècle, à l'occasion du remaniement des Archives sénatoriales, on constitua probablement des séries comprenant plusieurs sous-séries, et les lettres que les princes italiens et étrangers avaient adressées aux Réformateurs de la Seigneurie bolognaise furent groupées, suivant à peu près leur ordre chronologique, sous le titre général : *Lettere de Princes aux Réformateurs de l'État de Liberté (Lettere di Principi ai Riformatori dello Stato di Libertà)*. Elles demeurèrent aux Archives secrètes du Sénat (*Archivio segreto senatorio*) jusqu'à l'époque de l'occupation piémontaise de la ville, en 1860. Après le 22 octobre 1874, c'est-à-dire après l'institution des Archives nationales de Bologne, le premier conservateur des Archives mêmes, Malagola, suivant l'exemple de son confrère de Florence, Bonaini, sépara les documents relatifs au principat de ceux relatifs au sénat.

1. Dans une lettre encore inédite, conservée aux Archives d'État de Bologne, la Seigneurie de la ville fait savoir au roi de France qu'on choisira « doctores... nonnullos » et que ces savants se rendront « et Pisas et alibi ubi oportuerit » (A. S. B., *Lettere del Comune, Miscellanea*). Cette lettre a été écrite le 18 septembre 1511.

2. DE BURSSELLIS, *loc. cit.*, p. 118.

Un de ses successeurs, Tullo Fornioni, au commencement de notre siècle, détacha de la série complète de l'ancien Sénat (*Serie senatoria*) toutes les lettres que les princes et les souverains italiens et étrangers avaient adressées aux Réformateurs de la Seigneurie de Bologne de 1453 à 1512. On constitua ainsi un groupe particulier sous la dénomination *Lettres à la Commune* (*Lettere al Comune*), auquel correspondait un autre groupe, *Lettres de la Commune* (*Lettere del Comune*), comprenant, à son tour, les réponses de la Seigneurie bolonaise à ces mêmes princes. Les *Lettres à la Commune* comprennent huit enveloppes et les lettres de Louis XII dont il est question ici sont conservées dans les enveloppes nos 6, 7, 8. Elles appartenaient la plupart à la première série de l'ancien Sénat et elles sont marquées par la croix (+) suivie du numéro de l'ancienne série sénatoriale et du numéro de leur ordre chronologique. Une petite partie, comprenant surtout les lettres postérieures à 1503, appartenaient, au contraire, au *Mélange* (*Miscellanea*), lié, lui aussi, aux anciennes archives et tiré des *Grands Livres* (*Libri Grandi*) du Sénat.

Paola AMBRI BERSELLI.

N. B. — L'abréviation A. S. B. signifie *Archivio di Stato di Bologna* (Archives nationales de Bologne). Toutes les lettres publiées ici portent l'indication de l'enveloppe où elles se trouvent et toutes les marques de leur série d'origine. B. signifie *Busta* (Enveloppe).

Je remercie ici M. le docteur Montorsi dont l'aide a été précieuse dans la lecture, souvent fort difficile, de ces lettres.

Lettre n° 1 (du 31 octobre 1499).

A noz tres chers et grans amys les seize de la liberté et communauté de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Sicille et Jehrusalem, duc de Millan. Tres chers et grans amys. Nostre cher et bon ami Hanibal de Bentivoille est venu devers nous que nous avons veu volentiers et avons preis le seigneur messire Jehan de Bentivoille son père et luy et leur estat et biens en nostre protection. Il nous a dit le bon vouloir et affection que avez et portez envers nous et noz affaires et comment esteiz tres joyeux de la victoire et prosperité qu'il a pleu à Dieu nous donner touchant la conqueste et recouvrement de nostre duché de Milan nostre heritaige. Dont nous vous mercyons. Et aussi soyez asseurez que ce que nous pouvons faire pour vous, nous le ferons volentiers et comme pour ceulx que savons et repputons estre nos bons et speciaux amys. Ainsi que plus aplain nous avons dict au dict Hanibal vous dire de par nous. Donné à Millan le dernier jour d'octobre.

LOYS

ROBERTET¹.

Lettre n° 2 (du 5 novembre 1499).

A noz tres chers et grans amys les seigneurs Counseil et communauté de Boulougne.

Loys par la gracé de Dieu roy de France, de Secille et Jehrusalem, duc de Mil-

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 6, *Miscellanea*.

lan. Tres chers et grans amys. En obtemperant à la requeste de nostre saint père le pape et voulanz comme protecteur de l'eglise et saint siege appostolique luy aider à recouvrir les terres et seigneuries et dommaine d'icelle et mesmement les chasteaulx places terres et seigneuries de Ymole et Fourly qui sont, comme demonstrent nous a esté, du dommaine de la dicte eglise, nous baillons prontement pour recouvrir les dictes places certain aide à nostre dict saint père tant de noz genz d'arme d'ordonnance, genz de pié, artillerie que autres, pour la conduite desquels nous avons fait et constitué nostre tres cher et très amé cousin le duc de Valentinois nostre lieugtenant. Et vous prions le plus affectueusement et de cueur que faire pouvons que tout le port faveur et aide que pourrez donner à nostre dict cousin nostre lieutenant au fait de la dicte charge, tant au fait de son passaige que advaitaillement de la dicte armée, vous le faitez en faveur de nostre dict saint père et de nous. En quoy faisant nous ferez tres grant et agreable plaisir. Donné à Millan le v^e jour de novembre.

LOYS

ROBERTET¹

Lettre n° 3 (du 24 janvier 1501).

A noz tres chers et grans amys les seigneur Jehan de Bentivoille et conseillers et deputez au Regiment de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Sicille et Jehrusalem, duc de Milan. Tres chers et grans amys. Par le seigneur de Trans nostre ambassadeur, vous avons escript et fait entendre que, veu la juste et raisonnable requeste que pieça et continuellement nous a esté faicte par nostre tres saint père le pape de vouloir ayder et favoriser sa sainteté a chastier corriger et pugnir les rebelles de l'eglise et du saint siege appostolique et les reduire à la devotion et obeissance de sa dicte sainteté, comme Fayence et la cité de Boulougne ancien et sans aucun doute vray patremoine de la dicte eglise, nous qui non seulement voulons et desirons ensuivre tout ce que par nos predecesseurs roys de France a esté fait par le passé pour icelle eglise et le dict saint siege appostolique, mais nous employer totalement à la deffension et service d'icelle et de nostre dict saint père et principalement à la reintegration de son vray patremoine, avons totalement et resoluement voulud [et] delibéré de porter, aider et favoriser nostre dict saint père et le dict saint siege. En maniere que à nostre pouvoir les villes terres et seigneuries ainsi injustement et contre la raison detenues et occupées au grant interest honte et dommaige de sa dicte sainteté et du saint siege, soient et puissent estre et retourner à la vraye obediencia et subgetion d'icelle comme faire se doit, et mesmement les dictes villes et cité de Fayence et Boulougne. Reservant et gardant en ce la protection que avons baillée à vous mesme Jehan de Bentivoille, vos enfans patremoine meuble et autres biens que pouvez avoir. Laquelle protection, selon et en ensuivant le systeme d'icelle, nous ne voulons ne entendons rompre en quelque maniere que ce soit, mais la maintenir et garder entierement. Aussi ce qui est et doit estre et appartenir à nostre dict saint père, à l'eglise et au dict saint siege appostolique et réservé comme il appartient par la dicte protection, fault estre maintenu et gardé à la dicte sainteté et au dict saint siege. En quoy par la raison nul ne peut ne doyt contrevnir. Et combien que nous creussions certainement que vous deussiez obtemperer aux remonstrances que vous ont esté faictes de par nous par le dict sei-

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 6, +, Lib. 28, n° 43.

gneur de Trans, lesquelles bien entendues et considérées estoient grandement à la devantaige de vous et des vostres, ce neantmoins nous avons esté advertiz que d'icelles ne des lettres que vous avons escriptes n'avez fait grant estime ne compte. Respondant pour toutes choses que vous enverrez ambassadeurs devers nous, esperant par moyens et pratiques nous faire muer du vouloir et propos où sommes envers nostre dict saint père et le dict saint siege appostolique : ce que encores n'avons fait ni ne ferons et moins envers la dicte sainteté qui nous a portés et favorisés en nos faits et affaires que nul autre. Parquoy nous vous prions et requérons encores par cestes, qui, en ensuivant ce que vous avons fait dire entendre et proposer par le dict seigneur de Trans, vous vueillez chercher et trouver moyen et expedient de vous accorder avecques nostre dict saint père selon les chappitres que par icellui seigneur de Trans vous sera monstré. Car sans point de doute en ce qui touche les droiz auctorités prerogatives et preheminences de la dicte sainteté de l'eglise et saint siege comme expressement réservés par la dicte protection, de nous ne fault en ce cas esperer aucune aide faveur ni secours, mais estre certains que de par nous sera fait tout ce que bonnement faire pourrons en la faveur de nostre dict saint père et du dict saint siege. Et pour ce faire avons escript et ordonné à noz lieutenans qui sont à Millan sans aucune dilation que incontinent et toutes choses laissées, ils envoient une bonne et grosse bande de genz d'armes à nostre cousin le duc de Vallentinois affin qu'ils mectent peine avecques l'armée qu'il a presentement en la Romagne de faire par façon que nostre dict saint père et le dict duc, comme confallonnier et cappitaine general de l'eglise, soyent obeiz tant au fait du dict Fayence que du dict Bouloigne. Et si la dicte bande n'estoit souffisante, que eulx mesmes ou l'un d'eulx y aille en personne et n'en parte jusques à ce que l'emprise ait priz fin à l'honneur de nostre dict saint père et du dict saint siege, si vous ne vous accordez à sa dicte sainteté comme dit est. Ce que nous vous conseillons et confortons pour le bien et utilité de vous et de vostre estat et eviter aux maulx et inconveniens que ci après, par le moyen des guerres et voyes de fait, peuvent survenir, ainsi que plus a plain par le dict seigneur de Trans vous sera encores et de rechief dit et demonstré de par nous. A quoy vous donnerez foy et creance. Enscript à Bloys le xxiv^e jour de janvier.

LOYs

ROBERTET¹

Lettre n° 4 (du 30 janvier 1501).

A noz tres chers et grans amys les seigneur Jehan de Bentivoille et deputés au Regiment de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Sicille et Jehrusalem, duc de Milan. Tres chers et grans amys. Pour ce que nous desirons que l'emprise de Fayence puisse terminer et prendre fin à l'honneur de nostre saint père et de nostre tres cher et amé cousin le duc de Valentinois, confallonnyer et cappitaine general de l'eglise, nous vous prions tres affectueusement que vous vueillez de tout vostre pouvoir ayder et favoriser nostre dict cousin de gens, vivres, artillerie et autres choses qui luy seront necessaires, et davantaige donner logeiz à la bande de gens-darmes que prontement luy envoyons en les terres de Boulougne et mesmement à Castel Boulougnoys qui est lieu tres propre et convenable pour faire ung bon et prouffitabile service à la dicte emprise, comme l'on nous a dit et demonstré. Et

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 7, +, Lib. 29, n° 20.

ultrement de ce que vous satisferez grandement à nostre dict saint père et au saint siege apostolique, vous nous ferez plaisir tres singulier. Escript à Bloys le xxx^e jour de janvier.

Loys

ROBERTET¹

Lettre n° 5 (du 1^{er} février 1501).

A noz tres chers et grans amys les seigneurs Jehan de Bentivoille et Regiment de Bouloigne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, duc de Millan. Tres chers et grans amys. Nous envoyons presentement par devers nostre saint père le pape nostre tres cher et tres amé cousin l'evesque d'Ostun et de Nevers, nostre lieutenant, et nos amés et feaulx conseillers les archevesques d'Embrun et de Troye la grant, et le seigneur de Saint-Vallier nostre chambellan et chevalier de nostre ordre, et maistres Michel Riz conseiller en nostre court de parlement à Paris, et Guillaume Budé nostre notaire et secretaire, noz ambassadeurs pour appelle avecques eulx nostre ami et feal conseiller et procureur en court de Romme l'evesque de Rennes, faire et presenter à nostre dict saint père l'obeissance filiale que luy sommes tenuz de faire, telle que noz predecesseurs roys de France hont par cy devant faicte. Et leur avons donné charge, en passant par vous, vous dire et declairer aucunes choses de nostre part. Et vous prions les croyre et adjouster foy à ce qu'ils vous diront comme à nous meismes. Et au demourant leur donner toute l'ayde et faveur que pourrez et dont ilz vous requerront pour la perfection et accomplissement de leur voyage. Et vous nous ferez plaisir tres grant et agreable. Escript à Paris le premier jour de fevrier.

Loys

ROBERTET²

Lettre n° 6 (du 8 février 1501).

A noz tres chers et grans amys les seigneur Jehan de Bentivoille et conseillers au Regiment de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Sicile et Jehrusalem. Tres chers et grans amys. Nous avons ordonné à nostre amé et feal conseiller et chambellan le seigneur de Grantmont, en passant son chemyn et tirant à Romme où l'envoyons presentement pour aucuns noz affaires, vous dire et declairer aucunes choses de par nous. Et vous prions le croyre et adjouster foy à ce qu'il vous dira, tout ainsi que vous feriez à nostre propre personne. Escript à Bloys le huytieme jour de fevrier.

Loys

ROBERTET³

Lettre n° 7 (du 23 mars 1501).

A noz tres chers et grans amys les seigneur Jean de Bentivoille et Regiment de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Sicile et Jehrusalem, duc de Millan. Tres chers et grans amys. Par autres noz lettres vous avons escript, notiffié et fait

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 7, +, Lib. 29, n° 22.

2. *Loc. cit.*, B. n° 7, +, Lib. 29, n° 23.

3. *Loc. cit.*, B. n° 7, *Miscellanea*.

entendre nostre vouloir et intention touchant les choses de Fayence et Castel Bouloignois qui tousiours ont esté et sont encores que nostre tres saint pere le pape et nostre tres cher et tres amé cousin le duc de Valentinois en puissent à leur honneur venir à bout, et que comme terres du patrimoine et appartenantes à l'eglise et à iceluy nostre cousin, à cause de sa seigneurie de Ymole, elles puissent estre reduictes à la totale obediencia de la dicte eglise et de nostre dict cousin confallonyer et cappitaine general d'icelle. Et combien que par le seigneur d'Alègre nous vous eussions fait presenter les dernieres lettres que vous avons escriptes, et par icelles et ce qu'il vous a dit et declairé de par nous, fait aussi entendre que vous meissiez peine et toutes voz forces et puissances à aider et favoriser iceluy nostre cousin en toutes les choses qu'il vous requieroit pour le bien et abbreviation de son emprise, en maniere que les dictes Fayence et Castel Boulouignoys feussent mis en ses mains et obeissance, ce neantmoins vous n'avez de nos dictes lettres ne pareillement de ce que le dict seigneur d'Allegre vous a dit et démontré pour le bien de vous, tenu ne tenez estime ne compte. Dont nous donnons grans merveilles. Et qui plus est, pour toute response, comme nous avons sceu, n'avez jamais respondu au dict seigneur d'Allegre autre chose fors que vous estes et serez contens de ayder et favoriser nostre dict cousin tant en gens darmes, artillerie que autres choses necessaires; mais encores n'en a esté riens fait et croiez fermement nous contenter de parolles et par ce moyen cependant dissimuler la dicte emprise pour la despense et l'ennuy que pourriez penser que nostre dict cousin a pris et fait en ceste matiere, la traicter mener et conduire sans effort a vos fins au grant honte et dommage de nostre dict saint pere et de nous qui nous sommes declerez sur ce que de luy. Dont nous avons esté et sommes tres malcontens et vous advertissons encores ceste foiz pour toutes, qu'il fault que vous entendez que nous reputons et tenons pour ceste heure la dicte emprise de Fayence de tant nous touchant et nostre reputation et honneur, qu'il est requis qu'elle preigne bonne et honneste yssue et telle que nostre dict saint pere et nostre dict cousin à leur honneur s'en contentent. Et jacrit ce que nous eussions deliberé de plus ne vous en esscripe et faire et executer au surplus ce qu'il nous sembloit estre expedient et necessaire en satisfaisant au desir et affection que portons a nostre dict saint pere et a nostre dict cousin, toutesfoiz, pour tousiours de plus en plus vous donner a cougnoistre le desplaisir que nous auvriens du mal que, a faulte de bien vous resouldre et prendre le bon chemyn en ces matieres, vous pourroit advenir, avons bien voulu encores et de rechef vous escrire cestes, et par icelles vous prier tant et si affectueusement que faire pouvons et sur tout le plaisir et service que faire desirez a nostre dict saint pere et a nous, que vous vueillez bien penser et considerer à l'effect ou au reflux que vous ferez en ceste dicte matiere. Et pour le mieulx que vous mettez peine que le dict Fayence soit mis es mains de nostre dict cousin, et pour ce faire, y envoyez avecques gensdarmes et artillerie ung de vos filz et au demourant ce que possible vous sera et dont serez requis par nostre dict cousin et le dict seigneur d'Allegre touchant ceste dicte matiere. Et semblablement que vous vueillez mettre en ses mains et pouvoir le dict Castel Bouloignois qui est en vostre puissance et tres facile a le faire si vous voulez. Et en ce faisant vous nous ferez tres grant plaisir et tel que nous en tiendrons et reputerons tenuz a vous en avoir et en aurons a jamais bonne souvenance. Vous advisant que, quant ainsi ne le ferez, vous nous donnerez parfaite cougnoissance que vous contrariez totalement a nos intentions et par ce moyen que ne plus devons avoir regard a la protection que vous avons baillée.

Laquelle si a vous ne tient nous sommes bien deliberés de vous entretenir et garder entierement sans enfreindre. Mais veu que icy va grandement de nostre honneur et que de ceste heure la dicte emprise de Fayence est autant ou plus a nous que a nostre dict cousin et que nous avrions ung merveilleux regret et ennuy s'il s'en despartoit honteusement, nous vous confortons et exhortons pour le bien de vous et de vostre estat faire ce que dessus. Autrement presentement escripvons a nostre cousin et lieutenant par de là, le seigneur de Chaumont, qu'il face incontinent marcher tel nombre de noz genz de guerre qu'il sera requis par nostre dict cousin vers le dict Fayence. Ce qui pourroit facilement redonder sur vous si vous ne prenez le bon party. Et affin que vous entendez que cecy est nostre totale et finale resolution, nous en avons escript amplement nostre vouloir au dict seigneur d'Alegre. Lequel vous croirez de ce qu'il vous en dira de par nous. Et serez certains que quelque chose que voz ambassadeurs estans icy vous escripvont, il est impossible que ceste dicte matiere ne viengne a satisfaction de nostre honneur et de nostre dict cousin. Escript à Molins le xxiii^e jour de mars.

LOYS

ROBERTET¹

Lettre n° 8 (du 12 avril 1501).

A noz tres chers et grans amys les seigneur Jehan de Bentivoille et depputez au Regiment de Bouloigne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Sicille et Jehrusalem, duc de Millan. Tres chers et grans amys. Nous envoyons par devers vous Anthoyne nostre secretaire pour les causes que par luy entendrez, vous advertissanz audemourant que en ce qui peut et pourra toucher la protection que avons baillée a vous et a messire Jehan de Bentivoille elle vous sera entierement entretenue et observée selon le convenu d'icelle sans aucune difficulté. Escript à Challon le xii^e jour d'avril.

LOYS

ROBERTET²

Lettre n° 9 (du 8 mai 1501).

A noz tres chers et grans amys les Seigneur Jehan de Bentivoille et depputez au Regiment de Boullougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Sicille et Jehrusalem, duc de Millan, seigneur de Gennes. Tres chers et grans amys. Presentement, pour le recouvrement en nostre main et obeissance de nostre royaume de Napples injustement detenu et occuppé par domp Federic D'Aragon, nous avons fait et préparé une bonne grosse et puissante armée tant de genz de cheval que de pié, artillerie et autres munitions et choses qui en tel caz sont requises et necessaires. En maniere que à l'aide de Dieu nostre createur et des bons et loyaulx serviteurs auxquels en avons baillé la charge et conduite, nous esperons que la victoire nous en demourera. Et pour ce qu'il sera et est besoing que la dicte armée passe par les destroiz villes terres et pais de vostre obeissance et que en icelles elle tienne rafraichissement et vivres tant pour personnes que chevaux en les payant raisonnablement, nous avons bien voulu comme a noz bons amys et bienvueillans vous en escripre et advertir affin que de bonne heure et a temps vous vueillez donner ordre et formé

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 7, +, Lib. 29, n° 33.

2. *Loc. cit.*, B. n° 7, *Miscellanea*.

que sur les passaiges terres et villes de vostre seigneurie par où passera nostre dicte armée soit faicte provision des dictz vivres. En maniere que icelle nostre armée n'en ait aucune necessité ne faulte et qu'elle puisse passer et tirer oultre pour nostre service au recouvrement de nostre dict Royaulme. Et en donnant au surplus a noz lieugtenans, chefs et conducteurs de la dicte armée toute l'aide, faveur et secours que pourrez, comme nous avons tousiours et jusques a present esperé que ferez voulontiers. Et vous prions requerons tant et si affectueusement et de cœur que faire pouvons en ceste matiere qui touche l'honneur de nous et de nostre royaume, vous vueillez vous porter demonstrier et declairer effectivement nos bons et vrayz amys, et comme telz, faire entierement ce dont vous requerons par ces presentes et que en après, selon le cas le portera, serez requis par nos dictz lieugtenans. Car telle en a esté et est nostre fiance. Vous advertissant que en ce faisant vous nous ferez plaisir si grant et agreable que plus ne pourriez en cas semblable. Duquel perpetuellement nous aurons memoire et bonne souvenance, et le recoignoistrans envers vous et vos affaires soit en general ou en particulier, par façon que vous aurez cause d'estre bien contens. Escript à Dijon le huytieme jour de may.

LOYs

ROBERTET¹

Lettre n° 10 (du 24 mai 1501).

A Monsieur d'Aligre.

Mon cher d'Aligre. Pour aucunes causes qui a ce me mènent, je vous prie et mande saichant que desirez a me complaire et obeyr, que vous ne faictes ne souffrez faire a ceulx de vostre compagnie aucun mal ne oultrage a messire Jehan de Bentivoille ne a la ville de Boullongne, mais leur faictiez et donnez toute la faveur et ayde que pourrez en leurs affaires. Car ils sont en ma protection comme savez. Et pour riens ne vouldroye souffrir ne permettre que durant icelle on leur feist nulle force oultrage ne violence. Escript à Challon le xxiv^e jour de may.

LOYs

ROBERTET²

Lettre n° 11 (du 26 mai 1501).

A noz tres chers et grans amys la Seigneurie et Seize du Regiment de Boullongne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Napples et Jehrusalem, duc de Milan. Tres chers et grans amys. Messire Loys de Bouloungnoys nostre conseiller et citoyen de vostre ville de Bouloungne nous a fait entendre qu'il a certains proces et affaires à l'encontre de ses freres, pour l'expedition desquelz il nous a fait requerir vous en escrire en sa faveur. Et pour ce que nous desirons que bonne et prompte justice luy soit faite et administrée, nous vous prions tres accertés que vous la luy vueillez faire faire et administrer, en maniere qu'il n'ayt cause de nous encores requerir de vous en escrire de rechief. Et vous nous ferez tres grant plaisir en ce faisant. Car nous desirons singulierement que nos bons amys et serviteurs, au nombre desquelz nous tenons et repputons le dict de Bolenyns, en raison et justice soient favorablement traictéz. Escript à Lyon le xxvi^e jour de may.

LOYs

ROBERTET³1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 7, +, Lib. 31, n° 8.2. *Loc. cit.*, B. n° 7, +, Lib. 30, n° 3.3. *Loc. cit.*, B. n° 7, +, Lib. 30, n° 2.

Lettre n° 12 (du 30 mai 1501).

A noz tres chers et grans amys le seigneur Jehan de Bentivoille et Regiment de Boulongne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Sicille et Jehrusalem, duc de Millan. Tres chers et grans amys. Par lettres que souvant vous avons escriptes et par ce que avons plusieurs et diverses foys dit et declairé a vos ambassadeurs estans par devers nous, nostre vouloyr et intention ont tousiours esté et encores sont vous entretenir et garder et observer en la protection que vous avons baillée. Et dernièrement, au retour de vostre secretaire et apres l'avoir ouy, nous avons ordonné toutes les provisions requises et necessaires pour le bien et seureté de vous et de vostre estat, et effectivement nous y feussions employé, ne feussent les nouvelles qui incontinent survindrent de l'accord et appointement par vous fait avecques nostre tres cher et tres amé cousin le duc de Valentinoy, au moyen de quoy nous nous en deportasmes pour l'eure. Touttefoys nous avons bien voulu par cestes noz lettres vous en escrire, et audemourant vous avertyr que, en ce qui touchera la dicte protection, elle vous sera par nous gardée entretenue et observée de point en point sans enfreindre. Comme plus aplain vous dira de par nous messire de Rossy porteur de cestes, lequel s'en va devers vous. Escript à Challon le penultieme jour de may.

LOYS

ROBERTET¹

Lettre n° 13 (du 16 décembre 1501?).

A noz tres chers et grans amys les seigneurs Seize et Regiment de la cité de Bouloigne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Napples et Jehrusalem, duc de Milan. Tres chers et grans amys. Nostre cher et bon amy messire Vincent Bondriol prompt porteur s'en va presentement par delà et luy avons donné charge vous dire et declairer aucunes choses de nostre part. Et vous prions le croyre et adjouster foy a ce qu'il vous en dira comme a nous mesmes. Et vous nous ferez tres grant plaisir en ce faisant. Escript à Lyon le xvi^e jour de decembre.

LOYS

ROBERTET²

Lettre n° 14 (du 18 décembre 1501?).

A noz tres chers et grans amys les seigneur Jehan de Bentivoille et autres deputés au Regiment de Boulongne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Sicille et Jehrusalem, duc de Milan. Tres chers et grans amys. Nous avons donné charge au seigneur de Trans, nostre conseiller et chambellan, vous dire et declairer aucunes choses de par nous. Et vous prions le croyre et adjouster pleine foy a ce qu'il vous dira pour ceste foiz, tout ainsi que ferez a nous mesmes. Escript à Bloys le xviii^e jour de decembre.

LOYS

ROBERTET³

1. A. S. B., *Lettre al Comune*, B. n° 7, *Miscellanea*.

2. *Loc. cit.*, B. n° 7, *Miscellanea*.

3. *Ibid.*

Lettre n° 15 (du 6 octobre 1502).

A noz tres chers et grans amys les Seize Reformateurs et depputés au Regiment de la cité de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, duc de Millan. Tres chers et grans amys. Nous avons entendu bien amplement par nostre cousin le prothonotaire de Bentivoille les affaires de vostre cité et la bonne et grande affection de vous et de toute la dicte cité envers nous, qui nous a esté chose plaisante et tres agreable a ouyr, vous priant tres affectueusement que vous vueillez tousiours demourer et perseverer en ceste bonne volonté, et estre seurs que tant es choses qui concerneront vostre protection et la conservation de vostre estat, que en toutes autres qui seront au bien honneur et utilité de luy, nous ferons tousiours comme pour le nostre propre. Ainsy que vous dira plus aulong nostre dict cousin le prothonotaire de Bentivoille. Escrip à Bloys le vi^e jour d'octobre.

LOYS

ROBERTET¹

Lettre n° 16 (du 31 août 1502).

A noz tres chers et grans amys les seigneurs depputés au Regiment de la ville et communauté de Boullongne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Naples, Jehrusalem, duc de Millan. Tres chers et grans amys. Nous envoyons presentement devers vous nostre amé et feal conseiller en nostre grant conseil et senat de Millan messire Claude de Seyssel porteur de lettres. Auquel avons donné charge de vous dire et declairer aucunes choses. Et vous prions que le vueillez croire et adjouster foy a ce qu'il vous dira de par nous. Escrip à Gennes le ultime jour d'aoust.

LOYS

ROBERTET¹

Lettre n° 17 (du 23 septembre 1502).

A noz tres chers et grans amys les seigneurs depputés au Regiment de la cité de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Napples et Jehrusalem, duc de Millan. Tres chers et grrans amys. Ces jours passés nous avez envoyé vostre secretaire par lequel avons entendu les grans plaintes que vous faites de nous pour estre totalement resolu de donner secours et aide a nostre saint pere le pape en la reduction de vostre ville de Boulougne à l'obeissance du saint siege appostolique et de sa sainteté comme sommes tenuz. De laquelle chose nous donnons merveilles, attendu ce que vous avons fait dire et declairer par nostre amé et feal conseiller messire Claude d'Aix qui a esté et est pour vostre grant bien et prouffit, considéré mesmement les grans maux pertes et dommaiges que vous peuvent advenyr si voulez tenir contre le devoir de la raison. A quoy, ainsi que avez peu savoir par nostre dict conseiller, nous sommes en resolute deliberation par plusieurs foyz bien consultée, et déterminés par nostre conseil de aider secourir et favoriser de tout nostre pouvoir a nostre dict saint pere et saint siege appostolique pour meitre et reduire la dicte ville de Boulougne et touz les autres biens de l'eglise à la vraye

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 7, *Miscellanea*.

2. *Loc. cit.*, B. n° 7, +, Lib. 30, n° 21.

obeissance ; et pour ce faire, y meitre et opposer nos biens, et nostre propre personne si besoing est, comme tenuz sommes et que ont fait noz predecesseurs. Et combien que vous ayez ce que dessus tant en general que particulièrement bien a plain entendu et peu savoir par ce que vous en a dict de par nous nostre dict conseiller, touttefois nous l'avons bien voulu encores declairer a vostre dict secretaire. Et que pour riens du monde ne sommes pour nullement changer nostre dicte deliberation et immuables vouloir et intention, affin que en soyez de plus en plus accertenés et que pour cuyder rompre nostre dicte deliberation il ne soit besoing que en renvoyez par devers nous en esperant aussi d'en avoir autre response, car ce seront peine perdue. Mais vous voulons bien advertir que au regard des personnes et biens de messire Jehan de Bentivoille et ses femme et enfans, la protection qu'il a de nous luy sera entretenue et observée de toute nostre puissance envers touz et contre touz. Et sommes assurez que nostre dict saint pere et nostre dict tres cher et tres amé cousin le duc de Vallentinois, cappitaine general et confallonnier de l'eglise, feront le semblable sans aucunement aller au contraire. Par quoy et pour obvier aux tres grans maux inconveniens et esclandres auxquelz, a faulte de obeyr et faire le devoir de la raison envers nostre dict saint pere et saint siege apostolique, vous pourriez tomber, nous vous prions que vous vueillez bien penser en ceste matiere et vous y gouverner et faire entierement, ainsi que par la raison estes tenuz et que par nostre dict conseiller vous avons fait dire et que encores le luy escripons presentement bien au long pour le vous declairer derechief de par nous. Escript à Lyon le xxiii^e jour de Septembre.

LOYs

ROBERTET¹

Lettre n° 18 (20 décembre 1502).

A noz tres chers et grans amys les seigneur Jehan de Bentivoille et Seize du Regiment de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Naples, de Jehrusalem, duc de Milan. Tres chers et grans amys. Nous avons presentement esté advertiz du traicté et appointement fait et passé entre nostre tres saint pere le pape, nostre cousin le duc de Vallentinois et vous. Duquel pour l'amour et bienveillance que tousiours vous avons porté et portons estes et sommes tres joyeux. Et combien que cy devant et de tout temps nous ayons tousiours creu que par vous ne aucuns voz subgeitz ne feust fait aux nostres signes ne demonstration d'innimitié, injures, forces ne violence, mais en passant et repassant par les terres et destrois de vostre estat avons tousiours entendu et encores entendons qu'ils feussent et soyent recueilliz, traictéz et favorisés comme amys et bienvueillans ; ce neantmoins, nous avons seu que en certains lieux de vostre dict estat, et estans aucuns gendarmes de nos ordonnances logés sur les confins d'icelluy, par aucuns villans de voz terres ils ont esté tués et murdriz estant couchés en leurs litz. Et d'autre part tuent touz les pages qu'ils trouvent parlanz françoys. Qui sont choses declaratives de tres grande innimitié et injure à nous faicte sy grande, que, sy par vous ny est promptement et diligemment remedié et pourveu, nous n'aurons jamais cause de nous contenter de vous. Et pour ce, tres chers et grans amys, que avant que proceder plus avant à la reparation des choses dessus dictes, nous avons bien voulu vous escrire et faire entendre le desplaisir et malcontentement que avons eu et avons pour raison

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 7, +, Lib. 30, n° 24.

d'icelles, affin que y remediez et pourvoyez par façon que nous n'ayons cause coulleur occasion ne matiere d'y proceder par autre voye, ne querir autre remede qui ne pourroit estre à l'onneur, prouffit et avantaige de vous et de vos dictz subgeitz, comme plus a plain avons escript et chargé nostre tres cher et tres amé cousin le seigneur de Chaumont, grant maistre de France nostre lieutenant à Millan, vous faire entendre de par nous. Escrip à Loches le xx^e jour de Decembre.

LOYs

ROBERTET¹

Lettre n° 19 (7 mai 1503).

A noz tres chers et grans amys les seigneurs Seize et Regiment de la cité de Boullongne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Napples et Jehrusalem, duc de Millan. Tres chers et grans amys. Nostre saint père le pape, a nostre contemplation et requeste, a esté content de pourveoir nostre tres cher et tres amé cousin le cardinal de Saint-Saiverin de la legation de Boullongne, dont nous avons esté et sommes tres joyeux et contens, mesmement que ce sera la seureté de vostre ville pour la singuliere dilection qu'il nous portera icelle. Et aussi qu'il a tres grant vouloir et desir de nous faire service, et parquoy et que nous avons seu que vous faictiez quelque difficulté de le recevoir en la dicte legation, nous a ceste cause vous prions, tant et si affectueusement que faire pouvons, que vueillez accepter et recevoir nostre dict cousin en icelle Legation. Autrement ce nous pourrait tourner a charge et petite repputation d'entendre qu'il n'a esté pourveu a notre dicte requeste. Parquoy derechef vous prions et requérons que pour l'amour de nous vous le vueillez mettre en possession et saisine de la dicte legation et de luy avoir toute fiance et seureté. Car, comme nous croyons, certainement il ne fera chose qui ne soit a vostre honneur et prouffit. Et nous ferez tres grant et agreable plaisir en ce faisant. Escrip à Lyon le vii^e jour de may.

LOYs

ROBERTET²

Lettre n° 20 (du 31 mai 1503).

A noz tres chers et grans amys les Seize du Regiment de Bouloigne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, de Napples et Jehrusalem, duc de Millan. Tres chers et grans amys. Vous envoyons presentement par delà nostre amé et feal notaire et secretaire varlet de Chambre ordinaire maistre Edouart Bullion, auquel nous avons donné expresse charge vous dire et declairer aucunes choses touchant noz affaires. Et vous prions que le croyez comme nous mesmes. Escrip à Lyon le xxxi^e jour de may.

LOYs

ROBERTET³

Lettre n° 21 (du 24 juin 1506?).

A nos tres chers et grans amys les quarante deputés au Regiment de Bouloigne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, duc de Millan, seigneur de Gennes.

1. *A. S. B., Letture al Comune, B. n° 7, Miscellanea.*

2. *Loc. cit., B. n° 7, +, Lib. 30, n° 16.*

3. *Loc. cit., B. n° 7, Miscellanea.*

Tres chers et grans amys. Combien que les enfans du messire Jehan de Bentivoille pratiquent, comme l'on dit, quelque chose contre nostre saint pere le pape et l'eglise pour cuyder brouiller son estat et cité de Boulougne, ce neantmoins, sachant la bonne volonté que tousiours avons portée et portons a nostre dict saint pere et au saint siege appostolique, vous avons bien voulu escrire et avertir que, quant la viendroit que les dicts de Bentivoille feroient effectivement quelque chose contre l'auctorité et estat du dict Boulougne pour le perturber et divertir de la bonne obeissance où il est de present envers sa sainteté, que nous de tout nostre pouvoir vous preserverons, garderons et deffendrons tout ainsi que nostre estat de Millan. A ceste cause vous prions très affectueusement de demourer fermes et constans envers sa dicte sainteté ainsi que jusques icy vous avez tres bien et tres prudemment faict, et tousiours nous avertir de ce que vous surviendra. Car nous ny ferons riens moins pour nostre fait propre. Escript à Savonne le xxiv^e jour de juyñ.

LOYS

ROBERTET¹

Lettre n° 22 (du 11 septembre 1506).

A noz tres chers et grans amys les seize Refformateurs de la liberté de la seigneurie de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, duc de Millan, seigneur de Gennes. Tres chers et grans amys. Nous avons receu les lettres que nous avez escriptes, et ouy bien au long ce que nous a dit et declairé le porteur de cestes. Et pour ce que nous avons tousiours désiré et desirons que tous deffenseurs de la christienté soyent du tout pariffiés et appointés au bien et au repos d'icelle, et mesmement celuy qui est de present nostre saint pere le pape, nous nous y employerons volentiers et de bon cueur en ce que nous pouvons sanz contrevenir à ce que nous sommes tenuz et devons au saint siege appostolique. Escript à Chambort le xi^e jour de Septembre.

LOYS

ROBERTET²

Lettre n° 23 (du 10 mars 1507).

A noz tres chers et grans amys les quarante conseillers au Regiment de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France duc de Millan, seigneur de Gennes. Tres chers et grans amys. Pour ce qu'il est presentement venu a nostre notice et cognoissance que messire Jehan de Bentivoille et ses enfans ont pratiqué et pratiquent journellement aucunes choses contre et au préiudice de nostre saint pere le pape, du saint siege appostolique et du regiment qui de present est au dict Boulougne, et qu'il a miz et mett en avant plusieurs choses cuydant vous desmouvoir du bon vouloyr où vous estes envers nostre dict saint pere et de la bonne et vraye obeissance que luy avez faicte, estant sa sainteté au dict Boulougne, nous avons bien voulu faire vous escrire et declairer nostre intention. Et en ce faisant vous faire entendre que tout ainsi que nous avons volentiers et de bon cueur donné ayde, faveur et assistance a sa dicte sainteté pour le recouvrement du dict Boulougne, que tout ainsi sommes delibérés le porter, aider et favoriser à la luy conser-

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 7, +, Lib. 30, n° 18.

2. *Loc. cit.*, B. n° 7, +, Lib. 32, n° 44.

ver, deffendre et garder envers touz et contre tout et jusques a y employer nos forces et puissance. Parquoy nous vous prions et exhortons demourer en l'estat et Regiment où sa dicte sainteté vous a mis, sanz donner ne prester l'oreille au dict Bentivoille, ses dictz enfans ni autres qu'ils qu'ils soyent qui, par pratique ou autrement, vous vouldroyent desmouvoyr de vostre bonne volonté et induyre a consentir ou permettre quelque novité au dict Regiment et estat du dict Boulougne. Car en ce faisant vous metreiz vous et la dicte cité en danger et inconvenient dont il nous desplaistroit. Et au contraire, en faisant ce que dessus, vous nous trouverez tousiours inclinés à vous favoriser, conserver et proteger comme nos bons et vrayz amys. Escript à la Chaussée en Bourbonnoys, le x^e jours de mars.

LOYs

ROBERTET¹

Lettre n° 24 (du 1^{er} mai 1507).

A noz tres chers et grans amys les quarante depputés au Regiment de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, duc de Millan, seigneur de Gennes. Tres chers et grans amys. Nous avons esté advertiz que le seigneur Jehan de Bentivoille et ses enfans font grant assemblée de genz en armes pour cuyder rentrer a Boulougne et usurper l'estat sur l'eglise et nostre saint pere, comme ilz ont fait par cy devant. Dont il nous desplaist très fort et ne le pouvriens souffrir ni tollerer. Et a ceste cause avons bien voulu vous en escrire, vous priant et confortant que vueillez demourer fermes et constans en l'obeissance de nostre dict saint pere et de l'eglise comme la raison veult, et ne aderer, ne donner obeissance aux dictz de Bentivoille. Car nous sommes delibérés en toutes façons tenir la main et favoriser nostre dict saint pere, et pour la conservation du dict estat luy donner telle force et puissance que nous esperons qu'il demourera en seureté soubz son obeissance et de l'eglise. Parquoy de rechef vous prions que vueillez bien penser en ceste matiere et aux inconveniens qui vous pourvoient advenyr et a toute la dicte ville et seigneurie en suivant la part des dictz Bentivoilles. Donné à Gennes le premier jour de may.

LOYs

ROBERTET²

Lettre n° 25 (du 17 janvier 1508?).

A noz tres chers et grans amys les conseils Seigneurie et communauté de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, duc de Millan, seigneur de Gennes. Tres chers et grans amys. Pour le desir et bonne affection que nostre tres cher et amé cousin le cardinal de Luxembourg a d'aller veoir nostre saint pere le pape et le saint siege apostolique et la devotion de visiter les saints lieux de Rome, il s'en va presentement par delà; et avecques luy nostre très cher et amé cousin l'evesque du Mans son neveu. Et pour ce que son chemyn s'adresse à passer par voz terres et seigneuries, esuelles et es autres villes et lieux où il passera nous desirons singulierement qu'il soit honnorablement receu et favorablement traicté, tant pour la proximité de lignaige dont il nous attient, que en faveur des tres bons

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 7, +, Lib. 33, n° 25.

2. *Loc. cit.*, B. n° 7, *Miscellanea*.

et recommandables faveurs que luy et ceulx de sa maison nous ont par ci devant et des lontemps faiz. Et aussi que icelluy nostre cousin, pour les bonnes vertuz et merites qui sont en sa personne et la dignité en quoy il est hault, merite estre honnorablement recueilly traicté et favorisé, a ceste cause nous vous prions tres affectueusement et de cueur que pour amour de nous le vueillez recueillir, gratifier et traicter le mieulx et pluz favorablement que pourrez, et pareillement nostre dict cousin l'evesque du Mans son nepueu. Et leur baillez et à leurs genz et serviteurs tout le passaige post et faveurs dont ils auront besoin. Et tant en faictiez que voudriez que faissions pour vous et les vostres en cas semblable. Escript à Bloys le xvi^e de Janvier.

LOYS

ROBERTET¹

Lettre n° 26 (du 3 juillet 1511).

A noz tres chers et grans amys les confallonyer et anciens de la cité et communauté de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France. Tres chers et grans amys. Nous avons receu les lettres que nous avez escriptes par messire Allexandre de Bentivoille nostre cousin et messire Jheroisme de Saint Pierre voz ambassadeurs, et oy ce que ilz nous ont dit et declairé de vostre part. De quoy, ensemble du bon vouloir que nous portez, nous vous mercions tant et si affectueusement que faire pouvons. Et vous prions continuer et perseverer en vostre bonne volonté, car, pour le bien de vous et de vostre cité, vous nous trouverez tousiours enclinés et delibérés de nous employer, tout ainsi que nous ferions pour nostre fait propre, comme plus a plain vous entendrez par le dict de Saint-Pierre, lequel presentement s'en va devers vous, auquel vous adjousterez foy de ce qu'il vous en dira de par nous. Escript à Valence le iii^e jour de juillet.

LOYS

ROBERTET²

Lettre n° 27 (du 3 août 1511).

A noz tres chers et grans amys les Seize Refformateurs de l'estat et cité de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, duc de Millan, seigneur de Gennes. Tres chers et grans amys. Nous vous tenons assez advertiz comme les cardinaulx du saint siege appostolique, voyans les choses de l'eglise aller en ruyne et desolation pour la malversacion tant du chef que des membres, ont, en negligence de nostre saint pere le pape, indit et intimidé le concille en la cité de Pise au premier jour de septembre prouchainement venant, a fin que en iceluy se puisse faire une bonne et sainte Refformation de la dicte eglise au bien d'icelle, honneur et service de paix et unyon de toute la presente. Auquel concille nostre tres cher et tres amé frere et cousin l'empereur est delibéré de adherer et assister avecques toutes ses nations et nous semblablement. Et pour ce faire, y envoyons les prelatz et genz lectrés de nostre Royaume pour l'eglise gallicanne et semblablement ceulx de nostre duché de Millan et autres noz terres et seigneuries de là les monz. Et pour ce que vous avez unniversité tres fameuse où il y a beaucoup de grans et notables doc-

1. A. S. B., *Lettere al Comune*, B. n° 8, *Miscellanea*.

2. *Ibid.*

teurs, genz savans et lectrés qui pourront grandement servir au dict concille, a ceste cause nous vous prions que vous vueillez envoyer au dict concille aucuns bons et notables personnaiges de la dicte univrsité. Et vous nous ferez plaisir très agréable en ce faisant. Escript à Vallence le iii^e jour d'aoust.

LOYS

ROBERTET¹

Lettre n° 28 (du 8 février 1512).

A noz tres chers et grans amys les Seize depputés au Regiment de la cité et communauté de Boulougne.

Loys par la grace de Dieu roy de France, duc de Millan, seigneur de Gennes. Tres chers et grans amys. Nous avons presentement esté advertiz que nostre tres cher et tres amé cousin le cardinal de Saint-Severin a esté crée par le concille Legat de Boulougne et que en ensuivant la depesche qui luy a esté faicte par le dict concille, il s'en va en la dicte cité pour subvenir aux affaires qui y sont de present pour la seureté et conservation de vous et de vostre estat. En quoy nous sommes seurs qu'il est personnaige pour servir autant ou plus que nul autre que congnoissions, et que d'aussi bon cueur s'y employera. Et a ceste cause vous prions bien affectueusement que vous le vueillez recevoir et recueillir en tout honneur et reverence et luy obeyr comme a vostre vray legat, ainsi que faire se doyt par la Raison. En quoy faisant vous nous ferez plaisir tres agreable et reputerons l'honneur et bon recueil que luy ferez estre fait a nous mesmes. Dont nous vous aurons de tant plus et la conservation, seureté et prosperité de vostre estat en singuliere recommandation. Escript à Bloys le viii^e jour de fevrier.

LOYS

ROBERTET²

1. *A. S. B., Lettere al Comune*, B. n° 7, +, Lib. 30, n° 19.

2. *Loc. cit.*, B. n° 8, *Miscellanea*.

LA PREMIÈRE DÉMARCHE, FAITE EN 1776,
POUR LA RECONNAISSANCE DES ÉTATS-UNIS PAR L'ESPAGNE
FUT L'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS

L'*Archivo histórico nacional* de Madrid possède le manuscrit d'une lettre de Beaumarchais, non signée et adressée à l'Ambassadeur d'Espagne, le comte d'Aranda. L'objet de cette lettre est de présenter l'« Aperçu » d'un traité d'alliance entre les Bourbons et les États-Unis (Estado. — Leg. 4072).

Elle est datée en espagnol, d'une main qui est vraisemblablement celle de l'ambassadeur : *fin de octobre 1776* — époque où elle lui fut remise par Beaumarchais.

Voici le texte :

*De M. Beaumarchais à la fin de
octobre 1776.*

Monsieur l'Ambassadeur.

Après avoir témoigné quelque surprise à Votre Excellence de ce que la Cour de Madrid a laissé sans réponse un mémoire instructif que M. de Vergennes vous a remis sur l'état réciproque des deux cours relativement aux fonds destinés à l'affaire dont j'ai l'honneur d'être l'agent¹, je vais faire part à Votre Excellence des vues d'un homme sensé sur le plan à suivre en cette affaire pour venger l'Espagne et la France de l'Angleterre, enlever à jamais à cette puissance usurpatrice la possibilité de troubler les deux puissances unies dans leurs possessions et leur commerce en assurant aux États-Unis de l'Amérique septentrionale la paix, la liberté et l'alliance perpétuelle des deux États dont ils recherchent aujourd'hui les secours et l'amitié. Quoique ces vues ne soient que celles d'un homme privé, si elles étaient agréables aux deux cours et qu'on voulût profiter du seul moment qui soit et puisse être offert par la fortune pour s'en occuper sérieusement, on peut répondre de les leur faire présenter avant peu sous la forme la plus consacrée à ces sortes d'affaires et la plus respectable en même temps.

Aperçu d'un traité d'alliance entre l'Espagne,
la France et les Colonies Unies de l'Amérique.

¹ Les treize Colonies Unies connues maintenant sous le nom des treize États-Unis de l'Amérique septentrionale seront reconnus, par la France et l'Espagne, États indépendants et seront traités comme tels. On leur assurera la possession de toute cette partie de l'Amérique septentrionale située sur le continent qui fut cédée à la Grande-Bretagne par le dernier traité de paix.

1. *Mémoire pour les cours d'Espagne et de France par leur commun banquier*, c'est-à-dire Beaumarchais lui-même (Madrid A H N) ; voir aussi les notes de Miss Kite conservées à la Bibliothèque du Congrès, p. 109. Ce mémoire, qui est de Beaumarchais donc, donne la liste de l'équipement militaire avec armes et munitions pour 30.000 hommes qu'il venait de lever des arsenaux et des magasins du roi.

2° Les États-Unis assureront et garantiront à la couronne de France et d'Espagne toutes leurs possessions et leurs droits dans les différentes parties de l'Amérique, au nord et au sud de l'Équateur et dans toutes les îles que ces deux puissances possèdent dans les mers d'Amérique.

3° Si la France ou l'Espagne ou l'une ou l'autre réunies s'emparaient des îles occidentales qui sont maintenant possédées par la Grande-Bretagne (pour se dédommager des pertes qu'elles ont faites dans la dernière guerre que les Anglais ont commencée par l'infraction de tous les traités et des lois des nations), les États-Unis aideront de tout leur pouvoir ces deux puissances et leur garantiront également la possession de ces acquisitions.

4° Les pêches sur les bancs de Terre-Neuve, du Cap-Breton et des lieux voisins, connus sous le nom de pêches de la morue, seront également libres pour les sujets de France, d'Espagne et des Colonies Unies de l'Amérique septentrionale, mais pour aucune autre nation. Chaque nation susnommée aura ses îles ou possessions à part et marquées pour y conduire et faire sécher le poisson, l'y faire saler en établissant des réglemens tels qu'ils puissent prévenir même la possibilité d'aucune querelle et malentendu à ce sujet.

5° Il y aura dans ces îles une entière liberté de commerce entre les sujets de France, d'Espagne et les États-Unis et ils s'engageront respectivement à se protéger dans leur commerce et se défendre contre toute invasion d'étrangers à ce traité.

6° Pour rendre cette alliance plus solide et obtenir les grands objets ci-dessus mentionnés, il sera décidé que tout vaisseau anglais grand ou petit, rencontré sur les côtes de l'Amérique septentrionale ou méridionale ou sur les côtes des îles adjacentes et à un certain degré de distance dont on conviendra, sera désormais pour toujours regardé comme une bonne prise et traité comme tel, tant en paix qu'en guerre par ceux des sujets d'Espagne, de France et des États-Unis qui les rencontreront et ne sera permis à aucune puissance susnommée d'admettre des vaisseaux anglais dans quelques-uns de leurs ports de l'Amérique septentrionale ou méridionale ou des îles adjacentes. Et cet article ne pourra être ni altéré, ni modifié, et l'on ne pourra s'en écarter, sous quelque prétexte que ce soit, qu'avec le consentement de chacune des trois parties contractantes.

7° Pendant la présente guerre entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, la France et l'Espagne enverront et entretiendront une flotte dans l'Amérique septentrionale pour défendre les côtes et protéger le commerce des États-Unis. Et si les possessions de France et d'Espagne en Amérique étaient attaquées par les Anglais ou leurs alliés, les États-Unis les aideraient de tout leur pouvoir et leur procureraient tous les secours qui dépendraient d'eux.

8° Aucun traité de paix ou réconciliation ne sera fait avec la Grande-Bretagne par une des trois parties contractantes au mépris ou infraction d'aucun des articles ci-dessus.

Telles sont les idées que j'offre à l'examen des deux cours. Mais je suis forcé d'ajouter que si l'on perd à délibérer le temps trop précieux pour agir, nul ne peut répondre que les Colonies Unies, outrées de l'indifférence des deux cours, n'accepte à notre grand dommage les propositions de paix que l'Angleterre ne tardera pas à leur faire.

* * *

Le 23 novembre 1776, environ un mois après que Beaumarchais eut remis cette lettre à l'ambassadeur d'Espagne, Silas Deane, envoyé des États-Unis à la Cour de Versailles, présentait un *Mémoire* à Gérard, chargé des questions américaines au ministère des Affaires étrangères¹.

Or, les huit articles du mémoire remis à Gérard par l'envoyé des États-Unis sont la traduction, en anglais, de ceux du texte ci-dessus. Seul l'article 4 présente une légère variante. L'introduction et la conclusion qui encadrent les articles sont différentes, mais d'un caractère semblable à celles du texte français.

A titre d'exemple, on lit dans l'introduction du texte anglais : « It is to be premised that the following proposed articles are simply the result of the thoughts of a private individual². »

Quel est donc ce « private individual » du texte anglais ou encore cet « homme privé » du texte français à qui revient l'honneur d'avoir écrit l'« Aperçu d'un traité d'alliance... », seize bons mois avant la reconnaissance effective des États-Unis par la France? — Beaumarchais? Deane?

* * *

Une note de Sparks reproduite dans Wharton laisse entendre que Silas Deane en est l'auteur : « Outline of a treaty between France and Spain and the United States, drawn up by Silas Deane, and presented to the Count Vergennes, in his private capacity³... »

Malheureusement, ce titre n'offre guère de garantie d'authenticité. Le texte présenté à Gérard (en anglais) et conservé aux Archives des Affaires étrangères ne comporte d'autre titre que celui de « Mémoire », sans aucune indication d'auteur. D'autre part, ce n'est pas Vergennes, mais Gérard, que Deane a vu le 23 novembre. Une lettre de Deane à Gérard le confirme. Datée du 23 novembre 1776, elle fut écrite le jour même de leur entrevue. Deane y fait allusion au mémoire qu'il vient de remettre et il s'exprime ainsi :

« Je l'ai rédigé au cours d'une heure de loisir, il y a quelques semaines et je l'ai à peine relu — mais comme il contient mes sentiments, en tant qu'in-

1. Archives des Affaires étrangères, C. P. E. U. I, 289. Voir aussi *Deane Papers*, I, p. 361-364; WHARTON, *The Revolutionary Diplomatic Correspondence*, II, p. 215-216, où le cinquième article du texte écrit par Beaumarchais n'est pas traduit, non plus que dans *The correspondence and public papers of John Jay*, I, p. 100-102. Voir aussi John J. MENC, *Despatches and instructions of Conrad Alexandre Gérard*, p. 68.

2. Arch. Aff. étr., C. P. E. U. I, 289.

3. WHARTON, II, p. 216. Cette note affirme d'ailleurs exactement le contraire du texte de Deane cité à la page précédente (215).

dividu, et, je le crois, ceux de beaucoup de mes compatriotes, j'ai pensé qu'il serait convenable de le soumettre à votre examen¹... »

Pourquoi Deane fait-il preuve de cette incompréhensible négligence, mal motivée d'ailleurs, au regard d'un texte d'une telle conséquence qu'il présente à Gérard? Est-ce parce qu'il vient de recevoir (le 17 novembre), en même temps que le texte de la Déclaration d'Indépendance (transmise à Vergennes le 20), l'annonce que des propositions pour un traité de reconnaissance et d'alliance sont en voie d'élaboration par le Congrès lui-même? Deane aurait pu présenter son *Mémoire* plus tôt, au ministre ou à Gérard, avec de meilleures raisons qu'en novembre, dès le mois d'août par exemple, alors que se répandit en Europe la nouvelle de la déclaration d'Indépendance. Celle de la chute de Long-Island avait, en effet, au cours de l'automne 1776, ramené « l'esprit du ministère français très en arrière », selon le mot de Doniol, c'est-à-dire à ce qu'il était avant le mois de juillet.

En réalité, lorsque Deane sollicite, le 17, puis à nouveau le 18, une audience de Vergennes pour n'obtenir que celle de Gérard du 23, il semble bien agir sous l'impulsion de Beaumarchais : « J'écris ceci (la demande de l'entretien avec le ministre) en conséquence de l'entrevue de Monsieur de Beaumarchais avec Votre Excellence, ce matin². »

D'autre part, le 3 décembre 1776, il envoie une copie des articles (à l'exception du cinquième) à John Jay ; il lui déclare implicitement n'en être pas l'auteur : « Les articles suivants m'ont été montrés... » : « the following articles have been shown to me ; they have been seen by both the courts of France and Spain, and I send them to you for speculation³. »

Enfin, dans une lettre de Deane à Beaumarchais, conservée dans des archives privées, se trouve cette phrase : « Pray settle the Spanish affair if possible, you know what I mean, and find out what are the real sentiments of certain persons respecting the articles delivered to you some days since. »

Cette lettre non datée peut cependant l'être approximativement de la mi-octobre 1776 par comparaison avec d'autres de cette époque et parce qu'elle fait allusion à un séjour de Beaumarchais à Fontainebleau. L' est relative à l'avance de fonds que Beaumarchais réclamait à Madrid en même temps qu'à Versailles, par son « Mémoire pour les Cours d'Espagne et de France par leur commun banquier⁴ ». Quant aux *articles qui vous ont été remis il y a quelques jours*, on peut logiquement penser que ce sont ceux de l'« Aperçu d'un traité d'alliance ».

Dans ces conditions, cette lettre de Deane à Beaumarchais permettrait de penser que ce dernier n'est pas l'auteur des articles (mais il peut l'être de l'introduction et de la conclusion, qui sont tout à fait dans sa manière). Et

1. Arch. Aff. étr., C. P. E. U. I, 285, et *The Stevens Transcriptions*, XIV (2), fol. 207 (British Museum).

2. Arch. Aff. étr., C. P. E. U. I, 280.

3. WHARTON, II, p. 215 ; *The Correspondence... of John Jay*, I, p. 100.

4. ANN. — Est. Leg. 4072.

le fait que ce soit une lettre particulière à Beaumarchais, où Deane n'a aucune raison de déguiser la vérité, laisserait entendre, à nouveau, que l'envoyé américain n'est pas non plus l'auteur des articles !

* * *

Pourquoi cet excès de précautions ?

A l'automne 1776, les Bourbons étaient acquis, grâce à Beaumarchais, à l'idée d'une aide limitée sous la forme commerciale, bien qu'elle leur semblât un jeu extrêmement dangereux. On était encore loin de l'idée d'une reconnaissance des Insurgents, acte éminemment révolutionnaire, susceptible de saper l'ordre, en deçà comme au delà des Pyrénées. La timidité d'allure de Deane, sur le terrain diplomatique, vient de là. Du côté espagnol, l'année suivante (mars 1777), Arthur Lee, ne dépassant pas Burgos, fut tenu à distance de la Cour. Avec cet arrière-plan, la démarche de Beaumarchais auprès de l'ambassadeur d'Espagne — homme « éclairé » il est vrai ! — la première qui fut faite en ce sens, se trouve singulièrement grandie. L'acte comptait plus que l'honneur d'être l'auteur des articles. L'anonymat a pu être gardé pour des motifs analogues au climat politique. Deane et Beaumarchais ont pu fort bien, aussi, collaborer à leur rédaction, comme ils le faisaient pour le reste depuis juin 1776.

Les vues de l'Espagne « ne semblent pas aussi guerrières que son ambassadeur le suppose », écrivait Vergennes à Louis XVI, le 26 octobre 1776. Beaumarchais était bien, de ce côté-là aussi, dans les coulisses. Il lui faudra revenir sur l'urgente nécessité de reconnaître les États-Unis.

Jacques DONVEZ.

L'HISTORIEN ET LA PRESSE

Si, pour les historiens, le journal n'est qu'un document parmi d'autres, il présente cependant pour eux un double intérêt ; il constitue un document en soi ; par les informations et par les textes qu'il publie, comme par les opinions qu'il exprime, il constitue aussi une source de documents.

Le présent article a pour objet de déterminer ce que les historiens peuvent attendre des journaux, par conséquent ce qu'ils peuvent utilement y chercher. Pour l'établissement de la vérité historique, chaque journal apporte ce qu'il enregistre : des éléments fragmentaires, dissociés, nécessairement simplifiés, rarement objectifs, d'une réalité toujours complexe. Contestable comme source unique, il est une source complémentaire de premier ordre.

Le document qu'il contient (information, article, voire illustration) s'apprécie dans le cadre où ce document est situé ; sa signification n'est pleinement dégagée que par une analyse où interviennent entre autres son origine, son emplacement et sa présentation, ainsi que les objectifs politiques et économiques du journal.

L'historien désireux de questionner la presse aura deux étapes à franchir : découvrir le journal qui lui est utile, rechercher les éléments qui lui permettront de procéder à son analyse critique.

L'historien de la presse peut-il l'aider à les franchir ?

En répondant à cette question, nous aurons surtout en vue les journaux de province dans le cadre de l'histoire de la France depuis 1871. Non que la presse parisienne et que la presse d'aujourd'hui méritent d'être négligées ; mais la première est plus connue et d'un maniement plus courant ; quant à la seconde, elle pose des problèmes encore aisés à résoudre et que nous aborderons dans notre conclusion¹. Nous éliminerons les magazines et les journaux spécialisés, et ceux des hebdomadaires qui ne sont pas des journaux.

Nous étudierons successivement les méthodes valables pour la recherche du journal, pour sa description, pour sa sélection et son appréciation ; nous donnerons, enfin, quelques exemples justifiant l'intérêt des études sur la presse.

I. — RECHERCHE DU JOURNAL

L'objet de la recherche de l'historien peut être un sujet limité ou général.

Dans le premier cas, si ce sujet ne touche qu'à une région, une tendance politique, une spécialisation professionnelle ou économique, l'historien se

1. La presse de la Résistance et la presse de Vichy méritent des études particulières.

penchera sur la *totalité* des journaux se référant à son secteur de recherches. La seule difficulté qu'il rencontrera sera d'en dresser une liste exhaustive et de connaître le lieu de conservation de chaque collection.

Dans le second cas, pour lui éviter le dépouillement d'un nombre considérable de journaux ou les risques de choix arbitraires, est-il possible de fixer certaines règles générales de sélection?

A) L'historien devrait pouvoir consulter un inventaire général des journaux ayant paru en France. Or, cet inventaire n'existe pas. Aucun travail systématique, de valeur scientifique, n'a été entrepris à cet effet jusqu'à ces derniers temps. Depuis peu, la Direction générale des Bibliothèques a commencé, en liaison avec la Direction des Archives et l'Institut français de Presse, l'établissement d'un fichier par département. L'Ain, l'Aisne et l'Allier sont pratiquement achevés; la Charente-Maritime, la Dordogne, le Finistère, l'Indre-et-Loire, la Seine-Maritime, les Deux-Sèvres, sont en cours d'établissement.

L'historien ne peut s'en remettre entièrement ni aux catalogues de la Bibliothèque nationale, ni à ceux des Archives et des Bibliothèques départementales, ni aux indications fournies par les états du dépôt légal, ni aux *Annuaires de la Presse* (paraissant régulièrement depuis 1880)¹, ni aux *Almanachs départementaux*², ni aux Bibliographies imprimées limitées à un département ou à une ville³.

Le fichier en préparation à la Bibliothèque nationale vise à être exhaustif. Il est établi à partir d'investigations dirigées dans de multiples directions: on peut découvrir des collections de journaux chez des particuliers, dans de vieilles imprimeries, dans des mairies et même, hors classement, dans des dépôts publics⁴.

Quel est le mode de présentation recommandable pour un fichier général?

Le classement par départements et dans l'ordre alphabétique des titres paraît présenter le maximum d'avantages pratiques. Certaines précautions devront être prises, comme l'insertion de fiches de rappel pour les régionaux qui rayonnent sur le département, mais dont le siège est hors du département (une fiche pour le *Progrès de Lyon* au département de l'Ain), et aussi

1. J'ai montré, par des exemples, les erreurs et les lacunes des *Annuaires de Presse* dans la *Revue française de science politique* (juillet-septembre 1955), p. 552.

2. Les *Almanachs départementaux* que j'ai compulsés (notamment Dordogne, Hérault, Meurthe-et-Moselle, Vosges) sont très incomplets et imprécis.

3. Les Bibliographies établies pour l'Agenais (Landrieux, 1883) et pour le Périgord (de Roumejoux, de Bosredon et Villepalet, 1897-1901), outre quelques inexactitudes, présentent des lacunes dues à l'insuffisance de la prospection menée par les auteurs. Quant à la dernière bibliographie générale, œuvre de Hatin, elle date de 1866.

4. C'est ainsi que j'ai découvert à Périgueux un paquet contenant la collection d'un hebdomadaire, le *Bonhomme périgourdin*, qui a paru du 1^{er} novembre 1906 au 11 avril 1907, et dont je n'avais trouvé trace nulle part; son nom même a disparu de la mémoire des contemporains!

pour les journaux destinés au département, mais imprimés au dehors (une fiche pour le *Messenger de la Creuse*, imprimé à Montluçon (Allier) au département de la Creuse).

La consultation et surtout l'utilisation d'un fichier départemental peuvent être rendue plus aisées en le divisant en deux sections : la première réservée aux journaux imprimés au chef-lieu du département, la seconde aux autres journaux, par ordre alphabétique des villes où ils sont imprimés¹.

On peut envisager plus de deux sections pour les départements où se trouvent plusieurs centres journalistiques importants (la Seine-Maritime avec Rouen et le Havre ; le Haut-Rhin avec Colmar et Mulhouse ; la Marne avec Reims et Châlons, etc...).

B) L'inventaire complet des journaux par département et par commune n'apportera pas à l'historien une aide suffisante, puisqu'il souhaitera être fixé sur leur tendance politique. Un classement des journaux selon leur tendance politique est-il possible ? Jamais il ne sera indiscutable, puisqu'il résultera d'un jugement subjectif, sauf lorsque le journal se présente comme l'organe officiel d'un parti ou d'un groupement ; mais le cas est exceptionnel². Il est fréquent, par contre, que l'étiquette affichée par un journal, à côté de son titre, ne corresponde pas à sa ligne politique effective. Ainsi, par exemple, l'*Ère nouvelle* s'intitulait, vers 1930, « quotidien de l'entente des gauches » et combattait les socialistes, ainsi que la gauche du parti radical. Un classement valable impose donc une analyse du contenu.

Il arrive aussi qu'un journal politique change de tendance, insensiblement ou avec éclat. Comment l'enregistrer et, dans le premier cas, à quel moment ? Enfin, bien souvent, on ne parviendra pas à fixer la tendance réelle du journal, qu'elle soit camouflée ou exprimée avec tant de subtilité que la qualifier serait la trahir.

Ainsi un classement politique destiné à couvrir une longue période serait vain : il accumulerait une somme de décisions contestables et grossirait la catégorie des journaux aux « opinions imprécises ou variables » à tel point que son inutilité deviendrait évidente.

On pourrait envisager un classement des journaux par législature, unité de temps du régime parlementaire ; mais trop de législatures ont connu des retournements de situation pour qu'on puisse définir les journaux par rapport à la majorité et à la minorité issues des élections.

1. Pour la Dordogne, et seulement pour la III^e République, soixante fiches sont établies pour Périgueux et quarante-sept pour les huit autres communes où furent imprimés des journaux.

2. Même sous la IV^e République, dont la structure politique implique des partis organisés, rares sont les journaux qui revendiquent ouvertement leur patronage. Ainsi le parti communiste, sur les quatorze quotidiens qu'il contrôlait en juin 1956, n'imposait ostensiblement sa marque que sur l'*Humanité* de Paris, l'*Humanité d'Alsace-Lorraine* et la *Liberté* de Lille. Les autres journaux communistes se présentaient avec une qualification imprécise, comme, par exemple, « quotidien républicain d'information ».

Un classement annuel apporterait des garanties, à défaut de certitudes. Ses divisions seraient fonction des réalités politiques du moment et devraient être suffisamment vastes pour éviter l'éparpillement et les choix arbitraires.

A côté de quatre divisions immuables : « journaux politiques d'autres tendances », « journaux politiques dont la tendance a varié au cours de l'année », « journaux politiques de tendance indéterminable » et « journaux non politiques », on trouverait par exemple :

— pour les premières années de la République : extrême-gauche, gauche, centre (Thiers), orléanistes, légitimistes, bonapartistes ;

— pour les premières années du siècle : extrême-gauche non gouvernementale, majorité gouvernementale, progressistes, nationalistes, droite conservatrice ;

— pour la période du Rassemblement populaire : communistes, socialistes, Rassemblement populaire moins les communistes et les socialistes, opposition constitutionnelle, adversaires du régime.

Ainsi, à côté du fichier départemental, des listes seraient établies sur la base d'un critère politique, pour chacune des soixante-dix années de la III^e République et pour chaque département.

A défaut d'un tel inventaire — dont l'établissement demanderait un long temps — on se limiterait d'abord aux années de crise, en présumant que la position politique prise alors par les journaux les engageait pour quelque temps au moins :

Les années-témoins pourraient être :

1873 et la chute de Thiers ;

1877 et le 16 mai ;

1880 et la politique laïque ;

1885 et les élections au scrutin de liste ;

1889 et la crise boulangiste ;

1896 et le ministère radical Léon Bourgeois ;

1902 et la politique laïque ;

1913 et la loi de trois ans ;

1924 et les élections du Cartel ;

1936 et le Rassemblement populaire.

Si, déjà, pour chacune de ces dix années, on possédait la liste des journaux qui ont pris parti, avec l'indication de leur tendance, les recherches historiques se trouveraient facilitées et accélérées.

C) Elles le seraient également grâce à un classement par spécialisation.

A cet égard, on peut se référer aux *Annuaire de la Presse* pour la période postérieure à 1880.

Ces *Annuaire* contiennent, en effet, une nomenclature par spécialisation pour les journaux de Paris. Or, ceux-ci auront à être consultés, même si on étudie un sujet qui ne concerne que la province, car les journaux spécialisés de Paris y ont souvent une clientèle nombreuse, stable et attentive. Dans ce

domaine, les erreurs contenues dans les *Annuaire*s seront sans influence sur le fond du travail.

Pour l'établissement des listes, on éliminera une majorité de publications, bulletins et revues qui ne sauraient être assimilés aux *journaux*, au sens fixé ci-dessus.

Ainsi dans l'*Annuaire* de 1892, à la rubrique « Administration », on éliminera le *Bulletin mensuel du personnel de l'Enregistrement*, on conservera le *Journal des Fonctionnaires*, hebdomadaire, et on examinera le *Journal des Gardes champêtres*, parce que, présenté comme « républicain », il peut n'être pas strictement corporatif.

Pour les journaux des départements — qui, dans les *Annuaire*s, ne sont pas, comme ceux de Paris, répartis par catégories — certains titres ou certaines indications ne prêtent pas à équivoque : ainsi, pour la Haute-Garonne, l'hebdomadaire *Journal de la boucherie de Toulouse et de la région du Sud-Ouest*, ou, pour le Lot-et-Garonne, l'hebdomadaire *Le Paysan du Sud-Ouest*.

Toutefois, un tel classement, effectué sur la base des *Annuaire*s, présente trois lacunes dont les deux premières sont faciles à combler :

a) pour la période antérieure à 1880 : la liste pourra être établie à partir des fichiers généraux ;

b) pour les omissions postérieures à 1880 : une confrontation sera faite année par année entre les données des *Annuaire*s et celle des fichiers ;

c) pour les journaux dont le titre n'est pas indicatif d'une spécialisation : c'est là un point très délicat et d'une grande importance. En effet, l'historien qui étudie, par exemple, les problèmes agricoles dans le Nord, avant la guerre de 1914, se dirigera tout naturellement vers l'*Agriculteur de la région du Nord*, hebdomadaire d'Arras, et vers le *Progrès agricole*, hebdomadaire d'Amiens. Mais il lui faudra obtenir, en outre, la nomenclature des journaux qui traitent habituellement des problèmes agricoles sans que leur titre le révèle, par exemple le *Mémorial artésien*, quotidien de Saint-Omer, ou le *Patriote du Cambrésis*, hebdomadaire de Cambrai.

A priori, l'historien qui voudrait étudier certains aspects de la politique commerciale de la France au XIX^e siècle aurait-il l'idée de consulter la collection du *Sémaphore* de Marseille, s'il n'y était convié ? Or, M. P. Guiral, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, a analysé ce quotidien, dont il a dégagé pour nous l'enseignement qu'on en peut tirer : « Les doléances du commerce marseillais y sont exposées avec compétence. Les avis des compagnies de navigation renseignent sur leur activité. Toutes les semaines est présenté un résumé du mouvement commercial et industriel de la place. Les principaux produits (blé, huiles, sucres, cafés, drogueries) sont analysés ; leurs prix sont indiqués ; parfois quelques commentaires (notamment sur les blés) sont précieux... Le *Sémaphore* a des correspondants à Alger, à Tunis, à Constantinople, dans les Échelles, qui donnent des renseignements, parfois repris dans la presse parisienne, sur les divers pays où ils sont. Le *Sémaphore* est donc une source irremplaçable non seulement pour la vie économique marseil-

laise, mais encore, et dans une moindre mesure, pour la vie politique et économique du bassin méditerranéen. »

Une telle description sommaire, pour chaque journal, est-elle impossible à obtenir? Nous ne le pensons pas, et c'est à son occasion que pourraient être complétées les listes par spécialisations dont nous venons de montrer l'utilité.

II. — DESCRIPTION DU JOURNAL

Les fichiers et les listes jusqu'à présent recommandés orienteront le chercheur; ils l'éclaireront peu. Il saura quels journaux ont paru chaque année dans chaque département; il saura, dans la mesure possible, s'ils ont pris parti dans les luttes politiques et dans quel sens; il saura quels sont leurs spécialisations. Mais il ne saura pas, dans un grand nombre de cas, ce qu'il est en droit d'attendre de leur lecture et de leur dépouillement.

S'il fait une recherche sur le Limousin entre les deux guerres, doit-il plutôt s'en remettre au *Courrier du Centre*, à la *Gazette du Centre* ou au *Populaire du Centre*, tous trois quotidiens de Limoges? Qu'est-ce qui les différencie, non quant à la tendance politique sur laquelle les listes envisagées renseigneraient, mais quant à leur contenu?

Un sondage effectué pour les trois journaux quotidiens qui paraissent à Limoges pendant le premier semestre 1930 permet d'arriver aux conclusions suivantes :

La *Gazette du Centre*, « organe de défense sociale et des libertés publiques », contient très peu de textes originaux. Les articles sont généralement extraits du *Capital* ou de la *Croix*. Les filets politiques ne présentent pas d'intérêt. Les chroniques locales sont maigres. En fait, la *Gazette* n'apporte au chercheur qu'une rubrique agricole quotidienne assez développée, des informations et des textes sur la vie religieuse et les problèmes qui s'y rapportent et, chaque semaine, une chronique régionaliste plutôt historique.

Le *Courrier du Centre* passe pour le « grand régional ». Politiquement, il est situé à droite et au centre droit. L'éditorial quotidien en témoigne, ainsi que les articles de ses leaders, parmi lesquels les députés Édouard Soulier, Désiré Ferry, Georges Bonnefous, animateurs du Bloc national en 1919 et adversaires déterminés du Cartel des gauches en 1924. Les séances de la Chambre sont présentées par un rédacteur parlementaire, Delpeyrou. Une page hebdomadaire, « Terre de France », renseigne sur la vie agricole. Les chroniques locales, abondantes, accueillent les convocations des associations les plus diverses et les comptes rendus de certaines de leurs réunions (surtout des associations professionnelles, des associations d'anciens combattants, des sociétés de chasse et de pêche, des coopératives agricoles...); elles sont souvent précédées d'un article d'histoire locale ou de « variétés » locales (la Commune à Limoges, le meurtre de l'abbé Chabrol en 1792, le premier chemin de fer limousin, les porcelaines de la Charente, souvenirs sur le député

Talandier, la bataille d'Hernani et le Limousin, le doyen des coupeurs de journaux, etc...). Le *Courrier du Centre* est donc assez abondant sur la vie locale. Moins militant dans ses pages régionales que dans ses rubriques de politique générale où il reflète des tendances exprimées à Paris, sa consultation n'apporte pas d'éléments très originaux à l'étude de la politique française ou limousine.

Il n'en est pas de même pour le *Populaire du Centre*, « organe du socialisme de la République et de la Démocratie ». Sans doute, les articles de ses leaders (L.-O. Frossard, Février, La Fouchardière...) et peut-être la chronique parlementaire de G. Girard ne lui sont-ils pas exclusivement destinés, sans doute son éditorial « initialé » n'offre-t-il pas un grand intérêt politique, mais ses chroniques locales, très développées, ouvertes aux informations et aux polémiques politiques, sont particulièrement riches pour tout ce qui touche le mouvement social (agriculture comprise) et le mouvement laïque.

De telles analyses sommaires faites pour chaque journal devraient être inscrites sur des *fiches signalétiques* qui, pour être un bon instrument de travail, devraient résulter d'un questionnaire précis. Moins étendu que celui qui, pour d'autres desseins, a été établi par l'Institut français de Presse et qui compte soixante-quinze questions¹, il pourrait être limité aux questions suivantes :

1° *Le journal contient-il des articles de fond?*

A cet égard, il serait intéressant d'indiquer si ces articles semblent originaux ou s'ils ont été communiqués à d'autres journaux. Une personnalité s'exprime parfois dans un seul journal d'où son texte est repris, avec ou sans indication de sources, par d'autres journaux ; son article est parfois diffusé par une « Agence » ou une « correspondance »² et reproduit par des abonnés ou des sympathisants.

2° *Le journal contient-il des informations nationales ou internationales originales?*

Cette question se ramène, en fait, à celle des correspondants particuliers. Beaucoup de journaux de province, et pas seulement les plus grands, ont à Paris un correspondant particulier ou des correspondants spécialisés ; ils publient régulièrement leurs chroniques sous forme de *Lettres de Paris* ou de « Chronique de notre correspondant parlementaire », « Chronique de notre correspondant financier », « Chronique de notre correspondant turfiste », etc...

1. Voir le texte dans *Études de presse*, n° 13, 1955, p. 174.

2. Il serait utile de dresser la carte de la diffusion à travers la France, et pour différentes époques, des agences et des correspondances d'articles. Mais elles n'ont laissé, pour le passé, ni archives, ni listes d'abonnés et de correspondants. Il faudrait partir de l'étude des journaux et recenser les signatures pour arriver à des conclusions sur le plan national. La correspondance Mansard (bonapartiste), la correspondance Saint-Chéron (royaliste), la Correspondance Républicaine seraient, pour les premières années de la République, très intéressantes à étudier.

Les *Lettres de Paris* étaient habituelles pendant la première période de la III^e République ; les correspondances spécialisées sont apparues plus tard. Les *Lettres de Paris*, souvent riches de matières diverses, joignaient aux commentaires politiques, aux « bruits de couloirs », des récits de vie parisienne, mondaine, théâtrale, sportive, des appréciations de politique extérieure, des informations sur la vie intellectuelle, des commentaires financiers. Ainsi les quotidiens de la Dordogne ont publié, pendant le seul mois de septembre 1884, par exemple : le *Périgord*, vingt-trois « lettres de Paris », l'*Avenir*, vingt-quatre, et l'*Écho*, trente-trois — et c'était pendant une inter-session parlementaire. Ces journaux (quatre pages de cinq colonnes) leur consacraient souvent plus d'une colonne, c'est-à-dire environ une demi-page pour un quotidien d'aujourd'hui de dix pages. On voit donc leur importance.

Les *Lettres de Paris* contiennent juxtaposées de nombreuses indications qui ne se trouvent pas toujours dans la presse de Paris et qui aident à reconstituer une atmosphère¹.

Il y aurait lieu pour les *Lettres de Paris* d'opérer le même travail de confrontation des textes et des signatures que pour les articles ; il est, en effet, à présumer que le même correspondant travaillait pour plusieurs journaux. La fiche signalétique porterait la spécialisation et la fréquence des correspondances et, si possible, le nom de leurs auteurs.

L'étude des chroniques parlementaires des journaux de province apportera sur les courants et les remous de la vie politique française un éclairage différent de celui que donnent les chroniques parisiennes, le correspondant pour la province étant moins tenu par des consignes expresses ou implicites que son confrère parisien, sauf dans les organes partisans et pour des questions touchant à la politique ou aux intérêts de la région. Des constatations de même nature peuvent être faites pour la période 1919-1939, au sujet des correspondants diplomatiques dans les conférences internationales et à la S. D. N.

3^e Le journal contient-il des rubriques spécialisées et lesquelles?

Certains journaux publient régulièrement une page agricole, une page consacrée à la vie intellectuelle, une rubrique d'histoire locale, etc...

4^e Le journal contient-il des chroniques locales développées?

Certains journaux se bornent à la relation superficielle des faits survenus dans les communes et à la publication des pièces officielles ; d'autres, au contraire, traitent abondamment de la vie locale et, plus particulièrement, de certains de ses aspects. Il ne serait pas sans intérêt de noter que tel journal

1. Ainsi il n'est pas rare de trouver dans une même lettre du correspondant à Paris d'un des trois quotidiens précités de la Dordogne quelques paragraphes consacrés à la politique intérieure suivie par quelques lignes sur la politique extérieure, sur une exposition, une actrice, une notice nécrologique, un livre, une nouvelle relative au monde de la presse, un point d'histoire...

rend généralement compte des travaux publics, tel autre de la vie religieuse, tel autre des marchés... Certains journaux publient d'amples comptes rendus de réunions ou des manifestations politiques, économiques, professionnelles, culturelles, etc... D'autres se bornent à les annoncer, puis à insérer quelques lignes d'un communiqué qui leur est adressé. Dans la mesure où il est possible de dégager un comportement habituel du journal, il serait utile de l'indiquer.

5° *Le journal présente-t-il des caractéristiques originales utiles à connaître pour l'historien ?*

Cette question, équivalente aux traditionnelles « remarques diverses », est celle qui permet de caractériser le plus utilement un journal. La réponse qui lui sera faite mérite d'être mise en évidence. C'est à cette question que, pour le *Sémaphore*, on répondra : « Vie économique marseillaise et du bassin méditerranéen », pour le *Journal de Rouen* : « Vie économique de la Normandie... que pour d'autres journaux et certains périodiques on indiquera « grande enquête sur... » ou « grand reportage à... ».

6° *En conclusion, le journal est-il riche de substances, indépendamment des informations ?*

Cette question est très importante, une réponse négative poussant l'historien à négliger le journal à propos duquel elle sera faite. Des rapides sondages que j'ai effectués, il résulte que nombreux sont les journaux qui, pendant toute leur existence ou pour une partie d'entre elle, appartiennent à la catégorie : « sans grande utilisation pour l'historien ».

Pour reprendre l'exemple de trois quotidiens de Limoges, en 1930, je dirai d'eux, répondant à ces six questions :

1° *Articles de fond :*

Gazette du Centre : très peu — pas originaux ;

Courrier du Centre : nombreux — pas originaux ;

Populaire du Centre : assez nombreux — pas originaux (à vérifier).

2° *Informations nationales ou internationales originales :*

Gazette du Centre : néant ;

Courrier du Centre : un correspondant parlementaire ;

Populaire du Centre : un correspondant parlementaire.

3° *Rubriques spécialisées :*

Gazette du Centre : chronique agricole ;

Courrier du Centre : chronique agricole ;

Populaire du Centre : chronique agricole.

4° *Chroniques locales :*

Gazette du Centre : brèves — vie religieuse.

Courrier du Centre : développées — convocations et comptes rendus de réunions professionnelles, anciens combattants ;

Populaire du Centre : importants — vie politique, sociale — problèmes laïques.

*5^e Caractéristiques originales :**Gazette du Centre* : informations religieuses ;*Courrier du Centre* : néant ;*Populaire du Centre* : informations et polémiques politiques.*6^e Intérêt pour l'historien :**Gazette du Centre* : sans grande utilisation ;*Courrier du Centre* : sans grande utilisation ;*Populaire du Centre* : utile pour le mouvement politique dans le centre de la France et pour certaines tendances dans le parti socialiste.

Pour la plupart des journaux dont la vie s'est étendue sur plusieurs années au moins, les réponses aux six questions varieront souvent. On pourrait donc songer à l'établissement de fiches signalétiques qui seraient mises au point tous les ans. Ce travail minutieux permettrait de fixer l'époque approximative des transformations constatées, dans la mesure où elles ne seraient pas lentement progressives. Mais un tel travail impliquerait un personnel très nombreux et exigerait un long temps. En attendant qu'il soit entrepris, il serait possible de le limiter à quelques années-types. Sans même retenir celles que nous avons prévues pour l'inventaire politique¹, on pourrait se borner aux années 1873, 1885, 1896, 1913, 1924 et 1936, qui chacune se situent dans des périodes bien tranchées de l'évolution de la presse.

L'établissement des fichiers et des listes implique un travail considérable qui ne saurait être laissé à l'improvisation et aux bonnes volontés. L'impulsion, la centralisation et la coordination peuvent résulter des efforts conjugués de la Direction générale des Bibliothèques, de la Direction des Archives et de l'Institut français de Presse.

Mais, en présence de l'ampleur du programme et des besoins croissants des chercheurs, pourquoi, dès à présent, ne pas envisager certaines mesures empiriques d'application immédiate ? N'est-il pas possible de s'adresser aux utilisateurs de collections de journaux et de leur demander une coopération qui n'entraînerait pour eux ni effort supplémentaire ni perte de temps ? Ils auraient simplement à répondre à un questionnaire très simple qui leur serait remis dans les Bibliothèques et les Archives, lorsqu'ils y consultent des collections de journaux.

Ce questionnaire ne serait rempli que pour la période de consultation du journal et ne contiendrait que des questions-types. Les réponses, qui n'engageraient pas les auteurs, seraient purement indicatives et serviraient à l'établissement de fiches signalétiques provisoires, en attendant le travail méthodique ci-dessus précisé.

Le questionnaire, établi par un Comité comprenant un historien, un représentant de la Direction des Bibliothèques, de la Direction des Archives et de l'Institut français de Presse, serait imprimé et transmis aux Archives départe-

1. Voir ci-dessus, p. 287.

tements et aux Bibliothèques, qui en assureraient la remise aux utilisateurs de collections.

Les réponses seraient conservées dans les dépôts où elles ont été faites. Copie en serait envoyée à l'Institut français de Presse — qui les communiquerait à la Direction des Bibliothèques, en tant qu'élément destiné à l'élaboration des fiches signalétiques définitives.

III. — RÈGLES DE SÉLECTION

Nous avons tenté, jusqu'à présent, de montrer comment, dans la pratique, les travaux méthodiques de classement et d'inventaire analytique constituaient de précieux auxiliaires pour ceux des historiens dont les recherches étaient limitées dans l'espace et le temps.

Mais, lorsque l'historien entreprend une étude générale sur une grande partie du territoire ou sa totalité et pendant une longue période, comment peut-il s'orienter à travers la masse des journaux qui, *a priori*, paraîtraient susceptibles de l'intéresser? Comment opérer une sélection? Beaucoup de journaux ne présentent pas de réel intérêt; d'autres offrant des renseignements équivalents, il suffit d'en consulter un seul.

En partant de ces deux considérations, l'historien de la presse devrait tenter, période par période, de dresser une liste de journaux français dont l'étude serait à la fois nécessaire et suffisante pour avoir une vue valable de l'orientation de la totalité de la presse. Ce serait une liste de base à laquelle on ajouterait une liste complémentaire déterminée par la nature précise de la recherche entreprise. La sélection parisienne sera évidemment très forte; seuls en seront exclus les journaux qui n'apportent vraiment rien — il y en a — et ceux qui, sous des titres différents, publient la même copie (c'est le cas de beaucoup d'hebdomadaires d'arrondissement).

Pour la province, une liste-type ne retenant environ que le sixième des quotidiens et le trentième des non-quotidiens¹ serait, semble-t-il, suffisante pour respecter la grande diversité de la presse.

Cette liste tiendrait compte du lieu de publication du journal, de sa catégorie (régional, départemental, local), de sa nature (information, politique, magazine, spécialisation), de son orientation politique, du milieu social auquel il s'adresse, de son influence présumée (grandes signatures, tirage connu, densité de lecture apparente, c'est-à-dire rapport entre le tirage connu et la population de la zone de diffusion, etc.).

Un grand pas serait déjà fait si quatre listes-types étaient dressées : pour les débuts de la République, les dernières années du XIX^e siècle, la veille de la première guerre mondiale et le milieu de l'entre-deux-guerres.

1. Ce qui donnait, pour la fin du XIX^e siècle, une trentaine de quotidiens et une soixantaine de non-quotidiens et, pour l'entre-deux-guerres, vingt à vingt-cinq quotidiens et une quarantaine de non-quotidiens.

Si un historien voulait étudier, par exemple, l'opinion française et les attentats anarchistes (1892-1894), il consulterait ¹ la deuxième liste de base à laquelle seraient ajoutés des journaux particulièrement représentatifs (journaux anarchistes et d'extrême-gauche ; journaux de Lyon, en raison de l'assassinat de Carnot ; journaux de régions d'immigration italienne...).

IV. — APPRÉCIATION DU DOCUMENT JOURNALISTIQUE

Pour apprécier un texte publié dans un journal, l'historien aura recours à ses méthodes habituelles d'examen et de critique.

Les renseignements que lui apporteront les fiches et les listes dont nous avons souhaité l'établissement seront d'ailleurs insuffisants. Il lui faudra aller plus avant dans ses recherches.

A) *La critique des textes.*

Qu'il s'agisse d'informations ou d'articles, l'historien qui les examinera n'aura certes pas à se défendre contre la tendance à la crédulité ou à l'incrédulité systématiques qui est celle de tant de « lecteurs moyens ». Toutefois, il lui faudra renforcer son système habituel de protection contre les erreurs d'appréciation par l'application de quelques règles fondamentales. La candeur et l'ignorance des pratiques journalistiques dont témoignent certains chercheurs sont une excuse au caractère élémentaire et parfois évident de l'énumération qui suit :

1) *Vérifications indispensables.*

a) *L'origine de l'information.* — Le journal donne souvent à ses informations une origine fictive, soit pour dissimuler qu'elles ont été composées à la rédaction, soit parce qu'il a groupé, dans un même texte, des dépêches d'origines diverses, soit pour impressionner le lecteur, en lui présentant la nouvelle comme directement communiquée du lieu où elle s'est produite.

b) *La date de l'information.* — Le journal donne souvent à l'information la date la plus rapprochée du jour de son impression, même si elle a été antérieurement reçue. Il amalgame aussi, sans le laisser apparaître, des dépêches de dates différentes et leur donne une date unique pour répondre aux besoins de la composition et de la présentation.

c) *La source de l'information.* — Certains journaux la mentionnent généralement ; un plus grand nombre rarement... ou jamais.

Il est de plus en plus fréquent qu'un journal attribue plusieurs sources à une seule information, de sorte que le lecteur est incapable de démêler ce qui appartient à chacune. Or, pour apprécier le document, il est capital de savoir ce qui est extrait, par exemple, du service d'une agence française, américaine

1. Sans omettre, bien entendu, les indications bibliographiques réunies dans le livre de M. Maitron.

ou britannique, d'une agence libre ou non d'attaches gouvernementales, du bulletin d'une radio d'État.

La référence à une source ne signifie pas que le texte publié soit la reproduction fidèle de celui que le journal a reçu. La dépêche d'agence n'est d'ailleurs pas transmise aux journaux en vue de son insertion telle quelle ; elle est destinée à servir de base à un travail d'adaptation rédactionnelle dans les bureaux du journal ; elle y est souvent et nécessairement tronquée, mutilée ; elle ne devrait cependant pas être dénaturée.

La comparaison du texte imprimé et du texte original de l'agence serait d'un grand intérêt. Mais l'agence ne conserve que peu de temps le jeu des dépêches qu'elle reçoit de ses correspondants et qu'elle retransmet dans ses multiples services.

d) *Les citations*. — La publication d'un texte entre guillemets n'est plus, depuis longtemps, une garantie d'authenticité. Il est devenu habituel, dans les titres comme dans le corps d'une information, de placer entre guillemets un résumé, plus ou moins déformé ou tendancieux, des propos tenus par une personnalité.

La nécessité s'impose donc pour l'historien de ne pas se fier au texte publié dans la presse, mais de se reporter aux documents eux-mêmes.

Les exemples abondent d'erreurs, volontaires ou non, qui résultent de l'usage des guillemets. On en trouve tous les jours et presque dans tous les journaux. Les plus édifiants se rattachent à des périodes de crise. C'est ainsi que, pendant le débat sur la C. E. D., le *Figaro* (15 décembre 1953) attribuait à M. Foster Dulles, en titre et entre guillemets, le propos suivant : « Si la C. E. D. n'est pas ratifiée, le gouvernement des États-Unis se verra contraint de renoncer à défendre l'Europe », alors que le texte officiel portait : « Si la C. E. D. ne devait pas devenir effective... alors en vérité on pourrait douter sérieusement qu'il fût possible de faire de l'Europe continentale un lieu de sécurité. Cela obligerait les États-Unis à une révision déchirante (*agonizing reappraisal*) des fondements de leur politique. »

Il convient encore d'attirer l'attention de l'historien sur le fait que certaines informations, notamment les comptes rendus de discours, sont préétablies et que le texte publié, conforme à la communication reçue, peut n'avoir que de légères ressemblances avec le texte authentique. Il est, en effet, d'usage que les personnalités importantes communiquent à l'avance aux agences et à la presse les passages essentiels d'un discours qu'ils vont prononcer. Or, par suite des circonstances, de la chaleur d'une improvisation apparente, de nécessités locales, l'orateur tiendra des propos substantiellement différents de ceux qui, par ses soins, avaient été distribués et peut-être déjà imprimés... Où est la vérité ? Dans le premier document, reflet d'une pensée destinée à une large diffusion, ou dans le second, réel lui, destiné à un auditoire restreint et répondant à des objectifs limités ? L'historien tirera certainement grand profit de la comparaison des deux textes.

e) *Les traductions.* — L'instantanéité des transmissions et la nécessité de la publication expliquent les très fréquentes erreurs de traduction. M. Roger Clause en donne plusieurs exemples¹. On ne peut que suggérer la consultation des documents originaux.

f) *Les illustrations.* — Il est très rare de trouver dans les journaux des indications relatives à l'origine, à la date et même à la source des illustrations qu'ils insèrent. Et, cependant, leur connaissance serait, comme pour les articles, utile à leur appréciation.

Si les « truquages » sont exceptionnels, les légendes sont très souvent dénaturées. Les mêmes photographies servent, dans des journaux différents, à justifier des affirmations contraires. Celles qui furent prises à Budapest, à l'automne 1956, ont été utilisées aussi bien par des non-communistes que par des communistes : le même cliché apparaissait avec des légendes opposées : « Atrocités soviétiques » spécifiaient les premiers, « exactions contre-révolutionnaires », proclamaient les seconds.

2) *Recommandations.*

a) *Ne pas systématiquement attribuer au signataire d'un article la paternité de l'intégralité de cet article.* Un procédé peu courant avant la guerre est devenu presque habituel. Un journal se croit autorisé à remanier un article signé, sans chercher à obtenir le consentement du signataire. Les transformations les plus fréquentes touchent au style (qui devient « style-maison » grâce à des collaborateurs spécialement affectés au « re-write ») et à des suppressions (lorsque des passages sont jugés inopportuns). On va même jusqu'à introduire dans l'article des développements qui n'y figuraient pas et qui sont parfois tirés du service des agences...

b) *Ne pas limiter les recherches à une période trop restreinte,* un journal publiant souvent des rectificatifs ou des démentis dans les numéros postérieurs à celui qui est étudié.

c) *Ne pas croire qu'un article est nécessairement rédigé quelques heures avant sa publication.* Il arrive que des « leaders politiques » attendent plusieurs jours sur le « marbre ». Qu'on ne tire donc pas des conséquences du décalage entre l'article et l'événement auquel il se réfère.

d) *Confronter le journal étudié et les journaux concurrents de la région, adversaires ou sympathisants :* ils peuvent contenir une version différente des mêmes événements politiques locaux et aussi des références et des commentaires aux articles qui sont l'objet des recherches.

e) *Pour l'étude d'une manifestation politique parisienne, se reporter à des journaux de province* (pas nécessairement les plus grands) qui peuvent y consacrer de plus amples développements.

f) *Pour l'étude d'un événement local d'importance, se reporter aux journaux*

1. *L'Information de presse*, Neuchâtel, 1953.

de Paris, les journaux locaux pouvant être embarrassés de le décrire et de le commenter dans certaines de ses implications¹.

g) *Ne pas établir de distinction a priori entre les journaux.* Ce serait une erreur de retenir les « grands » et de négliger les « petits ». Ces derniers se montrent souvent plus ouvertement politiques.

h) *Ne pas attribuer une signification excessive à des omissions.* L'historien constate dans tous les journaux des omissions qui l'étonnent. Sans doute ont-elles parfois une signification : ainsi le silence systématique du *Temps*, vers 1930, sur M. Édouard Daladier, président du parti radical socialiste, ou celui de l'*Humanité* sur les premières phases des événements de Pologne en octobre 1956. Mais, dans la majorité des cas, l'omission s'explique par les impératifs de la sélection et le drame quotidien de la surface disponible, incapable d'accueillir toutes les informations de dernière heure. Un quotidien doit souvent rejeter plus des trois quarts des informations qu'il reçoit : le sacrifice de textes importants est donc inévitable et, même justifié, il prêterait toujours à controverse.

i) *Ne pas donner à certains textes une importance qu'ils n'ont pas.* Parce qu'un article est imprimé et que, par surcroît, il l'est en bonne place, on aura tendance à en déduire qu'il reflète la pensée des dirigeants du journal ou celle d'un secteur de l'opinion publique. C'est loin d'être toujours le cas, même pour les « petits » journaux. Et il faut attribuer parfois à des circonstances fortuites la publication d'un texte insolite qui ne peut être considéré comme un indice de l'état de l'opinion ou d'une influence s'exerçant sur elle².

Ces règles et ces recommandations ont à être observées pour l'appréciation du document journalistique. Mais il importe aussi qu'il soit examiné sous l'aspect qui lui a été donné, celui qu'ont connu ses lecteurs. Car ce que le lecteur a su, ce qui a compté pour lui, ce qui a pu influencer sur son opinion, c'est ce

1. Ainsi, en octobre 1873, l'affaire du général Carey de Bellemare, commandant la subdivision militaire de Périgueux — mis en non-activité pour son républicanisme militant — fut l'objet dans les journaux de Paris d'informations plus nombreuses et de commentaires plus nourris que dans la presse périgourdine, visiblement gênée.

Ainsi, en décembre 1956, les journaux de Paris ont donné plus d'informations sur la campagne électorale de M. Mendès-France, dans l'Eure, que les quotidiens régionaux.

2. Que déduira l'historien de l'avenir d'un article de tête intitulé : « Eisenhower et nous », paru dans un bimensuel non politique de la Dordogne le 1^{er} novembre 1956 et se terminant par ces mots : « ... c'est pourquoi, après avoir redit notre gratitude au général, il faut souhaiter pour l'intérêt de la France que le « président » ne soit pas réélu. Que n'importe qui le remplace, cela ne peut être pis » ? Dira-t-il qu'il existait un courant antiaméricain dans cette région ? Il pourrait en être tenté. Et, cependant, le directeur du journal, qui n'exerce pas de contrôle politique sur les rares articles qu'il insère, m'a dit avoir publié ce « papier » parce qu'il émanait d'un ami qui lui en envoyait de temps à autre. L'article n'a eu aucun effet sur l'opinion locale ; il ne la reflète en rien — et pourtant il retiendrait à juste titre l'attention d'un chercheur. Celui-ci commettrait une erreur s'il en déduisait davantage que : « en automne 1956, il y avait en Dordogne un homme qui n'aimait pas Eisenhower ».

qu'il a lu dans le journal et non pas ce qui s'est effectivement passé, c'est-à-dire ce que l'historien s'efforce de reconstituer en tenant compte du journal comme d'un élément. Pour connaître l'état d'esprit vraisemblable des lecteurs, l'historien aura à apprécier le document journalistique en soi, avec toutes ses caractéristiques de présentation et de contenu. Mais, pour déterminer la vérité, le document journalistique ne lui apporte aucune certitude, simplement un élément utile dans ses recherches.

B) *Le dossier du journal.*

Les renseignements qui ne résultent pas de la consultation de la collection et qui sont nécessaires à l'historien pour apprécier le document journalistique se rapportent à la personne de ses dirigeants, à son tirage et à son influence. Si complète qu'elle devienne, l'histoire de la presse présentera sur ces trois points des lacunes considérables et vraisemblablement irrémédiables.

a) *La personne des dirigeants.* — Si les dirigeants administratifs et rédactionnels sont, en général, mais pas toujours, aisés à identifier, il n'en est pas de même des « patrons ». Ceux-ci préfèrent garder l'anonymat, dans lequel ils voient un élément de puissance. Comment percer le mystère ? Les archives des entreprises de presse y aideraient ; mais combien ont été conservées et ceux qui les détiennent les laissent-ils consulter¹ ?

Une rapide enquête a conduit à trois constatations :

1) Beaucoup d'archives ont été détruites pendant la guerre ou au lendemain de la libération.

2) Les archives de « petits » journaux publiés dans les imprimeries de labueur par l'imprimeur lui-même — journaux dont certains présentent une importance politique réelle — se confondent avec celles de l'imprimerie et ne comportent que des comptes globaux, sans poste spécial pour le journal.

3) De « grands » journaux ont conservé totalité ou partie de leurs archives. En l'absence d'une réglementation possible et souhaitable pour les journaux supprimés à la Libération, l'accès à ces sources dépend de relations personnelles.

A défaut des archives du journal, on pourra souvent trouver des indications dans des articles de journaux concurrents², des rapports de préfets, chez les notaires ou encore par des enquêtes dans les imprimeries et auprès de personnalités locales et de leurs descendants.

En fait, même si ces recherches livrent des « noms », elles ne permettent que très rarement d'élucider la question du *financement* des journaux.

Sans intérêt pratique pour les « petits » journaux édités dans les imprime-

1. Les démarches personnelles que j'ai faites en Dordogne, pour au moins une trentaine de journaux parus sous la III^e République, ont donné des résultats négatifs.

2. Surtout lorsque surviennent des modifications dans la propriété ou la direction politique des journaux — modifications qui ne sont pas souvent portées à la connaissance du public par les intéressés.

ries de labeur (voir ci-dessus) et pour les journaux éphémères publiés par des candidats pour leur campagne électorale parce que la nature du financement est alors liée à l'objectif poursuivi, cette question est, par contre, d'un intérêt capital pour les autres journaux, la quasi-totalité des quotidiens, les hebdomadaires les plus solides.

Il est exceptionnel que les journaux donnent eux-mêmes des renseignements sur l'origine de leurs fonds. On ne trouve de telles précisions que dans des périodes héroïques de combat, comme au début de la III^e République, lorsque certains organes se faisaient gloire de révéler les concours matériels dont ils bénéficiaient, lorsque les donateurs ou les souscripteurs tenaient à rendre public leur engagement. Parfois aussi, au moment de leur disparition, des organes exposaient publiquement leurs difficultés financières et n'hésitaient pas à identifier les concours escomptés qui s'étaient dérobés.

Mais, déjà bien avant 1900, la discrétion était devenue la règle. Pour percer le mystère, il faut s'en rapporter aux livres de souvenirs, aux correspondances privées, aux propos souvent suspects des adversaires, aux rapports souvent partiiaux de l'administration ou à des archives étrangères comme le « Livre Noir » tiré des documents tsaristes et qui établissent que la province, comme la capitale, a bénéficié des subsides russes.

b) *Le tirage*. — Des observations du même ordre s'imposent. On peut tenir pour inexacts, et parfois sans rapport avec la réalité, les chiffres que publiaient autrefois certains journaux comme ceux qu'ils communiquaient aux *Annuaire de la Presse* : ils étaient inspirés par la recherche d'une publicité accrue.

Les rapports des préfets fournissent des indications sans doute plus valables, mais risquant d'être tendancieuses. Des enquêtes dans les imprimeries — s'il reste des patrons ou des ouvriers ayant des souvenirs — et chez de vieux dépositaires de journaux ne sont pas toujours décevantes. De même que dans les archives de « grands » journaux¹.

c) *L'influence*. — Dans l'état actuel de la « science de l'information », il est pratiquement impossible d'évaluer l'influence des journaux sur l'opinion publique.

Comment, alors, orienter l'historien dans ses recherches sur le passé?

La confrontation des tirages présumés et du résultat des élections de divers types pour le département de la Dordogne n'apporte aucun renseignement susceptible d'être systématisé. Les essais du même ordre tentés à l'occasion des élections du 2 janvier 1956 ont conduit à la même déception².

1. La *Petite Gironde* m'a communiqué, pour plusieurs années de l'entre-deux-guerres, le chiffre du tirage de son édition départementale pour la Dordogne, ainsi que, pour plusieurs communes du département, le chiffre de ses ventes et de celles de ses concurrents de Bordeaux et de Paris.

2. Voir, à ce sujet, Les élections du 2 janvier 1956 (*Cahiers de la Fondation Sciences politiques*, 1957) : la presse parisienne et provinciale, p. 69 et suiv.

On ne peut donc que s'en remettre aux méthodes habituelles de l'histoire.

Signalons en passant que les rapports de préfets ont tendance à attribuer une influence plus considérable aux journaux du chef-lieu qu'aux autres et qu'ils ne font pas souvent mention de l'influence de journaux de Paris.

V. — OBJET DES RECHERCHES

Que peut attendre l'historien du dépouillement des journaux du passé?

Il y trouve les informations, exactes, inexactes, tendancieuses, intégrales, tronquées, telles qu'elles ont été présentées au lecteur : elles lui permettent de reconstituer ce qu'on a su d'un événement au moment de sa révélation au public ; elles le poussent à une comparaison avec les faits tels qu'ils ont été admis pour vrais par la suite.

Ces informations sont, dans le journal, séparées les unes des autres, décomposées dans leurs éléments les plus simples, afin d'être accessibles au lecteur du niveau intellectuel le moins élevé de la clientèle habituelle. Isolées, « décompliquées » et, à ce titre, artificielles, elles exigent de l'historien la reconstitution d'une réalité qui est toujours complexe.

Les journaux apportent sans doute de précieux éléments pour la description des grands courants économiques, sociaux, psychologiques dont ils n'enregistrent l'existence que lorsque le recul du temps leur a permis d'en saisir l'ampleur, la tendance ou la portée. Mais, sur les composantes de ces courants, que de précisions utiles ressortent de l'étude des journaux au jour le jour et notamment des actes de l'état civil, de détails de vie sociale locale, des comptes rendus de manifestations publiques ou de réunions privées (parfois même de leurs seules convocations), du cours des marchés, des plans de travaux publics et des articles consacrés à leur état d'avancement, de l'analyse de la publicité locale et des petites annonces.

Si les journaux ne livrent pas aisément le secret de la réalité de leur influence sur l'opinion, affichent-ils du moins la nature des préoccupations de l'opinion?

Parfois le journaliste, par ses contacts ou par son instinct, connaît les thèmes qui intéressent le public. Parfois il a le sentiment que certains sujets, présentés avec habileté ou avec insistance, susciteront l'intérêt du public. Dans le premier cas, il sera un reflet de l'opinion ; dans le second, il contribuera à la former. Mais comment déceler, à la lecture des journaux, l'hypothèse la plus vraisemblable à formuler?

Une vue rapide de la « une » permet de dégager les questions prioritaires, les noms des hommes qui ont marqué pendant un temps l'esprit des lecteurs. Il y a sûrement des conclusions à tirer du fait que, même de petits journaux, aient mis ostensiblement l'Afghanistan en évidence, à l'automne 1878, au moment de l'offensive anglaise et que, vers 1898, Crispien ait été la personnalité étrangère dont le nom et la caricature reviennent le plus souvent, succédant

ainsi à Bismarck... Bien des conclusions sont à tirer aussi de l'apparition dans les journaux de mots définissant une invention ou son application. Il y aurait sans doute des cartes et des graphiques significatifs à établir en tenant compte des jours où pour la première fois est apparu dans les différents journaux français le mot « vélocipède » ou « bicyclette », la description du véhicule, l'indication qu'on en a vu pour la première fois dans la localité ou dans la région. Ce qui est valable pour « la petite reine » de 1890 l'est davantage encore pour l'automobile et l'aéroplane...

Signalons encore que les journaux apportent parfois des récits folkloriques inédits, des tentatives originales d'explication de légendes, de vieux usages et d'expressions du terroir, des précisions d'histoire locale ; seul un dépouillement méthodique ou le hasard permettent de les découvrir à défaut de tables analytiques dont la confection pose des problèmes pratiquement insolubles, compte tenu de l'insuffisance des moyens dont disposent aujourd'hui la recherche historique et la recherche de presse. On pourrait solliciter les chercheurs et leur demander qu'en remplissant la fiche signalétique¹ ils y indiquent les articles, les études, les reportages qui leur sembleraient dignes d'être connus.

On trouve aussi dans les journaux des récits d'expériences personnelles et d'évocation de souvenirs dont la connaissance permet de fixer des points d'histoire². Un homme politique prend souvent un journal local pour confident ; son témoignage peut passer inaperçu et, cependant, il n'est pas négligeable. Comment le retrouver, comment même savoir qu'il a été publié ? Nous ne pouvons que renvoyer à la suggestion précédente.

TROIS EXEMPLES

L'exposé succinct de quelques recherches-témoins montrera ce que pourraient donner pour l'historien des études d'envergure sur la presse de province.

Limitées à quelques journaux d'un même département et à quelques départements épars dans le pays, ces recherches sont consacrées à leur attitude en face d'une personnalité discutée (Jules Ferry à sa chute, le 30 mars 1885), en présence d'une loi de répression qui les touche (« lois scélérates » de 1894), à l'occasion d'un revirement diplomatique capital (voyage d'Édouard VII à Paris en mai 1903).

La chute de Ferry. — Peut-on mesurer la profondeur dans le pays de l'impopularité de Jules Ferry, au moment de sa chute, fin mars 1885 ? L'agitation parisienne, au Parlement et dans la rue, a-t-elle gagné la province ?

1. Voir plus haut, p. 293.

2. C'est ainsi que J.-L. Bonnet, un des militants fondateurs du parti républicain radical et radical socialiste, a confié à la *France de Bordeaux et du Sud-Ouest* (février-avril 1907) des souvenirs sur les origines de la création de ce parti, apportant des précisions d'une importance capitale et qu'on ne trouve pas ailleurs.

J'ai opéré des sondages dans le *Calvados*, l'Isère, le Lot-et-Garonne et le Var.

Dans le *Calvados*, parmi les journaux imprimés à Caen, seul le *Journal de Caen* — le moins politique de tous — fait appel à la raison : ceux qui exploitent contre le gouvernement l'échec militaire en Indochine font preuve d'un « manque absolu de patriotisme » qui a « quelque chose de pénible et de répugnant » ; « les pouvoirs publics et le pays se montreront à la hauteur des circonstances ». Ailleurs, c'est le déchainement contre « l'immonde Ferry » qui a « tué les corps et les âmes », qui est « marqué au front comme les anciens forcés à l'épaule » (*l'Éclair du Calvados*), contre sa « personnalité néfaste » et ses « complaisances criminelles » (*le Moniteur du Calvados*).

Sur les deux quotidiens de Grenoble, le *Petit Dauphinois* est muet et le *Réveil dauphinois*, se demandant si « un autre ministère fera mieux que le ministère Ferry », regrette que le pays fasse « la politique du sentiment » et que la majorité, « la mort dans l'âme », lui donne satisfaction.

Trois des quatre quotidiens d'Agen, de la droite monarchique à la gauche, se montrent véhéments : « C'est notre sang qui t'étouffe ! » crie l'*Avenir du Lot-et-Garonne* à Jules Ferry, le « hideux... exécuté comme le voulait la justice et l'honneur du pays » (*le Journal du Lot-et-Garonne*). L'*Indépendant du Lot-et-Garonne* le traite de « misérable », qui s'en va sous « les malédictions du pays » à cause de ses « folies guerrières » et de son « autoritarisme au dedans ». Seule la *Constitution du Lot-et-Garonne* garde ses « douleurs muettes ». Si elle approuve le vote de la Chambre, elle n'en dénonce pas moins les « mauvais français » qui se font une « plate-forme politique » des malheurs de la Patrie.

Enfin, dans le Var, à côté du quotidien *le Var*, muet, et d'*Hyères-Journal*, qui trouve « la leçon bien dure », les trois autres journaux rivalisent dans la condamnation : « Saltimbanque incapable et fou, lugubre charlatan... hideux misérable », injurie le *Courrier du Var*. La culpabilité de Ferry, pour la *Région radicale*, « égale, si elle ne la dépasse, celle de l'exécrable Émile Ollivier. » Quant au *Petit Var*, s'il évite de citer le nom du Président du Conseil dont il condamne l'« imprévoyance, l'aveuglement, la coupable folie », il s'insurge contre « l'aventure sanglante, téméraire... entreprise sans consulter le Parlement et la nation ».

De ces exemples, on serait en droit de faire l'hypothèse que la province, par sa presse, est au diapason de Paris, que le réquisitoire contre la personne de Ferry et contre sa politique émane aussi bien de la droite que de la gauche, et que seuls résistent des flots du centre — comme ils résistèrent à la Chambre.

Les attentats anarchistes et les lois scélérates. — En 1893 et en 1894, au plus fort des attentats anarchistes, une opposition se dresse contre la législation d'exception réclamée par le gouvernement : les historiens, de Charles Seignobos à Jacques Bainville, la situent à l'extrême-gauche.

Or, si la « loi scélérate » de juillet 1894 fut votée à la Chambre par 269 voix contre 163 dont les socialistes, les radicaux et 15 membres de la

droite, quelques sondages dans la presse départementale révèlent que l'opposition de gauche se limite à l'extrême-gauche authentique alors que l'opposition de droite est plus étendue, surtout dans les régions rurales, que ne le révèle le vote parlementaire.

Dans le Rhône, secoué plus que les autres départements, puisque c'est à Lyon que Carnot fut assassiné, seuls attaquent avec véhémence le texte gouvernemental le *Petit Lyonnais*, qui reproduit les articles réquisitoires des leaders du socialisme et du radicalisme de gauche, et le *Rhône*, qui couvre le compte rendu des séances de la Chambre du titre : « Les nouvelles lois contre la presse. » Le *Courrier de Lyon* adopte le même titre, mais ne donne aucun commentaire.

Le *Progrès* et le *Lyon républicain*, bien que passant pour radicaux, défendent l'initiative gouvernementale, « acte de bon sens, de courage, de vrai républicanisme » (le *Progrès*), approuvé par « la très grande majorité des bons républicains » (*Lyon républicain*).

A droite, l'approbation se fait plus réticente. Car, si le *Nouvelliste de Lyon* y souscrit « de fort bonne grâce », l'*Express de Lyon*, « sans être persuadé de la nécessité de ces mesures de répression nouvelle » et regrettant qu'on ne se soit pas borné à « une bonne circulaire aux procureurs généraux », pense que « ce serait faire de la mauvaise politique » que de combattre le projet. Et, pour le *Salut public*, « c'est une délicate façon de fêter la conquête des libertés que de remplacer les lois abolies par d'autres, plus draconiennes encore ».

En Seine-Inférieure, la presse présente les mêmes caractéristiques que dans le Rhône : les journaux de droite et du centre approuvent, depuis le *Nouvelliste de Rouen* (« loi de bons sens, loi de salubrité publique ») jusqu'au *Journal de Rouen* (« loi de salut public... à situation exceptionnelle, moyens exceptionnels ») ; les journaux de gauche sont réservés ou hostiles (*Le Havre* : « Les républicains craignent une application abusive de la loi » ; l'*Elbeuvien* : « Projet liberticide... redoutable et perfide loi »).

Dans le Nord, une seule approbation sans réserve, celle de l'*Écho du Nord*, organe républicain très conservateur¹. Les deux quotidiens de droite, la *Vraie France* et la *Dépêche*, se montrent très réservés : « ... on a tenu à faire une œuvre de parti » (la *Vraie France*) ; « ... lois occasionnelles qui atteindraient d'autres gens que ceux qu'elles paraissent viser » (la *Dépêche*). Le *Progrès*, quotidien de gauche, est véhément et marque d'une « croix noire » la date du vote de la loi contre laquelle se déchainent les deux journaux d'extrême-gauche, le *Réveil du Nord* (« la loi la plus perfide, la plus épouvantable qu'on puisse rêver ») et le *Travailleur* (« cette loi nouvelle qui fera de notre état politique la pire des Républiques »).

A Nancy, la droite est divisée. Tandis que l'*Espérance* se résigne, bien que

1. Voir André BOCQUET, *La presse lilloise et les attentats anarchistes*, mémoire annexé de D. E. S., Faculté des lettres de Lille, 1956.

des « remèdes moraux » lui eussent paru préférable, par exemple « la discipline morale, la croyance en Dieu, à l'immortalité, aux récompenses et aux châtiements de l'autre vie », le *Journal de la Meurthe et des Vosges* proteste contre une loi « remplie de pièges » qui provoque ses craintes : « Vous et moi risquons à l'avenir, sur une dénonciation quelconque, sur le rapport d'un agent de police plus ou moins véridique, de faire aux frais de l'État un voyage au long cours en compagnie de récidivistes dangereux ou d'odieux criminels. » A gauche, l'*Est républicain* se place hors du débat : « Nos réflexions... ont été brèves. Nous ne pouvons guère nous passionner pour ou contre un texte de l'application duquel nous n'attendons pas grand résultat, quant à la répression des délits de presse. » Ce quotidien s'en prend au public qui « a acquis de mauvaises mœurs » et qui, par conséquent, « n'a que la presse qu'il mérite... la presse à boucan », laquelle cependant remplit « une mission utile » ; il conclut que « la presse est moins atteinte par les lois que malade de ses propres infirmités ». Quant au *Progrès*, il proteste contre « les accès de colère impuissante et les enfantines taquineries » que révèle la loi nouvelle.

Ainsi, dans quatre grandes villes, Lyon, Rouen, Lille et Nancy, la presse adopte des thèses et un ton que ne rapprochent pas toujours les affinités politiques. Celle de droite est loin d'être uniformément approbatrice et celle de la gauche modérée fait parfois passer la défense de la société avant le service de la liberté.

La presse des départements ruraux offre un tableau différent.

En Dordogne, à gauche, seuls deux hebdomadaires prennent position contre la loi, tandis qu'elle est attaquée à droite par un quotidien et quatre hebdomadaires¹.

Les deux tiers des journaux qui paraissent dans le Maine-et-Loire sont hostiles à la loi. Cinq sont de droite : ils font leur argumentation de Denys Cochin à la Chambre et celle de Chesnelong au Sénat, sans tomber dans la même violence polémique que leurs confrères de la Dordogne. Cinq opposants sont de gauche, un seul faisant preuve de véhémence, l'*Indépendant de l'Ouest* (« Ce qu'il y a d'absolument dégoûtant dans cette loi, c'est la couraïse des gouvernants »). Les journaux favorables ou résignés au projet (au nombre de cinq également) se situent à droite et au centre, mais le centre, dans le Maine-et-Loire, appartient aux « bleus ».

Dans les Pyrénées-Orientales, les deux organes de droite sont déchaînés. Le *Roussillon*, quotidien de Perpignan, dénonce des « textes draconiens et idiots, impuissants à remplacer ces deux remèdes nécessaires : la moralisation publique et une police intelligente » ; l'*Alliance*, de Céret, ironise sur les « gens qui trouvent légitimes les forfaits du 14 juillet » et sont « étonnés d'être troublés dans leur existence de satrapes juifs ou francs-maçons ». En face d'eux, les trois organes de gauche sont aussi d'irréductibles opposants : c'est

1. L'analyse de ces journaux est publiée dans le *Cahier de la Fondation des Sciences politiques*, consacré à la presse de province.

la « négation et la violation de tous les principes qui sont les nôtres » (*le Canigou, Prades*), une loi « contre le sens et le bon sens » (*l'Impartial des Pyrénées-Orientales*), « une loi de discorde nationale en attendant qu'elle devienne une loi de guerre civile » (*le Républicain des Pyrénées-Orientales*). Seuls, dans le département, deux journaux défendent la nouvelle législation et se situent au centre : *le Courrier de Céret* (« loi de défense sociale dont l'urgence s'imposait ») et *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales*, quotidien de Perpignan, qui exprime sa « satisfaction réelle ».

Le voyage d'Édouard VII à Paris. — Le voyage d'Édouard VII à Paris (mai 1903) est un événement diplomatique d'importance. Survenant après une longue période d'anglophobie généralisée à travers le pays, il pose un problème d'opinion publique intéressant à approfondir. Les journaux permettent d'en saisir certains aspects. Nous avons sondé la presse de quatre départements de structure différente : le Calvados, le Gard, la Meurthe-et-Moselle et la Seine-Inférieure.

Dans le Calvados, la droite demeure hostile : « Cette entente nous fera perdre des hommes, des territoires et de l'argent » (*le Moniteur du Calvados*)... « Vers quelle guerre Édouard VII et Delcassé ont-ils résolu de précipiter la France » (*l'Éclaireur du Calvados*). *Le Bonhomme normand* est neutre et *le Journal de Caen* favorable : « Entre amis véritables, les malentendus ne durent pas... Paris, ville de luxe et de l'esprit, a reconnu Édouard VII, son courtisan de jadis, et elle l'a acclamé. » Sous sa satisfaction apparaît un mobile nationaliste : « Dans son for intérieur, Édouard VII a dû reconnaître que nous n'étions pas encore une quantité négligeable et de ceux dont il faut faire fi. »

Dans le Gard, où ministériels et antiministériels se heurtent avec passion, plusieurs journaux ne mentionnent pas la visite, mais les autres n'y sont point indifférents : « Visite historique, écrit *le Petit républicain du Midi*,... le cœur de la France est assez haut pour répondre à l'appel d'Édouard VII », et *l'Union républicaine d'Alais* se réjouit de ce que « tout s'est admirablement passé » : « les Français montrèrent une fois de plus leur esprit, leur intelligence et leur courtoisie, célébrée depuis des siècles par toutes les nations ».

Le Journal d'Alais, royaliste, lui répond que la France a salué la « grandeur du principe monarchiste », tandis que *le Journal du Midi* polémique contre le « sinistre » gouvernement, « promoteur du malencontreux voyage », bien que le roi soit « peut-être le seul Anglais qui aime la France ».

En Meurthe-et-Moselle, certains articles sont moins superficiels et plus nuancés. *Le Petit Lorrain* (Nancy) est le plus hostile et le plus polémique : « L'Angleterre, ce fief de la franc-maçonnerie et du protestantisme, est, entre toutes les nations mondiales, la nation agréable aux Blocards »... qui, « à l'alliance russe, veulent substituer l'alliance anglaise. » *Le Journal de Lunéville*, qui déclare que le roi a été « très légèrement acclamé », dénonce la visite comme inutile ; elle « va se solder par deux millions... Vive la dépense répu-

blieaine » ! Pour le quotidien *l'Étoile de l'Est*, « les gens raisonnables doivent se réjouir : le rapprochement franco-anglais est dû à un besoin éprouvé par l'Angleterre à la suite du mécontentement violent et de l'hostilité non déguisée entre la nation anglaise et la nation allemande ».

Deux autres journaux mettent en avant l'intérêt matériel de la France. Il est bon, écrit *l'Éclaireur de Lunéville*, « de maintenir de bonnes relations avec notre meilleure cliente, comme l'ont rappelé les négociants parisiens » ; les « villes d'eaux » seront, elles aussi, bénéficiaires de cette politique, dont on peut d'autant plus se réjouir que « c'est Édouard VII qui a fait les avances ». *L'Est républicain*, quotidien de Nancy, appréhendait un accueil hostile qui aurait provoqué un « immense boycottage de nos produits » ; celui que les Parisiens ont réservé au roi permet de dire qu'on a « sagement agi au point de vue commercial, ce qui ne signifie pas qu'au point de vue politique nous devions toujours courber l'échine devant l'Anglais, pas plus du reste que devant quiconque ».

En Seine-Inférieure, l'hostilité de la droite prend l'allure de l'indignation dans les quotidiens (« injure à la France, lâcheté » : *le Nouvelliste de Rouen*), celle d'un regret dans les hebdomadaires (« visite inopportune » : *l'Abeille chaquoise* ; « visite prématurée » : *l'Industriel d'Elbeuf*).

Les journaux centristes sont réservés, le *Journal de Rouen* en tête : « L'enthousiasme ne se commande pas ; ... attendons l'Angleterre aux actes. » Comme leurs confrères de droite, ils insistent sur la primauté de l'alliance russe : « Il ne peut y en avoir d'autre » (*le Courrier du Havre*).

A gauche, le « rapprochement des deux démocraties » est salué avec une joie qui aiguise la polémique contre les « nationaux » (*le Petit Rouennais*) ou qui revêt un tour académique : « Nous pouvons espérer que les conséquences du voyage actuel seront heureuses et efficaces » (*le Petit Havre*).

Cette revue de presse, trop fragmentaire, montre la variété des commentaires et des arguments diffusés par des journaux d'orientation similaire. La passion politique l'emporte dans le Gard et dans le Calvados, les considérations économiques dans la région de Nancy... partout, un sentiment nationaliste se discerne, affirmé ou sous-jacent.

Ainsi, qu'il s'agisse de la chute de Jules Ferry, des lois scélérates, des premiers pas vers l'Entente cordiale, la presse de province — à en juger par notre échantillonnage — apporte à l'historien des indications irremplaçables sur les différents courants qui se manifestaient dans le pays et, par eux, peut-être, sur le processus de formation de l'opinion publique.

VI. — CONCLUSIONS

Le choix des exemples retenus dans cette étude a été arbitraire. Il ne pouvait en être autrement en l'absence de toute histoire approfondie de la presse sous la III^e République. L'ouvrage d'Avenel, *Histoire de la presse française*

depuis 1789 jusqu'à nos jours¹, s'arrête à 1900 et donne peu de détails sur les trente dernières années du siècle ; celui de René Mazédier² est une compilation sommaire et celui de Raymond Manevy³ apporte, avec une vue générale sur la presse parisienne, une succession d'anecdotes pittoresques et certaines précisions de détail. Il n'existe aucun ouvrage de références contenant, pour Paris et la province⁴, la description d'une évolution dont les causes et les conséquences économiques, politiques, intellectuelles, psychologiques, méritent d'être étudiées.

Mais comment entreprendre une telle œuvre, objectif premier des historiens de la presse et instrument de travail indispensable à l'histoire de la III^e République, tant que les inventaires fondamentaux n'auront pas été établis ?

Or, la documentation sur la presse (collections et archives) n'est pas organisée. Trop longtemps négligée, elle présente des lacunes considérables qui ne pourront jamais être comblées. Des esquisses d'organisations locales ont été parfois improvisées au gré des préoccupations des administrateurs de dépôts. Sur le plan national, dans la limite des crédits disponibles, des efforts méritoires ont été entrepris. Ces efforts, insuffisants pour rattraper le retard accumulé, ne peuvent être orientés dans les différentes directions esquissées que s'ils sont organisés rationnellement et appuyés sur une base financière qui en garantisse la continuité.

Mais une leçon peut être tirée de ces constatations décevantes. Reconstituer au mieux la presse du passé, et la rendre utilement accessible à l'historien, est une entreprise d'envergure qui exige de nombreux collaborateurs, une longue patience, d'importants crédits. Il ne faut pas attendre pour traiter la presse d'aujourd'hui qu'elle soit devenue, à son tour, l'insaisissable « presse du passé ». L'actualité doit être saisie.

Tenir à jour un fichier, dresser des listes, établir des fiches signalétiques, en contrôler la validité, et les modifier s'il y a lieu : c'est là une entreprise aisée, associable à d'autres activités courantes, qui semble du ressort de l'Institut français de Presse. Sa documentation serait périodiquement communiquée à la Bibliothèque nationale, aux Archives nationales et, pour le seul secteur qui intéresse leur région, aux Archives départementales et aux Bibliothèques universitaires et municipales.

Mais il serait aisé de valoriser cette documentation d'actualité continue en la faisant remonter aux débuts de la IV^e République. Il y a, en effet, une coupure dans l'histoire de la presse française à la Libération. Les anciens journaux compromis sous l'occupation ont disparu ; une dizaine d'anciens titres seulement ont reparu ; un régime nouveau a été institué. Si la rigueur

1. Flammarion, 1900, 1 vol.

2. *Histoire de la presse parisienne*, édition du Pavois, 1945.

3. *La presse de la III^e République*, J. Forêt, 1955.

4. Dans *Les voix de la France* (Hachette, 1932), Demaison publie un reportage sur la presse de province, contenant quelques éléments intéressants.

des premiers temps n'a pas persisté, il n'empêche que 1944 marque le point de départ d'une ère nouvelle pour la presse. Ses débuts sont encore assez proches de nous pour qu'il soit possible, s'il y a lieu, d'entreprendre avec succès des recherches pour compléter des collections¹ et entreprendre des enquêtes pour établir les fichiers et les listes pour la période 1944-1957.

La plupart des renseignements recherchés étant, au surplus, centralisés aux services officiels de l'Information, à la Présidence du Conseil, le travail envisagé pourrait être effectué très rapidement et aux moindres frais. Mais plus on attendra pour l'entreprendre et plus les difficultés croîtront.

En conclusion, on peut dire que le travail de l'historien de la presse n'est pas étranger au travail de l'historien, et que, pour se développer, les études de presse en France doivent se fonder sur une documentation dont nous rappelons l'essentiel :

- a) fichier-inventaire de la presse par départements ;
- b) liste des journaux classés sur le plan politique ;
- c) listes des journaux classés par spécialisation ;
- d) fiches signalétiques pour chaque journal.

Jacques KAYSER.

1. Pour les journaux à éditions multiples, il est indispensable de conserver chaque édition. Les différentes éditions des régionaux et des départementaux peuvent être conservées dans leur zone de diffusion (dépôt public, bureau local du quotidien...). Pour les journaux de Paris, le problème est insoluble sans le concours de l'administration du journal. Des éditions successives sortent, en effet, souvent avec la même qualification et sont, pourtant, à quelques quarts d'heure d'intervalle, substantiellement différentes. *Paris-Presse* lance, dans son numéro daté du 26 janvier 1957, septième édition, le gros titre suivant sur les huit colonnes : « M. Guy Mollet rappelle d'urgence de New-York M. Gaston Defferre, ministre de la France d'Outre-Mer. Coup de théâtre pour l'Afrique noire. La Commission des T. O.-M. vote « l'autonomie interne » pour l'A. O. F. et l'A. E. F. Si le Parlement adoptait cette proposition, la République deviendrait fédérale et la Constitution serait caduque. » Peu après, dans la huitième édition, le journal titre sur le départ de M. Pineau pour New-York et met en vedette la première photo de Caroline de Monaco. Au milieu de la page, l'information « sensationnalisée » de la septième édition, est réduite à deux colonnes, sous le simple titre : « Autonomie interne pour les territoires d'Outre-Mer, vote de la Commission des T. O.-M. de l'Assemblée. »

Pour l'historien comme pour l'historien de la presse, la connaissance des deux versions est essentielle.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE ROMAINE

(1951-1955)

(1^{re} partie)

Durant la période considérée, l'histoire ancienne de Rome a utilisé des techniques de plus en plus modernes, analyses chimiques de monnaies et d'armes, photo aérienne, exploration sous-marine. D'autre part, elle a constitué des répertoires de plus en plus complets, surtout des listes de magistrats, de prêtres, de gouverneurs. La conséquence de ces progrès a été de faire apparaître des fissures dans les belles synthèses qui avaient été la gloire du XIX^e siècle et qu'on essaie maintenant de démanteler. Cependant la partie constructive des travaux nouveaux est moins remarquable que leur audace négative. Trop de livres, de valeur inégale, souvent destinés aux non-spécialistes, définissent les caractères généraux des sociétés antiques et leur héritage. L'histoire ancienne souffre ici de cette même crise de mauvaise conscience qui frappe depuis plusieurs années la recherche historique. De cette crise un excellent témoignage est offert par l'ouvrage de M. GRANT, *Ancient History*¹. L'auteur, professeur à l'Université d'Édimbourg, est président de la Royal Numismatic Society. Il se demande quels matériaux doit retenir l'histoire dans la masse énorme des événements passés. Il conclut d'abord que l'histoire doit se placer à un point de vue universel, et il délimite cinq aires géographiques, qui doivent servir de cadre à l'histoire de toute la planète. L'histoire romaine prend naturellement place dans la *Mediterranean area*. Puis il décide que l'histoire ancienne doit être interprétée du point de vue de nos préoccupations contemporaines, et précisément de celles des années 1950. Il lui paraît que l'histoire ancienne est surtout utilisable pour étudier les causes des guerres. « Le plus important événement et le plus fréquent dans l'histoire ancienne, ce sont les guerres. » Plus de 100 pages sont donc consacrées ici au thème de la guerre. On n'observera pas sans étonnement l'accent mis sur les causes morales, le silence gardé sur les causes économiques.

1. Dans la collection des « Home Study Books ». Londres, Methuen, 1952, in-12, 248 p.

D
du A
nio
e ro
thod
la «
sour
il co
que
Gr
instr
grap
man
qui a
1914,
romp
lume
La
GLEB
(VIII)

Un
Crou
défini
tiques
ductio
de dé
ce qu'
suppo
qui n
reven
Rome
l'Asie

1. P
2. D
Belles-L
3. H
France

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Introductions et instruments bibliographiques

De l'*Introduction à l'Histoire ancienne* de H. BENGTON, citée au début du *Bulletin précédent*, une nouvelle édition a paru (Munich, 1953). A Eugenio MANNI nous devons une autre *Introduzione allo studio della storia greca e romana*¹, personnelle et vivante : l'auteur étudie successivement la méthode (et à ce sujet les dates-limites de l'histoire ancienne, le problème de la « périodisation »), la bibliographie générale et les sciences auxiliaires, les sources. Ici, il traite, naturellement, d'abord des sources « primaires » : mais il commence par les mémoires et les correspondances des particuliers, tandis que H. Bengtson commençait par *die Urkunden*.

Grâce à M^{lle} J. ERNST, l'*Année philologique* demeure notre plus précieux instrument bibliographique. Pour la période 1896-1914, nos recueils bibliographiques laissaient subsister une lacune entre les répertoires de R. KLUSMANN et de J. MAROUZEAU ; elle sera comblée grâce à Sc. LAMBRINO, qui a entrepris de publier une *Bibliographie de l'antiquité classique, 1896-1914*, dont le premier tome a paru². Le *Jahresbericht* de Bursian, interrompu depuis 1914, vient de reprendre sa publication, en 1956, avec le volume 285.

La *Real-Encyclopädie* de PAULY-WISSOWA, maintenant dirigée par K. ZIEGLER, atteint en 1957 les mots *Psalychiadai* (XXIII, 1), *Vergilius Maro* (VIII, A 1) et le 8^e Supplément.

Histoires générales

Une collection nouvelle est publiée sous la direction de M. Maurice CROUZET et s'intitule *Histoire générale des civilisations*³. Une civilisation se définit, écrit M. Crouzet, « par un ensemble d'idées et d'institutions politiques, de conditions de la vie matérielle et de la technique, de forces de production et de rapports sociaux ». « Il s'agit pour nous, écrit-il encore, de décrire et d'expliquer. » Les collaborateurs de cette collection excluent ce qu'on appelle curieusement « l'histoire événementielle », c'est-à-dire qu'ils supposent connus les grands traits de l'histoire politique. Pour la période qui nous intéresse ici, c'est à André AYMARD et Jeannine AUBOYER que revenait la tâche de réaliser ce beau programme. Dans cet ouvrage, intitulé *Rome et son empire*, la troisième partie, confiée à M^{lle} Auboyer, traite de *l'Asie orientale du début de l'ère chrétienne à la fin du IV^e siècle*, ce que le

1. Palerme, Palumbo, [1952], in-8°, 238 p.

2. Dans la « Collection de Bibliographie classique », publiée par J. Marouzeau. Paris, Les Belles-Lettres, 1951, in-8°, 760 p.

3. *Histoire générale des civilisations. Rome et son empire*. Paris, Presses universitaires de France, 1954, in-4°, 782 p.

titre ne faisait pas attendre, et la coupure n'est pas la même pour l'Orient et pour l'Occident (qui est étudié depuis la protohistoire). Étudier d'un seul point de vue l'histoire de l'Eurasie est un des buts actuels de notre science; c'était déjà une préoccupation majeure de Louis Halphen, au temps où il créait la collection *Peuples et Civilisations*. Ici, il semble que l'Orient et l'Occident soient juxtaposés sans que l'on puisse nettement observer leurs réactions mutuelles; ainsi s'explique sans doute que la place soit si mesurée aux peuples des steppes et au monde barbare. Mais tenons-nous à l'histoire même de Rome, et reconnaissons la richesse de l'exposé où l'auteur traite, avec une égale aisance, des institutions politiques et de l'économie, de la religion et de l'art. Partout un souci visible de faire une mise au point exacte et d'être juste. De très bonnes formules, telles que : « Le problème militaire se pose en termes budgétaires » (p. 254); des analyses approfondies, par exemple sur l'esclavage (p. 156), sur l'inflation et ses conséquences (p. 468). Naturellement, on se prendra à discuter parfois avec l'auteur, on n'acceptera peut-être pas que la civilisation étrusque soit issue du villanovien (p. 14), on ne considérera pas comme indubitable que le relief de Domitius Ahenobarbus ait trait à la fondation de Narbonne (p. 207), surtout on hésitera à annexer les Sévères au Bas-Empire; mieux vaudrait peut-être fixer la coupure au milieu du III^e siècle. L'illustration est somptueuse, elle vise à créer des impressions plutôt qu'à fournir des documents. Dans la bibliographie, surtout de langue française, on s'étonne de ne pas rencontrer Fustel de Coulanges et tout au moins les traductions de Mommsen. Le grand succès de cet ouvrage, qui a déjà eu plusieurs éditions, atteste qu'il répond à l'attente du public cultivé.

La claire et sûre *Histoire de Rome* que J. Vogt a publiée en 1931 reparait très modifiée en 1951¹. Pas de notes, mais, à la fin, un intéressant appendice sur la bibliographie des grands problèmes. L'exposé est de tendances conservatrices, mais tout à fait au courant des recherches actuelles. Rome serait née vers 600 de la fusion entre les Sabelliens du Quirinal et les Romains du Palatin; le système centuriate ne serait créé que dans la deuxième moitié du V^e siècle; le patriciat s'explique par la formation de la grande propriété lors du passage du pâturage à la culture; les Étrusques sont un peuple immigré d'Asie Mineure. Telles sont les positions prises par l'auteur à l'égard des obscurs problèmes des origines. Apparemment, il conserve et l'authenticité des Fastes consulaires depuis le début et celle des XII Tables. Sa thèse modérée l'exposera aux critiques et des conservateurs et des révolutionnaires. Son explication des causes de la deuxième guerre punique est la suivante : c'est Rome qui a pris l'initiative d'intervenir dans les affaires de Sagonte et qui a provoqué ainsi la réplique de Carthage.

A l'histoire de la république seule était consacrée la *Römische Geschichte* de F. ALTHEIM, signalée dans le précédent bulletin (p. 273). Elle était alors

1. *Römische Geschichte*. I : *Die röm. Republik*. Fribourg, Herder, 1951, in-8°, 355 p.

composée de deux très petits livres de la collection Göschen. Ces livres, le deuxième très remanié, ont été réédités en 1956. Mais, dans l'intervalle, l'auteur a publié une *Römische Geschichte* d'un plan beaucoup plus vaste¹. On y retrouve la conception un peu métaphysique que M. Altheim se fait de l'histoire : celle-ci peut s'écrire soit sur le mode temporel ou épique, soit sur le mode supratemporel ou systématique. Ici, le tome I (*Die Grundlagen*) se présenterait comme systématique. En effet, l'auteur y traite successivement d'une série de thèmes. D'abord, les « envahisseurs italiques », qui nous rappellent le titre d'un livre de Helbig, *Die Italiker in der Poebene* ; une intéressante observation sur l'apparition du cavalier explique comment se transforment avec lui et le type de la chasse et le type de la guerre. Dans le chapitre sur les *Formes primitives de la culture méditerranéenne*, l'auteur place les Sicules, bien qu'ils soient, selon lui, « les plus anciens Indo-Européens, sur le sol italique ». Importante étude sur la civilisation de Novilara, qui daterait de la fin du v^e siècle. Le problème de l'origine des Étrusques demeure ouvert, faute de documents décisifs. M. Altheim n'approuve pas les savants qui ont voulu (depuis Rosenberg) fondre l'histoire romaine dans l'histoire italique ; il se rencontre ici avec M. Mazzarino. Le dernier chapitre du tome I reprend le titre du mémoire de Heinze sur les *Causes de la grandeur de Rome* ; l'auteur reproduit une thèse qu'il a précédemment soutenue sur la confiance des Romains dans la faveur divine, qui expliquerait leur impérialisme.

Dans la monumentale *Storia di Roma*, publiée par l'Istituto di Studi Romani, R. PARIBENI a été chargé de rédiger le tome I, des origines aux guerres puniques². Il y défend avec beaucoup de science et de courage la plupart des thèses conservatrices. Même l'ouvrage, dans mainte partie, présente un aspect annalistique qui rappelle Tite-Live. Il conserve les noms des rois (sauf, peut-être, celui de Romulus), doute de la validité des conclusions présentées par Gierstad au nom de l'archéologie ; il écrit : « on ne peut raisonnablement refuser de donner foi aux Fastes consulaires » ; il maintient à 509 la date du premier traité entre Rome et Carthage, à 269 celle de l'invention du denier, affirme l'authenticité de l'ossature des XII Tables. Pourtant, il assouplit parfois les thèses traditionnelles et, par exemple, admet que le passage de la royauté à la république a pu se faire par une transition progressive. Il faut même lui savoir gré d'avoir, tout au moins sur l'origine des Étrusques, imité la prudence de F. Altheim et suspendu son jugement. Tout compte fait, il y a longtemps que nous n'avions assisté à une réaction si vigoureuse contre les thèses critiques, qui sont toutes presque uniformément condamnées.

1. *Römische Geschichte*. I : *Die Grundlagen*. Francfort, Klostermann, 1951, in-8°, 249 p.

2. *Storia di Roma. Le origini e il periodo regio, la repubblica fino alla conquista del primato in Italia*, collection publiée par l'Istituto di studi romani. Bologne, Cappelli, 1954, in-4°, 387 p.

Nous n'avons pas eu en main la *Römische Geschichte* de N. A. MASCHKEIN¹, traduction d'un ouvrage paru à Moscou en 1949, qui insisterait sur le caractère « esclavagiste » du type de civilisation romaine et critiquerait la science bourgeoise.

C'est un tout petit livre que publient dans la collection *Que sais-je?*, sous le titre *La République romaine*, A. CLERICI et A. OLIVESI². Mais il est bien au courant des travaux récents ; il est ponctué par les grands « événements », mais ne perd jamais de vue les transformations économiques et la structure des classes. La lecture en est constamment intéressante et utile. D'emblée l'histoire de Rome est placée « dans la perspective générale des migrations de peuples en Italie » (p. 10). On y trouve une définition de la *gens* qu'omettent des travaux plus ambitieux. C'est une excellente chose d'observer que la deuxième guerre punique « a brisé les chances de la démocratie ». « Il y a un abîme entre Flamininus et Tiberius Gracchus, celui de la deuxième guerre punique » (p. 105). Notons une thèse, que je n'ai pas souvent rencontrée : Attale aurait légué ses États à Rome parce que celle-ci était seule capable de maintenir le système esclavagiste et de faire obstacle à la révolution sociale. Dans le cadre étroit qui s'imposait aux auteurs, il était difficile de tracer meilleur tableau.

Fastes des magistratures

La chronologie de l'histoire de Rome repose d'abord sur les listes de magistrats. Or, quelques ouvrages excellents nous fournissent désormais d'indispensables instruments de travail

Pour la République, c'est l'ouvrage de E. Robert S. BROUGHTON, *The Magistrates of the Roman Republic*³ qui donne la liste complète, année par année, de tous les magistrats et aussi des prêtres connus. A chaque nom est jointe l'indication des actes essentiels que le personnage a exécutés. Le dernier appendice de l'ouvrage donne la liste des sénateurs dont la carrière n'est pas connue. On est étonné de l'énormité de l'œuvre accomplie. Les travaux préliminaires étaient bien incomplets et dispersés. Il a fallu utiliser encore l'*Onomasticon* d'Orelli pour les œuvres de Cicéron, le grand ouvrage de Drumann-Groebe, surtout les *Fastes Capitols*, dont Atilio Degraffi a donné une édition exemplaire dans les *Inscriptiones Italiae* (signalé dans le précédent Bulletin, reprise en 1954 dans le *Corpus scriptorum latinorum Patavianum*). Naturellement, la chronologie de la première partie de cette liste soulevait des difficultés presque insolubles. L'auteur a été sage de se con-

1. Berlin, Volk- und Wissen Volkseigener Verlag, 1953, in-8°, 788 p., 244 ill., 10 cartes.

2. Paris, Presses universitaires de France, 1955, in-8°, 126 p.

3. Dans la collection des « Philological Monographs » publiés par l'American-Philological Association, n°s 14 et 15. Vol. I : 509 B. C.-100 B. C., avec la collaboration de Marcia PARTERSON. New-York, 1951, in-8°, 578 p. ; vol. II : 99 B. C.-31 B. C. New-York, 1952, in-8°, 647 p.

former aux Fastes Capitolins et, par exemple, de conserver les quatre années dictatoriales (333, 324, 309, 301), bien qu'elles n'aient peut-être pas été interpolées avant le temps d'Auguste. Accessoirement, il se prononce sur quelques problèmes qu'il n'était nullement obligé d'examiner : il maintient comme R. Paribeni l'authenticité des Fastes depuis le début de la République ; le consulat de Junius Brutus, en 509, lui paraît confirmé par le premier traité entre Rome et Carthage, et, par conséquent, ce Brutus était patricien. Il maintient même l'authenticité des noms du second décemvirat, ce qui est assez surprenant. Pour les Fastes Capitolins, il indique, en passant, la date à laquelle ils ont été gravés et se prononce pour celle de M^{me} L. Ross Taylor, 18 av. J.-C. Mais là n'est pas l'essentiel de l'œuvre. Pour la première fois, nous possédons une prosopographie méthodique de tout le personnel gouvernemental de la République. A ces listes des additions ont été déjà apportées, surtout par R. SYME¹.

Pour l'Empire, c'est l'ouvrage d'Attilio DEGRASSI, *I fasti consolari dell'impero romano dal 30 av. Cristo al 613 dopo Cristo*², qui, pour les consuls, prend exactement la suite du livre précédent. Il remplacera l'opuscule de W. Liebenam, publié en 1909, qui rendit tant de services. La partie supérieure de chaque page donne les consuls dont la date est sûre, la partie inférieure ceux dont la date n'est qu'approximative. Ces approximations pourront elles-mêmes être resserrées, soit par une plus minutieuse étude des carrières, soit grâce à des textes nouveaux. Par exemple, un fragment nouveau des *Fastes d'Ostie* précise la succession des consuls en 97, l'année même où Tacite fut consul suffect³. La liste des consuls suffects ne cesse de s'allonger : il y suffit de la découverte d'un nouveau diplôme militaire. Pour suivre la montée des classes sociales, les progrès et la décadence des grandes familles, la part des provinciaux dans le gouvernement de l'empire, un tel livre est riche d'enseignements. Les index en rendent le maniement facile. L'ouvrage sera continuellement consulté par les historiens et les épigraphistes.

Nous possédons maintenant sur la composition du Sénat depuis le temps d'Auguste d'excellents travaux auxquels l'impulsion a été donnée par P. Lambrechts depuis 1936. Ce savant a publié, en 1937, un ouvrage sur le Sénat du III^e siècle, qui comprenait les noms de 1.118 sénateurs. Ce chiffre est porté à 2.287 dans le livre de Guido BARBIERI, *L'albo senatorio da Settimio a Carino (193-285)*⁴, qui a soumis les inscriptions à une critique

1. *Classical Philology*, 1955, p. 127-138 ; *Historia*, IV, 1955, p. 52-71, sous le titre *Missing Senators*.

2. Dans la collection des « Sussidi eruditi », 3. Rome, Edizioni di storia e di letteratura, 1952, in-8°, 287 p.

3. G. BARBIERI, Nuovi frammenti di Fasti Ostiensi, dans les *Studi romani*, I, 1953, p. 372.

— Cf. le très important compte rendu que R. SYME a donné du livre de Degrassi dans le *Journal of Roman Studies*, XLIII, 1953, p. 150-161.

4. Dans les *Studi pubblicati dall'istituto italiano per la storia antica*, fascicolo VI. Roma, Signorelli, 1952, in-8°, 795 p.

méthodique, permettant d'attribuer au III^e siècle un grand nombre de textes mal datés. Or, la période de crise du III^e siècle prend une place croissante dans la préoccupation des historiens. C'est dire la reconnaissance qu'ils doivent à M. Barbieri. Il a classé, comme M. Lambrechts, les sénateurs en trois périodes (193-217, 218-235, 235-284) et commenté ces listes dans une très vaste conclusion (p. 413-585), qui confirme, pour l'essentiel, celle même de M. Lambrechts, mais ne dispensera pas de la consulter. Les *Recherches sur l'ordre sénatorial et l'ordre équestre au III^e siècle*, présentées par M. Lambrechts, gardent tout leur prix. L'ouvrage de M. Barbieri marque un très grand progrès. C'est grâce à lui-même qu'on pourra encore le dépasser, comme le prouvent déjà les observations présentées par H. G. PFLAUM, en son nom et en celui d'E. BIRLEY¹.

A ces ouvrages considérables joignons un travail plus modeste, qui remplit pleinement son objet, d'être « un guide précieux pour les étudiants des Universités », les *Triumphalia* de M^{me} Concetta BARINI²; il étudie et la tradition politique et les documents archéologiques, mais sans épuiser ses sources.

Institutions politiques

Si les « histoires de Rome » se multiplient, nous n'avons guère d'histoire des institutions. La *Storia della costituzione romana* de Francesco DE MARTINO remédie à ce manque³. Le deuxième tome (en deux volumes) est consacré à la période qui s'étend de la guerre latine aux Gracques. Toutes les questions sont posées en des termes qui prouvent que l'auteur est familier avec les discussions récentes. Le tome s'ouvre par une discussion sur les institutions latines et le problème des origines de la collégialité, et par d'importants développements sur les institutions internationales (*hospitium, amicitia, deditio*). J'aurais étudié davantage le rôle de la *fides*. Pour le passage du III^e au II^e siècle, l'auteur ne me paraît pas avoir assez insisté — à la différence d'un petit livre cité tout à l'heure — sur les conséquences de la deuxième Punique. Sur la transformation des comices à la fin du III^e siècle, il est très conservateur et sceptique sur l'utilisation qu'on a tenté de faire ici de la procédure connue par la table de Heba (*infra*). D'une particulière importance sont les développements accordés à l'étude de la condition des sujets et surtout de la propriété provinciale. A ce sujet, les Verrines sont étudiées de très près, et l'auteur discute la solution de M. Carcopino sur le nombre des cités dont l'*ager* est affermé par les censeurs. Nous ne pouvons que signaler d'autres études du plus haut intérêt sur les auteurs et la date

1. *Revue de Philologie*, 3^e série, XXX, 1956, p. 68-82.

2. *Triumphalia, impress ed onori militari durante l'Impero Romano*, dans une collection de « Studi Superiori ». Turin, Società editrice internazionale, 1952, in-8°, 222 p.

3. F. DE MARTINO, *Storia della costituzione romana*, II (en deux parties). Naples, E. Jovene, 1954, in-8°, 475 p.

des *leges Porciae*, sur les transformations constitutionnelles au temps des Scipions. Sur les lois des Gracques, l'auteur exerce une critique minutieuse et montre la fragilité de certaines solutions courantes : la limitation à 1.000 jugères du droit des anciens occupants, à 30 jugères des lots distribués par la loi, par exemple. Mais il nous paraît avoir tort de ne pas prendre en considération la thèse excellente de J. Carcopino sur le roulement des triumvirs agraires. Il conserve à la loi épigraphique de *repetundis* le nom de loi d'Acilia, si contesté. Il faudra consulter ce livre, désormais, pour se mettre au courant de l'état des problèmes et prendre connaissance des solutions toujours prudentes et nuancées du savant auteur.

Beaucoup plus général est l'ouvrage de Mason HAMMOND, *City-state and world-state in Greek and Roman political theory until Augustus*¹. L'auteur étudie le passage du régime de la *polis* à celui de l'État et considère que, pour que ce passage s'accomplisse sans heurt, il faut avant tout lui découvrir une justification théorique. Il est donc très attentif aux philosophes, aux traités politiques de Cicéron. Il reproche à Polybe de n'avoir pas su trouver une justification théorique de l'empire romain, à Cicéron et à Auguste de n'avoir pas su s'arracher au point de vue du *city-state*. Grecs et Romains auraient été perdus par « le trop grand respect de la tradition ». L'ouvrage a raison d'attirer l'attention sur un moment décisif de l'histoire des sociétés antiques, mais exagère l'importance des théoriciens. Encore aurait-il pu dire que le culte royal ou impérial, dont il ne parle pas, a, précisément, été utilisé pour jouer ce rôle de justification théorique ; il est vrai qu'il s'arrêtait à Auguste.

Droit

Historiens et juristes s'accoutument à collaborer toujours davantage. « Pendant longtemps, on a considéré le droit romain comme la raison écrite » ; d'où l'emploi d'une méthode dogmatique pour son étude ; cette méthode a dû céder à l'emploi de la méthode historique. Paul COLLINET, disparu en 1938, a exercé, à cet égard, une influence profonde. Accueillons avec reconnaissance la publication posthume du tome III de ses *Études historiques sur le droit de Justinien*, qui traite de la *genèse du Digeste, du Code et des Institutes*². L'importance de cette enquête est pour nous considérable : il faut savoir dans quelle mesure et sous quelle influence les textes du *Corpus juris* ont été interpolés. Tel est le problème auquel P. Collinet s'attaque avec maîtrise ; cet ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps d'achever, est un chef-d'œuvre de probité lumineuse. Les suggestions originales abondent : il n'est pas impossible que Justinien, décidant sa codification, ait été inspiré par un sentiment d'émulation à l'égard des codifications des rois barbares, qui

1. *City-state and World-state in Greek and Roman Political Theory until Augustus*. Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press, 1951, in-8°, 214 p.

2. Paris, Recueil Sirey, in-8°, 329 p.

sont plus anciennes ; il est imprudent d'attribuer une origine chrétienne à des concepts qui peuvent être purement romains ; les modèles des commissaires doivent être cherchés « dans les productions de l'École de Beyrouth du v^e siècle » ; les travaux des professeurs de droit ont si bien préparé l'œuvre des commissaires que l'hypothèse d'un Prédigeste devient inutile. Ce très beau livre n'a pas vieilli depuis la mort du maître et n'a pas besoin que des retouches de détail qui ont été demandées à M. Volterra.

Plaçons auprès de lui l'ouvrage monumental d'un autre maître, Léopold WENGER, *Die Quellen des römischen Rechts*¹. Ce devait être d'abord la première partie d'une histoire du droit romain ; et même la préface du présent livre se présente comme une introduction générale à une telle histoire. L'auteur, *senex mox octogenarius*, veut que son livre serve à la gloire de sa patrie autrichienne, devenue si petite, et de son Académie. Il nous faudra consacrer ailleurs une étude détaillée à ce livre digne d'admiration, indispensable aux historiens de Rome.

Parmi les études consacrées aux sources juridiques, il faut d'abord citer le nouveau livre de C. W. WESTRUP, qui fait partie d'une œuvre elle aussi monumentale, *Introduction to early Roman law*. Notre précédent Bulletin a signalé le tome IV, consacré aux sources primaires ; voici le tome V, qui traite de la tradition romaine². C'est, en réalité, une critique de l'annalistique et de l'historiographie romaine, qui présente pour nous ce particulier intérêt d'être écrite du point de vue de l'histoire de la constitution, et non de l'histoire des événements. Un long *excursus* traite des sources et de la méthode de Cicéron dans ses ouvrages politiques ; ce n'est pas la partie la meilleure de l'ouvrage. Tite-Live doit se contenter du médiocre éloge de n'être *by no means quite worthless* pour l'histoire constitutionnelle. A tort, sans doute, l'auteur considère encore Fabius Pictor comme une des sources de Diodore. Le meilleur chapitre, et le plus courageux, traite de Denys d'Halicarnasse ; à lui on doit, « probablement, la première application de la méthode historique comparative » (ce qui fait tort à Polybe) ; sa comparaison si souvent raillée entre la *patrum auctoritas* et le *probouleuma* doit, selon M. Westrup, être soigneusement pesée ; Denys a eu raison de mettre en parallèle les institutions de la Grèce et de Rome, et son livre est « d'une importance considérable » pour les savants modernes. Pour ma part, je donne à ces vues une entière adhésion. L'ouvrage se termine par l'histoire des méthodes et surtout des origines de la *comparative cultural research*, dont M. Westrup est un très brillant adepte.

Parmi les sources encore, citons le précieux instrument de travail qu'est la traduction du Code Théodosien et des Nouvelles que nous devons à PHARR

1. Dans la collection « Oesterreichische Akademie der Wissenschaften, Denkmäler der Gesamtakademie », II. Wien. Adolf Holzhausens Nfg., 1953, gr. in-4°, 959 p.

2. *Introduction to Early Roman Law, comparative sociological studies*. Vol. V : *Sources and Methods* ; book 2 : *The Ancient Roman Tradition*. Londres, Oxford University Press, 1954, in-4°, 149 p.

(Princ
R. Ta
maies
des dé
etc. A
l'étud
Répub
A. M
Hadri
Nouv
l'ouvr
édition
que le
graph
mon ?
respec
Par
culier,
des ét
prato
soient
titre d
étude
elle éc
pour l
proser
un poi
Une
illustr

1. Je
2. Ro
3. H
chen Ro
4. Le
cription
5. Do
325 et
6. E
con Ph
7. Tr
(vol. I,
8. Du
Sirey, f
9. Es
95 p.
10. I

(Princeton, 1952); le catalogue des constitutions impériales sur papyrus, de R. TAUBENSCHLAG¹; l'étude de J.-Ph. LÉVY sur *Les actes d'état civil romains*²: il s'agit, dans ce dernier mémoire, de toute manière exemplaire, des déclarations de naissance, des *tables nuptiales*, du libelle de répudiation, etc. A propos des juriconsultes, les historiens seront intéressés surtout par l'étude de W. KUNKEL sur *leur origine et leur situation sociale*, depuis la République jusqu'au Bas-Empire³. Une inscription nouvelle a permis à A. MERLIN de reconstituer la carrière de Salvius Julianus, qui codifia sous Hadrien l'édit perpétuel⁴.

Nous ne pouvons que mentionner les manuels de droit romain, tels que l'ouvrage de F. SCHULZ, *Classical Roman law* (Oxford, 1951), ou la nouvelle édition du *Derecho romano* de J. IGLESIAS⁵; les instruments de travail tels que le *Dictionnaire de droit romain* d'Adolf BERGER⁶ ou la *Collectio Bibliographica operum ad jus romanum pertinentium*, due à L. CAES et R. HENRIOT⁷; enfin, les nouvelles revues de droit romain, *Jura* et *Labeo*, créées respectivement en 1950 et en 1955 par les Universités de Sicile et de Naples.

Parmi les études d'institutions, les historiens seront intéressés, en particulier, par le livre de A. MAGDELAIN sur *Les actions civiles*⁸, qui précise, par des études techniques de vocabulaire, la signification de termes tels que *jus praetorium*, *jus civile*; il est très remarquable que les *judicia bonae fidei* soient du droit prétorien sous la république, du droit civil sous l'empire. Le titre du livre de J. BRÉJON DE LAVERGNÉE, *Fraus legis*⁹, fait attendre une étude de casuistique juridique qui n'intéresse pas les historiens; en réalité, elle éclaire un grand nombre de points d'histoire juridique, par exemple, pour le temps de Cicéron, les artifices par lesquels on tourna les lois de proscription, ou encore la *transitio ad plebem* de Clodius; l'auteur a choisi un point de vue original et fécond.

Une courte étude de P. WUILLEUMIER, *Mancipation et fidéicommiss*¹⁰, illustre ce qu'une inscription nouvelle peut apporter à l'étude du droit privé.

1. *Journal of Jurid. Papyrology*, VI, 1952, p. 121.

2. *Revue historique de droit*, 1952, p. 449.

3. *Herkunft und soziale Stellung der römischen Juristen*, dans les *Forschungen zum römischen Recht*, IV. Weimar, 1952.

4. Le juriconsulte Salvius proconsul d'Afrique, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XLIII, 2, 1951, p. 93.

5. *Derecho romano, instituciones de derecho privado*, 2 vol. Barcelone, Ariel, 1953, in-8°, 325 et 413 p.

6. *Encyclopedic Dictionary of Roman Law*, vol. XLIII, pt 2, des *Transactions of the American Philosophical Society*, 1953.

7. Trois séries prévues: travaux publiés dans des revues (5 vol. parus, 1949-1953), thèses (vol. I, thèses françaises, 1950), ouvrages indépendants.

8. Dans les *Publications de l'Institut de droit romain de l'Université de Paris*, XI. Recueil Sirey, 1954, in-8°, 87 p.

9. *Extrait des Travaux juridiques et économiques de l'Université de Rennes*, XVIII, 1954, 95 p.

10. *Revue historique de droit romain*, 1951, p. 1.

Le droit romain traverse une crise. La critique des textes et l'étude des interpolations ont ruiné les commentaires traditionnels des Pandectes. On aurait tort d'attribuer aux progrès de « l'historisme » la responsabilité de cette crise. R. ORESTANO, dans une solide *Introduction à l'étude historique du droit romain*¹, se réjouit, au contraire, que la conception d'un droit romain abstrait soit désormais périmée.

Économie

W. L. WESTERMANN, auteur de l'article *Sklaverei* publié en 1935 dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, développe cette étude dans un important ouvrage sur lequel nous devrons revenir².

Pour l'histoire agraire, il sera indispensable de lire l'ouvrage d'André HAUDRICOURT et Mariel JEAN-BRUNHES DELAMARE, *L'homme et la charrue à travers les âges*³. L'histoire de l'araire des Romains y prend sa place dans de vastes perspectives. Des textes bien connus de Virgile et de Pline reçoivent pour la première fois tout leur sens. Les illustrations n'oublient ni la mosaïque de Cherchel, ni les stèles funéraires qui gisent dans la cour du Musée de Brousse. Il sera prudent de consulter ce très beau livre non seulement sur l'histoire de la charrue, mais même sur celle de la voiture : la distinction de deux types de voitures à quatre roues est de nature à dissiper bien des controverses.

Pour l'histoire minière, l'ouvrage de Helmut WILSDORF, *Bergleute und Huttenmänner im Altertum bis zum Ausgang der Republik, ihre wirtschaftliche, soziale und juristische Lage*⁴, paraîtra un peu décevant. La part de Rome y apparaît, naturellement, très limitée ; il faut attendre le deuxième tome, qui traitera de la période impériale. L'industrie minière de l'Étrurie ne reçoit pas l'attention qu'elle mériterait. Intéressantes sont les observations proprement techniques, bien illustrées par les planches. Sur le statut légal du domaine minier, la solution proposée par l'auteur est que l'État propriétaire afferme à titre héréditaire les droits d'usage ; mais le grave problème de la propriété dans les provinces est tranché trop rapidement.

Je joins à ce paragraphe l'ouvrage de J. AYMARD, *Essai sur les chasses romaines, des origines à la fin du siècle des Antonins*⁵. Il débute par un historique qui montre comment la chasse, ressource unique des primitifs, de-

1. *Introduzione allo studio storico del diritto romano, su talune concezioni del diritto nell'esperienza giuridica romana*. Turin, Giappichelli, 1952, 392 p. (dactylogr.).

2. *The Slave System of Greeks and Romans*, dans les *Memoirs of the American Philosophical Society*, XL, Philadelphie, 1955.

3. Dans la collection « Géographie humaine », t. XXXV. Paris, Gallimard, 1955, in-8°, 506 p.

4. Dans les *Freiberger Forschungshefte*, Suppl. du journal *Bergakademie*. Reihe D : *Kultur und Technik*, fasc. 1. Berlin, Akademie-Verlag, 1952, gr. in-4°, 284 p., 24 pl.

5. Dans la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 171. Paris, De Boccard, 1951, in-8°, 609 p.

vient
un se
de ch
genre
Némé
Il me
chier
illustr
que l'

F.
antiqu
pas u
est at
prop
le des
Mais
devint
largem
dictio
mais
plaisin
l'Italie
revant
ment.
les É
cet ou
quelq
été cr
série
Au co
rasie,
gène
L'aut
IV^e si
préten
ceux
nonce
August
rituell

1. Tr
1955, in

vient un plaisir de seigneur, et prend finalement dans l'étiquette impériale un sens mystique. L'auteur étudie tous les aspects de son sujet, les races de chiens de chasse, les armes et la technique. Les *Cynegetica* ont été un genre littéraire qui nous a légué les ouvrages très peu lus de Grattius et de Némésien ; je regrette que l'auteur ne leur ait pas consacré plus de place. Il me semble que l'étude des instruments, du couteau, de l'épieu, du bouclier de chasse surtout, aurait pu être précisée. Quarante très belles planches illustrent le texte et faciliteront l'interprétation des documents nouveaux que l'archéologie ne cesse de découvrir.

Religion

F. ALTHEIM a publié en 1955 un ouvrage intitulé *La religion romaine antique*, qui est une adaptation française de ses nombreux livres¹. Ce n'est pas une histoire méthodique, mais plutôt une collection d'essais. L'auteur est attaché à un certain hégélianisme : « Chaque religion, écrit-il, a une idée propre qui se réalise dans l'histoire. » L'originalité du livre est surtout dans le dessein de replacer le phénomène romain dans le cadre eurasiatique. Mais d'abord l'influence de la Grèce fut dominante : « A Rome, l'esprit grec devint l'expression de toute culture humaine. » La première partie traite largement des mouvements de peuples de la protohistoire, non sans contradictions : à la page 8, les Sicules refoulent les Ombriens, Sabins, Samnites ; mais ils sont, au contraire, refoulés par eux à la page 20. J'ai noté avec plaisir l'importance attribuée aux influences illyriennes dans tout l'est de l'Italie, conformément à une thèse que j'ai soutenue depuis longtemps. En revanche, à l'égard de l'origine des Étrusques, M. Altheim suspend son jugement. « On ne constate pas un relâchement progressif des liens qui unissent les Étrusques à l'Orient ; c'est le contraire qu'on observe » (p. 45). Dans cet ouvrage tumultueux, mais traversé de traits de lumière, je retiens quelques thèses frappantes. La figure de Jupiter Optimus Maximus aurait été créée au VI^e siècle, et ce serait un événement religieux à mettre dans la série des innovations dues au Bouddha, à Confucius ou aux prophètes juifs. Au contraire, le III^e siècle après Jésus-Christ nous fait assister, dans l'Eurasie, à la rédaction de livres religieux, écrits de Mani, de Zoroastre, d'Origène ou d'Hermès, et les païens eux-mêmes se mettent à éditer leurs textes. L'auteur a raison d'insister sur le *hiatus* qui, entre 475 et le début du IV^e siècle, sépara Rome des influences orientales ; la nouveauté, c'est qu'il prétend dater de ce temps la pression celtique. A propos d'Auguste, il blâme ceux qui nient le caractère foncièrement religieux de sa réforme et il annonce qu'il veut « présenter une vue radicalement différente ». En réalité, Auguste fut « le premier à reconnaître le rang qui revient aux réalités spirituelles », et les poètes — en qui nous sommes enclins à voir les artisans

1. Trad. H. E. Del Medico. Dans la collection de la « Bibliothèque historique ». Payot. 1955, in-8°, 331 p.

payés de la propagande — sont d'authentiques prophètes. On ne voit pas bien ce que font ici de longs développements sur l'œuvre historique de Polion et de Tacite. La dernière partie traite du déclin de la religion romaine ; on n'accordera pas que le 25 décembre soit le « jour anniversaire de la naissance de toutes les divinités solaires orientales » (c'est la date de la fondation à Rome du temple du Soleil d'Émèse par Aurélien) ; mais on acceptera volontiers que Constantin ait été d'abord un adepte du dieu solaire. Toutes ces thèses, souvent présentées de manière provocante, n'entraîneront pas l'adhésion, mais elles sont hardies et suggestives, et la lecture en est passionnante.

On trouvera des développements plus vastes dans d'autres publications du même auteur, et d'abord dans la *Römische Religionsgeschichte*¹. Rome n'a jamais été submergée par les acquisitions orientales, elle a toujours imposé une forme à ces emprunts. L'objet de cette étude est de définir comment cette forme s'est imprimée. Le modèle de cette recherche sociologique a été donné par Taine dans l'*Histoire de la littérature anglaise*. Il ne faut donc pas chercher l'essence de la religion romaine aux origines, mais dans sa perfection, et particulièrement chez Tacite. J'ai, naturellement, plaisir à lire cette formule : « On a identifié les habitants incinérants du Palatin aux Latins, les inhumants des collines aux Sabins. Malgré de récentes contradictions, cette interprétation peut revendiquer pour elle toute vraisemblance. » M. Altheim combat ceux qui pensent qu'il y eut transition progressive de la royauté à la république et maintient qu'il y eut révolution. La triade capitoline vient de Phocide. L'ouvrage est plein de digressions, dont une intéressante et inattendue sur les sources de Diodore.

Voici maintenant, pour la religion primitive de Rome, l'étude du calendrier et des fêtes. L'ouvrage de John PHILPS, *The prehistoric Solar Calendar*², prétend restituer un calendrier primitif, qui aurait été inventé par un peuple d'Europe occidentale : année de 355 jours avec intercalation d'un mois de 30 jours tous les trois ans, d'un autre mois de 30 jours tous les 120 ans. Le cycle parfait aurait été de 123 ans, divisé en trois cycles secondaires de 41 ans. Le point de départ de l'année serait au solstice du 21 juin. Cette étude renferme des parties intéressantes, surtout sur le calendrier de Coligny, mis en parallèle avec le calendrier romain, mais aussi bien des conjectures arbitraires. Le « cycle solsticial » de 123 ans aurait été connu aussi bien des Étrusques que des peuples qui dressèrent les pierres de Stonehenge et de Carnac. Le livre a, en tout cas, le grand mérite de retenir l'attention sur des problèmes essentiels.

La fête des Matralia a donné matière à une étude de G. DUMÉZIL, dans

1. Baden-Baden, Verlag für Kunst, 1951, gr. in-8°, 325 p. L'ouvrage se donne comme une nouvelle édition de deux très petits livres qui parurent en 1931-1933 dans la *Sammlung Götschen*.

2. Baltimore, J. H. Furst, 1955, in-8°, xii + 92 p., avec fac-similé du calendrier de Coligny.

le cas
europ
pour
et qu
Auro
Un
comm
il s'a
les se
Le
main
449 ;
teur
nisme
extér
de n'
exem
que M
et tar
Po
R. P.
sor⁴,
cente
de Ph
confi
et do
Po
Jean
traite
l'attit
préfé
nalité
Aeliu
vons
1. L.
VII), de
2. E
agraire
3. D
1953, 1
4. D
5. D
6. D
7. D
G. Bu

le cadre des publications qu'il consacre à ce qu'il appelle « les rituels indo-européens à Rome¹ ». Les femmes avaient coutume de prier à cette fête pour les enfants de leurs sœurs, rite dont on ne connaissait aucun parallèle, et que M. Dumézil croit pouvoir expliquer en comparant le culte de la déesse Aurore dans les Védas.

Une courte *lex sacra*, lue sur une tablette de bronze de Lavinium, a été commentée en sens divers par M^{me} Guarducci, S. Weinstock, R. Bloch² : il s'agit de sacrifices offerts à Ceres, ou peut-être d'une table pour recevoir les sacrifices ; le texte pourrait dater du début du v^e siècle.

Le livre de J. HALKIN, *La supplication d'actions de grâces chez les Romains*³, traite d'un rite religieux qui fut célébré pour la première fois en 449 ; il consiste essentiellement en une prosternation dans les temples. L'auteur a donné un catalogue des célébrations connues, en a décrit le mécanisme. Mais, précisément, on lui reprochera de donner une description tout extérieure, de ne pas assez dégager l'originalité religieuse du phénomène, de n'en pas chercher l'origine, qui doit être sans doute étrusque. C'est, par exemple, une question de savoir si le lien entre la supplication et le triomphe, que M. Halkin considère comme très étroit, n'est pas, en réalité, secondaire et tardif.

Pour la période républicaine, nous avons surtout à retenir l'article du R. P. FESTUGIÈRE, *Ce que Tite-Live nous apprend sur les mystères de Dionysos*⁴, qui nous invite à reconnaître le rite de l'initiation par *katabasis* (descente dans des antres) ; deux mémoires de P. BOYANCÉ, *La religion astrale de Platon à Cicéron*⁵, *Fulvius Nobilior et le dieu ineffable* ; ce dernier travail confirme le caractère pythagoricien des livres de Numa, découverts en 181, et dont Fulvius (censeur en 179) s'inspira⁶.

Pour la période impériale, voici d'abord le premier tome de l'ouvrage que Jean BEAUJEU consacre à *La religion romaine à l'apogée de l'empire*, et qui traite de *La politique religieuse des Antonins*⁷. C'est une série d'études sur l'attitude de chaque empereur à l'égard de la religion. J'aurais sans doute préféré que l'auteur considérât d'abord les courants religieux, les personnalités dont la pensée religieuse avait une valeur propre, Plutarque ou Aélius Aristide ou Apulée, ou mieux encore les témoignages que nous pouvons réunir sur la religiosité des masses. La politique d'un empereur n'est

1. Les « enfants des sœurs » à la fête de Mater Matuta (Rituels indo-européens à Rome, VI), dans la *Revue des Études latines*, XXXIII, 1955, p. 140-151.

2. En dernier lieu, R. BLOCH, Une « *lex sacra* » de Lavinium et les origines de la triade agraire de l'Aventin, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1954, p. 203.

3. Dans la *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie de l'Université de Liège*, CXXVIII, 1953, in-8°, 136 p.

4. Dans les *Mélanges de l'École de Rome*, 1954, p. 79.

5. Dans la *Revue des Études grecques*, 1952, p. 312.

6. Dans la *Revue de Philologie*, XXIX, 1955, p. 172.

7. Dans la « Collection d'études anciennes », publiée sous le patronage de l'Association G. Budé. Paris, Les Belles-Lettres, 1955, in-8°, 454 p.

jamais qu'un épiphénomène, sa psychologie religieuse n'a qu'une valeur de symptôme. Plus significative serait sans doute la pensée de ses conseillers ou des femmes de sa cour ; mais on ne les voit ici intervenir presque jamais. Si maintenant nous acceptons la limitation du sujet, tel que M. Beaujeu le définit, il s'est acquitté de sa tâche de manière à n'éluder aucun problème. Pour reconnaître la politique religieuse des empereurs, il a eu raison de recourir à la numismatique. Les formules sont parfois trop abstraites : « Chez Hadrien, le pluralisme limitait le philhellénisme » (p. 217). Il était inévitable que l'auteur fût appelé à définir l'attitude des empereurs à l'égard du christianisme ; ses solutions ne sont pas nettes, faute d'avoir pris position dès le début sur le problème de l'*institutum Neronianum*. C'est par la discussion de détail surtout que l'ouvrage rendra service : par exemple, la date de la création de l'orchigallat, que M. Beaujeu attribue à Antonin, ou le commentaire des médaillons de Commode où M. Alföldi crut reconnaître le premier témoignage de l'adoption officielle du rite du *navigium Isidis*. Les graves innovations du temps de Commode sont très bien mises en lumière. Je note que M. Beaujeu indique que ma thèse sur la place originelle d'un relief de la Villa Médicis « ne résiste pas à l'examen » ; je persiste à penser qu'il serait utile de préciser les mesures et de rapprocher au moins des moulages.

M^{me} Martha W. HOFFMAN LEWIS a pris la peine de rédiger les listes des prêtres officiels de Rome sous la dynastie julio-claudienne¹ ; il s'agit des *quatuor amplissima collegia*, des arvaes, luperques, saliens, des *sodales Augustales*, du *curio maximus*. L'intérêt du travail n'est pas seulement prosopographique. L'auteur a présenté aussi un commentaire, dont les conclusions coïncident avec celles que les listes des sénateurs avaient suggérées à M. De Laet, en particulier pour la proportion des patriciens. Le nombre régulier des membres des grands collèges n'est pas connu ; il se serait tenu dans les environs de vingt-cinq.

Est-ce bien parmi les livres consacrés au christianisme qu'il faut placer l'étude de J. CARCOPINO, *Le mystère d'un symbole chrétien, l'« ascia »* ? Je le considérerais plus volontiers comme une contribution à l'étude des rites funéraires, car il s'agit de la hache sculptée sur un certain nombre de pierres funéraires. Depuis longtemps, on a conjecturé qu'elle présentait un sens mystique. Mais lequel ? M. Carcopino observe qu'elle est souvent jointe à des symboles chrétiens, colombe, dauphin, ou bien encore à des symboles pythagoriciens. Il rappelle la petite *ascia* que les Esséniens devaient porter à leur ceinture pour creuser un trou dans lequel ils évacueraient leurs ordures ; il voit là un argument en faveur d'une origine pythagoricienne du rite. Il pense que les chrétiens de Lyon l'ont adopté : un texte d'Irénée assimile, en effet, le Verbe à l'*ascia*. Or, sur cent inscriptions palennes de Lyon,

1. *The official priests of Rome under the Julio-Claudians, a study of the nobility from 64 B. C. to 68 A. D.* American Academy in Rome, 1955, in-8°, 186 p.

trent
asc
mém
pass
appa
rite
n° si
naier
cusal
inter
d'abo
mart
de P
cas,
était
l'avai
autre
tation
Essén
ment
Mais,
pytha
sence
L'é
de m
à Lib
mond
nysos
peu d
très r
sage
l'origi
un di
la dat
taire
porte
inscri
l'aven
belle
le cul

1. R
archéol
2. D
Beccar

trente seulement n'ont pas d'*ascia* : selon M. Carcopino, les inscriptions avec *ascia* sont cryptochrétiennes. Il est impossible de résumer sans le trahir ce mémoire d'une extrême richesse, mais il faut attentivement surveiller les passages par lesquels nous sommes conduits d'un rite purement païen (qui apparaît en Dalmatie vers 40 ap. J.-C.) à un rite pythagoricien, puis à un rite chrétien. Nous devons accorder que les anciens ont attribué dès le II^e siècle une signification mystique à un signe dont eux-mêmes ne comprenaient plus l'origine ; un sarcophage de Ravenne en fournit la preuve irrécusable. Il faut donc bien distinguer deux problèmes : le rite païen, son interprétation mystique. Que veut dire le rite païen ? La réponse dépend d'abord de la définition même de l'*ascia* : herminette de charpentier ou martinet de tailleur de pierre ? On pourra consulter à ce sujet un travail de P.-M. DUVAL¹. Mais la solution ne paraît pas encore certaine. En tout cas, je croirais volontiers que cet outil, avant d'être figuré sur la tombe, était réellement déposé, comme si le fait d'avoir travaillé pour l'au-delà l'avait désormais exclu de l'usage quotidien. Le cas était le même pour les autres outils, niveau, règle, qui sont aussi parfois figurés et dont l'interprétation ne peut être raisonnablement séparée de celle de l'*ascia*. La hache des Esséniens, destinée à un usage ignoble, ne me paraît pas fournir un argument à la thèse présentée. En revanche, le texte d'Irénée est intéressant. Mais, du fait qu'une stèle porterait, en même temps que l'*ascia*, un signe pythagoricien, il semble imprudent de conclure que nous sommes en présence d'un cryptochrétien.

L'étude des dieux de Rome a fourni matière en France à toute une série de monographies, qui se poursuit. En 1953, Adrien BRUHL consacre un livre à *Liber Pater ; origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*². Deux ans auparavant avait paru le très remarquable *Dionysos* de H. JEANMAIRE, qui ne consacrait à la période romaine que très peu de pages. L'ouvrage de M. Bruhl intéressera surtout par la collection très riche de textes et de monuments qu'il a réunie. Sa critique paraît sage et un peu timorée. Il a raison de combattre la théorie d'Altheim sur l'origine grecque du *Liber* romain, mais il n'apporte pas la preuve qu'il soit un dieu indigène de la végétation. Il ramène de 494 au milieu du IV^e siècle la date de la fondation du temple de Ceres, Liber et Libera. Le commentaire sur les peintures de la villa Item ou l'inscription de Torre Nova n'apporte rien de nouveau. Mais l'étude topographique et chronologique des inscriptions est digne d'attention. Voici des propositions importantes, que l'avenir vérifiera : « La période qui va, à peu près, de 140 à 220 est la plus belle pour le culte dionysiaque... *Tout à coup*, au II^e siècle, sous les Antonins, le culte de Dionysos apparaît installé à Rome » (p. 332). L'auteur n'a pas

1. *Revue des Études anciennes*, 1956, p. 411. — W. DEONNA, L'« *ascia* », dans la *Revue archéologique de l'Est*, VII, 1956, p. 19, donne son adhésion à M. Carcopino.

2. Dans la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 175. Paris, De Boccard, 1953, in-8°, 350 p.

connu un important mémoire de F. MATZ, *Der Gott auf dem Elefantenwagen*¹, remarquable, en particulier, par une interprétation neuve des noces de Silius et Messaline.

En 1954, c'est le tour de *Vénus*, à laquelle R. SCHILLING consacre sa thèse². Cette fois, nous avons réellement moins une collection de documents qu'une interprétation originale. Le nom de *Vénus* serait, à l'origine, un mot neutre, signifiant l'appel magique, parent de *venia*, grâce divine, de *venenum*, charme. A l'aspect magique figuré par *Vénus* s'opposerait l'aspect juridique figuré par *Fides*. M. Schilling considère le pays laurentin comme le berceau de *Vénus* : selon lui, deux temples d'Aphrodite se trouvaient l'un à Lavinium, l'autre à Ardée. Le rôle que *Vénus* joue aux *Vinalia* s'expliquerait par le fait que le vin est lui-même un *venenum*. Cette construction m'a paru d'une fragilité extrême. *Venus*, selon M. Ernout, est simplement l'acte amoureux, et le *venenum*, le charme pour provoquer l'amour³. Je considère, pour ma part, comme les plus anciens sanctuaires de *Vénus* les Aphrodisia, destinés aux marins, qui se rencontrent sur toutes les côtes méditerranéennes, tel celui de Pompéi ou celui qui se trouvait entre Ardée et Lavinium (et que je ne vois pas de raison de dédoubler), consacré à une *Frutis* qui ne peut être qu'Aphrodite. L'opposition entre *Vénus* et *Fides* me paraît illusoire. Il est bien évident, d'ailleurs, que des influences étrusques, carthaginoises, anatoliennes ont altéré le modèle primitif.

En 1955 paraît l'*Apollon romain* de Jean GAGÉ⁴. Le sous-titre indique que l'auteur s'attache surtout à l'étude du *ritus graecus*. Mais tout de suite une objection surgit : pourquoi l'auteur n'a-t-il nulle part défini ce qu'il faut entendre par *ritus graecus*? La réponse ne serait pas si simple. Cet ouvrage considérable se divise en trois parties : les origines et, à ce sujet, la patrie des livres sibyllins et l'organisation du collège *sacris faciundis* ; la transformation du culte, au II^e siècle, sous l'influence de la propagande pythagoricienne ; enfin, la mystique apollinienne au temps d'Auguste. L'auteur a donc choisi et isolé des thèmes et il les a développés avec maîtrise. Il conteste le rapprochement que j'ai institué entre les *Carmentalia* et la fête du *deus patrius* connue par une inscription de Naples, qui sont également célébrés le 11 janvier. Il ne me paraît pas avoir apporté une solution nette au problème de la situation topographique des deux temples d'Apollon, qui préoccupe tant les érudits romains. La deuxième partie est la plus audacieuse : il y est question de l'existence à Rome de familles nobles numaiques, pénétrées de pythagorisme, célébrant des rites originaires de Dodone ; En-

1. Dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Mayence, 1952, fasc. 10.

2. Dans la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 178. Paris, De Boccard, 1954, in-8°.

3. *Venus, venia, cupido*, dans la *Revue de Philologie*, XXX, 1956, p. 7.

4. *Apollon romain* ; essai sur le culte d'Apollon et le développement du « ritus Graecus » à Rome des origines à Auguste, dans la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 182, 741 p.

nus est soupçonné d'être l'auteur de la « machination numaique et pythagorissante » qui aboutit à la découverte de prétendus livres de Numa. La troisième partie retrouve un terrain plus solide ; sur la 4^e Églogue, l'auteur se rallie, pour l'essentiel, aux thèses de J. Carcopino.

Junon a bénéficié des recherches de M. RENARD sur *Juno Covella*, qui serait une déesse génisse — thèse qu'il a plus tard abandonnée —, sur son rôle de protectrice des *juvenes*, sur une *Juno Historia*, connue par une inscription de Civitā Vecchia¹.

Quirinus a été étudié par Carl KOCH², de qui l'interprétation est incompatible avec celle de M. Dumézil.

Le mémoire d'Ugo BIANCHI³ sur la diffusion du culte capitolin est surtout précieux par les listes qui renseignent exactement sur la distribution géographique et sur les dates.

Il nous faut passer maintenant à l'étude des cultes orientaux. Fulvio Grosso a publié, en 1954, un livre intitulé *La vita di Apollonio di Tiana come fonte storica*⁴, et la lecture en est captivante. Philostrate prétendait avoir utilisé les mémoires d'un compagnon d'Apollonius, Damis de Ninive, qui seraient parvenus entre les mains de Julia Domna. Les modernes sont unanimes à ne pas le croire, et l'article hypercritique d'E. Meyer (dans l'*Hermès* de 1917) continue de faire autorité. M. Grosso, convaincu de l'authenticité du manuscrit de Damis, s'est donné pour tâche de le reconstituer. En réalité, il n'a pas exactement suivi ce dessein. Mais il a replacé les événements de la vie d'Apollonius dans leur contexte historique pour en prouver l'exactitude. Nous le voyons, sous Néron, en contact avec Musonius Rufus, avec le cynique Démétrius et participant à la conspiration antinéronienne. Sous Vespasien, il fréquente Dion de Pruse et Euphrate ; à vrai dire, sur le rôle d'Apollonius à Alexandrie lors de l'avènement de Vespasien, M. Grosso accepte des invraisemblances. La Vie apporterait, enfin, des précisions dignes de foi sur la politique de Domitien. La conclusion serait que nous avons tout à fait tort de considérer l'Apollonius de Philostrate comme une figure du III^e siècle ; le manuscrit de Damis aurait été rédigé vers 98. Il nous paraît qu'en effet la Vie rend avec exactitude la vie bouillonnante du milieu des philosophes et des mages dans la deuxième moitié du I^{er} siècle. Si M. Grosso s'était abstenu de certaines exagérations, il aurait décidément ruiné la thèse hypercritique ; en tout cas, il nous aide singulièrement à

1. *Annuaire de l'Institut de Philologie orientale*, XII, 1952, p. 401 ; 1953, p. 531 ; *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, XXXI, 1953, p. 5 ; *Latomus*, XII, 1953, p. 137.

2. *Bemerkungen zum römischen Quirinskult*, dans la *Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte*, V, 1953, p. 1. — Cf. J. PAOLI, Autour du problème de Quirinus, dans les *Studi offerti* à U. Paoli, 1955, p. 525 ; G. DUMÉZIL, A propos de Quirinus, dans la *Revue des Études latines*, XXXIII, 1955, p. 105-108.

3. *Disegno storico del culto capitolino nell'Italia romana e nelle provincie dell'Impero*, dans les *Atti dell'Accademia dei Lincei, Memorie*, ser. VIII, vol. II, fasc. 7, 1950.

4. Dans *Acme, annali della Facoltà di Filosofia dell'Università Statale di Milano*, VII, 1954, in-8°, p. 333-530.

comprendre précisément le milieu au sein duquel le christianisme fit ses premiers progrès.

De l'ouvrage précédent on peut rapprocher celui de F. H. CRAMER, *Astrology in Roman Law and Politics*¹. Cette fois encore, il s'agit d'étudier les personnages qui forgeaient une certaine conception du monde et les réactions de cette conception sur la politique même. Voici, en effet, comment le problème est posé : « Dans quelle mesure l'astrologie a-t-elle influencé le cours de l'histoire romaine ? » L'astrologie, qui est d'origine mésopotamienne, est pour Rome une part de l'héritage hellénistique ; elle impose une conception fataliste, qui fut acceptée par les stoïciens. Comme dans le livre de M. Grosso, nous voyons ressusciter des personnages surprenants, Nigidius Figulus, « un docteur Faust romain », Tarrutius, Thrasyllus, qui fut le confident de Tibère, et surtout l'énigmatique Balbillus. Au temps des Flaviens, tout le monde croyait à l'astrologie. A juste titre, M. Cramer montre que le problème du *fatum* chez Tacite, si mal posé par les historiens, est, en réalité, celui de l'astrologie scientifique. Hadrien lui-même serait « un astrologue sur le trône », et c'est pour des raisons astrologiques qu'il aurait adopté Ceionius Commodus. M. Cramer publie l'horoscope même d'Hadrien. Cependant, le fatalisme astrologique est mitigé au cours du II^e siècle, et Ptolémée admet que le hasard corrige le destin. La deuxième partie du livre, qui s'arrête au seuil du Bas-Empire, traite du statut légal des *mathematici* et des persécutions qui les frappèrent. La conclusion est très frappante : au III^e siècle périclita le rationalisme gréco-romain, si bien que les astrologues et leurs opposants disparaissent ensemble ou, plus exactement, perdent leur autorité.

Sur l'interprétation des cultes de mystères, nous avons assisté à une offensive de P. LAMBRECHTS². Pourtant, ses thèses ne sont pas faciles à résumer. Il paraît considérer les cultes de mystères comme plutôt grecs qu'orientaux ; les mystères mêmes de Cybèle auraient subi l'influence d'Éleusis. Mais, d'autre part, il admet que la notion de dieux qui meurent et ressuscitent est étrangère à la Grèce et à Rome ; elle est, au contraire, familière aux Égyptiens. Trop d'éléments encore nous échappent. Je crois avoir montré qu'au temps de Cicéron on célébrait des mystères au temple romain de Ceres. Alors qu'on discute pour savoir si Attis fut introduit à Rome par Claude ou par Antonin, on vient de découvrir dans les couches républicaines du temple de Cybèle, au Palatin, de nombreuses têtes d'Attis. Que l'influence d'Éleusis

1. Philadelphie, American Philosophical Society, 1954, in-4°, 292 p.

2. Cybèle divinité étrangère ou nationale?, dans le *Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, LXII, 1951, p. 44 ; Les fêtes phrygiennes de Cybèle et d'Attis, dans le *Bulletin de l'Institut belge de Rome*, XXVII, 1952, p. 141 ; La résurrection d'Adonis, dans l'*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientale*, XIII, 1953, 1 ; Over griekse en Oosterse Mysterygodsdiensten, de agn. Adonismysterien, dans les *Mededeelingen de l'Académie flamande de Belgique*, XVI, 1954, p. 3 ; Recherches sur le culte d'Atargatis dans le monde grec (en collaboration avec R. NOYEN), dans la *Nouvelle Clé*, 1954, p. 259.

se conjugue avec celle de l'Égypte, au début de l'Empire, c'est ce que Charles PICARD s'est attaché à démontrer¹.

Notre précédent Bulletin signalait, en même temps que l'édition du *Corpus Hermeticum*, la publication des deux premiers tomes d'un ouvrage monumental du R. P. FESTUGIÈRE, *La révélation d'Hermès Trismégiste*. Depuis lors ont paru les tomes III et IV du *Corpus*, texte de Nock, traduction et commentaire du R. P. Festugière, et les deux derniers tomes de *La révélation* : III. *Les doctrines de l'âme*, et IV. *Le dieu inconnu et la gnose*². Réserveons pour un compte rendu spécial cette œuvre considérable, dont le vrai titre devrait être « étude de la philosophie religieuse sous l'empire ». Elle repose principalement sur une reconstitution de la pensée des platoniciens du II^e siècle et des manuels théologiques. Elle est aussi digne d'admiration par la perfection de la science philologique que par l'élévation de la pensée. Sur un seul point, j'esquisserais peut-être un désaccord : le R. P. Festugière, passionnément philhellène, a certainement tendance à trop limiter les influences orientales, que J. Bidez tendait naguère peut-être à trop exagérer.

Les beaux travaux de F. Cumont sur Mithra sont actuellement soumis à revision. S. WIKANDER³ a soutenu en 1951 que le culte de Mithra n'est pas réellement d'origine iranienne, mais qu'il est né dans les Balkans, qui en possèdent de nombreux monuments. Dans un important compte rendu de ce livre, Daniel SCHLUMBERGER me paraît avoir raison d'insister sur l'influence de l'Asie Mineure : c'est par la médiation anatolienne que le mithriacisme est passé en Occident. Contre la thèse de Wikander s'est aussi prononcé W. VOLLGRAFF⁴. Le nouveau *Corpus inscriptionum et monumentorum religionis Mithriacae*, dû à J. VERMASEREN, facilitera sans doute un travail de revision devenu nécessaire⁵.

C'est un pareil *Corpus* que nous devons à Pierre MERLAT, pour le culte de Jupiter Dolichenus, après un travail plus modeste dû à A. H. Kan (1943). Il distingue les monuments d'attribution certaine (348 numéros), ceux d'attribution possible ou fautive, dont le nombre est peu élevé. Pas de commentaire d'ensemble, mais, à propos des monuments eux-mêmes, des observations de grand prix. Surtout intéressantes sont les plaques offrant « un raccourci théologique ». Des albums de collages sont comparables à ce qu'est pour le culte de Bacchus l'inscription de Torre Nova. Si Aurelius est « un

1. La patère d'Aquileia et l'éleusinisme à Rome aux débuts de l'époque impériale, dans *Antiquité classique*, XX, 1951, p. 351.

2. Paris, Gabalda, III, 1953, in-8°, 314 p. (suivi de la traduction de traités de Jamblique et de Porphyre); IV, 1954, in-8°, 312 p.

3. *Études sur les mystères de Mithra*, I, 1951. Lund, in-8°. Compte rendu de D. SCHLUMBERGER, dans *Syria*, 1953, p. 325.

4. Une inscription gravée sur un vase cultuel mithriaque, dans les *Mededeelingen* de l'Académie flamande de Belgique, 1955, deel 18, n. 8.

5. *Corpus inscriptionum et monumentorum religionis mithriacae*. La Haye, Nijhoff, 1955, in-4°, XII + 366 p., 7 cartes, 214 illustr.

gentilice fréquent dans l'onomastique dolichénienne », cela prouve simplement qu'il s'agit de monuments postérieurs à l'édit de Caracalla¹.

Nous n'avons à traiter ici du christianisme que dans la mesure où il s'agit de relations entre l'Eglise et l'Etat. Importantes de ce point de vue, les études de F. DE VISSCHER, *Le régime juridique des plus anciens cimetières chrétiens de Rome*², et de G. LOPUSZANSKI, *La police romaine et les chrétiens*³.

Mais, surtout, il nous faut être attentifs aux ouvrages concernant l'histoire des persécutions. L'ouvrage de Simeon L. GUTERMAN, *Religious toleration and persecution in early Rome*⁴, m'a paru digne d'intérêt. Tandis que Mommsen excipait que Rome était naturellement tolérante et ne réprimait que les cultes immoraux, tout au contraire, M. Guterman se propose de démontrer que le culte officiel romain a toujours été exclusif, que les cultes étrangers ont été interdits aux citoyens, que les Romains ont pratiqué une intolérance dont l'inspiration est politique et non religieuse. A vrai dire, son mérite est surtout de bien poser les problèmes et de proposer des solutions d'une extrême rigueur logique. Il va jusqu'à supposer qu'il y aurait eu, dès la République, une loi définissant le crime de lèse-religion, qui aurait été comme un précédent des mesures prises contre les chrétiens. Cette thèse semble insoutenable, et Mommsen nous paraît avoir raison de penser que c'est le désordre moral seul qu'on réprimait. Le problème du statut des Juifs avant et après 70 a beaucoup préoccupé l'auteur, et ses solutions ne sont pas nettes; la liberté religieuse des Juifs s'explique parce qu'ils ont pu organiser des *collegia licita*. Les chrétiens sont, au contraire, naturellement hors la loi et peuvent être poursuivis par simple *coercitio*. Tout n'est pas sûr dans ce livre, les travaux récents ne semblent pas connus, mais la conception en paraît originale.

Le mémoire de H. GRÉGOIRE sur les persécutions a soulevé une polémique assez vive⁵. Il n'y a pas eu d'actes de martyrs avant Marc-Aurèle. On a tort de dater de 156 le martyre de saint Polycarpe; il faut, avec Eusèbe, le dater de 177. Les premiers martyrs ont apparu dans la secte montaniste, et c'est la contagion montaniste qui explique l'apparition des premiers martyrs chrétiens. Contre cette thèse ont réagi le chanoine GRIFFE⁶ et H. MAR-

1. *Répertoire des inscriptions et monuments figurés du culte de Jupiter Dolichenus*. Paris, Geuthner, et Rennes, Nouritures terrestres, 1951, in-8°, 435 p., 40 pl. — Du même auteur, Notes dolichéniennes, dans la *Revue archéologique*, 1954, p. 177.

2. *Analecta Bollandiana*, LXIX, 1951, p. 39.

3. *Antiquité classique*, XX, 1951, p. 5.

4. Londres, Methuen, 1951, in-8°.

5. La véritable date du martyre de saint Polycarpe, 23 février 177, dans les *Analecta Bollandiana*, LXIX, 1951, p. 1. Du même, avec la collaboration d'ONGELS, MOREAU, MANICQ, Les persécutions dans l'empire romain, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, XLVI, 1951.

6. Les persécutions dans l'empire romain de Néron à Diocèse, dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique*, 1952, p. 129.

rou¹. La thèse de H. Grégoire me paraît difficilement conciliable avec l'*institutum Neronianum* et la lettre fameuse de Pline. Il me paraît certain que, dès le temps de Néron, le christianisme, pour des raisons autant sociales que religieuses, a été mis hors la loi. Cette rigueur fut adoucie par Hadrien, mais une crise nouvelle éclata sous Marc-Aurèle.

Nous sommes donc toujours ramenés à l'« *institutum Neronianum* », loi fantôme ou réalité?, ce qui est, précisément, le titre d'un article de J. ZEHLER².

Littérature

La *Roman Literature* de Michael GRANT³ mérite de retenir les historiens. A vrai dire, les développements sont assez inégaux et capricieux. La comédie romaine n'est étudiée que dans l'introduction; il est longuement traité des livres de droit à propos du *de legibus*; Ammien est présenté à propos de Tacite. On ne se tromperait guère en supposant qu'il s'agit des notes d'un cours professé à l'Université d'Édimbourg. Malgré cet aspect inachevé, le livre est de lecture attachante. Il présente des observations originales sur la transmission des textes antiques et leur influence depuis la Renaissance. Il donne d'excellents portraits, surtout celui de Tacite, obsédé par un Domitien réel ou imaginaire. J'hésiterais à souscrire à ce jugement: « L'héritage que nous tenons des Grecs et des Romains nous est parvenu par l'intermédiaire de saint Augustin. » L'auteur a bien étudié ce que la poésie signifiait pour les Romains, son rôle dans l'éducation, sa parenté avec la rhétorique. Il a parfaitement rempli son dessein, qui est de dégager la valeur actuelle des vieux textes, de donner le désir de les lire, de faciliter leur compréhension.

C'est surtout en Angleterre que M. Grant étudie l'influence des classiques latins. Sur un plan beaucoup plus vaste, Menendez PELAYO accomplit la même tâche dans sa *Bibliografía hispano-latina clásica*⁴, qui vient de se terminer avec les tomes IX et X. Le tome IX est consacré à Virgile. Pour chaque auteur, rangé par ordre alphabétique, Menendez Pelayo, de qui la lecture est immense, étudie les manuscrits conservés en Espagne, les éditions et traductions espagnoles, l'influence sur la littérature de la péninsule.

Nous devons insister sur les ouvrages consacrés aux historiens anciens. L'interprétation de la pensée de Tacite est à l'ordre du jour, comme si ce problème exerçait une sorte de fascination. Le livre de F. Sanmarti BONCOMTE, *Tacite et l'Espagne*⁵, présente des recherches, dans les bibliothèques

1. La date du martyre de saint Polycarpe, dans les *Analecta Bollandiana*, LXXI, 1953, p. 5.

2. Dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, L, 1955, p. 393.

3. Cambridge University Press, 1954, in-8°, 297 p.

4. Publiée dans l'*Edición Nacional de las obras completas* par le Consejo superior de investigaciones científicas. Santander, Aldus, 1952 et 1953, 2 vol. in-8°, 368 et 459 p.

5. *Tacito en España*, publié par le Consejo superior de investigaciones científicas, serie Umanística II. Barcelone, 1951, in-8°, 216 p.

et les archives d'Espagne, sur les manuscrits et les éditions de Tacite, mais reconnaît qu'« il n'existe en Espagne aucune étude de caractère monographique ou érudit sur Tacite ». G. WALSER a publié en 1951 une dissertation préparée sous la direction d'Harold Fuchs¹. C'est une enquête sur le degré de créance que mérite Tacite. La composition du livre est un peu confuse, mais la conception en est originale. Naturellement, l'auteur reproche à Tacite le souci moralisateur, les emprunts de thèmes rhétoriques. Mais son mérite est surtout de discerner chez Tacite des sources diverses, parmi lesquelles il a certainement raison d'attribuer une place essentielle au livre de Pline sur la Germanie. Mais a-t-il raison de dénoncer Pline comme ayant travesti en guerre d'indépendance germanique la mutinerie des auxiliaires bataves ? Très intéressante est l'étude critique de la chronologie de l'*Agricola*. Tout le livre est inspiré par la préoccupation de définir comment se forma à Rome la notion du barbare.

En 1952, Miss B. WALKER a étudié les *Annales* de Tacite² et expliqué sa conception de l'histoire comme poétique, ce qui la rapproche de celle de Lucain. Elle reprend une observation déjà faite par Pippidi sur le divorce, fréquent chez Tacite, entre le fait réel et l'interprétation. Elle n'accepte pas les observations hostiles à Tacite qu'ont présentées naguère Rogers et Ciaceri à propos des procès de lèse-majesté, et elle consacre un utile appendice à la liste de ces procès. Le portrait qu'elle donne de Tacite, « persuadé que tout effort humain n'est qu'une absurdité futile », paraît une interprétation trop moderne. — La même année paraissait le gros livre d'Ettore PARATORE, *Tacito*³, d'une abondance lassante, et qui se perd dans des digressions. Ces défauts de forme sont d'autant plus fâcheux qu'ils ne permettent pas toujours de saisir la pensée originale de l'auteur. A vrai dire, il ne paraît pas exempt de partis pris : *Agricola* est un « jaloux », et Tacite, qui doit tout à son beau-père, a écrit son panégyrique pour justifier son absence de courage civique ; le *Dialogue des orateurs* n'est pas de Tacite, mais d'un certain Octavius Titinius Capito ; Tacite avait d'abord admiré Trajan, mais il cessa d'admirer ce prince « fourbe », et c'est la cause du pessimisme des *Annales*. Il y aurait, en somme, plusieurs attitudes successives de Tacite : un collaborateur de Domitien, puis un conspirateur que M. Paratore blâme, un admirateur, puis un contempteur de Trajan.

En 1954, F. Grosso publie dans les *Miscellanea* dédiés à la mémoire d'Achille Beltrami une critique de l'*Agricola* plus dure encore que celle de F. Walser⁴. — En 1955, Karl BÜCHNER donne de très longues introductions

1. *Rom, das Reich und die fremden Völker in der Geschichtsschreibung der frühen Kaiserzeit, Studien zur Glaubwürdigkeit des Tacitus*. Baden-Baden, Verlag für Kunst, 1951, in-8°, 181 p.

2. *The Annals of Tacitus, a study in the writing of History*. Manchester University Press, 1952, in-8°, 284 p.

3. Milan, Istituto editoriale Cisalpino dans la *Biblioteca storica universitaria*, ser. II, vol. III, 1952, in-8°, 835 p.

4. *Miscellanea philologica, in memoriam Achillis Beltrami*, publié par l'Istituto de filolo-

à différents ouvrages de Tacite qu'il traduit¹. Élève de Klingner (qui écrivit en 1932 un *Tacitus* dans la revue *Die Antike*), il défend comme lui la véracité de l'historien et son souci d'exactitude ; il le range dans la série des historiens sénatoriaux, qui s'ouvre avec Fabius Pictor, et dont l'objet est surtout d'exercer une action politique.

Tant de contradictions montrent assez que le problème de Tacite demeure ouvert.

Sur Suétone a paru un livre de STEIDLE², qui s'attache uniquement à le définir comme auteur littéraire : « Un vero scrittore non è » (Funaioli). Contre le jugement défavorable des modernes M. Steidle défend Suétone. Il critique la distinction de deux types de biographies, l'une aristotélicienne, l'autre alexandrine, proposée par F. Leo (1901) ; on trouverait cette distinction déjà critiquée par Ailloud dans sa préface de l'édition de Suétone, dans la collection G. Budé. M. Steidle dégage très bien l'originalité de Suétone et loue son style exempt de rhétorique. Un appendice sur les *res gestae* d'Auguste pourrait facilement échapper, et ce serait dommage, car il critique efficacement des théories aventureuses. N'oublions pas que la carrière de Suétone a été récemment éclairée par une inscription nouvelle d'Hippone³.

C'est aussi une réhabilitation que tente Carl THEANDER⁴, celle de Plutarque historien, et avec plein succès, à mon avis. Il consulte les documents originaux, procède à des enquêtes sur place (campagnes de Bedriac), fréquente les bibliothèques, écrit sans haine.

Voici, pour finir, le problème toujours ouvert de l'*Histoire Auguste*. W. HARTKE, en 1940, avait proposé d'en fixer la publication entre septembre 394 et janvier 395. C'est en partie pour justifier et préciser cette thèse qu'il a publié un ouvrage sur *Les fils d'empereurs* en 1951⁵. « Que les dieux nous gardent des *principes pueri* », s'écrit un pseudo-Nicomaque dans la *Vie de Tacite*, qui fait partie de l'*Histoire Auguste*. A quelle date Rome a-t-elle pu redouter l'avènement de princes enfants ? C'est à l'extrême fin du règne de Théodose, selon W. Hartke, et précisément dans le milieu des Symmaques et des Nicomaques ; sans oser prononcer un nom d'auteur responsable, c'est vers le fils de Nicomaque que l'auteur nous oriente. L'ouvrage est encombré de références et de digressions, et le style abstrait en rend la lecture pénible. Mais on y récoltera beaucoup d'observations neuves, et sur-

gia classica de l'Université de Gênes, 1954, in-8°. 245 p. La contribution de F. Grosso est intitulée *Tendenziosità dell' Agricola*, p. 97-145.

1. *Tacitus Agricola Germania Dialogus*, traduits et publiés par K. BÜCHNER. Stuttgart, Alfred Kröner, dans la « Kröner Taschenausgabe », band 225, 1955, in-12, 334 p.

2. *Sueton und die antike Biographie*. Munich, Beck, 1951, in-8°, 188 p., dans la collection « Zetémata », fasc. 1.

3. H. MAREC et H. G. PFLAUM, Nouvelle inscription sur la carrière de Suétone, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1952, p. 76.

4. Plutarch und die Geschichte, dans le *Bulletin de la Société royale des Lettres de Lund*, 1951, in-8°, 86 p.

5. *Römische Kinderkaiser*. Berlin, Akademie-Verlag, 1951, in-4°, 486 p.

tout l'auteur a bien réussi la tâche difficile de faire revivre le milieu politique et intellectuel au temps des derniers sénateurs païens. Il a très bien expliqué comment l'*Histoire Auguste* trouvait naturellement place vers cette date. Des rapprochements de détail le confirment. On trouvera bien d'autres choses dans ce livre et, par exemple, une utile classification de trois catégories de *Vies* au sein de l'*Histoire Auguste*, d'après la méthode et le style des auteurs, et aussi un essai de chronologie pour la rédaction des derniers livres d'Ammien.

L'ouvrage de J. STRAUB sur l'*Histoire Auguste*¹ fut d'abord rédigé comme dissertation universitaire en 1942. La guerre en a retardé la publication, qui sera, d'ailleurs, complétée par un nouveau livre qu'il annonce. L'auteur observe que ses conclusions s'accordent en gros avec celles de W. Hartke. Mais sa méthode est assez différente. Il s'attache successivement à différents détails, l'emploi du terme de *carrago* (« Wagenburg ») dans l'*Histoire Auguste* et chez Ammien, les guerres contre les Goths, les *principes pueri*, l'oracle sur Ctésiphon, et chaque fois il en étudie minutieusement le contexte. Sa conclusion est que l'ouvrage daterait du début du *v^e* siècle, au plus tôt vers le temps de Stilicon, probablement vers le temps de Constantin III, mais il ne pense pas, contrairement à W. Hartke, pouvoir proposer une date précise. En tout cas, le milieu politique dans lequel l'*Histoire Auguste* s'insérerait n'est pas tout à fait le même chez Hartke et chez Straub.

Dans le même temps, H. STERN² proposait, au contraire, de placer l'*Histoire Auguste* vers la fin du règne de Constance II. Il devait donc s'efforcer de réfuter la thèse généralement suivie de Dessau, qui estime que l'*Histoire Auguste* ne peut être antérieure à 361, parce qu'elle dépend en partie d'Aurelius Victor. Il proposait de résoudre la difficulté par l'hypothèse d'une source commune à l'*Histoire Auguste* et à Victor. L'*Histoire Auguste* serait contemporaine du Calendrier de 354 et des premiers médaillons contorniates.

Pourtant, il paraît bien que cette solution ne prévaudra pas. Une intéressante étude d'André CHASTAGNOL, en 1955, d'après les institutions, conduit à proposer la date fin 397-début 398³. Ainsi serait arbitré le léger différend entre Hartke et Straub. Vers le même temps, E. HOHL maintenait contre H. Stern la thèse de Dessau, qui exclut le temps de Constance⁴.

Civilisation

Les tendances nouvelles de l'histoire expliquent la publication d'un grand

1. *Studien zu Historia Augusta*, dans la collection de « Dissertationes Bernenses », ser. 1, fasc. 4. Berne, Franck, 1952, in-8°, 179 p.

2. *Date et destinataire de l'« Histoire Auguste »*, dans la « Collection d'études latines » publiée sous la direction de J. Marouzeau, XXVII. Paris, 1953, in-8°, 103 p.

3. Notes chronologiques sur l'« Histoire Auguste » et le « *laterculus* » de Polemius Silvius, dans *Historia*, V, 1955, p. 173.

4. *Die Historia Augusta und die Caesares des Aurelius Victor*, dans *Historia*, IV, p. 220.

nombre d'ouvrages qui mettent l'accent non pas sur les événements, mais sur leur signification, qui recherchent la valeur actuelle de l'expérience antique.

Des publications de textes choisis se proposent d'illustrer l'histoire de la civilisation. Tel est le choix qu'offrent N. LEWIS et Meyer REINHOLD¹. Tous les textes sont traduits. Les histoires de la civilisation sont parfois destinées à ceux qui ignorent l'histoire, et cette collection de textes s'adresse à ceux qui ne savent pas le latin. Disons-nous que cette vulgarisation marque un progrès? En tout cas, le choix des textes est excellent. On peut s'inquiéter de trouver une traduction du chant des Arvales (texte presque incompréhensible), mais on est intéressé par des lois, tarifs, tablettes de malédiction, inscriptions électorales, et les commentaires donnent l'essentiel.

Le legs de l'ancien monde, de W. G. DE BURGH², qui date de 1923, reparait après trente ans; c'est l'œuvre d'un professeur de philosophie qui mourut en 1943. L'esprit est hostile au positivisme: la renaissance de la foi est le seul espoir pour le monde. L'intention est excellente: montrer comment une communauté agricole devint un empire; mais comment l'expliquera-t-on si on se condamne à ne parler ni du Sénat ni des publicains?

P. CHARLESWORTH est, au contraire, un historien de métier. Est-il croyable qu'il commence son ouvrage³ en déclarant qu'il comprend mal les détails de la théorie constitutionnelle et de la vie économique? L'ouvrage est très optimiste: Rome protège les pauvres et les faibles; les soldats sont choyés, ont des bains, des hôpitaux, de bons menus; aucune résistance ne s'oppose à Rome, sinon chez les Grecs d'Égypte et les Juifs. L'auteur est assez attentif à la crise du III^e siècle, que nos événements contemporains aideraient à comprendre.

Plus original, au premier abord, paraît le livre de Chester G. STARR, *La civilisation et les Césars; la révolution intellectuelle dans l'empire romain*⁴. L'auteur veut montrer que la société antique, soit par son intolérance, au temps de la république, soit par la tyrannie, sous l'empire, est peu favorable à la liberté des individus. Le christianisme aurait libéré l'individu. On pourra noter certaines observations utiles sur les différentes formes de contrainte qui pèsent sur les individus dans le monde romain.

Enfin, présentons *L'esprit de la civilisation romaine* de P. DE FRANCISCI⁵. Cet ouvrage, comme les précédents, met l'accent sur les facteurs spirituels. Rome apparaît comme une entité qui possède « une volonté politique

1. *Roman Civilization*. Vol. I: *The Republic*; vol. II: *The Empire. Selected readings with introduction and notes*, dans la collection « Records of Civilization, Sources and Studies ». New-York, Columbia University, 1951, in-8°, 344 p. et 652 p.

2. *The legacy of the Ancient World*. Londres, Penguin Books, 2 tomes in-12, 608 p. (dont 224 pour l'Orient et la Grèce).

3. *The Roman Empire*, dans la collection « The Home University Library of Modern Knowledge ». Oxford University Press, 1951, in-12, 215 p.

4. *Civilization and the Caesars. The Intellectual Revolution in the Roman Empire*. Ithaca, Cornell University Press, 1954, in-8°, 413 p.

5. *Spirito della civiltà romana*. Rome, edizioni dell'Ateneo, 2^e éd., 1952, in-8°, 220 p.

constructive », qui développe « un système miraculeux d'idées-forces ». L'histoire se déroulerait sous l'action consciente d'esprits capables de dominer les événements. La crise contemporaine est conséquence de la prédominance croissante des tendances matérialistes.

Tous ces ouvrages sont moralisateurs et construisent des châteaux de cartes. Ils interposent entre le lecteur et la réalité des formules dont la valeur scientifique est discutable.

II. — SCIENCES AUXILIAIRES

1. GÉOGRAPHIE. — Dans l'ouvrage collectif *Grosser historischer Weltatlas* a paru un tome I, consacré à la préhistoire et à l'antiquité, dû principalement à H. BENGTSON et V. MILOJČIĆ¹ et accompagné d'un fascicule qui accorde à chacune des cartes un commentaire et une bibliographie. L'ouvrage sera accueilli avec reconnaissance. Les cartes consacrées aux différentes périodes de la préhistoire rendent sensible aux non-spécialistes la migration des cultures ; elles n'offrent, évidemment, qu'un tableau provisoire. De même, l'utile carte des lieux de découvertes et des ruines de l'Eurasie. La carte de la Germanie au II^e siècle de notre ère est presque blanche : l'indication des découvertes de céramiques ou de monnaies romaines aurait pu l'animer. Les cartes des exportations et importations au sein de l'empire sont ingénieuses. Exprimons un regret : les cartes des provinces romaines ne suffisent pas. Pour la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique, par exemple, le vieux livre de Van Kampen est un manuel meilleur. Dans le commentaire, beaucoup d'articles originaux et précis, par exemple sur l'Égypte, sur la Palestine au début de l'ère chrétienne ou sur les voies des invasions. A parcourir cet ouvrage, on se rend compte du travail qui reste à faire pour que nous possédions une bonne carte des routes de l'empire romain. Pour l'Afrique, on aurait bien fait d'utiliser l'excellent travail de P. Salama.

2. LINGUISTIQUE. — L'ouvrage de F. ALTHEIM, *Geschichte der lateinischen Sprache von den Anfängen bis zum Beginn der Literatur* ne nous a pas été adressé.

L'ouvrage de P. J. MINICIONI, « *Causa* » et ses dérivés ; contribution historique à l'étude du vocabulaire latin², est une contribution à la psychologie linguistique. L'auteur souligne la pauvreté du fonds primitif du latin et son « ascension pénible, mais constante, vers l'abstraction », qui est une marque de haute civilisation.

G. BONFANTE a repris un thème de J. Marouzeau, *Le latin langue de paysans*³.

1. Publié par le Bayerischer Schulbuch-Verlag, Munich, 1953, in-fol., 44 planches, un index et un volume intitulé *Erläuterungen*, in-fol., 123 p.

2. Dans les *Publications de la Faculté des Lettres d'Alger*. Paris, Les Belles-Lettres, 1951, in-8°, 211 p.

3. *Revue des Études latines*, XXXII, 1954, p. 162-174.

3. LE LIVRE ET L'ÉCRITURE. — Frédéric G. KENYON donne la deuxième édition d'un petit ouvrage publié en 1932, qui abonde en observations de haute portée¹. L'édition de 1932 étudiait déjà la forme hybride du *codex* de papyrus qui venait d'apparaître dans les papyrus Chester Beatty. C'est dommage que la nouvelle édition n'ait pu utiliser les manuscrits de la mer Morte et la bibliothèque gnostique de Haute-Égypte. L'auteur a révisé les listes de manuscrits qui permettent de déterminer quels auteurs grecs étaient les plus lus : Homère et Démosthène étaient bien plus lus qu'Hérodote et Aristote, et ce choix est significatif. On placera ce livre à côté de celui de A. Dain sur *Les manuscrits*.

C'est une vraie révolution qui vient de s'accomplir dans l'histoire de l'écriture. Il y avait des cloisons étanches entre l'étude des textes sur pierre, sur papyrus ou parchemin. Une école de travailleurs français nous invite à les abattre. Le chef-d'œuvre de cette école est la *Paléographie romaine*, publiée par J. MALLON en 1952², qui nous donne une vue d'ensemble de l'évolution de l'écriture romaine, quelle que soit la nature du support. L'épigraphie doit réviser ses critères. Il est bien probable que le graveur qui creusait ses lettres en majuscules recopiait un texte qu'on lui avait fourni sur un papyrus écrit en cursive. Par conséquent, les erreurs qu'il commettait doivent s'expliquer souvent par une faute de lecture du texte cursif.

4. ÉPIGRAPHIE. — Pour connaître l'état actuel des découvertes et des publications dans les pays méditerranéens, le mieux sera de consulter les *Actes du 2^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine* (Paris, 1952), publiés en 1953. Prenant la suite d'Arangio-Ruiz et Luzzatto, Alvaro d'Ors donne un compte rendu des publications d'inscriptions juridiques jusqu'en 1953³.

R. BLOCH a donné à la collection *Que sais-je?*, en 1952, un petit manuel d'initiation à l'*Épigraphie latine*. Une *Étude sur l'épigraphie latine*, qui essaie de fixer des règles nouvelles et plus précises, a été publiée par Hilding THYLANDER d'après les inscriptions d'Ostie et de Porto⁴.

Nous rencontrerons chemin faisant les textes les plus importants. Signalons ici la publication par J. CARCOPINO d'un mémoire sur le carré magique, étrange rébus où se retrouvent déguisés les mots *Pater Noster*, l'A et l'O. L'auteur pense qu'il fut inventé en Gaule au temps de saint Irénée : thèse audacieuse qui se heurte au fait que le carré magique avait été inscrit sur les murs de Pompéi dès avant la catastrophe. La signification chrétienne du rébus demeure contestée⁵.

1. *Books and Readers in Ancient Greece and Rome*. Oxford, Clarendon Press, 1951, in-12, 133 p. — Cf. Roger A. PACK, *The Greek and Latin literary texts from Graeco-Roman Egypt*. Ann Arbor, 1952.

2. Dans la collection « *Scripturae monumenta et studia* ». Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1952, in-fol., 188 p., 32 pl.

3. Dans les *Studia et documenta historiae et juris*, XX, 1954, p. 403-486.

4. Dans les *Acta instituti regni Sueciae*, V, 1952.

5. *Études d'histoire chrétienne*. Paris, 1953, in-8°, 286 p. Cf., du même auteur, Encore le carré magique, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1955, p. 500.

5. NUMISMATIQUE. — Un état des questions principales est donné par les *Rapports* et les *Actes* du Congrès international de numismatique de 1953¹. R. A. G. CARSON y a résumé les travaux de 1936 à 1952. D'autre part, une bibliographie choisie a été donnée par Ph. GRIERSON, depuis les origines de la monnaie ; il y est traité aussi de la numismatique celtique et des royaumes barbares². Le même savant a publié une leçon inaugurale sous le titre *Numismatics and History*³. Il y étudie, en particulier, le problème de la continuité de l'Antiquité au Moyen Age : contre Pirenne et Dopsch, il estime qu'il y eut au v^e siècle un effondrement des monnaies divisionnaires d'argent et de bronze, que l'économie des grands domaines rendait inutiles, tandis que la monnaie d'or durait pour les riches. (J'ai déjà présenté une observation analogue pour le iv^e siècle.)

Pour la monnaie républicaine, la publication de E. A. SYDENHAM, *The Coinage of the Roman Republic*, 1952, marque une date capitale.

Cependant, le problème des origines de la monnaie romaine, depuis les travaux de H. Mattingly et Robinson, demeure controversé. M^{me} L. BREGLIA maintient la position conservatrice⁴. E. CAVAGNAC se rallie à Mattingly, sauf corrections⁵. On annonce un livre de Rudi THOMSEN, dont la position médiatrice est bien tentante⁶ : le denier n'est pas la monnaie de 269 (M^{me} Breglia) ni une monnaie de consolidation de 187 (Mattingly), mais une monnaie de dévaluation du lendemain de Cannes.

D'importance exceptionnelle est l'ouvrage de Karl PINK sur *Les triumvirs monétaires*⁷. D'après l'étude de l'importance des émissions, il essaie de reconstituer les instructions qui furent données aux triumvirs par les questeurs à l'occasion de chaque frappe. C'est toute la politique monétaire sénatoriale qui se trouve ainsi évoquée. Quant au mécanisme même du fonctionnement de la commission triumvirale, il n'apparaît pas nettement ; l'office ne fut pas, d'abord, permanent. Pourquoi ne pas supposer un roulement à l'intérieur de la commission, comme pour les triumvirs agraires ? En tout cas, il sera bon de ne plus écrire l'histoire républicaine sans garder sous les yeux ce très précieux catalogue des émissions monétaires.

1. Le tome I (*Rapports*) a été publié en 1953, le tome II (*Actes*) en 1957. Édité par le Comité international des Sciences historiques, en dépôt à la Bibliothèque nationale.

2. *Coins and Medals, a Select Bibliography*. Londres, George Philip, 1954, in-12, 88 p., publié pour The Historical Association dans la collection « Helps for Students of History », n° 56.

3. *Numismatics and History*, publié pour The Historical Association dans les « General Series », G. 19. Londres, George Philip, 1951, in-12, 18 p.

4. *La prima fase della coniazione romana dell'argento*, dans la « Collezione di Studi numismatici », III. Rome, 1952.

5. Les débuts du monnayage romain, dans la *Revue des Études latines*, XXXI, 1953, p. 107.

6. The chronology of early Roman coinage reconsidered, dans les *Actes du Congrès de 1953*, p. 193-212.

7. *The Triumviri Monetales and the Structure of the Coinage of the Roman Republic*, dans « Numismatic Studies », 7. New-York, American Numismatic Society, 1952, in-4°, 78 p.

L'ouvrage de Michael GRANT sur la monnaie impériale¹ ne s'adresse pas seulement aux spécialistes. L'auteur illustre l'histoire de la monnaie par quatre-vingt-huit exemplaires reproduits et commentés. Ce sont d'abord les innovations de la fin de la République, puis l'effort d'Auguste pour créer une monnaie mondiale. Des problèmes très techniques ne sont pas éludés : recours de César à un alliage de cuivre et zinc (orichalque) qui avait l'aspect de l'or, réseau des ateliers provinciaux, signification des contremarques. Naturellement, nous serons attentifs à la réaffirmation de la théorie de M. Grant selon laquelle la légende *C. A.* des monnaies d'Asie signifierait *Caesaris auctoritate* (p. 66) ; mais nous comprendrions plutôt *Commune Asiae*. Un très grand développement est donné à l'étude de la dévaluation, expliquée, naturellement, par le déséquilibre du budget et par la guerre. Il s'agit donc dans ce livre d'un choix de thèmes qui met parfaitement au courant de l'état actuel des problèmes, et on ne peut guère trouver d'introduction meilleure.

C'est également aux historiens que s'adresse le livre de C. H. V. SUTHERLAND sur la monnaie des empereurs julio-claudiens. Pour chaque règne, la politique est étudiée sur un plan annalistique, parallèlement avec les types des émissions. Les images monétaires étant considérées comme le plus efficace instrument de propagande, on comprend ainsi le sens des consignes que les empereurs donnaient aux ateliers monétaires. L'histoire des règnes en sort renouvelée dans une certaine mesure. On sera frappé aussi de l'extrême inégalité dans l'importance des émissions, sur laquelle K. Pink attirait tout à l'heure notre attention pour l'époque républicaine. Un appendice donne un tableau complet des différentes dénominations en usage au cours de cette période².

Pour l'histoire de la dévaluation des monnaies romaines, Julien GUEY vient de nous révéler un fait très grave³ : en 194/5, au cours de la guerre d'Orient, Septime-Sévère a dévalué le denier d'un tiers ; le denier n'a plus compté que 475/1000 d'argent au lieu de 710/1000, c'est-à-dire que 3 deniers ont désormais renfermé autant d'argent que 2 anciens. Sur ce palier la stabilité fut ensuite rigoureuse.

La crise de la fin du III^e siècle a donné lieu à de nombreux travaux, depuis les recherches mémorables du regretté Le Gentilhomme. Ne citons que le mémoire de MATTINGLY sur la situation monétaire de 270 à 296⁴.

Dans la publication monumentale *The Roman Imperial Coinage*, J. W. E. PEARCE a publié le tome IX, consacré à la période de 364 à 395. Nous

1. *Roman Imperial Money*. Londres, Nelson, 1954, in-8°, 325 p. 40 pl.

2. *Coinage in Roman Imperial Policy*, 31 *B. C.-A. D.* 68. Londres, Methuen, 1951, in-8°, 220 p., 17 pl.

3. Dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1952-1953, p. 89.

4. *The Clash of the Coinages* circa 270-294, dans les *Studies* offerts à A. C. Johnson (1951), p. 275-290.

n'avons pas reçu l'ouvrage de Patrik BRAUN, *The Constantinian Coinage of Arelate* (Helsinki, 1953)¹.

Aux deux séries de monnaies ou médaillons palens qu'il avait étudiées (monnaies d'Isis et contorniates) A. ALFÖLDI a joint une troisième série, les petites monnaies au type de l'ânesse; elles devaient servir de cadeaux vers la fin du règne d'Honorius et leur signification est antichrétienne². Pour les contorniates, on devra tenir compte de l'importante étude de S. MAZZARINO, *La propaganda senatoriale nel tardo Impero*³, qui pense que l'émission de ces pièces est bien sénatoriale, mais qu'elle n'est pas nécessairement palenne.

Dans les *Museum Notes VII*⁴, nous retenons surtout : une excellente étude d'une monnaie de Cléopâtre par Th. V. BUTTREY (Thea Neotera signifie la nouvelle princesse qui porte le surnom de Thea), une enquête de Howard L. ADELSON sur la composition de l'alliage des pièces de bronze sous le Bas-Empire (l'argent est devenu si précieux que les monnaies divisionnaires n'en conservent plus aucune trace).

Rangeons ici une très technique étude d'Earle R. CALEY sur *La composition chimique des monnaies parthes*⁵. Cette recherche, réalisée pour la première fois, et avec une méthode très scrupuleuse, révèle aux historiens la dévaluation des monnaies d'argent qui eut lieu sous Orode, dans la période 57-37, et qui fut réalisée en mêlant à l'argent 40 % de bronze.

ARCHÉOLOGIE. — L'archéologie est devenue « le carrefour des sciences historiques et des sciences de la nature »; elle a appris à retrouver, grâce à des techniques nouvelles, les traces presque insaisissables du passé, et elle s'est séparée de l'histoire de l'art. C'est ce qu'explique parfaitement le petit livre de S. J. DE LAET, *L'archéologie et ses problèmes*, qui traite aussi du statut juridique des fouilles. Si rapides sont les progrès que l'auteur n'a pas eu à étudier encore la découverte des centuriations romaines par la photo aérienne⁶.

Nous ne pouvons songer à énumérer tous les catalogues qui nous intéressent, portraits romano-égyptiens du Louvre, figurines de terre cuite, portraits du Museo Nazionale de Rome, antiquités de la Villa Médicis, bijoux antiques⁷.

1. Sur cette étude, J. LAFAURIE, dans le *Bulletin de la Société française de Numismatique*, juillet 1954, p. 292.

2. Asina, eine dritte Gruppe heidnischer Neujahrsmünzen im spätantiken Rom, dans les *Schweizer Münzblätter*, II, 1951, fasc. 7.

3. Dans la revue *Doza*, 1951, p. 121.

4. *Museum Notes VII*, publiés par The American Numismatic Society. New-York, 1954, in-8°, 217 p.

5. *Chemical Composition of Parthian Coins*, dans les « Numismatic Notes and Monographs », n° 129, publiés par The American Numismatic Society. New-York, 1955, in-8°, 104 p.

6. Dans la collection « Latomus », XVI, 1954, 2^e édition d'un essai paru en flamand dès 1950.

7. E. COCHE DE LA FERTÉ, *Les portraits romano-égyptiens du Louvre; contribution à l'étude de la peinture dans l'Antiquité* (Paris, 1951); — *Catalogue de la collection Warocqué à Marimont*, par LÉVÊQUE, RENARD, M^{me} FAIDER-FEYTHMANS (Bruxelles, 1952); — *Antichisti di*

— et pas davantage les très belles publications de peintures antiques¹.

Je dois me tenir aux livres essentiels. G. MORETTI a donné une publication somptueuse de l'*Ara Pacis Augustae* (1952). M^{me} Gerda BRUNS, en imaginant que le Grand Camée de France avait été regravé et transformé au temps de Catherine de Médicis², a soulevé une tempête.

Une nouvelle édition des reliefs de la *Colonne de Marc-Aurèle* a été rendue possible par les travaux exécutés pour sauver ce monument. Elle est due à la collaboration de plusieurs savants. C. CAPRINO retrace sommairement le cadre historique; A. M. COLINI discute de la date de l'exécution, qu'il rejette, sans preuves décisives, après la mort du prince; G. GATTI reconstitue, d'après ses études originales, l'exacte topographie de cette région de la Via Lata. L'étude de M. PALLOTTINO sur le style est très fouillée, mais sa conclusion, selon laquelle il s'agirait d'une résurgence d'art populaire italique, est contestable; la source me paraît hellénique et savante. Le travail de P. ROMANELLI sur les armes des soldats demeure un peu théorique. Mais ne soyons pas ingrats pour cet excellent instrument de travail³.

La découverte d'un trésor d'objets décoratifs à Straubing (1950) est la plus importante qu'on ait faite depuis celle du trésor d'Hildesheim (1868). Il faut remercier J. KEIM et H. KLUMBACH d'en avoir assuré une publication préliminaire si prompte⁴. Les objets étaient dans un coffre de cuivre près d'une villa romaine et doivent avoir été enfouis au cours des invasions: masques de bronze, dont plusieurs ont des traits féminins, jambières, plaques décorées pour têtes de chevaux, statuettes. Ce sont surtout des pièces d'apparat pour les fêtes militaires.

Un opuscule de Ludwig BUDDE nous apprend à distinguer *Les portraits de jeunesse de Caracalla et de Géta*⁵. Nous ne pouvons songer à énumérer les études de détail qui ont renouvelé notre connaissance du portrait romain au III^e siècle.

Pour le Bas-Empire, les recherches sont actives, aussi bien pour les palais, tels que celui de Thessalonique, exploré par E. DYGGVE après Hébrard⁶,

villa Medici, par Cagiano DI AZEVEDO (Rome, 1951); — *Museo Nazionale romano, i ritratti*, par M^{me} Bianca Maria FELLETTI (Rome, 1953); — *Collection Hélène Stathatos, Les bijoux antiques*, par P. AMANDRY (Strasbourg, 1953).

1. Dans la collection « Skira », M. Pallottino pour la peinture étrusque (1952), Maiuri pour la peinture romaine (1950), Grabar pour la peinture byzantine (1954).

2. Dans les *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts*, 1953, p. 71. Mémoire contredit par J. BABELON, dans *Archäologische Anzeiger*, 1954, p. 251.

3. Dans la collection « Studi e Materiali del Museo dell'Impero romano », n. 5, *La colonna di Marco Aurelio*, par C. CAPRINO, A. M. COLINI, G. GATTI, M. PALLOTTINO, P. ROMANELLI. Roma, L'Erma di Bretschneider, 1955, in-4°, 322 p.

4. Der römische Schatzfund von Straubing, dans les *Münchener Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte*, III, 1951.

5. *Jugendbildnisse des Caracalla und Geta*, dans la collection « Orbis Antiquus », 5. Münster, 1951.

6. Recherches sur le palais impérial de Thessalonique, dans les *Studia Orientalia* offerts à J. Pedersen, 1953, p. 59.

les villas, telles que celle de *Piazza Armerina*, en Sicile, dont la date exacte (époque constantinienne ou époque théodosienne) demeure objet de discussion¹, que pour les arts mineurs, la lipsanothèque de Brescia, ramenée par R. DELBRUCK à l'époque constantinienne², ou la décoration des manuscrits. Nous n'insisterons que sur l'étude de H. STERN à propos du *Calendrier de 354*³. Il s'agit d'un manuscrit insigne qui, malheureusement, n'est connu que par les copies, exécutées aux XVI^e et XVII^e siècles, d'un archétype carolingien. Ce manuscrit renfermait un calendrier païen, auquel étaient annexées des pièces officielles, issues des bureaux de la préfecture urbaine et des archives ecclésiastiques. La très curieuse illustration n'avait pas été étudiée depuis Strzygowski. M. Stern commente successivement la signification religieuse du calendrier, les thèmes de l'illustration, leur style. La difficulté vient d'abord de ce que nous ne possédons pas le livre même de 354, et la tâche du commentateur est donc d'en restituer l'aspect. Ce livre lui-même devait s'inspirer d'illustrations plus anciennes ; M. Stern admet que le modèle peut dater de 325 environ. Le calendrier a une signification astrologique et certaines indications sont d'origine babylonienne. Les images qui illustrent les fêtes attestent leur vitalité, et cela est d'autant plus singulier que le destinataire du livre était un chrétien. La persistance du culte impérial est attestée par le très grand nombre des jeux. Pour l'étude iconographique des thèmes de l'art du Bas-Empire, l'ouvrage sera indispensable, aussi bien que pour comprendre ce curieux moment où rites païens et chrétiens voisinaient au sein des mêmes familles de Rome.

A. PIGANIOL,

Professeur honoraire au Collège de France.

(Sera continué.)

1. G. V. GENTILI, *La villa romana di Piazza Armerina*, dans la collection des « Itinerari, Musei e Monumenti d'Italia », n. 87. Rome, 1951.

2. Dans la collection « Theophaneia, Beiträge zur Religions- und Kulturgeschichte des Altertums », VII. Bonn, 1952.

3. Le calendrier de 354 ; étude sur son texte et sur ses illustrations, dans la *Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'Archéologie de Beyrouth*, t. LV. Paris, Geuthner, 1953, in-4°, 421 p., 61 pl.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

- I. — L.-N. MALCLÈS. *La Bibliographie*. Paris, P. U. F., 1956 ; 136 pages.
(« Que sais-je ? », 708.)
- II. — Günther FRANZ. *Bücherkunde zur Weltgeschichte*. München, V. Oldenbourg ; XXIV-544 pages.
- III. — Westdeutsche Bibliothek. *Bibliographie historischer Zeitschriften, 1939-1951*. Marburg, Otto Rasch, 1954 ; Lief 3, p. 223-366.

I. — En une centaine de pages, M^{lle} Malclès, conservateur à la Bibliothèque de la Sorbonne, a fait tenir une profusion de noms, de titres, de listes même, qui évoque bien la masse de l'imprimé, que la technique bibliographique s'efforce de dominer. Elle nous donne une véritable histoire de cette science et en met l'évolution en relief. Aux premiers siècles de l'imprimerie, la bibliographie est encore compatible — et elle se confond — avec la connaissance des auteurs et des œuvres. Mais la production imprimée est si abondante aujourd'hui que la bibliographie est devenue une technique. Elle doit se borner à donner une nomenclature des livres avec leur signalement extérieur. Tâche à elle seule accablante, puisqu'elle s'étend désormais au dépouillement des articles parus dans les périodiques. L'entreprise individuelle est dépassée, et l'effort collectif se trouve de plus en plus requis.

Les références qui accompagnent tout travail intellectuel relèvent-elles, à proprement parler, de la « bibliographie » ? Nous trouvons mentionné, p. 110-113, l'effort bibliographique des grandes collections de synthèse, bien que, comme l'auteur le reconnaît (p. 11), l'appareil bibliographique donné à l'appui d'un ouvrage ne saurait revêtir un caractère systématique. Ce petit livre, neuf et utile, nous apporte ainsi plus que nous n'attendions, et la richesse d'information qu'il nous dispense aurait justifié la rédaction d'un index.

II. — Ce n'est pas un mince propos que de dresser une bibliographie de l'histoire universelle de la fin de l'Empire romain aux temps présents. Vingt et un spécialistes, sous la direction de Günther Franz, l'historien de Marbourg, ont mené à bien cette entreprise qui s'étend, comme l'exigeait son programme, jusqu'aux pays, aux continents, qui sortent de notre horizon familier. Conçu comme le pendant pour l'histoire générale de ce que le *Dahlmann-Waitz* a réalisé pour l'histoire de l'Allemagne, l'ouvrage bénéficie de la même présentation typographique. Des dispositions spéciales mettent l'accent sur les titres essentiels ; une appréciation en italique souligne en quelques mots ceux qui présentent un intérêt exceptionnel ; l'astérisque signale l'étendue de l'apport bibliographique. Le choix strict n'exclut pas la mention des articles de revue notables (tout spécialement dans le chapitre : Grande-Bretagne de Kienast et Treue). Ajoutons qu'un des mérites de cette bibliographie est de mentionner les périodiques dont la collection s'avère essentielle, même ceux relatifs à l'histoire locale.

III. — L'importance des périodiques historiques, sur le plan de la recherche, qui a justifié en 1939 la publication du *Caron et Jaryc, World list of historical periodicals and bibliographies*, appelait, depuis les bouleversements de la dernière guerre mondiale, la préparation d'un nouveau répertoire, au fait des changements intervenus. Sous le titre de *Bibliographie historischer Zeitschriften, 1939-1951*, la *Westdeutsche Bibliothek* de Marbourg a répondu à ce besoin. Au classement alphabétique de Caron et Jaryc, elle a substitué le classement géographique. Si l'éditeur scientifique des revues n'est pas mentionné, les tomes parus sont, par contre, énumérés avec une minutie où l'on salue l'œuvre de bibliothécaires. Une table alphabétique par titre termine l'ouvrage ; le lecteur français regrettera que le classement le plus simple au premier mot du titre n'ait pas été adopté. Le présent fascicule intéresse les Pays scandinaves, l'Europe orientale et l'U. R. S. S. (y compris l'Asie centrale). Le premier concernait l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse ; le deuxième, l'Europe occidentale. Il n'est pas prévu jusqu'à présent de compléter ce précieux instrument bibliographique.

Germain CALMETTE.

Roland CRAHAY. *La littérature oraculaire chez Hérodote*. Paris, Les Belles-Lettres, 1956 ; in-8°, XIV-368 pages. Prix : 1.000 fr.

Cette très diligente et pénétrante enquête a pour objet et résultat de bien déterminer le rôle des oracles dans la vie du monde grec au ^ve siècle, de nous renseigner fort exactement sur les sources d'Hérodote et de discerner dans un grand nombre de prétendus oracles l'un des instruments de propagande qui furent le plus employés et le plus efficaces à cette époque.

La première partie du livre examine les caractères généraux de la littérature oraculaire. L'auteur montre que l'oracle est essentiellement une production littéraire, soumise à certaines lois et traditions et visant un but fort précis ; parfois, il est vrai, le rappel d'un oracle n'est destiné qu'à rendre l'exposé plus dramatique ; mais, le plus souvent, c'est de l'intérêt, de l'ambition ou du prestige d'un individu ou d'un groupe qu'il s'agit.

Beaucoup plus développée, la deuxième partie traite des oracles chez Hérodote. Delphes tient en ce domaine une place prépondérante, mais non exclusive. M. Crahay étudie d'abord le rôle religieux des sièges divinatoires, rôle qui intéresse maints aspects de l'activité religieuse (désignation de cultes ; prescriptions rituelles, etc.) et fut à la fois très disparate et dénué de puissance créatrice ; les sanctuaires répugnaient même aux projets d'innovation cultuelle et ne songeaient guère qu'à sauvegarder leur prestige et à triompher de leurs rivaux. L'action des oracles fut-elle plus considérable dans la colonisation ? L'auteur n'accepte pas sur ce point les jugements élogieux de la plupart des historiens modernes. Il constate qu'Hérodote signale fort peu d'« oracles de colonisation » ; puis, étudiant minutieusement le long récit consacré à Cyrène par l'historien, il montre que ce dernier s'est borné à consulter une chronique locale fort hostile aux Battiades et leur attribuant la coopération des Cyrénéens eux-mêmes avec l'envahisseur perse : les oracles mentionnés par Hérodote ont été forgés après coup pour donner à ces accusations une justification religieuse ; Delphes ne désavouera pas ces « prophéties », qui attiraient tant de pèlerins vers son sanctuaire. Dans l'ensemble, les rares et maigres indications fournies à cet égard par Hérodote ne nous permettent pas d'assigner à l'oracle delphique un rôle d'initiateur dans la colonisation grecque.

Examinaat les rapports des oracles avec la politique de Lacédémone, M. Crahay s'occupe surtout de l'activité de Cléomène I^{er}. Aussi dénué de scrupules que de modération, ce prince usa largement des oracles en faveur de ses projets ; c'est ainsi que dans les *Antiquités de Sparte*, ouvrage destiné à propager l'idée de la primauté de Lacédémone et celle de la supériorité du *génos* royal des Agides, il se servit d'un oracle d'Apollon. Blâmé d'avoir épargné Argos vaincue, il invoqua deux oracles, l'un ayant prescrit de se borner à vaincre les Argiens, l'autre laissant entendre que l'on pouvait encore compléter ce succès. Cet habile « virtuose de la politique oraculaire », comme le qualifie très heureusement M. Crahay, recourut également à Delphes dans sa campagne de 511-510 contre Hippias et dans son conflit avec Démaratos (mais, cette fois, il fut « démasqué »). Qui eut-il pour collaborateurs dans toutes ces affaires ? Peut-être les deux « Pythiens », ses commensaux. Ces intrigues de Cléomène eurent pour effet de répandre l'idée, fausse ou très exagérée, d'interventions répétées de la Pythie dans les affaires importantes de la Grèce d'Europe et d'Asie, interventions délibérément favorables à Sparte ou à la Perse et hostiles à la tyrannie : en réalité, cette Pythie constamment « interventionniste », laconophile, persophile et ennemie des tyrans, « c'est une création de Cléomène ».

Les longs récits d'Hérodote sur les monarques orientaux (Mermnades, Achéménides, etc.) signalent aussi nombre d'oracles, généralement fort sévères pour l'orgueil et l'aveuglement de ces princes : c'est que l'oracle était une des armes auxquelles recouraient les adversaires du despotisme royal. Plus âpre encore est l'hostilité dont témoignent les exposés que consacre l'historien aux tyrans grecs ; la fiction y occupe naturellement une place importante : tel est le cas, surtout, de l'histoire de Polycrate de Samos, véritable « conte du méchant tyran, puni par où il a péché ». Mais les tyrans n'étaient pas moins enclins que leurs ennemis à se servir des oracles ; les Pisistratides en usèrent contre Corinthe, qui s'était opposée à la restauration d'Hippias : tout comme Cléomène, ils excellaient à employer des oracles, dont les munissaient « d'habiles faussaires », et les « républicains » retournaient contre eux cette arme de propagande. Les riches *géné* d'Athènes, eux aussi, recoururent souvent aux oracles ; ces derniers jouèrent un rôle important, notamment, dans l'histoire des Philaïdes, en particulier lors du procès de Miltiade II (489). Les Alcéméonides, ayant rendu de très grands services au sanctuaire de Delphes, n'eurent pas besoin de corrompre l'oracle d'Apollon : pour combattre les Pisistratides, il leur suffit de mettre à contribution les nombreux libelles antityranniques du VI^e siècle, libelles tout « farcis d'oracles supposés » ; ils ne réfutèrent même pas l'accusation — lancée contre eux par Cléomène — d'avoir acheté l'oracle delphique, parce qu'une telle accusation les désignait comme des favoris d'Apollon.

Hérodote donne, enfin, une place fort étendue aux oracles dans le récit de la seconde guerre médique. M. Crahay combat très judicieusement l'opinion selon laquelle la Pythie soutint la cause des Barbares : en fait, il n'y eut guère d'oracles favorables aux Perses, et les prédictions philhelléniques ne furent pas moins nombreuses. Les oracles « inquiétants » pour Athènes — dans la mesure où ils sont authentiques — ne démontrent nullement, que la Pythie ait voulu seconder l'invasion perse : en fait, ce furent de simples « avertissements », des « manœuvres de circonstance », destinées à persuader les Athéniens de résister uniquement sur mer, suivant les conseils de Thémistocle. Sparte également mania l'arme oracu-

laire : après le désastre des Thermopyles, ou après la victoire finale, elle forgea des oracles pour embellir le rôle de Léonidas, en le représentant comme un volontaire et glorieux sacrifice. Certains « neutres », eux aussi, firent grand usage des oracles : vers 450, Argos, désirant conclure une trêve avec Lacédémone, inventa un oracle destiné à justifier son attitude équivoque pendant la guerre médique ; également soucieux d'excuser leur neutralité, les Crétois invoquèrent un oracle qui, dit fort bien l'auteur, « mobilisait le mythe au profit de la politique ». Quant aux Corcyréens et à Gélon de Syracuse, ils s'abstinrent de recourir à des oracles. Reste le cas du sanctuaire même de Delphes : jamais les Grecs ne devaient l'accuser de persophilie ; ils l'ont même comblé d'offrandes après leur victoire, ce qu'ils n'eussent pas fait s'il avait ouvertement pactisé avec les Barbares. Bref, durant la seconde guerre médique, ou peu après, furent rendus nombre d'oracles, de provenances fort diverses : superstitions populaires ; oracles de propagande au cours des hostilités, soit pour faire accepter du peuple une certaine stratégie, soit pour impressionner l'opinion de telle cité ; ce n'étaient pas là des prédictions *ex eventu* ; mais on a pu en retoucher le texte après la victoire ; il y eut aussi les oracles forgés par gloriole après l'écrasement de l'envahisseur et les oracles, assez tardifs, invoqués par des États neutres. Aucun Grec, enfin, n'eût songé à blâmer la neutralité, toute naturelle, observée par le sacerdoce delphique.

En résumé, Hérodote signale une foule d'oracles, dont la plupart sont « politiques » et à l'élaboration desquels Delphes n'eut, en général, aucune part active ; quand on ne les a pas « extorqués » aux prêtres, ils ont été « supposés » par leurs bénéficiaires. Dans l'ensemble, ce sont des faux très bien rédigés, solidement rattachés à leur contexte et témoignant de mûres réflexions chez leurs inspireurs, tant collectifs qu'individuels. Toute cette propagande, d'ailleurs, ne servait pas seulement les ambitions ou les intérêts des cités, des partis politiques ou de tel et tel personnage, mais aussi le prestige du vénéré sanctuaire apollinien. Hérodote fut-il dupe de ces intrigues ? Peut-être ; mais il est impossible de dire jusqu'à quel point.

Deux bons indices et une bibliographie, où sont mentionnés les textes, les travaux spéciaux consacrés à Hérodote, une partie des « ouvrages généraux d'histoire grecque » et nombre d'études sur la divination et les oracles, faciliteront la consultation du remarquable livre de M. Crahay¹.

Paul Cloché.

Victor EHRENBURG. *Sophokles und Perikles*. Munich, Beck, 1956 ; in-8°, x-218 pages, 1 pl. h. t.

M. Ehrenberg publie sous ce titre l'édition allemande, et améliorée, d'un ouvrage

1. Ajoutons à cette analyse quelques observations de détail. P. xii : la liste des « ouvrages généraux d'histoire grecque » semble un peu courte. — P. 270 : a-t-on bien le droit de qualifier d'« aventurier... sans doute génial » le vainqueur de Marathon ? — P. 277 : n'est-il pas excessif de voir en Cimon, très bon stratège, à coup sûr, mais politique assez médiocre, « un des plus grands hommes d'Athènes » ? — P. 278 : M. Crahay fait très justement observer que, dans son chapitre sur les ascendants de Périclès (VI, 131), Hérodote « parle peu de Xanthippe » ; mais il n'eût peut-être pas été inutile d'ajouter que l'historien s'étendra longuement (IX, 113-114, 116, 119) sur le rôle joué par ce personnage dans les opérations capitales du siège de Sestos, dont la chute ouvrit l'ère de l'expansion athénienne vers l'Asie (voir notre étude sur *La démocratie athénienne*, p. 53-54).

qu'il a fait paraître en anglais il y a trois ans (la traduction est due à M^{me} Ehrenberg). Après une très nette définition des rapports de l'histoire avec la tragédie grecque, grande éducatrice des esprits et des cœurs, l'auteur traite des différences qui séparèrent les conceptions respectives de Sophocle et de Périclès. Il compare ainsi le passage d'*Antigone* sur les « lois non écrites » et l'allusion faite à ces lois par Périclès dans l'oraison funèbre que lui attribue Thucydide : suivant le pieux Sophocle, ce sont des lois « divines », que l'homme doit rigoureusement observer, sans tenir le moindre compte des décisions d'origine politique ; selon Périclès, ces lois ne possèdent aucun caractère religieux et n'ont d'autre valeur que celle d'un « code moral », tacitement reconnu par la conscience universelle : bref, c'est à des idées foncièrement distinctes que le poète et l'homme d'État ont appliqué la même expression. L'orateur athénien peut même être rapproché de Créon et d'Édipe, dont le pouvoir absolu exige une docilité parfaite ; la situation du démocrate Périclès ressemble beaucoup à celle de ces princes, les votes répétés de l'assemblée populaire l'ayant armé d'une puissance quasi royale et fort durable : puissance essentiellement « laïque », d'ailleurs, ne s'appuyant sur aucune croyance religieuse et insistant à son bénéficiaire une superbe assurance (celle-là même dont témoignent Édipe et Créon).

Si l'auteur d'*Antigone* a fidèlement servi, comme stratège et président des hellénistes, l'empire créé par Cimon et agrandi par Périclès, une différence profonde n'en régnait pas moins entre les conceptions de ce dernier et celles du poète sur le monde et l'humanité. D'accord avec le mouvement intellectuel de son siècle, Périclès attachait une importance capitale aux sentiments et aux volontés de l'être humain ; Sophocle, lui, s'inspirait avant tout de la tradition religieuse, qui ignorait ou combattait le rationalisme et suivant laquelle le gouvernement de l'univers n'appartenait qu'aux dieux. C'est du côté de ces derniers que s'était rangé le poète, tandis que Périclès, gagné aux idées des philosophes, soutenait la cause du « progrès » contre celle de la « conservation », défendue par Sophocle. L'une et l'autre attitude étaient d'ailleurs très justifiables : si l'on avait certainement le droit d'approuver et de seconder les forces nouvelles — qui ne frayaient pas seulement les voies à un Cléon et à un Alcibiade, mais aussi à un Socrate et à un Platon —, on n'était pas moins fondé à lutter contre un mouvement susceptible d'entraîner une dislocation sociale.

On ne peut qu'adhérer, selon nous, à l'ensemble des conclusions fort solides et pénétrantes de M. Ehrenberg ; nous ne croyons pas interdit, cependant, d'accompagner de certaines réserves une telle adhésion. P. 193 : il n'est nullement assuré que Périclès ait été l'instigateur de l'expédition athénienne d'Égypte, ou même qu'il l'ait totalement approuvée (cf. P. Cloché, *La démocratie athénienne*, p. 76). — P. 155, n. 1 : « Le livre sur lui (Périclès) », dit l'auteur, « n'est pas encore écrit » ; on a pu relever maintes insuffisances, à coup sûr, dans des ouvrages comme ceux de H. Willrich et L. Homo (sur ce dernier, voir *Les Études classiques*, 1955, p. 105-107) ; mais M. Ehrenberg rend-il pleine justice à la très belle et précieuse étude publiée en 1944 par le regretté De Sanctis ? — On a le droit d'être un peu surpris du rapprochement institué (p. 204) entre Cléon et Alcibiade. Au premier, il est vrai, la culture, la finesse, le sens de l'équité (peut-être aussi la simple probité) firent cruellement défaut ; mais son patriotisme et, à certains égards, sa compétence sont indéniables. Le second fut surtout un aventurier sans convictions ni scrupules, abusivement qualifié d'« homme de grande classe » (cf. Hatzfeld, *Alcibiade*, p. x), et

qui n'a même pas été « un politicien de grande classe » (*Ibid.*, p. 353), capable de mener à bien toutes ses entreprises, menues ou vastes (cf. *La démocratie athénienne*, p. 150-151, 159, 164, 187, 195, etc.),

Paul Glocné.

A. W. GOMME. *A historical commentary on Thucydides*. Vol. II-III : *The ten years' war* : books II-III ; IV-V, 24. Oxford, Clarendon Press, 1956 ; in-8°, xi-748 pages, 10 plans et cartes. Prix : 84 s. net.

Dans ces deux sections du magistral commentaire consacré par M. Gomme à l'œuvre de Thucydide, on retrouve les éminentes qualités qui distinguaient le premier volume (renfermant une abondante et précieuse introduction et le commentaire du livre I). Les multiples remarques de l'auteur sont le fruit de connaissances fort sûres et précises, d'une réflexion singulièrement pénétrante et de très nombreuses lectures ; M. Gomme excelle à apprécier et, le cas échéant, à compléter ou rectifier maintes opinions et conclusions formulées dans les travaux de ses devanciers : notamment dans l'utile ouvrage de Grundy sur Thucydide et l'histoire de son temps, dans la remarquable thèse de M^{me} de Romilly, dans plusieurs histoires générales de la Grèce (auxquelles il n'eût pas été inutile d'en ajouter d'autres), dans la belle étude de M. Ehrenberg sur Sophocle et Périclès¹, dans la savante enquête de M. Nesselhauf sur l'histoire de la ligue attico-délienne, etc.

Il est naturellement impossible d'analyser, et même de signaler, la majeure partie des très judicieuses observations dont cet important ouvrage est rempli : nous nous bornerons donc à mentionner un certain nombre, fort limité, des commentaires qui nous ont semblé plus particulièrement dignes de retenir l'attention des historiens et propres à seconder leurs recherches.

P. 177 : l'auteur critique l'opinion suivant laquelle les Athéniens de l'époque péricléenne auraient été divisés en deux principaux groupes : les « impérialistes modérés » (également « démocrates modérés »), qui voulaient la guerre contre les seuls Barbares et la paix et le partage de l'hégémonie avec Lacédémone (c'était l'idéal d'un Cimon), et les impérialistes et démocrates « extrêmes », partisans de la guerre contre tout État, mais plus spécialement contre Lacédémone : c'est là une vue bien simpliste. — P. 184-188 : d'intéressantes considérations sont présentées sur les différentes poursuites entamées contre Périclès et ses amis. — P. 189 : M. Gomme souligne fort judicieusement le contraste qui régnait entre les buts extrêmement ambitieux de la politique extérieure de Cimon et les desseins beaucoup plus prudents et plus sûrs de Périclès. — P. 195-196 : selon l'auteur, la célèbre appréciation de Thucydide sur les causes de l'échec subi par Athènes en Sicile (II, 65, 11) n'a pas pour origine le récit que l'historien nous a laissé de l'expédition dans ses livres VI et VII : elle lui est nettement postérieure ; d'après ce récit lui-même, les plans d'Alcibiade ne valaient guère mieux que ceux de Nicias : seul Lamachos avait bien compris la situation militaire. — P. 304-306 : M. Gomme met en bonne lumière l'intérêt que présente le chapitre 38 du livre III touchant l'influence considérable exercée par les sophistes en Attique au temps de l'affaire de Mytilène. — P. 311 : en dépit des réserves exprimées par M^{me} de Romilly (p. 145), l'auteur voit dans certains propos de Cléon sur l'impérialisme (III, 40, 4) un emprunt au

1. Cf. *supra*, p. 346.

langage tenu par Périclès en 430 sur le même sujet (II, 63, 2-3). — P. 469 : commentant l'exposé des événements dont Pylos fut le théâtre en 425, M. Gomme estime, à bon droit, que les préjugés anticléoniens de Thucydide l'ont empêché de bien montrer comment la crainte initiale du « démagogue » s'est assez naturellement transformée en une confiance absolue. — P. 584-587 : l'auteur examine de près la question des responsabilités encourues par Thucydide dans la perte d'Amphipolis : les historiens radicalement hostiles à Cléon, fait-il observer, inclinent à penser que les adversaires de ce personnage ne peuvent avoir jamais failli : Thucydide aurait donc été, en 423, l'innocente victime du démagogue. Telle n'est pas la conclusion de M. Gomme : Thucydide, à son avis, s'est laissé surprendre par la prompte avance de Brasidas, et il a été conscient de son erreur et de sa part de responsabilité. Fait digne de remarque : après la mort de Cléon et la conclusion de la paix, nul Athénien, autant qu'on le sache, pas plus Nicias qu'Alcibiade ou Démosthènes, n'essayera de mettre fin à l'exil du stratège-historien.

Un tableau chronologique des événements, trois indices établis avec le plus grand soin et plusieurs cartes faciliteront grandement l'emploi de cet excellent instrument de travail.

Paul CLOCHÉ.

Paul PETIT. *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV^e siècle après J.-C.* Paris, Geuthner, 1955 ; gr. in-4^o, 446 pages, 3 pl. h. t.

L'auteur de cette excellente étude s'est proposé de replacer Libanius dans le milieu social et politique dont ce brillant sophiste fut l'un des plus notables témoins. Après une très brève introduction, consacrée à la vie et à l'œuvre du personnage, la première partie du livre traite des institutions municipales ; elle examine successivement le personnel curiale, les liturgies, la curie agissant comme « corps constitué », enfin les différentes autorités municipales. Tout le régime a pour fondement l'activité des curiales et, plus spécialement, de leur élite, les *principales*, aptes à neutraliser les *defensores* et les *curatores civitatis*. — Dans une deuxième partie, l'auteur étudie les grands problèmes de la vie municipale : finances, sur lesquelles notre documentation est très indigente ; ravitaillement (il y eut des crises fort aiguës, mais rares, et l'existence même d'Antioche ne fut pas mise en péril) ; jeux et spectacles, financés surtout par les curiales, et pour lesquels se passionne une population dont la paresse intellectuelle écœure l'élite de la cité ; services d'État (impôts, transports en commun), moins onéreux que les liturgies, mais rendus fort pénibles par le travail et les responsabilités qui en découlent et par la surveillance à laquelle on les soumet. — La troisième partie a pour objet l'examen des problèmes impériaux dans la vie municipale d'Antioche ; ici, la ville est étudiée en tant que fraction de l'empire ; elle y tient une place fort importante, notamment au point de vue militaire, à cause du voisinage alarmant des Perses, souvent mentionnés par Libanius, qui ne croit pas au mythe du « bon Barbare ». En revanche, Antioche n'a été que médiocrement troublée par les dissensions religieuses, alors si fréquentes dans le monde gréco-romain. — La quatrième partie a pour thème la vie politique. Foncièrement « honnête et modéré », le peuple d'Antioche se laisse trop souvent exciter par une violente minorité d'apatrides, qui mettent à profit les crises de ravitaillement ou les maladroites des autorités. Qui administre la ville ? Des fonctionnaires, dont Libanius dénonce à maintes reprises la brutalité et la

corruption, et la curie. Finalement, cette dernière se montre incapable d'entraver les progrès du despotisme « totalitaire » et se résigne à une véritable « démission politique ». — Enfin, dans une cinquième partie du livre (*Société et Cité*), M. Petit insiste sur la prospérité économique d'Antioche et de ses campagnes. En revanche, l'inégalité grandit entre les curiales, et leur esprit civique va s'affaiblissant ; les *principales* subissent de plus en plus l'influence d'une administration envahissante, dont les fonctions séduisent même nombre d'entre eux. Néanmoins, la vieille culture hellénique dont certains hauts fonctionnaires ont bénéficié atténue encore dans quelque mesure les abus du totalitarisme.

Une brève et dense conclusion met en fort bonne lumière les traits dominants de la vie d'Antioche au IV^e siècle, telle que la décrivent les textes, incomplets et souvent partiels, de Libanius, confrontés avec les documents juridiques et littéraires de l'époque. La personnalité même de Libanius offre à cet égard un vif intérêt : malmené par certains historiens modernes, qualifié de « sophiste verbeux » ou de grand propriétaire farci de préjugés et égoïste, cet écrivain est du moins loué par M. Piganiol du beau courage qu'il manifesta en flétrissant les vices de l'administration impériale. Le fait est que Libanius fut avant tout « un bourgeois d'Antioche », doué d'une intelligence moyenne et sans vigueur ni profondeur, mais fort cultivé : il représentait ainsi parfaitement « l'esprit curiale », hostile aux *potentes* et aux fonctionnaires oppresseurs. Grâce à son talent et à l'abondance de son œuvre, il garda une influence sociale appréciable : c'est qu'à la tendance révolutionnaire, et finalement victorieuse, d'un christianisme « de combat » et d'un fonctionnarisme autoritaire et brutal s'opposait la tendance traditionaliste, favorable au paganisme, ou à un christianisme politique et modéré, tendance qu'incarnait éminemment le sophiste Libanius, si attaché à la *paideia* héréditaire et ardemment hostile aux diverses « barbaries », notamment à celle de l'État niveleur et socialisant. De cette tendance, beaucoup plus vivace en Orient qu'en Occident, devait naître une civilisation nouvelle, le byzantinisme, où la religion chrétienne se mêla à l'hellénisme traditionnel.

Une copieuse bibliographie, cinq importants appendices et huit *indices* fort méthodiquement établis sont joints à ce remarquable ouvrage, qui fait grand honneur à la science française.

Paul CLOCHÉ.

Maurice GAUDEFRY-DEMOMBYNES. *Mahomet*. Paris, Albin Michel, 1957 ; in-8°, XXII-708 pages. (L'évolution de l'Humanité, XXXVI.)

J'éprouve quelque émotion à parler d'un livre, à la mise au point matérielle duquel j'ai collaboré, sans qualification spéciale, parce que j'y ai vu le moyen concret de manifester la reconnaissance que je devais à un homme qui en refusait les expressions verbales, mais qui n'a pas été seulement pour moi un professeur, mais un guide et un soutien d'un tact si intime que je ne sais même s'il l'a vraiment vu.

Maurice Gaudefroy-Demombynes, qui, adolescent, avait été condamné par la Faculté, s'est éteint dans sa propriété de Normandie au mois d'août 1957, âgé de 94 ans et 8 mois. Jusqu'à l'âge de 90 ans, où ses yeux le trahirent, il n'avait cessé de travailler. Son œuvre, qu'il a commencé à publier tard, porte tout entière, dans le style même, très particulier, la marque non seulement du scrupule honnête, mais d'une rare modestie devant l'objet de la recherche, d'un sens de la relativité des

résultats acquis qui n'était nullement de renonciation paresseuse. Particulièrement attaché à l'histoire des religions, lui qui n'adhérait à aucune, il savait éprouver, sous la réserve imperceptiblement souriante, la sympathie profonde que méritent tous les efforts sincères des hommes devant ce qu'il aimait en ses derniers temps à appeler l'Inconnaissable. C'est tout cela qu'on retrouve dans son dernier ouvrage, projet de longtemps formé et mûri, ce Mahomet qu'en 1937 il s'estimait trop vieux pour entreprendre, et qu'il a pu tout de même finir d'écrire et savoir publié en 1957. Et je sais aussi que, devant les stupidités et les laideurs du drame franco-musulman présent, ce livre était implicitement un peu pour lui, qui les ressentait si douloureusement, le testament, qui ne voulait pas être un deuil, de cette vraie collaboration des cultures à laquelle les hommes honnêtes de sa génération avaient pu croire et se consacrer.

En face des grands initiateurs religieux de l'humanité, il est difficile de faire l'unanimité des attitudes. Nous n'en sommes plus certes à la récitation hagiographique ni à la polémique hargneuse. Mais, d'un point de vue purement scientifique, combien délicate est l'appréciation de la personnalité intérieure d'hommes dont nous ne connaissons souvent que ce que nous en ont dit des fidèles ou des adversaires l'interprétant dans l'ambiance de circonstances postérieures à eux. Entre l'œuvre objective et l'intention subjective, il est ainsi bien des fois impossible de dessiner une nette ligne de démarcation. Pour Mahomet, les conditions sont relativement satisfaisantes : bien plus que Bouddha, que Moïse, que Jésus même, il est une personne historiquement située, et nous avons dans le Coran des textes qui, s'ils ne nous le représentent pas au complet, si les phrases isolément recueillies y ont été regroupées dans un classement qui défie toute chronologie, sont tout de même *grosso modo* d'une incontestable authenticité. Cependant, autour de lui et après lui, on a noté, rappelé, reconstitué, inventé, des phrases, des actes, qui ne faisaient pas partie de la Révélation, mais de l'activité de l'homme, tout de même conçu comme exemplaire ; et bien souvent les textes du Coran, si sacrés fussent-ils, ont été interprétés, parce que peu clairs, ou simplement par l'emprise du milieu, à la hâte de ces récits, qui constituent le *hadith*, si bien que pour le croyant il est presque impossible de dissocier le livre saint du *hadith*, et que, pour le savant européen même, c'est au travers des développements du *hadith* qu'on peut saisir les interprétations historiquement données du Coran. Gaudefroy-Demombynes ne prétend pas à la possibilité d'une reconstitution absolument sûre de Mahomet pour lui-même et, en même temps, s'astreint à distinguer toujours ce qui est Coran et ce qui est *hadith*. Nous sommes ainsi constamment sur la zone frontalière entre une personne historique saisissable en asymptote et des représentations de demi-légende qui dessinent le prophète de l'islam effectif ultérieur. Nous baignons ainsi aussi dans l'ensemble des notions et des sentiments de la religiosité générale du Proche-Orient à l'aube du Moyen Age, qui par rapprochement à la fois éclairent l'islam et permettent d'en dégager les caractères originaux.

Mahomet nous apparaît ainsi non comme le saint ni même l'homme parfait qu'il n'a jamais prétendu être, mais comme un homme profondément tourmenté, pour lui et les siens, des problèmes du salut et de la divinité, tels qu'ils pouvaient être conçus en méditant sur les vieilles croyances arabes et les apports plus élevés du christianisme et du judaïsme sous les formes populaires où ils étaient représentés en Arabie. Il nous apparaît aussi comme un homme qui, dans une société sans autre organisation que les cadres tribaux, a su, tout en appelant à l'autre monde, orga-

niser en celui-ci, et parfois par le fer et par le feu, une communauté sociale nouvelle sur les bases de la foi. Réformateur, Mahomet l'a été au sens moral, et en combinant à l'intransigeance des principes un réalisme des applications dans la lutte. Il n'a fait ni de lui-même ni *a fortiori* de ses adeptes des hommes impeccables : le poignant de l'histoire ne réside pas dans les ombres du tableau, mais dans l'effort fait pour élever des hommes si frustes, pour s'élever soi-même, si seul encore, s'il n'y avait Dieu, en face des grands problèmes de l'esprit qu'ils découvraient ; et la beauté de l'œuvre accomplie ne se définit pas par son ampleur, mais par le recul pris sur ce fond d'ombres. C'est l'ardeur, l'angoisse de cet effort que respire le Coran, à travers un ensemble de textes de circonstance au meilleur sens du mot, qui ne constituent pas un corps de doctrine de théologien, mais une recherche sinuée pour aboutir à travers des exigences parfois contradictoires à définir des orientations de pensée et de comportement, ainsi qu'à les fixer pour ainsi dire visuellement et auditivement dans les âmes simples et chaudes des auditeurs. Dans peu de cas l'on comprend mieux le caractère artificiel du problème du grand homme, puisque, là, le grand homme est justement celui qui, à la fois, a su dominer et infléchir son temps et, condition de cette réussite même, profondément s'y intégrer.

Le livre de Gaudefroy-Demombynes n'est pas le premier, il s'en faut, même en français, à paraître sur Mahomet. Il est le premier de cette ampleur, le premier de cette inspiration, le premier à utiliser les résultats de l'exégèse coranique et de l'histoire comparée des religions depuis un demi-siècle d'une manière aussi large et compréhensive. L'impossibilité où l'auteur a été de lire quelques publications toutes récentes ne modifie guère cette appréciation. Tout particulièrement utile apparaîtra au lecteur attentif et honnête la constante référence aux textes mêmes dans la trame d'un exposé cependant moderne. Étudiants, public cultivé, spécialistes même y trouveront un égal profit. Et je dois naturellement revendiquer seul la responsabilité des erreurs matérielles qui peuvent çà et là subsister.

L'islam n'est pas réductible à Mahomet, mais il commence avec lui, et, religion d'un nombre croissant de fidèles, il se réfère toujours à lui. La quête qu'a faite Mahomet n'est pas sa quête personnelle ni celle des seuls Arabes. Elle est un morceau de la quête commune de l'humanité ; et il était du désir de l'auteur que son livre servît à ceux qui ont conscience de l'obligation de mettre en commun les valeurs apparentées de toutes les civilisations.

Claude CAHEN.

Arne MELVINGER. Les premières incursions des Vikings en Occident d'après les sources arabes. Upsal, 1955 ; in-8°, 206 pages.

« L'historien arabe Ibn al-Athîr (mort en 1233) »... raconte « qu'Alphonse II le Chaste, roi de Galice, fut secouru, au cours de sa campagne de 795 contre les Arabes, par *al-madjâs*. Or, ce terme d'*al-madjâs* (= le mage, le zoroastrien, C. G.) est utilisé par les auteurs arabes pour désigner les Vikings qui, depuis 844, participèrent aux grandes expéditions d'Espagne. Le problème est donc le suivant : Ibn al-Athîr emploie-t-il le mot *al-madjâs* dans le même sens, et dans ce cas peut-on conclure à la présence des Vikings en Espagne dès 795, c'est-à-dire environ cinquante ans avant la date généralement admise ? » (p. 9).

Tel est l'objet, limité, mais neuf, de cette dissertation, presque trop longuement soignée. A la question ainsi posée, l'auteur, au terme d'une enquête utile en des

sens variés, répond par l'affirmative : il y a eu des « Normands » au fond du golfe de Gascogne à la fin du VIII^e siècle. Voici les gros points de son argumentation, et voici pourquoi, je dois le dire tout de suite, elle ne m'a point convaincu (encore que je ne prétende en cette question à aucune compétence).

Le récit qui figure dans Ibn al-Athîr est donné aussi, avec des variantes, mais évidemment d'après une même source (peut-être Ahmad ar-Râzi, historien espagnol du X^e siècle), par Ibn Idhârî, historien maghrébin du XIII^e. On peut donc admettre que le mot *al-madjâs* figurait dans cette source. Dans leurs récits sur les incursions postérieures des Normands, Ibn al-Athîr, Ibn Idhârî, et bien d'autres appellent ceux-ci *al-madjâs* : on doit donc admettre qu'ils ont donné au mot déjà pour l'épisode de 795 le même sens. Il est bien certain que ce mot a été appliqué en général par l'historiographie arabe — et, c'est un mérite de l'auteur de nous l'apprendre, en Orient, avec Ya'qûbî (qui, il est vrai, voyagea en Occident), dès la fin du IX^e siècle — d'une façon générale aux peuples pratiquant un certain genre de paganisme considéré par ces auteurs comme caractérisant les peuples germaniques et slaves, ou certains d'entre eux et particulièrement ceux de l'extrême Nord. Il est donc parfaitement normal qu'Ibn al-Athîr, Ibn Idhârî et leur source aient, sans même y penser, donné à *al-madjâs* de 795 le sens de Normands. Jusque-là je suis l'auteur sans difficulté. Mais la question fondamentale n'est pas celle-là, mais bien de savoir si cette opinion de nos auteurs correspond non seulement à une réalité, mais même à l'opinion du narrateur primitif et bien plus ancien de qui ils tiennent leur information, et si le mot *al-madjâs* n'a pas été altéré dans son sens ou dans sa forme, par contamination avec le mot *al-madjâs* postérieur et lui bien connu. Cette question est moins bien vue par A. Melvinger, qui s'occupe seulement de montrer qu'il *peut* y avoir eu des Normands dans le golfe de Gascogne à l'époque voulue.

Le texte d'Ibn al-Athîr et d'Ibn Idhârî dit, plus nettement que ne le porte la traduction de A. Melvinger, qu'Alphonse fut secouru par *al-bachkunch* et les *madjâs* voisins. Absolument rien dans le récit ne laisse supposer que la narrateur ait eu en vue un peuple lointain établi là nouvellement ou s'y trouvant passer temporairement. Il est vrai qu'il n'existe dans cette région à la fin du VIII^e siècle aucun peuple païen : mais rien ne prouve que le narrateur primitif ait donné au mot, quelle qu'en fût la forme exacte, le sens de païen. *Al-bachkunch* correspond évidemment à Gascons (Vacons), et le texte arabe pris isolément nous conduirait plutôt à chercher s'il n'y a pas du côté des Gascons un groupement humain qui puisse avoir été appelé quelque chose comme *madjâs*.

Naturellement, nous pourrions négliger cette direction de recherche si d'autres sources attestaient la présence de Normands aux lieux et dates voulues. Tous les efforts de l'auteur pour en trouver aboutissent au plus à établir que cette présence n'est pas impossible. Naturellement, il y a eu une activité maritime des Vikings avant la période des invasions du IX^e siècle ; et l'on a pu voir des hommes du Nord (parmi lesquels des Angles d'Angleterre peut-être) dans le golfe de Gascogne de loin en loin. L'indigence de nos sources n'autorise pas à révoquer en doute leur présence par le seul fait qu'elle n'est pas attestée. Elle n'autorise tout de même pas non plus à la supposer s'il n'y en a pas de raison claire. Y en a-t-il ? Des « *habitatores Angeli* » pillèrent l'Espagne en 754, dont on ne sait rigoureusement que le nom (= Angles??). Les Normands eurent une grande activité dans la seconde moitié du VIII^e siècle tout autour des îles Britanniques. Enfin, c'est le plus net, une

lettré d'Alcuin mentionne en 799 des raids de pillards palens sur les îles en face de l'Aquitaine, c'est-à-dire Ré et Oléron. L'état d'alerte dut se maintenir sur ces côtes les années suivantes. (Des monnaies arabes de cette période ont été trouvées en Norvège, frappées en Espagne ; mais elles peuvent avoir été apportées ultérieurement et par intermédiaires.) Bref, je ne vois pas d'objection formelle à admettre qu'il ait pu y avoir des Normands en 795 au fond du golfe de Gascogne, mais il faut bien convenir qu'il n'existe de leur présence éventuelle d'autre attestation claire que précisément le texte arabe litigieux. L'hypothèse alternative, que ce texte se réfère à un peuple local, reste donc elle aussi à considérer.

Ibn Idhârî contient en 793 un autre récit concernant un « pays d'al-madjâs », qui complique le problème, car les événements dont il s'agit se situent cette fois dans les Pyrénées-Orientales, et, si largement qu'on étende l'horizon, il devient encore plus difficile de trouver là des Normands, mais aussi de trouver le peuple alternatif, quel qu'il soit, du récit de 795. Il est vrai que les Normands devaient pénétrer aussi dans la Méditerranée, et A. Melvinger, dans un chapitre spécial, entreprend de prouver, mais sans entraîner la conviction, qu'une attaque par al-madjâs sur Nakûr, à l'est de Tanger, eut lieu non pas en 844 ou en 244 de l'Hégire = 858, mais en un autre 44, en 144 = 761, selon la version du tardif Ibn Khaldûn. De toute manière, cela ne prouverait pas que les Normands aient été établis sur les côtes méditerranéennes de la France en 793.

Je ne suis pas « pyrénéiste ». Mais, sans préjugé contre le jeune collègue « normand » qui, en tout cas, nous a groupé sur ses ancêtres des données sur lesquelles, à sa suite, il faudra réfléchir, il me semble qu'avant de nous « embarquer », nous aussi, sur le bateau Viking, il faut étudier, fût-ce pour l'éliminer, l'hypothèse plus terrienne, plus terre à terre, s'il le veut, d'une population ou d'un territoire pyrénéen¹. La parole est donc maintenant aux « pyrénéistes ».

Claude CAHEN.

Vassilii KLUTCHEVSKY. Histoire de Russie. 1 : Des origines au XIV^e siècle.
Paris, Gallimard, 1956 ; 414 pages. Prix : 950 fr.

Parler d'un mort illustre est toujours difficile. On est tenté de dire comme les conjurés devant le cadavre du duc de Guise : « Nous ne le croyions pas si grand ! »

Grand, Klutchevsky le reste même à la traduction. D'un Michelet, il a le sens de l'introduction historico-géographique, et une constante préoccupation pour le peuple, « notre peuple », qui est pour lui, avec la Terre russe, le principal acteur de cette histoire ; c'est à un Lavissee que font songer la précision de ses analyses, l'ampleur de son érudition, son sens du tableau. Rien, jusqu'à ce style si ample, qui se déroule avec toute la lente majesté de ses fleuves russes, qui n'intimide.

La main du maître se sent dès les premières pages dans la vaste fresque géographique, que tous les historiens, ses successeurs, se croiront obligés de reprendre. Sa description frappe toujours par sa netteté de lignes : la steppe, future patrie des cosaques ; la forêt, inspiratrice de l'architecture en bois et du folklore russes ; ses fleuves, véritables routes naturelles, fixatrices de population... Et voilà tracées les grandes étapes du développement de la Russie : la Russie du Dniepr, urbaine et

1. Est-il même exclu que *madjâs* dérive d'une forme du mot « basque », distinguée de « Vascons », par quelque erreur de graphie arabe ?

marchande ; la Russie de la Haute-Volga, Russie agricole, Russie des princes et des fiefs, qui s'élargira en cette grande Russie tsarienne militaire et agricole, destinée à regrouper les terres slaves de l'Est.

Oui, rien de plus « moderne » que cette mise en place par grandes périodes économiques : solidement arrimées sur les berges de l'artère Baltique-Dniepr, ou profondément enracinées dans l'argile alaounienne et les forêts du Valdai. Contrairement à un Fustel de Coulanges, que sa documentation trop exclusivement littéraire range dans le glorieux musée des historiens plus révéés que lus, son souci de l'économique a préservé Klutchevsky. Certes, et c'est là sa grande faiblesse, son œuvre souffre, à nos yeux de « modernes », d'une référence trop fréquente encore aux seuls chroniques et documents littéraires de la Russie kiévienne. Mais, tout embryonnaire qu'il soit, le recours aux « sciences annexes » (épigraphie, toponymie, fouilles...), dont l'ignorance a condamné tant de grandes synthèses, reste le bienvenu.

De la mise en place des Vikings Varègues, « chefs de compagnies militaires et marchandes », qui viennent intercepter, coiffer le commerce de Byzance à la Baltique et s'organisent autour de Kiev, métropole commerciale et poste avancé contre les envahisseurs de la steppe, — à l'analyse de cette société féodale et commerciale, tout témoigne de la largeur de vues de l'auteur. Que Klutchevsky échafaude une chronologie de la *Chronique initiale*, démêle l'écheveau du droit monarchique, campe le pouvoir princier ambulant, ou dégage une explication stratégique de l'ordre de succession, autant d'exemples du raisonnement déductif.

Il faut lire ces pages sur la décomposition interne des dynasties (12^e leçon) et la désaffection des villes que leurs intérêts orientent vers l'autonomie et qui se regroupent en constellations rivales. Ainsi guidé par la main, on retrouve plaisir à parcourir les dédales de ce Moyen Âge russe, à revivre ce drame que constitue la naissance avortée d'une société « mercantile », urbaine et bourgeoise. Nulle part ne put se réaliser cette alliance entre un souverain et les villes, que connaissait déjà l'Occident contemporain. Faute d'un pouvoir central cohérent, les villes russes étaient vouées au particularisme, à la décomposition.

Là ne s'arrêtent pas les mérites du grand historien russe. Voudrait-on les résumer ? Il faudrait souligner une fois de plus son souci constant et si moderne des réalités économiques : c'est leur statut ambulant qui empêche les « drouguines » d'accéder à la propriété foncière et de donner des assises plus solides à la société kiévienne ; leurs entreprises commerciales qui dégagent ce sentiment de la « Terre russe », ce patriotisme si bien dessiné aux pages 224-225 ; ce sont les mêmes ressorts économiques qui caractérisent l'élaboration d'un *Droit russe*, qui — négligeant les réalités rurales — vise surtout à donner son statut au capital, au capital « industriel » et commercial, ce capital, la « personne la plus privilégiée de la justice ».

Faut-il pour autant louer intégralement ce Cours ? En aucun cas. C'est à ce prix seulement que l'on dégage ce qui reste vivant et plein de suc. Comment masquer un recours, malgré tout insuffisant, aux sciences annexes, et l'allure trop souvent littéraire du Cours ? De là une hypertrophie de l'importance économique de Novgorod que les fouilles soviétiques récentes ont tendance à minimiser¹ ; de là une étude trop unilatérale du droit médiéval, sur la base de la seule *Justice russe*, malgré les

1. Cf. *Voprossi Istorii*, 1956, t. III, p. 66-75.

deux versions dont il dispose — et qui apparenteraient ces chapitres aux travaux de Fustel de Coulanges. Comment ne pas souligner son appréciation plutôt étriquée de l'entreprise varègue, mal replacée dans la vaste tentative scandinave pour contrôler l'ensemble des lignes commerciales, des confins orientaux aux côtes atlantiques¹, un éclairage insuffisant du rôle des portages et des voies fluviales? Surtout on regrette une certaine confusion dans la description de cette Russie « fleffale » qui occupe les dernières leçons. L'auteur connaissait trop le haut Moyen Age occidental, dont le souvenir semble imprégner chaque page. Son schéma est trop général : on aimerait mieux sentir la variante russe, lieu de rencontre du paganisme local, du formalisme juridique, légué par Byzance, et des exigences chrétiennes.

Mais n'épilobons pas. Il serait trop facile de critiquer aussi cette brume où flottent les apports de l'Eglise, le schématisme de son étude religieuse, facteur essentiel pourtant à l'élaboration de la Russie moscovite... ou la maigreur des renseignements sur l'art, l'habitat... Ce cours en eût été indigeste, démesuré. Surtout, la méthode en sort indemne. Et si nous reprochons à Klutchevsky d'avoir omis de démontrer comment ce fut très certainement le retour à l'économie naturelle qui permit l'offensive d'un régime féodal, c'est toujours au nom de Klutchevsky lui-même. Car sa méthode se nourrissait de substantiels apports : qu'il soit lu aujourd'hui, ne tient pas à je ne sais quel génie intemporel. L'ouvrage se situe à une période de transition, riche des enseignements d'un Karamzine et d'un Lénine, dont les premières œuvres commençaient à diffuser la pensée marxiste. C'était l'époque où un Tougan-Baranowsky se préoccupait du sort des classes ouvrières, des conditions de vie dans les usines, où les sociétés historiques de province mûrissaient tout un public aux questions sociales, où les récents soubresauts révolutionnaires mettaient les problèmes économiques à l'ordre du jour. Ce sont toutes ces tendances que Klutchevsky manie avec maîtrise. Utilisation simultanée et originale des différents outils de recherche historique, préoccupation inlassable de l'économie, attention soutenue au social et à « notre peuple russe », ce grand protagoniste de la Russie moscovite... quel autre historien méritait mieux que Klutchevsky cet hommage de cinquantenaire?

Félicitons donc traducteur et éditeurs pour leur initiative. Félicitons les surtout pour leur souci de clarté et de mise en page, pour le soin apporté à la confection de tableaux généalogiques, d'un si grand secours au lecteur profane. Faut-il relever quelques gaucheries de traduction? L'emploi défectueux de « terminus ad quem », la substitution du mot « trainage » au classique « portage », une apparition inqualifiable du mot « devises » (p. 295), l'usage à tout prendre bizarre du mot « fleffal », dans un chapitre lui-même lardé des termes juridiques les plus formels, les plus ardues souvent, malgré une apparente clarté?... Ce serait oublier qu'il reste le souffle de Klutchevsky, et ce n'est pas là un mince mérite.

Fr.-X. COQUIN.

Paul HEINSIUS. Das Schiff der hansischen Frühzeit. Quellen und Darstellungen zur hansischen Geschichte. Neue Folge. T. XII. Weimar, Böhlau, 1956 ; XL-273 pages, 15 planches, 56 figures.

Le rapide essor maritime et commercial des Allemands dans les mers septen-

1. Cf. L. FISHER, *The urge to the sea*.

trionales, après la fondation de Lubeck (1158) est un fait historique de très grande portée pour toute l'Europe du Nord : en moins de deux siècles, ceux qu'on peut déjà appeler les Hanséates supplantent leurs concurrents, Frisons, Flamands, Anglais dans la mer du Nord, Scandinaves et Russes dans la Baltique. On a admis depuis longtemps que cette expansion s'expliquait en partie par la supériorité technique du navire classique des Hanséates, la *Kogge*. Mais on sait combien il est difficile d'apporter des précisions d'ordre technique pour des époques aussi reculées : les nombreux auteurs qui ont traité de la question se contredisent abondamment et ne s'accordent pas même sur les caractéristiques essentielles de la *Kogge*.

M. Heinsius a entrepris sur le problème une enquête approfondie, secondée par une longue pratique de la navigation à la voile. Il a réuni tous les témoignages existants sur les premiers vaisseaux hanséatiques et les a confrontés avec ceux relatifs aux navires méditerranéens, atlantiques et scandinaves de la même époque. Si les documents écrits lui ont apporté d'utiles indications, ce sont principalement les sources iconographiques, miniatures, modèles anciens, monnaies et surtout sceaux des villes maritimes qui sont à la base de sa recherche. Grâce à son examen minutieux et critique, l'auteur est en mesure de nous décrire la *Kogge* avec une netteté bien plus grande que ses prédécesseurs.

Selon lui, elle se caractérise d'abord par sa grande taille : en moyenne, une trentaine de mètres de long sur sept de large ; elle peut contenir une cargaison d'un poids de cent « Last », soit environ deux cents tonnes ; elle est manœuvrée normalement par un équipage de vingt-cinq hommes, auxquels s'ajoutent autant de marchands, de soldats ou d'autres passagers. C'est un vaisseau de haut bord, à la coque imbriquée, à la quille et à la poupe rectiligne, muni, au moins depuis le milieu du XIII^e siècle, d'un gouvernail arrière (et non latéral). Pourvue d'une grande voile carrée, la *Kogge* est relativement rapide (cinq à six milles à l'heure et bien plus par bon vent) et est capable de croiser contre le vent, contrairement aux nefes occidentales, ainsi que l'auteur le déduit ingénieusement de la défaite navale d'Eustache le Moine devant Douvres en 1217.

A quel moment ce navire d'un type nouveau fait-il son apparition ? Paradoxalement, c'est en Allemagne du Sud, dans le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach rédigé vers 1200, qu'on en trouve les premières mentions sûres ; ce qui prouve que la *Kogge* était déjà bien connue alors dans l'Allemagne entière. Elle semble donc avoir été créée au cours du XII^e siècle, sur les rives allemandes de la mer du Nord ; on la voit, dès le début du XIII^e siècle, dans la Baltique, où elle se révèle un instrument efficace de la colonisation, ainsi qu'il ressort de la chronique de Henri de Livonie ; elle se répand, un peu plus tard, dans l'Atlantique : le mot français « coque », appliqué à un bateau, n'est pas attesté avant le milieu du XIII^e siècle.

Sur tous ces points, la démonstration attentive de l'auteur est assez convaincante. Par contre, sa thèse sur l'origine de la *Kogge* semble beaucoup plus fragile. Le nom, en lui-même, ne nous apporte aucun éclaircissement : on a pu le faire dériver d'une racine allemande, scandinave, anglo-saxonne aussi bien que celtique ou romane. Comparant les divers types de navires du XII^e siècle, M. Heinsius rejette l'idée que la *Kogge* est d'importation étrangère ; décelant certaines fautes de constructions sur des figurations anciennes, il soutient que les charpentiers de l'Allemagne du Nord ont entièrement créé et perfectionné progressivement le type nouveau du navire. Cependant, le fait que deux chartes de l'évêque d'Utrecht, du X^e siècle, signalent, à propos de droits de pêche, une redevance appelée *cogscult*, et

que dès le début du XIII^e des textes anglais mentionnent des *Kogge* flamandes, incite à chercher l'origine de ce navire aux Pays-Bas. On peut même songer raisonnablement à des inspirations plus lointaines, lorsqu'on se rappelle l'influence des Rôles d'Oléron sur le droit maritime allemand et qu'on voit M. Heinsius lui-même faire appel au sceau de La Rochelle, antérieur d'un demi-siècle à celui de Lubeck, pour énoncer les caractéristiques de la *Kogge*. Quoi qu'il en soit de la question d'origine, ce livre, où l'on trouve également décrits les autres navires utilisés par les Allemands au XIII^e siècle et le statut des hommes d'équipage, a le grand mérite de nous faire comprendre les raisons techniques d'une suprématie commerciale et d'éclaircir un aspect passablement obscur de l'histoire de la marine européenne au Moyen Age.

Ph. DOLLINGER.

Gerald L. BURKE. *The making of Dutch towns*. London, Cleaver-Hume Press, 1956 ; in-8°, 176 pages.

Ce livre a, entre autres mérites, celui de montrer combien certaines disciplines, que nous sommes habitués à séparer en raison des nécessités de l'enseignement, comme la géographie humaine, l'histoire de l'art, l'histoire économique et sociale, sont en fait intimement liées.

L'auteur a voulu montrer combien les villes hollandaises du XVII^e siècle, qui encore aujourd'hui constituent un paysage urbain caractéristique, sont le produit de la géographie et de l'histoire du pays, et en même temps l'expression d'une civilisation qui fut extrêmement brillante. Dans la préface, Sir William Holford, professeur d'urbanisme à l'Université de Londres, souligne l'intérêt actuel d'une telle étude.

Après un court résumé de l'histoire des Pays-Bas depuis la préhistoire lointaine jusqu'aux abords de l'an 1400, nous voyons la naissance de leurs villes au Moyen Age. Le site de beaucoup d'entre elles s'explique par la configuration spéciale du pays : villes allongées le long d'une digue, villes établies en fonction de digues parallèles et d'un barrage qui constitue un port à l'embouchure d'un fleuve (toutes les villes en « dam »), ports maritimes nés au bord d'une crique naturelle. D'autres villes, surtout à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, traduisent davantage la volonté d'un fondateur et l'auteur les rattache au type de nos « bastides ».

Quelle qu'ait été l'origine des villes, le problème de leur expansion se posa très vite et, là encore, il fallut tenir compte de la structure du pays. Souvent, des quartiers entiers durent être édifiés sur des terrains conquis sur des lacs ou des marais ; il en résulta un type spécial de villes de canaux (« grachtensteden »). Dans certains cas, il est possible de distinguer, dans la même agglomération, comme deux villes associées : celle de la terre ferme et celle de l'eau.

Les villes, établies sur des buttes, si fréquentes dans de nombreux pays d'Europe, sont naturellement assez rares dans un pays aussi plat que la Hollande ; elles ne sont pas toutefois inexistantes. Leur expansion ne posa pas de problèmes spéciaux. Leur plan actuel, comme dans beaucoup d'autres villes européennes, révèle les phases de leur développement par des rues ou des boulevards circulaires qui marquent l'emplacement des anciennes enceintes.

A partir du XV^e siècle, les Pays-Bas deviennent une grande puissance économique, avant de devenir une nation ; la population s'accroît et de nouvelles terres

doivent être conquises sur la mer. Une évolution aussi totale entraîna une modification de l'aspect des villes, d'autant plus qu'elle correspondit à l'introduction de nouveaux concepts artistiques et à une révolution dans l'art de la guerre, qui obligea à reconsidérer le problème de la fortification des places.

L'esprit moderne se manifesta par la création de villes conçues selon un plan purement géométrique, par les études de Simon Stevin et de Menno van Coehorn, pour adapter la science modernisée des ingénieurs militaires à la nature du sol hollandais, et surtout par l'élaboration d'un style qui caractérisera la Renaissance hollandaise. Les divers types de façades à pignons se reflétant dans l'eau des canaux constitueront désormais l'élément essentiel du pittoresque urbain.

Quelques villes deviennent alors de gros centres de population et les nécessités de leur expansion poseront de graves problèmes. L'auteur étudie spécialement trois exemples : Leyde, Haarlem et naturellement Amsterdam. Le développement de cette dernière ville se fit selon un plan méthodique régulièrement suivi, qui donne à la ville ancienne une remarquable homogénéité.

Le livre de M. Gerald L. Burke est court. Illustré de nombreuses cartes et plans, il est d'une lecture facile et néanmoins fort instructive ; la qualité de l'impression, l'abondance des photographies (bien choisies, mais d'un format parfois un peu trop petit) y apportent beaucoup d'agrément.

J. GODARD.

I. V. POUZYN. *Études sur la Renaissance italienne*. Boulogne-sur-Seine, librairie Marcel Galan, 1956 ; 256 pages. Prix : 750 fr.

Dans ce petit livre remarquable par le texte (mais non par l'illustration vraiment très défectueuse), l'auteur, après bien d'autres, pose la question : Qu'est-ce que la Renaissance italienne ? Depuis que l'on a commencé à critiquer les ouvrages de Michelet et de Burckhardt, les historiens se posent cette question. A l'heure actuelle, il ne reste plus grand-chose de l'image qu'avait donnée Burckhardt de la Renaissance italienne. Il avait insisté sur l'individualisme des humanistes et des *condottieri* du Quattrocento, mais on a remarqué, depuis, que tout le Moyen Age a été peuplé de personnalités marquantes. Il avait vu dans l'antiquité la source de la civilisation de la Renaissance, mais on s'est aperçu que le Moyen Age n'avait jamais délaissé l'antiquité. Il avait vu dans l'humanisme une laïcisation des modes de penser, mais, s'il en est ainsi, Pic de la Mirandole, Savonarole et Fra Angelico deviennent des cas aberrants et inexplicables. Il avait insisté sur la curiosité scientifique des hommes de la Renaissance, mais l'on sait maintenant que Léonard de Vinci doit beaucoup aux scolastiques de l'École de Paris. En revanche, Érasme ne comprit rien aux sciences exactes. Sous cette avalanche de critiques, l'idée d'une séparation radicale entre le Moyen Age et la Renaissance s'est gravement effritée. Le Moyen Age n'apparaît plus à personne comme une période de ténèbres contrastant avec une ère de lumière.

Dès lors s'est-on trompé totalement en appliquant le terme de « Renaissance » à deux grands siècles de l'histoire italienne ? Comment sauver, comment décrire l'originalité de la Renaissance ? M. Pouzyna s'est efforcé de répondre à ces questions. Il le fait avec talent et simplicité, avec science et avec esprit, piquant au besoin la curiosité du lecteur par des détours imprévus et des excursions inattendues qui le conduisent jusqu'à la cour du Grand-Mogol. Mais, en définitive, le fil

d'Ariane ne se rompt point : on se laisse guider et l'on revient aux questions centrales. Reste à savoir si les réponses sont pleinement probantes.

Quatre essais encadrés par une introduction et une conclusion composent cet ouvrage qu'on aurait aimé plus long, car les lectures de M. Pouzyna sont nombreuses et son érudition solide. Le premier essai est surtout consacré aux sources byzantines de Dante, le second aux influences chinoises sur l'art italien du *Trecento* et du *Quattrocento*, le troisième à Marsile Ficin, et le dernier à Pic de la Mirandole. Les deux premiers tendent à montrer la diversité des sources de la Renaissance italienne ; les deux autres analysent la philosophie du *Quattrocento* dans son plein épanouissement, au moment où elle tentait une synthèse entre le Christianisme et la sagesse antique, entre la conscience du péché et l'optimisme foncier de l'époque. De ces quatre essais, les deux premiers sont évidemment les plus originaux et les plus séduisants et on se laisse facilement convaincre par la comparaison instituée par l'auteur entre l'argument de la *Divine Comédie* et celui du *Voyage Outre-Tombe* de Théodora, tel qu'il est raconté dans la vie de saint Basile le Jeune († en 944). La servante Théodora, qui vient de mourir, expose à Basile, dans une vision, ce qui lui est arrivé après la mort. Le voyage de la défunte a commencé par les cercles de l'enfer et s'est poursuivi jusqu'au ciel à travers les cercles du purgatoire. Son âme était revendiquée par les démons, mais elle leur a échappé grâce à la protection et aux prières de Basile. Or, ce thème de la protection que les saints accordent ainsi aux âmes en péril a été repris par Dante. Comme dans la *Divine Comédie*, le premier cercle de l'enfer est celui des luxurieux, et le dernier du purgatoire celui où sont placés les « moins coupables », les pécheurs par omission, les « neutres ». Dans le récit de Théodora, les gloutons sont tourmentés par des démons qui aboient contre les coupables et les déchirent, et dans le poème de Dante, par Cerbère qui joue le même rôle. Dans la vision de Théodora comme dans la *Divine Comédie*, les violents se mordent eux-mêmes. Ces rapprochements sont saisissants et méritaient d'être mis en lumière. Par ailleurs, M. Pouzyna insiste sur la vénération que Dante portait à la *Divine Sagesse*, qui n'est autre que la sainte Sophie des Byzantins.

Ainsi les composantes intellectuelles de la Renaissance sont plus variées qu'on ne le croit généralement. L'auteur arrive à la même conclusion en rappelant combien les relations entre la Chine et l'Italie furent importantes et soutenues durant le *xiv^e* siècle. Le Grand-Mogol accueillait alors favorablement les missions franciscaines et il y eut, pendant près de soixante-quinze ans, un archevêque de Pékin. De plus, des caravanes amenaient assez régulièrement des produits chinois sur les rives de la mer Noire, tandis que les marchandises italiennes parvenaient à Pékin, où résidait une petite colonie de négociants européens. Pourquoi l'art italien n'aurait-il pas profité de ces contacts avec la civilisation chinoise ? M. Pouzyna ne manque pas de rappeler ici les rapprochements qui ont déjà été esquissés par différents auteurs entre la peinture italienne et l'art de l'Extrême-Orient. Dans l'église basse d'Assise, Giotto a représenté deux Chinois dans la suite des Rois Mages. A Lorenzetti, peignant le martyre des Franciscains à Ceuta, a placé, dans la foule des spectateurs, un Mongol et un Chinois, dont il avait sans doute vu des représentations sur des tissages chinois. A Tana, colonie vénitienne sur la mer d'Azov, et à Venise, au *xiv^e* siècle, on portait des vêtements importés de Chine et le mot « satin » vient de la ville de Zaitoun, dans le céleste empire. On a rapproché aussi la coiffure à corne des nobles dames du temps de Charles V de celles qu'on voit sur les terres cuites funéraires chinoises du *x^e* siècle. On a dit encore que, dans le

Triomphe de la mort d'Orcagna, le diable ressemble à un dragon chinois. Enfin, on a cru déceler une ressemblance entre les paysages fantastiques qui entourent la Joconde et la Sainte Anne de Léonard et ceux qui ornent si souvent les peintures chinoises. En se fondant sur tous ces rapprochements, qui auraient évidemment demandé l'appui d'une abondante illustration, l'auteur n'hésite pas à attribuer « à une imitation voulue les coïncidences artistiques » constatées entre les peintures chinoise et italienne. Cependant, l'originalité de la Renaissance n'en sort pas diminuée. Au contraire, selon M. Pouzyna, ce qui caractérise la Renaissance, c'est la capacité « de s'intéresser à des civilisations très différentes et d'en tirer la quintessence », le don de s'assimiler tout ce que le genre humain a créé de valable ; c'est, en somme, un humanisme universaliste. Cette intense activité intellectuelle ne fut d'ailleurs possible que dans un climat exceptionnel de liberté, celui-là même que permit le morcellement politique de l'Italie. Elle fut également favorisée par le renouvellement des élites, tout homme, même d'origine modeste, pouvant devenir un humaniste, grâce à l'Église... et grâce au respect que professaient alors les dirigeants pour les lettrés.

Une autre caractéristique de la Renaissance fut son optimisme, qui est une sorte de dénominateur commun à Marcile Ficin et à Pic de la Mirandole. L'un et l'autre crurent possible une conciliation de la révélation chrétienne avec la sagesse des anciens ; l'un et l'autre mirent l'accent sur le libre arbitre de l'homme. Leurs conceptions s'opposèrent donc au pessimisme ultérieur de la Réforme. Tous les deux tendaient, non pas à nier le mal, mais à en minimiser la valeur absolue ; tous les deux donnèrent une large place à la raison humaine comme moyen de parvenir à Dieu. Ainsi, à l'intérieur du christianisme, ils réhabilitèrent l'homme au maximum.

Malgré ses dimensions modestes, la contribution de M. Pouzyna à l'histoire de la Renaissance constitue un apport de valeur. On souhaiterait maintenant que l'auteur, profitant de ses larges connaissances et de ses nombreuses lectures, reprît dans une vaste synthèse l'ensemble de la question. Qu'est-ce que la Renaissance ? Le problème reste encore à résoudre.

J. DELUMEAU.

Jacques ÉTIENNE. *Spiritualisme érasmien et théologiens louvanistes. Un changement de problématique au début du XVI^e siècle*. Louvain, Thèse de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain, 1956 ; in-8°, xxvi + 201 pages.

Telle fut la force des idées nouvelles qu'elles contraignirent leurs adversaires à ordonner sur elles leurs pensées et leurs systèmes. Aux théologiens de Louvain, Érasme et Luther imposèrent des perspectives nouvelles. C'est en théologien que l'auteur étudie les réactions des maîtres de la Sacra Facultas de Louvain devant le spiritualisme érasmien. Son travail intéresse l'historien parce qu'il est conduit avec une vive attention aux idées vécues et aux milieux où elles se sont exprimées.

Louvain : observatoire privilégié, au cœur des idées nouvelles et des réactions conservatrices. Foyer d'humanisme qui accueillit Érasme de 1517 à 1521, dans les années capitales de la controverse. Centre de diffusion des idées nouvelles avec son Collegium Trilingue fondé en 1515. Mais aussi, avec sa Faculté de théologie, un centre actif de lutte en faveur de l'orthodoxie et qui, plus tard, devait jouer un grand rôle dans les travaux du Concile de Trente.

De la première partie de l'ouvrage, on ne saurait attendre une grande nouveauté. Elle dégage les thèmes majeurs des œuvres d'Érasme et du traité de Luther sur la liberté du chrétien. Soixante pages sur le spiritualisme érasmien, vingt-quatre sur le Traité de la liberté du chrétien : c'est évidemment se borner aux traits les plus gros. Du moins, la sympathie à l'égard d'Érasme, le souci de découvrir tous les traits valables de la spiritualité nouvelle ont-ils permis à l'auteur d'éviter, dans cette mise en évidence des thèmes principaux, les simplifications si périlleuses lorsqu'il s'agit de pensées foisonnantes, subtiles ou passionnées. Résumer Érasme ou Luther : qui ne le craindrait ?

Dans la seconde partie sont l'apport personnel et l'intérêt de l'ouvrage. Devant le spiritualisme érasmien, deux hommes, l'un et l'autre de la génération d'Érasme et de Luther, l'un et l'autre professeurs à la Faculté de théologie : Jean Driedo et Latomus. Deux esprits, deux tempéraments et deux réactions. Driedo (1499-1535), esprit ouvert, sensible aux courants de son temps, attentif à toutes les possibilités de renouvellement qu'ils pouvaient contenir, ne fut pourtant pas un novateur. Dans la sérénité d'une œuvre abondante et revenant sans cesse sur elle-même, il réaffirma les dogmes traditionnels, mais en les exprimant en fonction de ce besoin profond de nouveaux aliments spirituels que révélaient les écrits d'Érasme et de Luther. Il opposa le rôle conjoint de la grâce et des œuvres au Sola Fide de Luther et aux succédanés de pélagianisme qu'il crut découvrir dans l'humanisme érasmien. Mais Driedo vivifia la pensée religieuse la plus traditionnelle en l'explicitant au niveau de la piété personnelle. Concession à l'érasmisme ? Plutôt mouvement naturel d'un théologien sensible à l'humain et rencontrant dans la fidélité à soi-même — et s'en nourrissant — les aspirations de son temps. L'auteur voit dans cet effort de recherche d'une religion intérieure et personnelle l'un des traits majeurs de la pensée d'Érasme : « La modernité de la pensée d'Érasme tient pour une part à l'attention qu'il porte au sujet spirituel, à son sens de la personne et de la « dimension » personnelle de la religion » (p. 60).

Latomus (1475-1544) fut, au contraire, un polémiste dont les ouvrages brefs et combatifs furent autant de réponses aux questions les plus actuelles. « Toutes ses positions sont des oppositions » ; il a affronté et réfuté la pensée de Luther sans la rencontrer. Il s'en prit même à Gerson. Intransigeance, étroitesse qui sont celles d'un Noël Beda en France et d'un Zuñiga en Espagne.

M. Étienne a écrit le mot « personnelisme », pour le rejeter, il est vrai, comme un anachronisme. Il reste qu'il tient pour essentielle cette préoccupation d'une vie religieuse plus personnelle et plus intérieure et qu'il en a fait l'axe de cet ouvrage. C'est sur ce plan qu'il a confronté Érasme et Luther avec Driedo et Latomus, souligné leurs oppositions ou leurs affinités. D'autres éclairages sont possibles.

En somme, sur un grand sujet, un livre utile et, par surcroît, d'une lecture agréable.

R. GASCON.

Francesco GUICCIARDINI. *Carteggi*. Vol. VIII : 1^{er} mars 1523-13 juillet 1526, a cura di P. Giorgio RICCI. Rome, Istituto Storico Italiano per l'età moderna e contemporanea, 1956.

Roberto Palmirochi avait commencé, en 1938, la publication de la correspondance de Francesco Guicciardini. C'était entreprendre un travail de très longue

haleine, car Guicciardini écrivait souvent plusieurs lettres par jour. Il gardait les minutes des plus importantes, celles qui avaient un caractère politique. Ce sont ces minutes, conservées dans les Archives Paolo Guicciardini de Florence, qui permettent la présente édition, continuée depuis 1954 par M. P. Giorgio Ricci.

On peut regretter que cette édition ne soit accompagnée d'aucun commentaire, d'aucune note explicative. L'intelligence de nombreuses lettres y gagnerait grandement. Mais on devine le temps et la patience qui sont nécessaires aux éditeurs pour transcrire ce volumineux courrier du xvi^e siècle : c'est une excuse importante. De toute façon, la documentation ainsi offerte aux historiens est de premier ordre.

Le volume VIII concerne une période qui va du 1^{er} mars 1525 au 13 juillet 1526 et qui se divise nettement en deux parties : jusqu'au 14 janvier 1526, Guicciardini est en Romagne où il exerce les fonctions de *Président* de cette province pontificale. Après cette date, il va d'abord à Rome comme conseiller du dataire Giann Matteo Giberti, puis, bientôt revêtu du titre de lieutenant général, il se dirige vers l'Italie du Nord avec l'armée pontificale qui marche sur Milan. Ainsi, dans un premier moment, Guicciardini se trouve dans une position d'attente ; au contraire, par la suite, il est au cœur d'événements importants et s'efforce, par une activité harassante, de diriger vers la victoire une piètre armée de mercenaires. En Romagne, Guicciardini expédie, en quelque sorte, les affaires courantes et se heurte au difficile et éternel problème des factions et des bannis. La province est traditionnellement divisée en deux camps hostiles, les *Guelphes* et les *Gibelins* ; il est impossible d'y trouver quelqu'un qui soit neutre, impartial. Tout événement est immédiatement interprété, dans toute l'étendue de ce pays, de deux façons diamétralement opposées. Les haines mutuelles entraînent les crimes, les bannissements. Clément VII voudrait ramener la concorde, imposer une « paix » aussi générale que possible. Guicciardini s'y efforce, mais il remontre parfois au gouvernement de Rome qu'une générosité excessive fera rentrer en Romagne d'authentiques bandits. Le problème n'est donc pas prêt d'être résolu. Différentes autres questions, de dimensions souvent modestes, demandent l'attention du *Président* de la Province : les gens de Massa, qui dépendent du Duc de Ferrare, sont en conflit avec leurs voisins d'Imola, qui relèvent du Pape ; il s'agit de cabanes, de pâturages et de fossés ; à Rimini, un noble est trouvé mort, probablement assassiné par sa femme, à l'instigation d'un moine de mauvaise vie ; les récoltes sont trop bonnes et la province ne sait que faire de son blé, dont l'exportation est entravée par l'augmentation des droits sur les sorties de grain, etc... Enfin, Guicciardini se plaint régulièrement à Rome des gens de guerre que l'on fait cantonner en Romagne : on ne peut attendre d'eux que désordre et anarchie et ils entravent, là où ils sont, la levée normale des impositions. Rome propose de les éparpiller dans la province ; mais la chose est pratiquement impossible, car les soldats ne se sentent en sûreté qu'en groupes. Malgré ces soucis quotidiens, Guicciardini dispose de quelques loisirs, lesquels autorisent de rares confidences. Il a quitté Florence, parce que la servitude des livres de droit lui pesait ; sa femme est devenue « mélancolique » à la suite de ses trop longues absences ; il se fait scrupule désormais de la quitter pour des périodes prolongées, etc... Guicciardini observe et attend son heure. Dans les lettres qu'il adresse à son fidèle agent à Rome, Cesare Colombo, il commente les événements internationaux et donne son opinion sur César, c'est-à-dire Charles-Quint, le maître de l'heure.

A son avis, aucune entente n'est possible avec lui : ses appétits sont immodérés

et il rêve d'asservir l'Italie. Il laissera au Pape son titre et sa principauté, mais le dépouillera de toute autorité réelle. Un seul acte pourrait prouver la bonne volonté de l'Empereur : l'évacuation du Milanais où le Duc n'a qu'un pouvoir nominal. Mais Charles-Quint n'y consentira pas. Tant que le Roi de France est prisonnier en Espagne, mieux vaut sans doute temporiser, mais non s'endormir ; l'Italie doit se préparer, afin d'être capable de saisir la première occasion qui s'offrira.

Cette occasion se présente bientôt. Libéré après le désastreux traité de Madrid (14 janvier 1526), François I^{er} revient dans son royaume. A peine y est-il rentré qu'il laisse percer son intention de ne pas respecter sa signature. Guicciardini, qui est maintenant à Rome, va s'efforcer de donner fermeté et cohérence à la politique étrangère d'un Pape naturellement indécis (Clément VII). Il encourage le Roi de France à renier ses engagements : aussi bien les plus savants théologiens d'Italie donnent-ils d'avance l'absolution à François I^{er}, car un traité extorqué par la force à un prisonnier ne vaut rien. Il cherche à susciter une ligue contre Charles-Quint, avec la France d'abord, qui paraît renoncer à ses ambitions italiennes, mais aussi avec l'Angleterre de Henri VIII, avec Venise et divers princes de la péninsule. Le plan de Guicciardini paraît d'abord réussir : en mai 1526, la ligue de Cognac est mise sur pied. Dès lors, il s'agit d'agir promptement pour libérer l'Italie de la servitude qui la menace. Au début de juin, Guicciardini part pour la Lombardie avec l'armée pontificale. Celle-ci doit rejoindre, dans la plaine du Pô, les contingents vénitien et suisse. Le but est Milan, occupé par les Espagnols, mais dont le château, véritable ville militaire *intra muros urbis*, résiste aux troupes de Charles-Quint. Menacée par le siège, la garnison du château risque de capituler : il faut la sauver de toute urgence.

Les lettres écrites du camp nous font comprendre ce qu'était une coalition de l'époque et une guerre dans l'Italie du xvi^e siècle : les Pontificaux attendent les Vénitiens pour franchir le Pô, mais les Vénitiens attendent l'arrivée des Suisses, dont la réputation militaire est encore considérable. Guicciardini s'impatiente devant ces attentes et ces atermoiements. Pourquoi les Suisses n'arrivent-ils pas ? Que fait le Roi de France ? Mais voici que, sans prévenir personne, les Vénitiens se mettent, enfin, en mouvement — les Suisses n'étant toujours pas là — et entrent dans Lodi sur la rivière Adda, par où doivent arriver les fantassins des Grisons. Du coup, Guicciardini oublie tous ses griefs : l'action vénitienne a été un magnifique succès, la route de Milan est ouverte. Les mercenaires pontificaux franchissent le Pô et, joints à ceux de Venise, se dirigent vers la capitale de la Lombardie. L'on arrive ainsi sous les murs de la ville... Mais, dès la première escarmouche sous les remparts, les chefs militaires, notamment le duc d'Urbino et le représentant du Doge, donnent l'ordre de la retraite. Les fantassins italiens se sont mal comportés ; tant que les Suisses ne sont pas là en nombre suffisant, on ne pourra, pensent-ils, rien faire de bon. Guicciardini n'a été consulté que lorsque le repli était décidé et déjà en train de s'opérer. Très maître de lui-même, il conseille cependant à Rome de ne pas rompre avec les Vénitiens en dépit de leurs procédés discourtois. Si les Suisses arrivent enfin, et effectivement quelques-uns sont maintenant à pied d'œuvre, la victoire peut encore être acquise, même si le château de Milan capitule. Mais déjà le connétable de Bourbon est dans la place, bien pourvu d'argent, et des lansquenets arrivent d'Allemagne : l'année suivante, ils marcheront sur Rome et le sac de cette ville marquera la fin du rêve de Guicciardini.

J. DELUMEAU.

Jean TANGUY. *Le commerce du port de Nantes au milieu du XVI^e siècle.*
 Avant-Propos de H. FRÉVILLE. A. Colin, 1956 ; xiv-99 pages¹.

Les documents qui permettent d'éclairer le mouvement d'un port français au xvi^e siècle, ne serait-ce même que pendant quelques années, sont rares. M. Tanguy a donc eu raison de s'entêter à déchiffrer les cinq registres de la Prévôté de Nantes qui font connaître le trafic de ce port entre 1554 et 1567. Il a rencontré de notables difficultés d'écriture : ce qui ne surprendra pas ceux qui savent ce qu'est la graphie française du xvi^e siècle. Il s'est heurté aussi à de sérieux obstacles lorsqu'il a voulu interpréter certaines opérations ou certaines conversions de mesures portées sur les registres. Le *rapport* et l'*apparement* ont posé à M. Tanguy des problèmes qu'il n'a pu résoudre que par des hypothèses, et non par des solutions sûres. Remercions l'auteur de sa loyauté : il ne donne pas pour certitude ce qui n'est qu'une approximation. Ses statistiques se veulent aussi exactes que possibles, mais elles ne sauraient se comparer aux statistiques portant sur des réalités économiques actuelles : M. Tanguy n'a pas cherché à le cacher.

En dépit des limitations chronologiques imposées par les documents, en dépit aussi des obscurités qu'ils comportent, nous connaissons désormais de façon assez précise ce qu'était le trafic du port de Nantes au milieu du xvi^e siècle. Ce n'était pas encore un trafic colonial. Sous Henri II, Nantes n'envoyait aucun vaisseau en Amérique ; il se contentait d'être un port atlantique de type traditionnel dont les bateaux ne dépassaient pas Séville et Dantzig. Il faisait venir la laine, le fer et l'acier d'Espagne, le plomb et l'étain d'Angleterre, surtout il envoyait du vin dans les régions riveraines de la Manche et de la mer du Nord et redistribuait le sel de Bourgneuf et du Pouliguen dans l'intérieur de la France moyenne. La fonction essentielle de Nantes consistait donc à assurer le transit entre la mer et les pays de la Loire : il était un port double, à la fois maritime et fluvial. Le port de mer recevait quatre types de navires : les *barges* de 6 à 7 tonnes qui apportaient le vin aux avant-ports, notamment au Croisic, les *escaffes* de 30 tonnes en moyenne, qui ramenaient vers la ville le sel des marais, les petits voiliers atlantiques de 60 à 70 tonnes, transporteurs universels, enfin les *hourques* flamandes, gros navires de 200 tonnes et plus, affectées surtout au transport des grains. Le port fluvial, de son côté, voyait arriver les *sentines* de 10 à 15 tonnes chargées de grain et de vin, et partir les chalands de près de 40 tonnes qui emmenaient le sel vers les pays d'amont. Vers 1556-1557, la moyenne journalière du port maritime s'établissait à sept arrivées de navires (dont trois *barges*), celle du port fluvial à quatre arrivées ou départs de chalands et de *sentines*. Mais la plus grande animation des deux ports se situait au début de l'automne et surtout en janvier-mars, après les récoltes de raisin et de sel.

M. Tanguy insiste particulièrement sur cet aspect du commerce nantais ; il pense même que le milieu du xvi^e siècle vit, à Nantes, une sorte d'apogée du trafic du vin et du sel. Les chiffres semblent bien lui donner raison. Vers le milieu du xvi^e siècle, La Rochelle exportait 10 à 11.000 tonneaux de vin par an, Nantes entre 18.000 et 40.000 tonneaux. Il s'agissait à la fois de vin d'amont et de vin local. Or,

1. Cet ouvrage est publié conjointement dans la collection « Ports, Routes et Trafics », dirigée par M. Braudel, et dans une collection de l'Institut de Recherches historiques, économiques et humaines de la Faculté des lettres de Rennes.

en 1698, Nantes n'exportait plus que 8.000 tonneaux de vin. Quant au sel, il accaparait en 1556-1557 près de la moitié du mouvement du port à l'entrée. Il venait, en quantités à peu près égales, de la baie de Bourgneuf et de la région du Pouliguen. En 1567-1568, le commerce du sel à Nantes porta sur 20.168 muids. Or, cette fois encore, nous sommes au sommet d'une courbe, car, en 1599, on descend à 7.381 muids, et l'on sait, par ailleurs, que de 1599 à 1672 le tonnage du sel transporté diminuait encore de moitié. La chute de ce trafic s'expliquerait par la décadence de la baie de Bourgneuf, très atteinte par la grande marée de 1598 et par la concurrence des sels d'Aunis, de Saintonge et de Portugal.

Répétons-le : les documents utilisés ici comportent des lacunes. Nantes n'était que le plus grand port d'un complexe plus vaste : celui de la Basse-Loire, lequel groupait une quarantaine de petits ports (y compris ceux de la baie de Bourgneuf). De nombreuses barques accostant aux quais de Nantes venaient de Montoir. Or, les registres de la Prévôté sont muets sur le trafic de ces ports. On sait qu'au Croisic il y avait un quai des Portugais, que depuis le *xv^e* siècle des navires de Flandre, de Hambourg et de Lubeck venaient chercher le sel dans la baie de Bourgneuf. Mais combien de voiliers atlantiques, français ou étrangers, venaient chaque année aux avant-ports de Nantes, nous l'ignorons et cette ignorance est grave. Il reste que l'étude de M. Tanguy est une contribution utile à l'histoire du commerce et de la mer au *xvi^e* siècle ; elle permet, en outre, de situer dans le temps une première apogée de Nantes, entre 1559 et 1572. Durant ces treize années, les arrivées croissantes de sel, de vin et de morue, s'expliquent certainement par une poussée démographique dans la ville et par un essor général de la cité. Mais les guerres de Religion, en se prolongeant, interrompirent cette prospérité. Ce livre rend également possible des comparaisons avec d'autres enquêtes parallèles déjà faites sur La Rochelle et les ports normands. Il marque, enfin, le début d'une série de recherches que la Faculté des lettres de Rennes est en train d'entreprendre sur l'activité des ports de Bretagne et principalement sur Saint-Malo aux *xvi^e* et *xviii^e* siècles.

J. DELUMEAU.

Roger DOUCET. Les bibliothèques parisiennes au *XVI^e* siècle. Paris, Aug. Picard, 1956 ; in-8°, 175 pages.

Il est significatif et émouvant que le dernier ouvrage de Roger Doucet, historien des finances et des institutions de la France au *xvi^e* siècle, soit consacré à ce sujet qui touche à la vie spirituelle. Telle est la vertu de renouvellement de ces archives notariales auxquelles Roger Doucet doit la part la plus originale de ses travaux antérieurs.

Dans le minutier des notaires aux Archives nationales figurent 194 catalogues de bibliothèques privées répartis de 1493 à 1560. Des riches artisans aux grands officiers, il n'est pas de catégorie sociale qui ne soit représentée : voiturier par eau, apothicaire, tondeur, brodeur, des marchands, libraires, la foule des gens d'Eglise et des officiers de judicature depuis les sergents et les huissiers jusqu'aux avocats, procureurs, conseillers et présidents au Parlement. Nomenclature suggestive (p. 171-175). Quatre inventaires sont reproduits intégralement : celui de Nicole Gilles, contrôleur du Trésor, de 1499 ; de Jean Le Féron, avocat au Parlement de Paris, de 1548 ; de Jean Janot, libraire juré de l'Université de Paris, de 1522 ; de Pierre Valet, de 1555.

Quatre-vingts pages nourrissantes précèdent cette nomenclature et cette publication de textes. Leur objet est la découverte du lecteur à travers le livre lu, dans une période où le développement de l'imprimerie vient de mettre à la portée d'un grand nombre des richesses demeurées jusqu'alors le bien de quelques-uns, et où s'affirme ce renouvellement intellectuel qui suscitait l'admiration de Rabelais. Les bibliothèques les plus modestes ne sont pas moins intéressantes que les plus riches. A côté de celles des collèges et des couvents que fréquentaient les universitaires, il y a désormais celles des particuliers. Les mieux pourvues sont celles des ecclésiastiques et des gens de loi : 29 clercs et 109 hommes de loi. Peu de bibliothèques seigneuriales et qui sont les plus pauvres. Dès les environs de 1520, les riches bibliothèques apparaissent et l'on y suit la rapide progression du livre chassant peu à peu le manuscrit. Celui-ci, qui représentait encore le tiers ou le quart des collections vers 1525, n'est plus, au milieu du siècle, qu'un « joyau de bibliophile », une « relique du passé ».

Faite la part du hasard, la constitution d'une bibliothèque est un précieux témoignage sur la curiosité de son possesseur. Celle des juristes surprend par son étroitesse : cours de droit civil ou canonique, recueils de textes, en forment le fonds avec les Contumiers ; pas de recueil des Ordonnances royales, même chez les présidents au Parlement. Médiocre ouverture d'esprit qui confirmerait les irrévérences de Rabelais sur la basoche.

Dans toutes les bibliothèques, beaucoup de Bibles, et des éditions françaises qui attestent la diffusion de l'Écriture sainte en langue vulgaire dès le début du XVI^e siècle. Saint Augustin avec le *De Civitate Dei*, saint Grégoire et ses *Homélies*, saint Bernard avec ses *Méditations* et ses *Sermons*, sont les auteurs sacrés les plus répandus avec les scolastiques. Les œuvres d'Érasme et de Lefebvre d'Étaples connaissent une grande diffusion. Quant aux textes des hérétiques, ils ne sont connus que par les livres qui les réfutent.

Dans la littérature profane, abondamment représentée, l'Antiquité occupe la première place. Beaucoup d'éditions latines ; peu d'éditions grecques parce que les presses de Paris et de Lyon en sortaient peu et, surtout, parce que l'enseignement du grec restait limité à un très petit nombre. Le lecteur prenait contact avec l'Antiquité plutôt à travers les traductions. L'imprimerie a donné un nouveau rayonnement à la littérature romanesque : *Roman de la Rose*, *Lancelot du Lac*, les *Cent nouvelles nouvelles*... Peu de Rabelais. De tous les pays étrangers, l'Italie est la mieux représentée. L'Angleterre ne figure que pour l'*Utopie* de Thomas Morus. La part de l'Espagne est médiocre. Seuls les textes italiens sont dans la langue originelle : confirmation de la vogue de l'italianisme en France dans la première moitié du siècle. Beaucoup de livres de science, ou plutôt de recettes : *De re rustica*, *De re hortensi*, des *Jardins de santé*, etc...

Les bibliothèques des libraires confirment ces traits. Elles disent la faveur des livres de piété, des textes de l'Écriture sainte, des Jardins spirituels, des Miroirs de contemplation, des romans de chevalerie.

Ces inventaires ne disent pas tout. Il y a des livres inventoriés en bloc, et qui dira s'il n'y avait pas là, précisément, ceux que l'on voulait dissimuler ? Chez les libraires, les livres inventoriés ne sont pas les livres vendus, et, si la proportion est souvent la même, ce ne peut être une règle infallible. Enfin, les limites chronologiques choisies écartent la période qui fut sans doute celle de la grande diffusion des écrits de la Pléiade.

La cherté de quelques livres est moins frappante que les bas prix de la plupart.

Les ouvrages de dévotion sont vendus un ou deux deniers (alors que le salaire journalier d'un maçon montait à trente deniers) ; les *Adages* d'Érasme valent un livre. Visiblement, il n'y a guère de bibliophiles parmi les possesseurs de ces bibliothèques. Il n'en reste pas moins vrai que dans les fortunes de tous rangs les livres étaient peu de chose à côté des richesses en terre, en immeubles ou en vaisselle précieuse.

Ce bon marché des livres servit plus à entretenir les traditions dans la clientèle parisienne qu'à propager les idées nouvelles. Certes, les livres suspects se débattaient aux inventaires, et ce n'est pas seulement au nombre d'ouvrages et d'éditions que se mesure le rayonnement d'un livre. Que le choix des contemporains fut différent du nôtre ! Que de noms alors retenus qui sont aujourd'hui dans l'oubli ! Que d'auteurs illustres parmi nous et quasi ignorés de leurs contemporains !

De telles observations invitent à ne pas tirer à nous la vie spirituelle de ce temps ; à n'y rechercher une « modernité » qu'avec une extrême prudence. Par là, l'auteur rejoint cet esprit et ces méthodes dont Lucien Febvre a donné le modèle dans son *Rabelais* et le problème de l'incroyance au xvi^e siècle.

Roger Doucet considérerait ce livre comme un divertissement au milieu de plus longs travaux qui, par les notaires toujours, devaient aboutir à l'*Histoire de la Banque en France au XVI^e siècle*. La mort a interrompu ce fécond labeur. Ce dernier livre rend nos regrets plus vifs. Les qualités de Roger Doucet s'y retrouvent entières : finesse de l'analyse, précision du trait, idées générales jaillissant des textes, solides et nuancées.

R. GASCON.

Robert M. KINGDON. *Genava and the Coming of the Wars of Religion in France 1555-1563*. Genève, Droz, 1956 ; in-8°, 163 pages.

Le rôle de Genève dans les débuts des guerres de Religion en France est un grand sujet auquel manquait une synthèse. En voici une, fondée essentiellement sur les sources genevoises et sur les nombreuses monographies des églises réformées du royaume.

À Genève se formaient les pasteurs venus surtout du Dauphiné, de la Guyenne, du Chablais, de Lausanne et de Genève même. L'Académie fondée en 1559 leur assurait une solide formation et ce n'était qu'après un sévère examen, auquel n'échappaient pas les plus expérimentés, que la Compagnie des Pasteurs les envoyait dans le royaume. Le zèle vigilant de Calvin, du Conseil, de la Compagnie des Pasteurs maintenait des liens étroits avec la France. Ni les besoins ni les difficultés les plus locales n'y échappaient. Sur chaque église, Genève veillait avec une sollicitude et une rigueur maternelles. Elle en connaissait les moindres soucis grâce aux réfugiés, à la correspondance des pasteurs et à de véritables rapports. Ainsi l'église d'Orléans lui soumettait ses grands et ses petits problèmes : comment juger tel blasphème, tel cas d'inceste ou la pernicieuse pratique du rognage des écus ? Ce contrôle minutieux subsistera après que l'institution des colloques et des synodes y aura ajouté des moyens plus compréhensifs et non moins efficaces. L'étude de ces liens entre Genève et les églises du royaume constitue la première partie de l'ouvrage.

L'activité politique de Genève est présentée dans la seconde partie (p. 54-130). Calvin, surtout depuis le bref séjour du prince de Condé à Genève, en 1555, recommandait une pacifique et discrète conquête de l'aristocratie. Dans les églises de France pourtant progressait l'idée de la conspiration succédant à la résignation.

A Paris, le changement s'accomplit en 1559 après le départ du pasteur Morel. Quel que fût le désir de ne pas « troubler la tranquillité publique » et de « fuir les tumultes et séditions », la constante référence à la Parole de Dieu affaiblissait le respect envers les gouvernements séculiers infidèles à cette Parole. Cette contradiction éclatait au Synode de Poitiers en 1560. L'organisation des églises, leur « centralisation démocratique » étaient en elles-mêmes révolutionnaires.

L'attitude de Genève à l'égard des premiers projets de complot fut de prudence et de réserve. Respect du magistrat, crainte d'irriter le roi, qui avait fait connaître son mécontentement du rôle joué par les pasteurs envoyés de Genève, crainte sur l'efficacité d'une action qui livrait la sainteté de la cause aux hasards de la violence et de la guerre. Calvin, qui encourageait les Bourbons, Condé et Antoine, à conquérir le conseil du roi, s'opposa formellement aux projets de la Renaudie, venu à Genève quêter des secours et une approbation pour la conjuration d'Amboise. Après l'échec, il rejeta toute complicité, le supportant cependant sans protestation.

Après Amboise, Genève inclina plus encore vers la conquête légale des pouvoirs. Le Colloque de Poissy fut, essentiellement, pour elle, une tentative en vue de gagner l'influence politique à la cour.

Devant la mobilisation de Condé et la première guerre, ce fut la même prudence, quoique les circonstances la rendissent singulièrement plus difficile à garder. Genève ne pouvait guère fournir de soldats ; mais elle était riche et les réformés français en attendaient un secours d'argent, qui ne fut accordé que parcimonieusement, en échange de marchandises. Bâle, Strasbourg et Lyon furent les soutiens financiers de la guerre.

Le rôle de Genève fut indirect et cependant capital : elle avait donné aux églises cette armature, ces cadres où les chefs puisèrent aisément leurs moyens d'action. En Dauphiné, Montbrun pouvait s'adresser directement aux syndics et aux diacres des églises pour en obtenir les hommes et l'argent nécessaires aux combats.

Des répertoires des quatre-vingt-huit pasteurs envoyés de Genève en France de 1555 à 1562 ; de leurs lieux d'origine ; de leur recrutement social et professionnel ; des églises où ils furent envoyés — illustrent la géographie de l'influence genevoise. Ils ajoutent à la commodité du livre. L'auteur a le goût des tableaux statistiques : on apprécie celui des livres publiés à Genève (p. 100).

S'appuyant principalement sur les documents genevois, l'auteur a peut-être sous-estimé les secours accordés aux églises du royaume au cours de la guerre d'une manière discrète et que les autorités genevoises n'étalèrent pas dans leurs registres officiels. Surtout, il a vu les choses de France comme les voyaient les Genevois eux-mêmes. Plongées au milieu des troubles, les églises ne pouvaient juger ceux-ci comme Genève les jugeait, quelle que fût leur solidarité. Elles éprouvaient dans leur chair « la malice et l'injure du temps ». Elles connaissaient le poids du temporel et tout ce qui pouvait entrer de charnel dans les mécontentements qui avaient poussé à la révolte. Que d'obstacles à la pure parole de Dieu ! L'église de Lyon, chère à Genève entre toutes, devait subir le concours du baron des Adrets en sachant ce qu'il y avait de suspect dans le zèle de ce gentilhomme.

Il eût suffi de quelques traits pour montrer comment la guerre ouverte séparait inévitablement ceux qui y engageaient leurs vies et leurs biens, avec leur foi, et ceux qui, de Genève, n'étaient que spectateurs de ces combats. Cette perspective plus large eût mieux tracé les limites de l'influence de Genève. De ce bon livre, elle eût fait un très bon livre.

R. GASCON.

Huguette et Pierre CHAUNU. *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*. Partie statistique. T. I, II, III. Paris, A. Colin, 1955 ; 3 vol. in-8°. (École pratique des Hautes-Études, VI^e section. Centre de Recherches historiques. Collection « Ports. Routes. Trafics », n° 6.) Prix : 1.600, 3.200, 3.200 fr.

Les trois tomes parus en 1955 de *Séville et l'Atlantique* ne représentent que le tiers d'une œuvre monumentale qui doit comprendre sept volumes d'étude statistique et deux volumes de synthèse. On ne peut donc en donner qu'un compte rendu partiel et provisoire. Pour le moment, le premier volume nous offre une introduction méthodologique et les tomes II et III sont remplis par des tableaux détaillés du trafic entre Séville et les ports voisins, ainsi que ceux des Canaries avec l'Amérique espagnole pour les périodes 1504-1560 et 1561-1595. Ils ne concernent que les navires ; les statistiques des marchandises, les cartes et les graphiques n'apparaîtront pas avant les tomes VI et VII. Telle quelle, cette première tranche est l'aboutissement d'une somme de labeur étonnante, pose de grands problèmes et justifie à elle seule un long compte rendu.

La tentative de M. et M^{me} Chaunu s'insère dans le grand mouvement qui vise à construire une histoire économique quantitative pour des siècles lointains où la statistique était dans l'enfance. *Séville et l'Atlantique* prend naturellement sa place dans la collection « Ports. Routes. Trafics », mais l'œuvre qu'elle rappelle le plus par son ampleur, ce sont les sept volumes publiés sur le trafic des détroits danois par Nina Ellinger Bang et Knud Korst.

Qu'on puisse apporter tant de données nouvelles sur le commerce des « Indes », c'est là ce qui surprend de prime abord. On croyait qu'après l'ouvrage classique de Haring (1918) et l'excellent livre de Hamilton sur les trésors d'Amérique et la révolution des prix en Espagne (1934), l'essentiel était dit. Mais, quand on aborde l'immensité des archives, on s'aperçoit qu'il a manqué aux historiens de l'économie ces grandes collections de textes qui ont rendu tant de services à l'histoire diplomatique. En réalité, la plupart des auteurs ont été submergés par l'océan de papiers. Sur les conseils de M. F. Braudel, H. et P. Chaunu ont donc tenté de reconstituer le trafic du port de Séville et de ses annexes avec l'Amérique espagnole. Comme il arrive souvent, cette entreprise les a menés plus loin qu'ils ne le pensaient au départ. Les lacunes, les incertitudes des premières séries abordées, celles des registres de navires, les ont poussés à approfondir leurs recherches, à se jeter notamment dans l'inépuisable correspondance de la *Casa de la Contratación*. Pour connaître le mouvement des ports trafiquant avec l'Amérique, il a fallu le reconstituer navire par navire, identifier chaque unité, accumuler le plus possible de renseignements, sur son nom, ceux du maître, du propriétaire, des négociants intéressés, sur le nombre des hommes d'équipage, le tonnage, les dates de départ et d'arrivée. Et il s'agit de 17.761 traversées !

A première vue, on est un peu surpris que les auteurs aient jugé indispensable de publier des tableaux complets de tous les navires qui, à leur connaissance, ont traversé l'Atlantique de 1504 à 1650, et plus encore que les éditeurs aient donné leur accord. Mais cette prodigalité apparente se justifie. La construction statistique ne s'enveloppe point de mystère. Loyalement, on nous livre tous les matériaux, permettant ainsi le contrôle, la critique et un perfectionnement éventuel.

Tout en s'efforçant de mettre sur pied « une histoire, à la fois chiffrée, évolutive,

dynamique, sciemment, volontairement quantitative et par surcroît aussi rattachée que possible au contexte de la vie générale du monde qui l'explique de bout en bout, la suit, la soutient et la contrarie » (t. I, p. 19), programme dont la réalisation se verra surtout dans les derniers tomes, les auteurs ont d'ores et déjà, dans ces premiers volumes, fourni une contribution de premier ordre à l'histoire en général, indépendamment même de l'économie et de la statistique.

Sautes de vent, tempêtes, échouages, naufrages, tous les incidents d'une navigation mouvementée, voyages clandestins, changements suspects d'itinéraires, attaques contre les navires ou contre les ports, toutes les roueries de la contrebande, toute la brutalité de la guerre de course ou de la piraterie, voilà ce que nous révèlent les notes qui accompagnent les tableaux. L'histoire politique y trouve sa pâture : voici, selon les fluctuations de la diplomatie et souvent aussi malgré elle, les Espagnols aux prises avec les Français, les Anglais, les Hollandais ou les Barbaresques. Les milliers de noms de navires, de maîtres ou de négociants peuvent avoir leur intérêt documentaire, et quand on écrira la biographie de quelque religieux ou fonctionnaire, qui aura traversé l'Atlantique au cours de sa carrière, il sera prudent de consulter *Séville et l'Atlantique* pour éviter quelque erreur de chronologie. Bref, nous y voyons une sorte de *Corpus* qui se révélera indispensable à des érudits, même fort éloignés des préoccupations des auteurs.

Est-ce à dire que nous aboutissons à une réhabilitation de cette histoire « événementielle » tant décriée ? On pourrait observer, non sans quelque malice, que l'étude de la conjoncture, plus en faveur aujourd'hui que celle des « structures », nous ramène dans le domaine de l'économie vers ces événements qui sur le plan politique ne suscitent plus le même intérêt. La conjoncture ne serait-elle pas une somme d'événements ? Gardons-nous de discussions périlleuses, mais nombreux sont ceux qui préféreront une histoire concrète rattachée à des incidents même minimes, mais saisissables, à de grandes constructions abstraites. Le luxe de détails que nous prodiguent ces premiers tomes leur donnera toute satisfaction.

Ce luxe est, d'ailleurs, plus réduit pour le tome II, qui va jusqu'en 1560, que pour le tome III. Avec une modestie excessive, les auteurs parlent même de « l'extrême faiblesse de la documentation » que M. Lucien Febvre, dans la belle préface qui présente l'ouvrage, ramène à « une pénurie relative ». C'est que la correspondance de la *Casa de la Contratación* ne commence que vers 1550. Cet enrichissement des archives correspond à une plus grande activité bureaucratique et aussi, à quelques années près, à un accroissement des tonnages et du trafic. C'est vers 1570 que s'organise vraiment la grande *Carrera de Indias*, telle qu'elle fonctionnera jusque vers 1650.

Le souci de donner une idée d'ensemble des trois tomes nous a fait retarder l'examen de ce qui fait l'objet propre du tome I, la méthode. L'enthousiasme des auteurs pour l'histoire quantitative ne leur a pas fait oublier les difficultés énormes qui s'opposent pour le *xvi^e* et le *xvii^e* siècle à l'emploi des méthodes statistiques : « L'historien doit se fabriquer lui-même sa propre statistique, au prix de quels efforts et de quels subterfuges » (t. I, p. 7). Avec une rigueur exemplaire, tout au long de ces 300 pages, un peu difficiles à lire, mais solidement charpentées, ils décrivent les obstacles successifs qu'ils ont dû surmonter. Immensité, désordre, lacunes de la documentation, insuffisance de signalement des navires, incertitude des mesures de tonnage, manque de sincérité des déclarations, intrusion perpétuelle de la fraude, tout cela aurait découragé plus d'un historien. Avec une cons-

tance admirable, H. et P. Chaunu se sont acharnés à débrouiller les imbroglios, à proposer des correctifs qui éliminent ou réduisent les causes d'erreur. Arriver à la perfection, ils savent bien que c'est impossible dans « l'ancien régime de la mesure ». Mais, cette réserve faite, ils ont confiance dans les résultats obtenus, ils les jugent assez solides pour étayer les interprétations d'ensemble qui suivront.

La série des « livres de registres » qui constituait pour le personnel de la *Casa de la Contratación* une sorte de répertoire des registres consacrés à chaque navire et conservés dans les archives, leur a servi de fil d'Ariane. Très laconiques au début, ces livres, peu après 1540, indiquent la direction ou la provenance des navires; au *xviii^e* siècle, ils se perfectionnent. On y trouve mention de toutes les unités qui portaient officiellement des marchandises, qu'elles soient parties de Séville, de Cadix, des Canaries, ou même de Lisbonne, quand il s'agit de négriers.

Les registres auxquels ils renvoient n'ont pas tous été conservés; ils sont souvent incomplets « à tous les stades de la détérioration ». Tels quels, ils forment une masse de 580 liasses pour la période envisagée et fournissent des précisions sur le navire, les marchandises qu'ils transportaient, les droits payés. Ces renseignements étaient recueillis ou vérifiés à Séville, lors du contrôle assez minutieux exercé avant le départ des flottes ou au retour, les contrôles exercés en Amérique étant beaucoup plus sommaires.

Bien que minutieux, le contrôle sévillan laissait à désirer, car, si l'on comptait les ballots, on ne les ouvrait jamais, les fonctionnaires acceptant les déclarations des marchands. De là la conclusion que les statistiques concernant le volume du trafic seront plus sûres que celles qui porteront sur sa valeur. Les marchands ne se contentaient pas de cette attitude bienveillante, par tous les moyens ils s'efforçaient de gagner à la main le contrôle : cargaisons supplémentaires que l'on tentait d'escamoter à l'arrivée, utilisation abusive des *capitanas* et *almirantas*, chargement sur les galions de l'escorte, qui ne devaient transporter de marchandises qu'au retour, envoi de l'Amérique de lingots et de ballots *sin registrar* que l'on baptisait publiquement *por registrar*. Toutes ces manigances étaient facilitées par la complaisance dont la *Casa* faisait preuve à l'égard des chargeurs. « Elle savait capter la confiance de l'État et l'amener à considérer que l'intérêt des marchands était le sien propre » (t. I, p. 112). Les capitaines généraux qui commandaient les flottes, grands personnages aux attributions très étendues, entravaient eux aussi le contrôle.

On le voit, les auteurs ne songent nullement à sous-estimer l'ampleur de la fraude. Peut-être même était-elle plus raisonnable qu'ils ne le jugent, au moins dans certains cas. Deux passages nous ont donné à réfléchir. Dans son célèbre ouvrage, *Tratos y contratos de mercaderes* (1569), le P. Mercado se trouve d'accord avec un rapport de la *Casa de la Contratación* du 10 décembre 1568 pour affirmer que, lors de la perception de l'*almojarifazgo* dans les ports d'Amérique, les fonctionnaires confrontaient la copie du registre avec les *relaciones de cargazon* que les marchands envoyaient à leurs facteurs (t. III, p. 120-121). D'autre part, un rapport de la *Casa* de 1572 invoque la possibilité de contrôler les déclarations par l'examen des livres de comptes (t. III, p. 174). Les marchands n'ayant guère l'habitude de truquer leur comptabilité ou les documents envoyés à leurs facteurs, les contrôleurs n'étaient peut-être pas aussi désarmés, à moins, ce qui est fort possible également, que la moralité des marchands ait été plus basse à Séville qu'ailleurs, ce que tel texte de sainte Thérèse ou des archives Ruiz laisserait supposer. On ne

peut que regretter la perte totale des archives privées commerciales de Séville, qui auraient permis de fructueuses vérifications¹.

La deuxième série de documents utilisés est formée par les comptes de l'*avería*, « taxe destinée à couvrir les frais de la protection des convois, répartie sur l'ensemble des cargaisons » (t. I, p. 185). L'établissement de son taux donnait lieu à des calculs compliqués qui ne s'achevaient qu'au retour des flottes. On en trouve les résultats dans un document-clef intitulé « *repartimiento de averías* ». La valeur des cargaisons était déterminée d'après les déclarations figurant sur les registres. Il y a donc là un recouplement des plus utiles. Ce recours aux papiers de l'*avería* fournit aux auteurs l'occasion de reviser l'histoire de cette institution, déjà esquissée en 1945 par M. Céspedes del Castillo. Elle dépendait dans une large mesure de la *Casa*, mais son recouvrement fut confié, tantôt au Consulat, tantôt à des particuliers. Dans le deuxième quart du XVII^e siècle, par suite de la nécessité de renforcer la défense des convois, l'*avería* atteignit des taux exorbitants : le système se dérégla complètement, si bien qu'on la supprima en 1660, de même que les *almojarifazgos*, et qu'on la remplaça par une imposition globale. Les papiers d'*avería* ont le mérite de donner une idée de la valeur des cargaisons.

Il en est de même des comptes des *almojarifazgos*, c'est-à-dire des droits de douanes. Vu la disparition quasi complète des papiers de l'*almojarifazgo de Indias* qui se percevait à Séville, il a fallu se rabattre sur les douanes les plus importantes des Indes, celles de la Vera Cruz et de Nombre de Dios (région de Panama), qui représentent 90 % du trafic. Malheureusement, elles ne sont utilisables que pour soixante-huit et quarante-cinq ans respectivement.

Parmi les autres séries, les papiers d'*armadas* fournissent de précieuses indications sur les navires d'escorte, non soumis au registre, lors du voyage d'aller. Enfin, c'est la magnifique série de la correspondance de la *Casa* qui rend la lecture des notes des tomes II et surtout III si suggestive. Elle aussi contribue à la construction statistique en facilitant les identifications de navires et en fixant la chronologie.

Tels sont les éléments dont les auteurs ont disposé pour dresser leurs tableaux de la navigation entre l'Espagne et les Indes. Quels efforts, quelle volonté d'aboutir tout cela représente, on a peine à le mesurer. M. et M^{me} Chaunu ont donné un exemple que l'on réussira difficilement à égaler.

Sur les 17.761 traversées relevées, 15.000 environ ont été fournies par les livres de registres ; les autres, concernant des navires étrangers en principe au transport des marchandises, ont été décelées par d'autres sources. On ne manquera pas de relever la singulière inégalité entre le chiffre des allers (10.438) et des retours (7.323), inégalité déjà commentée par D. Ramón Carande. Beaucoup des navires qui allaient aux Indes s'échouaient volontairement (*al través*). Car il y avait excédent de tonnage et il était désavantageux de faire revenir des navires à vide. Mieux valait faire effectuer une dernière traversée à de vieilles unités. Cette pratique permettait, en outre, de renforcer en équipage et en artillerie la flotte du retour, plus exposée que celle de l'aller, en raison des trésors qu'elle ramenait. Enfin, certains des navires qui ne revenaient pas en Europe servaient au cabotage américain.

La question des tonnages est pleine d'embûches. La *tonelada* employée dans la

1. Il reste cependant aux archives Ruiz de Valladolid de nombreuses lettres des facteurs de Séville.

Carrera de Indias a changé de valeur : de 1,4 mètre cube environ, elle est passée à 2,6 mètres cubes à une date qui se place entre 1552 et 1586. L'adoption d'une unité de mesure presque double de l'unité normale conservée dans les autres trafics maritimes serait encore une fois une victoire des fraudeurs ; on devine les difficultés supplémentaires que provoqua ce changement mystérieux, qu'aucun historien n'avait soupçonné avant M. et M^{me} Chaunu.

Pour l'établissement de statistiques, il était essentiel de pouvoir assigner un tonnage à chacune des unités navires-voyages. Environ 2.500 sont donnés directement par les documents. L'identification de navires que l'on retrouve à plusieurs reprises dans la « *Carrera* » permet de porter ce chiffre à 9.000 par l'ingénieux procédé de la « boule de neige ». Au total, 50 % des tonnages sont ainsi atteints avec une grande précision. Le reste est soit connu indirectement (20 %), soit évalué, (30 %), en tenant compte de toute une série de facteurs, nature du navire, fonction dans la flotte (*capitana*, *almiranta*, *aviso*), quantité de mercure transporté, droits payés dans les ports des Indes, effectif de l'équipage, nombre de licences concédées (ceci pour les négriers). En général, le tonnage des gros navires est mieux connu que celui des petits, ce qui diminue les chances d'erreur, et la vraisemblance des évaluations s'accroît, à mesure qu'on dispose de plus de documentation, c'est-à-dire dans la seconde moitié du xvi^e siècle et surtout au xvii^e.

La découverte de nouveaux documents — qui n'est pas invraisemblable — peut amener à revoir certains chiffres de détail. Nous pensons notamment aux navires négriers, pour lesquels les évaluations du tonnage nous paraissent parfois un peu faibles. Mais, dans l'ensemble, la méthode proposée est valable. Il s'agit, croyons-nous, de bien marquer que les chiffres atteints correspondent, non à des statistiques rigoureuses, comme on pourrait en dresser de nos jours, mais à des approximations qui serrent de très près la réalité.

Et, d'ailleurs, les statistiques contemporaines sont-elles toujours aussi rigoureuses que nous voulons bien le croire ? Les spécialistes ne nous révèlent pas forcément toutes les difficultés auxquelles ils se sont heurtés. De ce point de vue, il faut saluer la critique impitoyable des sources effectuée par H. et P. Chaunu, comme un bel exemple de probité intellectuelle. Ils invitent en quelque sorte le lecteur à soulever des objections. C'est peut-être un des meilleurs éloges qu'on puisse faire de leur ouvrage.

La publication des tomes VI et VII et surtout de la synthèse finale permettra d'apprécier pleinement les prodigieuses richesses contenues dans cette publication, qui fait honneur à l'école historique française. Ces premiers tomes dont nous rendons compte aujourd'hui ont un caractère volontairement austère qui garantit le sérieux de l'entreprise.

H. LAP EYRE.

L. CNOCKAERT. *Giovanni-Francesco Guidi di Bagno, nuntius te Brussel (1631-1637)*. Bruxelles et Rome, 1956. (Bibliothèque de l'Institut historique belge de Rome, fasc. VII ; in-8°, 172 pages et 3 pl. h. t.)

La publication de la Correspondance des nonces de Flandre, poursuivie de 1924 à 1942 par les soins de l'Institut historique belge de Rome, a apporté une très précieuse contribution à l'histoire de la Contre-Réforme et de la politique européenne pendant le premier quart du xvii^e siècle.

L'étude présente, œuvre d'une religieuse belge, utilise les deux volumes édités en

1938 par Bernard de Meester (vol. V et VI des *Analecta Vaticano-Belgica*, 2^e série A), pour mettre en valeur le passage à Bruxelles d'un homme qui fut alors une personnalité marquante de la diplomatie pontificale, le futur cardinal Guidi di Bagno.

En dépit du sous-titre, la personnalité de l'homme apparaît peu au cours de ce travail, l'auteur se contentant de souligner ses talents d'observateur quand il nous parle de l'archiduchesse Isabelle et de son entourage.

Le gros travail accompli par le nonce au cours de sa mission de six années est minutieusement analysé. Le représentant du Saint-Siège eut naturellement à s'occuper de problèmes strictement religieux, tels que la conversion des « hérétiques » du Limbourg et surtout, après la création par Grégoire XV, en 1622, de la Congrégation de *Propaganda Fide*, du sort des catholiques et du statut de l'Eglise dans ces « pays de mission » qu'étaient devenus l'Angleterre, les Pays-Bas du Nord, la Scandinavie.

Plus importante pour l'histoire générale nous paraît être l'évolution de l'attitude du prélat sur le plan proprement diplomatique, car elle reflète l'évolution même de la cour de Rome.

Envoyé par Grégoire XV à Bruxelles, le nouveau nonce a déjà une vieille expérience politique. Sa nomination fait partie de tout un plan de réorganisation de la diplomatie pontificale, voulu par le nouveau pape, tout dévoué à la Maison d'Autriche. Ses premières interventions politiques au cours de la guerre de Trente ans sont nettement orientées dans ce sens. Lors de l'Affaire de la Valteline, il pousse le successeur de Grégoire XV, Urbain VIII, à s'opposer par les moyens les plus énergiques à la politique de Richelieu, mais il n'est pas suivi.

Dès lors, il va donner son appui à une tentative de rapprochement entre les États catholiques, qui correspond aux vues de la cour de Rome. Il est choisi en 1627 pour représenter le Saint-Siège auprès de Louis XIII. Le rôle qu'il joua en France mériterait une étude, qui compléterait utilement celle de L. Cnockaert. La personnalité d'un prélat humaniste aux idées très larges y apparaîtrait davantage et l'on verrait comment celui qui, en 1625, poussait le Saint-Siège à « décardinaliser » Richelieu devint son ami, au point d'être envisagé par lui comme son candidat à la succession d'Urbain VIII, lors d'une grave maladie de celui-ci en 1637. Cette éventualité ne se réalisa pas, car le pape guérit et, en 1642, le cardinal Guidi di Bagno mourut prématurément, précédant dans la tombe celui qu'il aurait pu remplacer.

J. GODARD.

Vicars BELL. To meet Mr Ellis, Little Gaddesden in the eighteenth Century.

London, Faber & Faber, 1956 ; 160 pages. Prix : 15 s.

Ceci est l'image de la vie rurale, telle qu'elle était vécue dans la communauté de Little Gaddesden au XVIII^e siècle. Pourquoi Little Gaddesden plutôt qu'aucun autre village ? C'est d'abord, je pense, que l'auteur y a ses racines. C'est ensuite parce qu'y ont été préservés les registres, comptes, etc., tenus par les inspecteurs du Bureau de Bienfaisance, marguilliers et gardes champêtres (mais c'est là chose commune). C'est surtout, et voilà en quoi la paroisse invitait spécialement l'entreprise, parce qu'elle présente deux sources d'information exceptionnelles, et à elle propres : 1^o l'œuvre de William Ellis, une sorte d'Émile Guillaumin anglais, en ce temps-là fermier de la Cure, auteur de maint ouvrage sur la vie à la campagne, et qui, caqueteur incorrigible, Dieu merci ! nous amène devant les yeux hobereaux, médicastres, cabaretières, gars et filles, idiots, coquins, valets de ferme, bohémiens, fous, et le reste ; 2^o la toute différente relation, froide, objective, « étrangère », d'un

certain Peter Kalm, naturaliste de profession, Suédois d'origine, lequel, en 1748 chargé d'une mission en Amérique, s'arrêta longuement à Little Gaddesden (que les livres d'Ellis avaient rendue célèbre) et nous a laissé un inventaire poussé et, l'on s'y attend, technique des choses et des gens, des matériels et des procédés observés lors de son passage. De là une monographie dont la précision réaliste eût réjoui le cœur du pauvre Lucien Febvre et dont le pittoresque enchante celui du commun lecteur.

Voici l'habitation, cottage couvert en chaume, toit aigu, les murs en colombage de solives et brique, le sol encore damé de silex comme aux temps saxons, la cheminée grande ouverte aux courants d'air (comme les choses ont peu changé!), portes ou fenêtres, au scandale de notre Suédois, ne fermant guère, ou point du tout. Voici la cuisine : les rôties au beurre fondu pour le thé du breakfast, l'éternel roast-beef et plum-pudding — notre visiteur est stupéfait de toute la viande que mangent ces bonnes gens, même les pauvres, marqués d'un P. sur le manteau, et qui mettent leurs affaires au clou pour commander chez le boucher —, la petite bière boisson courante, le fromage qu'on porte aux champs dans la saison des gros travaux, les conserves de fruits et légumes, les herbes, précieuses, mais qu'il faut bien connaître, témoin la ménagère qui s'empoisonna par ignorance, elle-même, sa famille et son verrat, enfin le prix précis et détaillé de toute cette boustifaille. Voici la médecine, où se mêle curieusement magie héritée du plus lointain passé et premières lueurs d'un abord scientifique : la divination par l'examen des eaux (= urines) comme l'entend Falstaff dans Shakespeare, la cure de la jaunisse, à savoir neuf poux dans un pot de bière tous les matins pendant huit jours, la cure du phlegmon, à savoir de mettre le doigt dans l'oreille d'un chat pendant deux heures à seule fin de lui transmettre le mal, etc., etc., mais aussi la colique carminative traitée par l'infusion d'anis, les ampoules du marcheur par un œuf dans chaque soulier. Voici le costume : ni sabots ni bottes, même par mauvais temps, à l'étonnement de l'étranger, des souliers (et parfois des guêtres) pour les hommes, pour les femmes des patins par-dessus la chaussure, quand elles sortent ; les hommes portent perruque, la moindre coûtant une guinée, la courante deux livres. Les femmes, font la cuisine, lavent, nettoient, frottent et se bornent là, jamais ne travaillent au dehors ; même la traite incombe aux hommes ; tant il est vrai que « l'Angleterre est le paradis des dames ». Au prêche, le ministre moralise, sur un texte une fois choisi, sans jamais plus citer un mot du livre saint. Il lit, jamais ne parle.

On ne peut — quel dommage ! — poursuivre l'analyse plus avant : le chauffage gaspillé, les éclats de verre sur la crête des murs pour décourager la maraude, le gentilhomme en son manoir et le mendiant à la barrière, l'abattage des arbres, l'aubépin des haies, l'invention de machines, charrues ou herses améliorées, semailles dans l'enfance, l'usage des engrais, et de quels engrais, le bœuf et l'âne, leur vende et leurs maladies, les herbes diverses des champs, le valet de ferme, sa louée et ses gages, tout y passe. Et ce petit livre, passablement technique, demeure un plaisir à lire. « En mon temps », raconte une vieille, « les jeunes gens de la paroisse jouaient à cache-cache dans la fougère. Le camp des uns une fois prêt, il criaient Hou-ou-ouper, et au cri, les « loups » se mettaient en quête. Le souvenir allumait un clin d'œil dans celui de la vieille dame. C'était là, peut-on supposer, un jeu qui gardait d'innies possibilités. » Le livre est charmant. Pourquoi pas ?

† Roger CHAUVIRÉ.

Frank J. KLINGBERG. *The Carolina Chronicle of Dr. Francis Le Jau, 1706-1717*. Edited, with an introduction and notes. Berkeley 4, California, University of California Press, 1956; 205 pages + index. (University of California Publications in History, vol. 53.) Prix : 3 dollars 50.

Ce recueil des lettres du ministre anglican Francis Le Jau, précédé d'une bonne introduction historique, apportera un intéressant complément à la documentation, singulièrement abondante déjà, dont nous disposons sur l'histoire de la Caroline du Sud. D'origine française, Le Jau, qui avait, comme beaucoup de protestants, émigré en Angleterre, où il avait adopté la religion officielle, accepta, à la demande de la « Society for the Propagation of the Gospel », de prendre en 1706 la direction d'une mission anglicane dans la région de Charleston. Ses lettres, écrites dans les premières années de la colonie, au moment où celle-ci était encore dans la phase héroïque de son histoire, présentent par suite un très vif intérêt.

Elles nous fournissent sur les conditions de la vie matérielle dans sa petite paroisse de Saint James Goose Creek une foule de détails qui nous permettent de les apparenter assez étroitement à celles des premières paroisses françaises de Louisiane. Les divisions religieuses de la population le préoccupent naturellement beaucoup, et il ressort du tableau qu'il nous en fait que l'Église anglicane, en dépit de la forte position qu'elle occupait en Caroline du Sud, devait faire face à l'hostilité de nombreuses sectes dissidentes. Mais l'attention de Francis Le Jau se porte surtout sur les Indiens et les esclaves noirs. Il se conforme en cela aux instructions de la Société, qui désirait gagner les uns et les autres au christianisme. Parmi les Indiens, elle espérait, par le développement de ses missions, combler une des graves lacunes de la colonisation anglaise dans le Sud, en s'inspirant de l'exemple des missionnaires français. A l'égard des nègres, elle aurait voulu amener les maîtres à une conception plus chrétienne de leurs devoirs envers leurs esclaves. Dans les deux cas, la tâche qui incombait à Francis Le Jau était difficile. Auprès des Indiens, l'action du missionnaire était contrecarrée par l'attitude des traitants, et sa correspondance achève de confirmer ce que tant de documents nous disent sur les violences que ceux-ci commettent pour se procurer des esclaves parmi les tribus de l'intérieur, sur la dureté avec laquelle ils exigent le paiement des marchandises de traite, et sur les causes réelles de la guerre des Yamasees : il est significatif que Le Jau n'attribue aux colons français de Louisiane aucune responsabilité dans le soulèvement de 1715.

Auprès des esclaves noirs, les tentatives d'évangélisation se heurtaient souvent à la malveillance des maîtres. Le Jau réproouve hautement la cruauté de ces derniers, l'obligation que beaucoup font à leurs esclaves de travailler le dimanche, les réticences qu'ils manifestent à l'idée de leur faire donner une instruction religieuse, et il s'oppose énergiquement à l'application de la loi qui prévoit la mutilation des nègres coupables de s'enfuir des plantations. Ses efforts ne restèrent d'ailleurs pas inutiles, car, s'il ne put instituer un système régulier d'instruction pour les esclaves de couleur, du moins parvint-il à obtenir de la plupart des maîtres l'engagement de les nourrir et de pourvoir à leurs besoins matériels. Pour seconder son action, Le Jau n'avait pas, comme les administrateurs des Îles françaises, la ressource de s'adresser au souverain et d'invoquer l'autorité des instructions royales : il pouvait seulement multiplier les appels à la Société qu'il représentait, et, en fait, il se trouvait réduit à lui-même et à sa capacité de persuasion.

Les indigènes de Caroline du Sud ne l'intéressent pas seulement sur un plan humain. Comme François Le Maire en Louisiane, il s'efforce de se documenter sur leurs origines, sur leurs traditions, leurs langues, et il fait parvenir à la Société tous les éléments qu'il est en mesure de réunir. Ses lettres, en réalité, passent en revue tous les aspects de ces premières années de la colonisation. Qu'il s'agisse des dissensions qui se produisent dans le gouvernement, du mécontentement que provoque la gestion des Lords propriétaires, des dévastations commises par les Yamasees, des tractations de la colonie avec les Indiens pour essayer de récupérer leur alliance, des maladies épidémiques auxquelles le pays est exposé, de l'activité, enfin, des noyaux de Huguenots français qui se sont installés en Caroline du Sud, on y trouvera des données utiles, consignées au jour le jour par un observateur intelligent.

Marcel GIRAUD.

J. Carlyle SITTERSON. Sugar Country. The Cane Sugar Industry in the South, 1753-1950. University of Kentucky Press, 1953 ; 395 pages + bibliographie et index.

Il ne s'agit pas ici d'une étude purement technique de la canne à sucre dans les États du Sud. M. Carlyle Sitterson prend son sujet dans un sens plus large. Il fait, certes, à la partie technique une place importante dans une série de chapitres approfondis où il examine en détail les procédés de culture, les variétés de cannes qui ont été d'abord exploitées, les maladies qui ont exigé l'introduction, à une époque récente, d'une variété plus résistante, susceptible d'enrayer les ravages de la mosaïque. Il y décrit aussi les méthodes de fabrication du sucre dans la période antérieure à la Sécession, les perfectionnements graduels qui ont été ensuite apportés à une industrie dont le but avait longtemps été de produire une denrée grossière : la raffinerie du sucre ne s'est développée dans le Sud qu'après la guerre civile, et elle a alors abouti à des réalisations comparables à celles des États du Nord, dont les plus significatives sont celles des frères Godchaux.

Mais le livre apporte, en outre, des données singulièrement intéressantes sur l'histoire sociale de cette zone de la canne à sucre qui se situe essentiellement dans la Louisiane du Sud et le Texas. L'auteur montre comment, sous la domination américaine, les lots de faibles dimensions de l'époque française et espagnole se sont rapidement « consolidés » en grands domaines, tout en laissant subsister, jusqu'à la veille de la guerre civile, un certain nombre de petites exploitations dont les propriétaires, en bien des cas, parvenaient à produire quelques quintaux de sucre soit avec leurs propres moulins à chevaux, soit avec ceux de leurs voisins plus fortunés. Sur ces grandes plantations, où la monoculture était de règle, la main-d'œuvre servile, qui, au cours de la période coloniale, s'était accrue lentement, prit un essor rapide au XIX^e siècle : dès 1840, elle représentait en Louisiane plus de 60 % de la population totale et elle atteignit plus de 72 % en 1860. Le travail se faisait par équipes, les nègres étaient distribués par catégories, suivant une nomenclature qui resta longtemps fidèle à celle de l'époque française, sauf que le « commandeur » côtoyait désormais l'« overseer », qui tendait de plus en plus à devenir le personnage essentiel de la plantation. Entre les esclaves, sévèrement enrégimentés, et les planteurs figurait un personnel spécialisé d'ouvriers blancs, d'artisans, d'ingénieurs, chargés de creuser les fossés de drainage ou préposés à la

fabrication du sucre. Les « colporteurs » et « caboteurs », enfin, qui circulaient avec leurs marchandises, à pied ou en bateau, entre les plantations, introduisaient dans la société de la « zone du sucre » un élément d'originalité.

La guerre civile, inévitablement, bouleversa un ordre social qui représentait le legs de l'époque coloniale. Sous le régime des contrats de travail institués par le Freedmen's Bureau et dans l'atmosphère tendue de l'après-guerre, l'exploitation de la canne à sucre subit une telle régression que les planteurs envisagèrent, mais sans succès, de substituer aux anciens esclaves des immigrants asiatiques et européens. Le système du fermage et du métayage ne donna lui-même que de médiocres résultats. Le travail du nègre libre n'était pas inférieur à celui de l'esclave. La difficulté venait surtout de l'insuffisance de la main-d'œuvre, due à l'élimination des femmes et des enfants, et de son extrême mobilité. Les demandes d'augmentation de salaires, d'autre part, affectaient une économie dont les possibilités étaient encore limitées. C'est seulement vers 1880 que la situation parut se stabiliser par un retour au système du travail par équipes, effectué par des nègres libres, sur des plantations qui étaient, comme autrefois, autant d'unités productrices et manufacturières.

Mais la formule ne pouvait survivre. Dans un monde gagné par l'industrialisation, la séparation de la culture de la canne et de la manufacture du sucre apparaissait inévitable. A la fin du XIX^e siècle, les journaux recommandaient la division des grands domaines en fermes de dimensions moyennes dont un petit nombre de manufactures absorberaient toute la production. La suggestion n'aboutit assurément pas à une brusque rupture avec le passé. Le système de la plantation manufacturière ne disparut pas. Des domaines plus vastes se constituèrent même, propriété de capitalistes désireux de disposer pour leurs usines d'un approvisionnement de canne à sucre abondant et régulier. Mais un nombre croissant de fermes purement agricoles, 900 pour le seul État de Louisiane en 1910, se juxtaposèrent à ces derniers, tandis que, sur les grands domaines, les tenanciers blancs prenaient, à côté des nègres travaillant en équipes, une importance nouvelle.

M. Sitterson étend son enquête jusqu'à l'époque contemporaine. Il peut ainsi examiner les récentes vicissitudes de l'économie du sucre, la crise qui fait suite à la première guerre mondiale, le retour spectaculaire de la prospérité à partir de 1927. Réparti sur une période aussi longue, l'ouvrage constitue l'exposé le plus complet qui ait encore été consacré à la question de la canne à sucre. L'aspect économique en est étudié avec autant de soin et dans le même esprit scientifique que l'aspect social. Le mouvement des prix, l'importance des capitaux investis dans les plantations, les bénéfices réalisés par les planteurs, forment le sujet de chapitres admirablement documentés, qui établissent que, dans le Sud libre-échangiste d'avant la guerre civile, la zone du sucre s'est toujours distinguée par son protectionnisme, et qui soulignent le rôle des « facteurs » et du crédit, rouages indispensables de toute l'économie agricole de la région. L'ensemble forme un tableau intelligent de la personnalité, de l'histoire et de la structure d'une région dont le développement a été tardif, mais qui, depuis le début du XIX^e siècle, apporte à l'économie américaine une contribution toujours croissante.

Marcel GIRAUD.

M. M. ŠTRANGE. Russkoe obščestvo i francuzskaja revolucija 1789-1794 gg.
(La société russe et la Révolution française, 1789-1794). Izdat. Ak. Nauk

S. S. S. R. (Édit. Acad. des Sciences d'U. R. S. S.), 1956 ; 19 cm. 5 x 13 cm., 206 pages, illustr.

M. M. Štrange, secrétaire général de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences d'U. R. S. S., étudie, dans un élégant petit volume, les répercussions de la Révolution française sur l'opinion russe. Accueillie avec enthousiasme par les éléments libéraux et progressistes, la Révolution bourgeoise de 1789-1791 paraissait, en effet, ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire du monde, en abattant un édifice féodal dont en Russie on sentait le poids. Mais la chute de la monarchie, l'exécution du roi, la dictature jacobine, ont réduit singulièrement le nombre des admirateurs de la Révolution. La Russie manquait d'ailleurs d'une bourgeoisie suffisamment forte qui pût donner aux principes révolutionnaires une influence décisive. L'auteur note très justement qu'en Russie, à la différence de l'Occident, la bourgeoisie n'imaginait ni son développement ni son enrichissement en dehors des cadres de l'autocratie.

Un des chapitres les plus intéressants de l'ouvrage est celui qui concerne les échos de la Révolution dans la presse officielle, qui fait, par ordre, un silence à peu près total sur les événements révolutionnaires en 1793 et jusqu'à Thermidor. Il en est ainsi pour les *Nouvelles de Moscou* comme pour les *Nouvelles de Saint-Petersbourg*. Seul le *Journal politique* insère parfois quelques renseignements. Mais ceux-ci arrivaient par d'autres voies, le plus souvent clandestines. Et les Russes eux-mêmes écrivaient à propos de la Révolution pour en déplorer les conséquences. Si le gouvernement de Catherine II, chapitré par les premiers contingents d'émigrés, a pu croire à la faiblesse et à la chute prochaine du gouvernement révolutionnaire, l'opinion éclairée, elle, a fort bien compris l'importance et le caractère irréversible des événements. S'interrogeant sur leurs causes, certains voient dans le développement industriel et urbain la source de dangereuses doctrines et ne manquent pas de condamner la tendance des propriétaires russes à développer le système de l'*obrok*, qui permet aux paysans de quitter le village pour la ville. La défense des privilèges, la crainte des bouleversements sociaux renforcent chez la plupart des nobles russes, mis en présence d'une Révolution triomphante, l'idée que la Russie doit, pour échapper au même sort, suivre son chemin particulier, traditionnel.

L'auteur fait le bilan de la pénétration des nouvelles révolutionnaires ; il examine chaque catégorie sociale dans la mesure où ses membres étaient assez instruits et réceptifs pour accueillir ces nouvelles, dans la mesure aussi où ils les accueillaient effectivement. Le bilan, au total, est assez maigre, car le gouvernement exerçait une censure rigoureuse, ordonnait des perquisitions, faisait retirer les ouvrages des devantures de libraires, interdisait les pièces de théâtre pouvant contenir des allusions suspectes (pièces écrites antérieurement, dans une atmosphère qui était alors plus favorable). Mais l'influence de la Révolution française a été plus profonde que ne le laisseraient supposer les documents, du reste peu nombreux, qui en témoignent directement. Et pas seulement sur une fraction, d'ailleurs infime, de l'opinion éclairée qui restait fidèle à son premier enthousiasme. Mais la durée même du gouvernement révolutionnaire conduisait à la réflexion bien des gens, et une fausse interprétation des événements de 1794 faisait apparaître la Révolution plus puissante qu'elle n'était réellement. Thermidor a sans doute été salué par la noblesse privilégiée comme la fin d'une insupportable tyrannie, et le Directoire comme un régime destiné à rendre la France heureuse, mais les éléments libéraux, attachés

aux principes de la Révolution tout en étant hostiles à la dictature jacobine, n'ont pas saisi le sens de la chute de Robespierre, ni soupçonné la force de la contre-révolution jusqu'au 18 brumaire.

Inversement, les événements intérieurs qui menaçaient l'ordre social étaient, à tort, interprétés comme survenus sous l'influence de la Révolution française. Les troubles paysans qui éclatent en Russie de 1796 à 1798 ont beau se placer dans la ligne d'une tradition nationale, les nobles y ont vu l'effet funeste de principes démocratiques qui, à partir de Paris, couraient l'Europe et dont la mort de Danton et de Robespierre n'avait pas affaibli la force de contagion.

De toute façon, même dans son cours nouveau, qui tendait à ressusciter les formes monarchiques, la Révolution française était une condamnation du système féodal. Les événements de France rejoignaient donc les aspirations des adversaires du servage en Russie. Puis il y eut Brumaire, qui a été, en Russie, comme une révélation. Les privilégiés ont alors compris que la menace de contagion révolutionnaire était écartée. Quant à la fraction la plus avancée de l'opinion, la pénurie de documents ne permet pas d'étudier directement ses réactions. Mais M. M. Strange emprunte, pour terminer, à l'ode de Radišëv (écrite en 1800 et dédiée « au XVIII^e siècle ») ses plus beaux passages, témoignant à la fois de sa profonde déception devant tant d'espoirs écroulés, mais aussi de la certitude que les principes proclamés, et foulés aux pieds, avaient définitivement pris place dans la conscience humaine. L'opposition ne pouvait s'exprimer que platoniquement, par la voix d'un poète.

R. PORTAL.

I. J. BRUGMANS. *Statistieken van de Nederlandse nijverheid uit de eerste helft der 19^e eeuw*. La Haye, Martin Nijhoff, 1956; 2 vol. in-8°, xxxiv-975 pages. (Rijks Geschiedkundige publicatiën, grande série, nos 98 et 99.)

Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, le gouvernement hollandais, reprenant à son compte des travaux dont l'initiative était due à l'administration française, fit faire trois enquêtes (en 1816, 1819-1820 et 1843) sur la situation de l'industrie dans le royaume. Les résultats de la première avaient déjà été partiellement publiés, tandis que les deux autres étaient restés à peu près inconnus. Les recherches poursuivies par M. Brugmans, tant dans les Archives générales du Royaume que dans les archives provinciales ou municipales, ont permis de retrouver une partie notable des tableaux statistiques dressés à ces occasions.

Les questionnaires envoyés par les autorités traduisent, suivant les années, des soucis différents. Lors des deux premières enquêtes, le gouvernement obéissait surtout à des préoccupations douanières. Il tenait dans les deux cas à connaître l'évolution des industries sous le régime français et depuis la chute de celui-ci, et il demandait aux industriels les remèdes qu'ils envisageaient pour remédier à une crise à peu près générale. Dans le troisième cas, les préoccupations fiscales dominent. Au moment où la révolution industrielle commence à se faire sentir, il s'agit surtout de connaître l'outillage dont disposent les entreprises et leur production approximative.

Enfin, le gouvernement s'inquiète toujours du nombre des ouvriers, adultes ou non, employés dans chaque établissement et des salaires moyens. Ainsi, en dehors même de l'objet principal des enquêtes, les documents publiés sont susceptibles d'apporter de précieux renseignements pour l'histoire sociale des Pays-Bas.

En ce qui concerne l'enquête de 1816, les tableaux publiés par M. Brugmans concernent les provinces de Drenthe, Utrecht, Hollande du Nord et du Sud, ainsi que de très nombreuses villes appartenant à toutes les régions de l'actuel royaume des Pays-Bas, parmi lesquelles Amsterdam, La Haye, un certain nombre de capitales provinciales et beaucoup de villes importantes. D'une manière générale, les fabricants signalent un déclin, par rapport aux « temps anciens », c'est-à-dire à la période antérieure à la conquête française. Il n'est pas sans intérêt pour l'historien de la période napoléonienne de constater que bien des industries sont encore signalées comme très prospères pendant les premières années du règne de Louis Bonaparte et que la période vraiment difficile commença seulement en 1810.

Pour remédier à la crise, les industriels demandent des allègements fiscaux, notamment en ce qui concerne les droits sur les importations de matières premières, mais ils souhaitent aussi être protégés par des tarifs douaniers contre les concurrences étrangères. Enfin, ils conservent souvent un esprit étroitement provincial et regrettent parfois le régime corporatif.

M. Brugmans a publié les résultats d'ensemble de la deuxième enquête, qui portent sur tout ce qui constituait alors le royaume des Pays-Bas, y compris l'actuelle Belgique et le Luxembourg ; il y a joint les résultats détaillés des provinces de Frise, Groningue et Drenthe, et d'un certain nombre de villes d'importance économique généralement moyenne. Les indications que l'on peut en retirer confirment et parfois précisent les conclusions de 1816, mais les tableaux généraux permettent surtout d'établir un parallèle entre le Nord et le Sud du nouveau royaume et aident à comprendre leurs divergences d'intérêts. On y trouvera, en particulier, des statistiques utiles pour l'histoire des mines belges, des éléments de comparaison entre l'activité des différentes provinces. Les différences de salaires moyens entre les régions du royaume comme entre les métiers sont très sensibles. Des commentaires expliquent parfois les problèmes particuliers à une province ou à une industrie ; on pourra y relever quelques indications fragmentaires sur les échanges entre l'actuelle Belgique et le nord de la France.

L'enquête de 1843 ne nous apporte que des résultats communaux, notamment ceux des villes d'Amsterdam et Rotterdam. Deux documents complémentaires concernent l'activité des boulangeries et pâtisseries d'Utrecht ; des distilleries, boulangeries et malteries de Schiedam. D'une manière générale, l'outillage ne paraît pas encore profondément transformé par la révolution industrielle ; les machines à vapeur sont encore assez rares et l'on utilise encore beaucoup les métiers à bras, l'eau et le vent.

En conclusion, ces deux volumes, bien que donnant des résultats incomplets, constituent maintenant une source de documentation indispensable pour l'histoire économique et sociale des Pays-Bas dans la première moitié du XIX^e siècle.

J. GODARD.

Thomas C. SMITH. Political change and industrial development in Japan : government enterprise, 1868-1880. Stanford, Stanford University Press ; in-8°, VIII-126 pages.

Sans renouveler l'histoire économique de la Révolution de Meiji, ce petit ouvrage d'une haute tenue scientifique, appuyé sur une très ample documentation japonaise et occidentale, apporte sur maintes questions d'intéressantes précisions. Il souligne l'importance des premières fondations industrielles modernes sur les terres

des grands daimyos du Sud, dès avant la Révolution : fonderies de Satsuma et de Mito, chantiers de construction navale de Yokosuka et de Nagasaki. Il présente un intéressant tableau des principales entreprises d'État fondées à partir de 1868 par le nouveau régime : chemins de fer, mines, télécommunications, usines de ciment, verre ou briques, filatures de soie et de coton. Il montre de façon convaincante comment le financement de ces entreprises ne fut assuré que par la taxe agraire ; c'est-à-dire que dès l'origine du Japon moderne un grave décalage s'établit entre une production industrielle en plein essor et une agriculture que la misère paysanne accrue maintient dans son état d'antique stagnation.

Mais à quelle force politique et sociale faut-il attribuer, en dernière analyse, cette politique d'industrialisation étatique ? Sans répondre de front, M. Smith laisse entendre que le rôle essentiel fut joué par les samourais, qui formaient « la classe révolutionnaire qui vint au pouvoir en 1868 » ; le caractère étatique des premières industries japonaises s'expliquerait par la conservation des grandes maisons marchandes et par la faiblesse générale du capital privé.

Dans son étude classique *Japan's emergence as a modern state*, le grand orientaliste canadien E. H. Norman, récemment disparu au Caire dans les tragiques circonstances que l'on sait, et auquel on se permet ici de rendre un hommage ému, donnait du processus de la Révolution Meiji une analyse qui ne semble pas remise en question par les vues pourtant bien opposées de M. Smith. Il voyait dans l'alliance entre féodaux et grandes maisons marchandes le facteur politique essentiel ; la chute du régime shogunal, la restauration impériale, la modernisation de l'État et de l'économie représentaient pour les uns et les autres des objectifs essentiels. Les samourais fournirent un utile personnel gouvernemental, mais n'étaient capables à eux seuls ni de déclancher ni de diriger le mouvement. L'affaire de la rétrocession des entreprises d'État du Meiji au capital privé en 1880, ici encore, s'interprète beaucoup mieux si on continue d'accepter les vues d'E. H. Norman, que partagent d'ailleurs nombre d'historiens japonais. Cette rétrocession ne serait, en réalité, qu'un transfert comptable ; dans une première période, marchands et féodaux avaient préféré laisser l'État équiper lui-même ces entreprises, c'est-à-dire aux frais de la paysannerie ; dès qu'elles sont devenues rentables, elles sont directement reprises en main par les véritables maîtres du régime. On est ici à l'origine même des *zaibatsu*, qui naissent de la fusion entre daimyos du Sud et grands marchands. De telles vues semblent bien plus satisfaisantes que la remarque de M. Smith, selon laquelle « les entrepreneurs du Meiji travaillaient pour l'État, et leur propre enrichissement n'était pas le but qu'ils recherchaient ».

Jean CHESNEAUX.

Japanese literature in the Meiji era (sous la direction de OKAZAKI YOSHIE). Tokyo, 1955, xiv-673 pages. — **Japanese religion in the Meiji era** (sous la direction de KISHIMOTO HIDEO). Tokyo, 1956 ; xix-377 pages.

Ces deux volumes sont les premiers éléments d'un vaste ensemble d'ouvrages, destiné à commémorer le centenaire de la restauration de Meiji et à donner un tableau d'ensemble de la culture japonaise à cette époque ; d'autres recueils analyseront la science, l'éducation, les arts, etc. Si le volume consacré à la littérature représente un considérable répertoire des genres, des écoles et des auteurs, sa méthode étroitement énumérative, qui évoque notre vieux Lanson, laisse trop souvent

insatisfait l'historien. Situer, par exemple, les courants littéraires par rapport aux transformations de l'État et de la société japonaise à l'ère Meiji aurait semblé indispensable, alors que l'auteur s'est contenté de distinguer des courants classique, romantique, réaliste, naturaliste, dont le parallélisme avec l'Occident inquiète d'ailleurs un peu. L'influence de Zola semble très considérable chez les « naturalistes » japonais de la fin du siècle ; n'aurait-il pas été possible d'examiner les rapports entre ce fait et la rupture de l'ancien ordre social, la pénétration des mœurs occidentales, le développement de l'industrie moderne ?

La série d'essais réunis par M. Kishimoto donne, au contraire de la religion japonaise à l'époque du Meiji, une vue beaucoup plus synthétique, beaucoup mieux liée à l'évolution générale du pays. La restauration du shintoïsme va de pair avec la restauration impériale ; mais des tentatives d'en faire une véritable religion d'État (à propos desquelles l'auteur évoque judicieusement les essais de la Convention et du Directoire) échouent, et la Constitution de 1889 établit la liberté de religion, tandis que le shintoïsme éclate en de nombreuses sectes populaires. Le bouddhisme, religion privilégiée sous les Tokugawa, mais moralement décadente, est « désétabli » par le nouveau régime ; mais cette épreuve suscite une véritable renaissance, à laquelle concourt aussi la reprise des relations avec le Sud-Est asiatique et avec l'érudition « bouddhisante » d'Occident ; cette renaissance bouddhique représente également une réaction d'allure nationaliste devant les progrès du christianisme, autorisé à nouveau à partir de 1873, et ceci bien que ces progrès chrétiens ne dépassent guère les milieux intellectuels et urbains. Notons enfin, comme d'un intérêt tout particulier, les contacts que les collaborateurs de M. Kishimoto signalent entre les courants religieux et le mouvement social. Toute une branche du christianisme japonais s'oriente dès la fin du XIX^e siècle vers le socialisme ; l'agitation de certaines sectes *shinto*, comme la secte Tenrikyo, reflète l'appauvrissement des paysans depuis l'établissement de la taxe agraire en argent et non plus en nature ; c'est de même sous forme de *sutras* bouddhiques que sont composées certaines chansons populaires antigouvernementales.

Jean CHESNEAUX.

- I. — SIANG-TSEH CHIANG. *The Nien rebellion*. Seattle, University of Washington Press, 1954 ; in-8°, xvi-159 pages, 5 cartes.
- II. — Chester C. TAN. *The Boxer catastrophe*. New-York, Columbia University Press, 1955 ; in-8°, ix-276 pages.
- II. — CHUNG-LI CHANG. *The Chinese gentry, studies on their role in Nineteenth-century Chinese society*. Seattle, University of Washington Press, 1955 ; in-8°, xxi-250 pages.

L'antagonisme entre paysans et *gentry* domine l'histoire de la Chine contemporaine ; trois études récentes viennent d'en éclairer divers aspects.

I. — La rébellion des *Nien* est souvent éclipsée par les deux grands mouvements insurrectionnels des Taiping et des Musulmans, dont elle fut presque exactement contemporaine. C'est une sorte de réhabilitation qu'en propose M. Chiang, à partir d'une analyse détaillée des matériaux gouvernementaux chinois (on n'a conservé aucun document de source *Nien*). Il montre que l'importance historique des *Nien* dépasse largement celle des simples bandes de hors la loi, auxquels on les a long-

temps identifiés (jusqu'à une date récente, les manuels chinois et occidentaux les qualifiaient de *Nien-fei*, c'est-à-dire « bandits *Nien* »).

La société secrète des *Nien* (des « rouleaux », rameau du Lotus Blanc qui conservait encore des traditions de loyalisme pro-Ming, profita en 1853 d'une crise agricole particulièrement aiguë, et aussi des difficultés du pouvoir impérial mandchou menacé par les Taiping, pour déclencher dans les régions pauvres du nord de la Houai une insurrection qui durera jusqu'en 1868.

La paysannerie pauvre fournit aux *Nien* l'essentiel de leurs troupes, même si leurs éléments les plus actifs lui étaient extérieurs : contrebandiers du sel, comme Tchang Lo-hing, le chef du mouvement, soldats déserteurs, lettrés sans fortune. Cette participation paysanne prit une double forme : celle des villages fortifiés (*yü*), abritant des communautés rurales passées en bloc à la rébellion tout en gardant leur complète autonomie, et celle des bannières de cavalerie (*k'i*), dont l'effectif atteignit 20.000 chevaux en 1861. Les *yü* et les *k'i* assurèrent une défense efficace des rebelles, et en même temps permettent de fructueuses razzias à longue distance. Mais cette structure très décentralisée marque en même temps les limites même du mouvement ; elle ne peut fonctionner qu'au profit d'un nombre relativement faible de villages ; elle ne peut se généraliser à l'ensemble de la Chine ; le refus des *Nien* d'occuper les villes, sur lequel insiste à juste titre M. Chiang, est significatif du caractère paysan et donc local du mouvement. Ce sont aussi ses bases étroitement villageoises qui rendirent impossible une coopération du mouvement *Nien* avec les Taiping ; ce sont elles, enfin, qui expliquent que, victorieux dans une première phase (le prince Sengkolintsin est vaincu et tué par les rebelles en 1865), les *Nien* aient ensuite été peu à peu refoulés et détruits, quand Tseng Kouo-fan et, Li Hong-tchang surent les isoler des paysans des régions avoisinantes, et même entraîner ceux-ci contre eux.

M. Chiang souligne lui-même la pauvreté des sources mandarinales (les seules qu'il a utilisées), sur « les aspects non-militaires » de la rébellion. Ici, en effet, on est réduit à entrevoir une série de problèmes nouveaux. Sur le plan politique, la rébellion *Nien* eut-elle un caractère explicitement national et antimandchou, comme le suggèrent certains détails (leur chef se faisait appeler « Grand prince des Hans »)? Par ailleurs, quelles mesures concrètes prirent les *Nien* en faveur de la paysannerie pauvre? Les sources indiquent, par exemple, que les razzias opérées hors du territoire *Nien* ne frappaient que les mandarins et les riches propriétaires. Mais quel fut dans les villages tenus par les *Nien* le sort des propriétaires fonciers? M. Chiang indique que les communautés villageoises fortifiées existaient dès avant que se déclenche la rébellion ; mais, dans ce cas, il serait intéressant de connaître si leur organisation sociale se modifia ensuite aux dépens des riches, et dans quelle mesure?

Il reste que les données réunies dans cette excellente monographie permettent de saisir, à propos d'un épisode mal connu, les traits fondamentaux du comportement historique de la paysannerie chinoise au XIX^e siècle.

II. — Le mouvement des Boxers est plus complexe que celui des *Nien*, bien que la paysannerie constitue également sa base sociale essentielle : car il reflète beaucoup plus directement la situation internationale de la Chine à la fin du XIX^e siècle.

M. Tan n'admet pas l'explication de Steiger, selon laquelle les Boxers ne seraient, en fait, que des milices villageoises d'auto-défense, créées par le gouvernement lui-même à la fin de 1898. Il faut remarquer avec raison que les Boxers se manifestent

avant cette date et préfère reprendre une ancienne tradition chinoise, qui rattache les Boxers à la secte des Huit Diagrammes ; cet aspect religieux du mouvement, souligné par le caractère rituel de la boxe que pratiquent ses adeptes, n'est pas discutable. Mais tout n'est pas sans doute erroné dans les vues de Steiger, et les Boxers se sont certainement abrités derrière les milices paysannes à partir de 1898, comme le rappelle d'ailleurs M. Tan, pour développer leurs activités en toute sécurité.

Mais on souhaiterait mieux connaître les racines proprement sociales du mouvement. Il ne suffit pas d'évoquer les mauvaises récoltes de 1897 et 1898, et il est, par exemple, regrettable que M. Tan se contente d'une brève allusion au chômage qu'entraîne, dans le Hopei et le Chantoung, la construction des chemins de fer et des télégraphes.

Quels furent les liens entre les Boxers et la Cour ? Celle-ci fut-elle dès le début de connivence avec eux, ou les utilisa-t-elle tardivement et comme à regret ? A cette question si controversée, l'enquête de M. Tan, menée sur des documents chinois, apporte un certain nombre d'éléments nouveaux de réponse. En fait, deux courants très différents s'opposent dans les milieux dirigeants chinois. Il y a, d'un côté, les traditionalistes xénophobes (« archreactionnaires », dit M. Tan), qui dès le début ont partie liée avec les Boxers ou pratiquent à leur égard une politique d'apaisement ; quand les Occidentaux imposent Yuan Che-kai comme gouverneur du Chantoung à la place de Yuhien, lui aussi favorable aux rebelles, ces conservateurs freinent les mesures de répression proposées par Yuan ; ils vont jusqu'à obtenir, en juin 1900, l'envoi chez les Boxers du haut mandarin Kang Yi, en mission officielle. Il semble certain que Tseu-hi soutint cette tendance dès le début.

A ces princes manchous et à ces haut fonctionnaires chinois s'oppose le « groupe du Yangtsé », dont les têtes sont Tchang Tche-long, vice-roi de Hankeou, Lieou K'ouen-yi, vice-roi de Nankin, Cheng Siuen-houai, directeur des communications, et Yuan Che-kai. Partisans d'une politique de docilité envers les puissances (le « break up of China » est commencé), ils demandent en contre-partie logique une vigoureuse répression des mouvements populaires xénophobes. M. Tan ne cache pas son admiration pour ce groupe d'hommes d'État, en particulier pour Cheng, « bold and brilliant official » (dont la politique ferroviaire favorable aux Occidentaux sera pourtant à l'origine immédiate de la Révolution de 1911). Il souligne avec raison l'importance des mesures de dissidence *de facto* prises en 1900 par les vice-rois du Yangtsé en accord avec Cheng et Yuan : lettres envoyées aux diplomates chinois à l'étranger, leur demandant de ne pas exécuter l'ordre de Pékin de rompre les relations diplomatiques avec les puissances ; versement régulier des intérêts dus par la Chine aux groupes financiers occidentaux, etc. Il eut été intéressant de rappeler que le bassin du Yangtsé venait d'être reconnu comme « zone d'influence » anglaise : fait qui n'a sans doute pas été sans rapports avec l'attitude prise par les hauts fonctionnaires de cette région et leurs amis.

C'est ce second groupe qui, à partir de l'entrée des Occidentaux à Pékin en août 1900, prend en main les négociations et accepte des mesures qui élargissent de façon considérable le contrôle occidental sur les finances et la vie économique de la Chine : non seulement l'indemnité consentie était disproportionnée d'avec les dommages subis par les Occidentaux, mais les revenus des douanes devaient être directement versés à un groupe de banques occidentales, pour assurer le service de cette dette, et ce n'était que sur décision du Corps diplomatique que le « surplus douanier » était restitué au gouvernement chinois. Il ne semble pas que M. Tan ait cher-

ché à marquer quelle véritable tutelle politique était ainsi imposée aux autorités de Pékin. Son étude des diverses phases des négociations elles-mêmes, minutieuse et bien documentée, est au contraire d'un haut intérêt.

III. — L'ampleur des soulèvements paysans chinois de la fin du XIX^e siècle, tels les Taiping, les Nien ou les Boxers, n'est que la contre-partie de la position dominante, dans l'État et la société, des propriétaires fonciers et des mandarins. Plusieurs études récentes ont attiré l'attention sur ces *chen-che*, sur cette *gentry*, termes dont aucun équivalent français n'est pleinement satisfaisant.

M. Chung-li Chang est parti d'une définition technique et strictement limitée de la *gentry* chinoise, considérée comme le groupe des titulaires de grades confucéens. A partir de là, un travail considérable de recherches et de documentation lui a permis de décrire la hiérarchie compliquée des examens provinciaux et impériaux, les programmes et l'organisation des épreuves, l'activité sociale des lettrés. Mieux encore, il a fait la preuve qu'il est possible d'arriver à une expression quantifiée des faits sociaux, même en l'absence de sources comportant directement des données numériques : c'est par de patients relevés d'innombrables cas individuels fournis par les divers documents chinois qu'il a pu dresser quarante et un tableaux statistiques, qui constituent un véritable travail de pionnier en matière d'histoire sociale chinoise ; il a pu par exemple étudier numériquement, par périodes de règne et par provinces, non seulement les effectifs totaux des lettrés, mais aussi le pourcentage de lettrés « irréguliers » (c'est-à-dire ayant acheté leurs titres au lieu de passer les examens), les diverses fonctions sociales exercées par les lettrés (administration, éducation, bienfaisance, travaux publics, etc.) et aussi leur origine sociale.

En s'appuyant sur ces très riches données, l'auteur parvient à la conclusion que les lettrés constituent par eux-mêmes la couche sociale dirigeante de l'ancienne Chine, et que la seule possession des titres confucéens confère la puissance économique et politique. Il se rallie ainsi à la théorie du caractère *bureaucratique* de la société chinoise précapitaliste, que défendent, par exemple, aujourd'hui E. Balasz, aussi bien que la majorité des sinologues américains. Il fournit à cet effet de nombreux exemples, et la chose est aisée, du profit que les lettrés tirent de leur situation privilégiée dans la société : exemptions d'impôts, concussions et exactions diverses dans l'exercice de leurs fonctions, etc.

Il semble pourtant que les faits établis par M. Chang sont loin d'être incompatibles avec une autre conception, celle selon laquelle on ne peut dissocier les lettrés, en tant que catégorie administrative et coutumière, de la classe des propriétaires fonciers ruraux, définis par leur position dominante dans la production agricole. Cette autre conception est, par exemple, celle de l'anthropologue chinois de formation américaine Fei Hsiao-tong, dans son magistral ouvrage *China's gentry*¹. C'est aussi celle de la majorité des historiens de Chine populaire. Ne peut-on pas considérer le système des examens comme un instrument par lequel les propriétaires fonciers se sont assuré le contrôle de l'État et de la société chinoise, et en même temps par lequel ils ont pu absorber continuellement en leur sein les couches les plus actives de la bourgeoisie urbaine ; tel serait le sens de l'existence des « lettrés irréguliers » cités plus haut, ou d'institutions comme celle des quotas spéciaux pour les marchands de thé et de sel (à qui on réserve ainsi un certain nombre

1. Chicago, 1953 (cf. compte rendu dans la *Revue*, juillet 1955, p. 145).

de places aux examens confucéens). M. Chang apporte d'ailleurs lui-même mille exemples de l'étroite unité sociologique qui existe entre lettrés et propriétaires fonciers : seuls les fils de famille peuvent trouver les nombreuses années de loisirs nécessaires à cette vie d'examens (*examination life*), payer les droits élevés, acquitter au besoin les pots-de-vin nécessaires. Dans l'exercice de leurs fonctions, de même les lettrés ont toujours une attitude de solidarité avec les propriétaires fonciers : partialité au tribunal, complaisances fiscales, etc. Le contenu même des examens confucéens, comme le rappelle M. Chang, est orienté vers la défense de l'ordre économique et social ancien. Non moins significatif enfin, encore que M. Chang se soit abstenu d'aborder cette question, est le comportement des lettrés à l'égard des mouvements paysans : Taiping, Nien, Boxers (à un moindre degré pour ces derniers toutefois) ; les lettrés se montrent dans ces circonstances d'actifs défenseurs de l'ancienne société ; la *gentry* du Hounan a joué un rôle décisif dans la défaite des Taiping, et la restauration des examens confucéens dans cette province fut l'un des premiers actes de Tseng Kouo-fan après sa victoire.

Il reste, et ce point ne peut être passé sous silence, que les tableaux chiffrés de M. Chang sur l'origine sociale des lettrés ne permettent pas, à première vue, de conclure dans le sens qui vient d'être esquissé : selon ces tableaux, seulement 10 % des lettrés viendraient des milieux de propriétaires fonciers, ou 15 % en y adjoignant les usuriers et les gros marchands. Mais un examen plus attentif montre qu'en réalité les faits sont moins bien établis. 20 % des lettrés sont, en effet, portés comme provenant de familles d'enseignants, 25 % de « familles riches non précisées », 30 % de provenance inconnue. Rien n'interdit de penser qu'un bon nombre de fils de propriétaires fonciers ne se trouvent pas dans ces trois autres catégories. De nouvelles recherches sont sans nul doute nécessaires. Mais les riches matériaux que contient l'étude de M. Chang ne semblent pas, dans leur état actuel, en mesure de rendre caduque la thèse de l'identité profonde entre propriétaires fonciers d'une part, lettrés et mandarins de l'autre.

Jean CHESNEAUX.

Gerhard RITTER. *Der Schlieffenplan*. München, R. Oldenbourg, 1956 ; 201 pages, 6 cartes.

Il est peu de documents qui aient fait l'objet de plus de discussions ou d'allusions que le « Plan Schlieffen », tant en Allemagne qu'à l'étranger, et pas seulement dans les milieux militaires. Or, si paradoxal et invraisemblable que cela puisse paraître, les divers textes que l'on peut considérer comme définissant ce fameux plan, et notamment le plus explicite d'entre eux, le Mémoire de décembre 1905, n'avaient jamais été intégralement publiés. On ne les connaissait que par des extraits, des analyses et des commentaires.

La principale raison en était l'opposition du ministère des Affaires étrangères du Reich. Une des idées essentielles du Plan Schlieffen étant la violation des neutralités belge et hollandaise, on redoutait, non sans raison, les conclusions qu'on en aurait pu tirer au détriment du Reich dans la discussion de la *Kriegsschuldfrage*, ainsi que dans les relations entre l'Allemagne et les pays ainsi visés.

Déposés aux Archives du Reich avec de nombreux manuscrits de l'ancien chef d'État-Major général, ces documents avaient été, en 1945, transportés à Washington, où l'historien allemand Gerhard Ritter put en prendre connaissance. (Ils ont été, depuis lors, ramenés en Allemagne.) Conscient de leur importance, cet histo-

rien en donne une édition critique, textes, brouillons, avant-projets, variantes et retouches.

Il a fait précéder cette publication d'études approfondies sur l'évolution des idées stratégiques de Schlieffen depuis son entrée en fonctions en 1891 jusqu'à sa mort en décembre 1912, ainsi que sur la valeur de ce plan.

Il ne peut être question de le suivre ici dans l'analyse détaillée des plans successifs de Schlieffen, qui intéressent les spécialistes de la stratégie plus que les historiens. On y voit comment, à la fois par méfiance à l'égard de l'allié austro-hongrois, peut-être par une sympathie plus ou moins consciente pour les Russes, amis traditionnels des Prussiens, et aussi en raison de l'impossibilité d'obtenir à l'Est une prompte victoire définitive faute de pouvoir y envelopper les forces adverses, Schlieffen transporta de l'Est à l'Ouest, dès 1892, en cas de guerre sur deux fronts, le centre de gravité des premières opérations, — comment, à partir de 1897, apparut chez lui l'idée de la violation de la Belgique, jugée par lui indispensable, faute de pouvoir développer dans l'espace trop étroit compris entre les Vosges et la frontière luxembourgeoise les forces nécessaires à l'enveloppement de la gauche française, — comment, à partir de 1904, de plus en plus convaincu de la valeur absolue de l'attaque de flanc et de l'enveloppement, il renforça de plus en plus l'aile droite des armées allemandes (renforcement que favorisait précisément à cette date l'affaiblissement de la Russie), ce qui imposait l'extension de la zone de déploiement jusqu'au territoire hollandais, — et comment, enfin, ce renforcement toujours croissant de l'aile droite l'amena à envisager la mise sur pied de forces de plus en plus considérables et une augmentation des effectifs mobilisés.

De l'étude des moyens ainsi prévus pour l'exécution de ce plan et pour le développement de la manœuvre ultérieure, l'auteur conclut que Schlieffen poussait l'audace jusqu'à l'imprudence, que les avantages escomptés ne compensaient nullement le risque couru, et qu'en face d'un adversaire résolu à contre-attaquer il eût pu conduire les armées allemandes à la catastrophe. Il y a là de quoi alimenter longtemps, dans les écoles militaires, les discussions des apprentis stratèges.

Plus incontestable est la démonstration de l'influence néfaste de ce plan sur la politique allemande. Tandis qu'en France, lorsque le général Joffre posa, quelques années plus tard, la question des avantages d'une action offensive éventuelle à travers la Belgique, ce projet fut nettement écarté par une décision gouvernementale, en Allemagne, au contraire, depuis la retraite de Bismarck, les hommes politiques acceptaient sans les discuter les affirmations des militaires. Ni Hohenlohe, ni Bülow, ni Bethman-Hollweg, qui, comme le démontre l'auteur, eurent certainement connaissance du plan Schlieffen, n'y firent la moindre opposition, quelles qu'en pussent être les conséquences politiques, pourtant faciles à prévoir. Ce fut ainsi qu'en 1914 le respect des idées de Schlieffen devait inciter le gouvernement du Reich à prendre l'initiative de la déclaration de guerre et de l'invasion de la Belgique, qui décidèrent de l'attitude des grandes puissances européennes. Aussi l'auteur s'estime-t-il en droit d'écrire que ce plan « est à l'origine immédiate du malheur de l'Allemagne et de l'Europe ».

Il aurait pu s'en tenir là dans son examen du plan Schlieffen et de ses conséquences. Il a cru devoir traiter plus longuement encore une question subsidiaire, qui n'est pas sans présenter de l'intérêt pour les historiens. On a prétendu que ce plan avait été conçu surtout comme un moyen de pousser à une guerre préventive contre la France en vue de briser la menace d'encerclement de l'Allemagne. Les relations personnelles très étroites et bien connues entre Schlieffen et le baron

von Holstein, alors le véritable dirigeant du ministère allemand des Affaires étrangères, donnaient quelque poids à cette thèse. Mais l'étude serrée qu'a faite M. G. Ritter de nombreux témoignages publiés en Allemagne sur la période 1904-1906 montre que, si Schlieffen était personnellement convaincu des avantages d'une telle initiative, rien ne permet de croire qu'il ait agi dans ce sens auprès de ce ministère. D'autre part, ni Holstein, ni Bülow, ni Guillaume II ne voulaient alors d'une telle guerre. Seules, les considérations purement stratégiques (au sens strictement militaire de ce mot) furent à l'origine de son plan.

Par cette consciencieuse publication, M. G. Ritter n'a pas seulement fourni un élément capital aux études stratégiques. Il a apporté aux historiens d'utiles précisions, et il a complété heureusement ses précédents travaux (notamment son important ouvrage, *Staatskunst und Kriegshandwerk*), sur le problème du militarisme allemand et sur les rapports de la stratégie et de la politique.

Général LESTIEN.

Harold J. WIENS. *China's March towards the Tropics*. Hamden (Conn.), The Shoe String Press, 1954 ; in-8°, xv-441 pages, 14 photographies dans le texte et 32 cartes.

Ni les ouvrages de sinologie classique, trop étroitement liés à la tradition mandarinale unitaire, ni les récits occidentaux sur la Chine, qui presque tous se restreignent à la « Chine utile », celle des ports ouverts, des mines, des plaines céréalières, n'avaient fait la place qu'elles méritent aux multiples populations « non-Hans » de la Chine occidentale et encore moins méridionale. En tentant de présenter, d'après les sources chinoises aussi bien qu'occidentales, un tableau d'ensemble de l'histoire de ces peuples non-chinois du Sud, et de leurs rapports avec l'État chinois, M. Wiens a fait œuvre de pionnier, quelles que soient les remarques critiques que son étude peut par ailleurs appeler.

Une série de chapitres bien documentés font le point des connaissances actuelles sur les migrations successives de ces peuples et sur les phases de la conquête politique du Sud du Yangtsé par les armées chinoises, conquête qu'inaugure Tsin-Che-Houang-Ti au III^e siècle avant notre ère, et qui ne s'achèvera véritablement que sous les Ming. M. Wiens montre par exemple avec bonheur comment l'étude des facteurs ethniques permet de renouveler l'histoire de ces formations féodales méridionales qui, à maintes reprises, résistèrent aux armées chinoises : le royaume de Tch'ou sur le Haut Yangtsé (I^{er} millénaire avant notre ère) était constitué par des tribus Man (ou Miao) de la région ; les Thai formaient la base de l'État de Nan-Yueh du Yunnan, aux III^e-II^e siècles avant notre ère, comme de la principauté de Nan-tchao sous la dynastie Tang. Non moins neuves sont les pages qu'il consacre à la colonisation militaire et civile organisée par les autorités chinoises dans les régions nouvellement conquises, en particulier dans le Kouangtong et le Kouangsi, plus favorables à la riziculture, et avec moins de succès sur les plateaux du Yunnan et du Koueitchou, moins fertiles, quoique plus salubres ; cette colonisation a, en retour, déclenché d'innombrables soulèvements ; une statistique chinoise utilisée par M. Wiens en dénombre 53 au Yunnan sous les Tang, 112 au Hounan sous les Song, 218 au Kouangsi, 91 au Koueitchou sous les Ming.

Il est toutefois regrettable que ce vaste panorama historique ait été tracé à partir d'une notion bien mal définie aux yeux de maints historiens, même si elle

connait aujourd'hui une faveur certaine auprès des anthropologues et des ethnographes d'Occident, celle de « culture ». En opposant de façon presque absolue les « cultures » Miao, Thai, Lolo, à la « culture » des Chinois-Hans, l'auteur en vient à uniformiser artificiellement la réalité historique ; il ne peut qu'estomper les profondes transformations économiques, politiques et sociales qu'ont subies aussi bien les Chinois que les peuples du Sud pendant les deux millénaires considérés, transformations dont l'étude eût pourtant fourni à son enquête une bien meilleure base objective que la notion intemporelle et équivoque de « culture ».

Comment l'État impérial chinois avait-il conçu et mis en pratique le contrôle politique des « Barbares » du Sud ? Les nombreuses cartes que M. Wiens a dessinées constituent à elles seules un excellent chapitre de géographie administrative et montrent combien l'organisation politique de la Chine méridionale a profondément varié au cours des siècles. D'un intérêt particulier est le système des *t'ou-sseu*, chefs féodaux installés dans les régions frontalières par les autorités chinoises ; on évoque ici les margraves de l'Elbe au Moyen Age, établis dans des conditions analogues pour appuyer la colonisation germanique en pays slave. Ces *t'ou-sseu*, instruments des autorités impériales qui en même temps se créaient un pouvoir héréditaire et jouaient leur propre jeu politique, étaient choisis parfois parmi des émigrés chinois, le plus souvent parmi les vieilles familles indigènes ; ils se sont maintenus jusqu'en plein xx^e siècle, bien que depuis deux siècles les autorités provinciales aient tenté d'implanter à leur place un réseau de *hien* et une administration régulière.

Comment aux xix^e et xx^e siècles se sont modifiés les rapports entre Hans et minoritaires, en fonction de la pénétration étrangère en Chine, de la crise impériale, du développement du capitalisme chinois, de l'essor de la révolution chinoise ? L'absence d'un chapitre particulier sur la période contemporaine se fait vivement sentir, même si le plan non chronologique choisi par M. Wiens rend cette lacune moins évidente. On trouve çà et là d'intéressantes allusions au double jeu des *t'ou-sseu* du Yunnan entre autorités anglaises et autorités chinoises, ou à la nouvelle vague de colonisation Han que suscite en 1938 et 1945 la constitution du Sud-Ouest en base antijaponaise. Mais l'auteur passe pratiquement sous silence le fait principal, à savoir la détérioration des rapports entre autorités Hans et minorités depuis la fin du xix^e siècle, l'intensification de l'exploitation des minorités par les commerçants et les usuriers chinois (sous le Kouo-Min-Tang, les Yis du Sikang payaient le thé vingt fois sa valeur au Sseutch'ouan), la politique de « sinisation » intensive, les levées militaires forcées, etc. Il passe de même sous silence les signes, annonciateurs de temps nouveaux, de la coopération qui s'instaure épisodiquement entre les mouvements révolutionnaires chinois et les peuples du Sud : amorcée déjà au temps des Taiping lors des chevauchées du Che Ta-kai au Sseutch'ouan occidental, affirmée par Sun Yat-sen dans le dessein même du drapeau à cinq bandes de 1912, cette coopération se renforce au moment de la Longue Marche, que les Yis sauvent du désastre, et plus encore dans les bases des guérillas antijaponaises et anti-Kouo-Min-Tang comme celle de Hainan.

Comment pourtant, sans tenir compte de ce double processus de détérioration et de coopération, comprendre la situation actuelle des minorités nationales de Chine et la politique du gouvernement à leur égard ? M. Wiens présente néanmoins ses vues personnelles sur « l'avenir de la frontière ». Mais, dans la mesure où ces vues ne sont pas le moins du monde reliées à la période immédiatement précédente, elles semblent assez étrangères au terrain scientifique où l'auteur s'était

solidement installé pour son analyse des temps dynastiques : ainsi, quand il conjure l'ombre de Gengis-khan et tente de convaincre les nations du sud-est asiatique du danger de la « subversion » et de la nécessité d'une étroite alliance avec son propre gouvernement. L'étude scientifique de la Chine depuis la fin du XIX^e siècle apparaît une fois de plus, *a contrario*, comme indispensable à une analyse objective de la réalité chinoise contemporaine, quels que soient les jugements que chacun se réserve ensuite de porter sur celle-ci.

Jean CHESNEAUX.

Hermann GSTEU. *Geschichte Österreichs*. Innsbruck-Wien-München, 1956; 554 pages.

Sera-t-il jamais possible d'écrire une histoire satisfaisante de l'Autriche, qui explique le rôle d'un État sur le Danube, marche de l'Europe contre les invasions, abritant derrière lui l'aire occidentale de la civilisation et donnant de celle-ci, sur son propre territoire, une des expressions les plus originales? Faudra-t-il qu'il y ait rancune à l'égard du voisin ou de l'adversaire, tendance au plaidoyer, aliment aux revendications futures? Ce livre est à la charnière du manuel et de la synthèse de vulgarisation. De lecture attachante, de consultation aisée. On ne le lit pas pour s'informer, mais avec curiosité, pour savoir comment il interprète ce qui est déjà connu. Le politique domine, c'est peut-être dommage, mais l'accent ne manque pas sur les problèmes économiques et les courants de civilisation. L'expansion de l'Autriche après le siège de 1683, la remise en valeur de tant de territoires que la Turquie restituait presque à l'état sauvage, sont évoquées dans des pages vibrantes, mais sans exagération. Quelques expressions heureuses servent à définir le baroque, à en découvrir le caractère de joie, de triomphe et d'espoir : elles vengent des formules qui le condamnerent si longtemps comme une apparence vaine, sans lien avec les hommes qui virent surgir abbayes, églises et châteaux (311-314). La prospérité du XIX^e siècle (482-488) éclate dans une juste lumière, cette prospérité que les anciennes propagandes passaient sous silence, parce qu'il fallait dire que les nationalités en Autriche n'avaient connu que le malheur.

Un noble patriotisme autrichien anime tout l'ouvrage et réchauffe l'évocation des grandes figures : le prince Eugène, Marie-Thérèse ou, dans les temps contemporains, le Dr Karl Lueger, dont on fait regretter qu'il n'ait pas été convié au salut de la monarchie. Mais ce patriotisme autrichien n'est pas aussi serein qu'on le souhaiterait : les adversaires paraissent sous des couleurs très sombres, et d'autant plus sombres qu'ils ne sont pas Allemands : Louis XIV ou Napoléon. Comme il faut bien faire un choix dans les événements qu'on retrace en si peu de pages, les revendications hongroises et tchèques (tchèques surtout) sont évoquées de telle manière qu'on ne les comprend guère ou qu'on ne peut les juger que sévèrement. Va-t-on consacrer comme une expression justifiée par l'histoire le mot *Sudète*, que la propagande pangermaniste a forgé, à partir de 1912, pour désigner comme une seule réalité nationale les groupes de populations allemandes, dispersés dans l'Empire et hétérogènes?

Aussi bien ce petit livre, informé, séduisant, intelligent, prend-il, pour le lecteur étranger, surtout la valeur d'un document sur les nostalgies de l'âme autrichienne et n'apporte-t-il pas la démonstration historique, l'intégrale explication que son titre laissait espérer.

Victor-L. TAPIÉ.

Erich EYCK. *Geschichte der Weimarer Republik. I : Vom Zusammenbruch des Kaisertums bis zur Wahl Hindenburgs 1918-1925*. Erlenbach-Zurich, Stuttgart, Rentsch, s. d. (1954) ; in-8°, 468 pages.

M. Eyck poursuit avec bonheur l'étude de l'histoire politique de l'Allemagne depuis Bismarck. Son étude sur la république de Weimar surclasse toutes les synthèses précédentes. Aisance à se mouvoir au milieu d'une documentation surabondante, clarté de l'exposé, sobriété du style, tout concourt à rendre attrayante la lecture de ce livre. L'auteur réussit à prendre ses distances d'événements qu'il a cependant vécus et dont il a subi le contre-coup.

Sa position est toujours la même. Libéral, il se range parmi ces intellectuels, qui ont formé le noyau du parti démocrate, dont les électeurs ont déçu les espoirs. C'est en démocrate que M. Eyck juge les événements.

Le premier volume débute avec le renvoi du chancelier Bethmann-Hollweg, le 12 juillet 1917. A partir de ce moment, les militaires, Ludendorff et Hindenburg, sont intervenus dans la diplomatie et dans l'administration. Ils ont dominé l'État et l'ont conduit à sa perte. Ils ont empêché la poursuite des négociations d'une paix sans annexions, réclamée par Erzberger et approuvée par le Reichstag en juillet 1917. Ils ont imposé la guerre sous-marine, qui provoqua la rupture avec les États-Unis. Ils ont refusé d'abandonner la Belgique et le bassin de Briey, s'opposant ainsi à des négociations qui auraient pu conduire à la paix.

Lorsque la révolution éclata, les sociaux-démocrates se divisèrent. Il apparut cependant bientôt que les masses ouvrières elles-mêmes ne suivaient pas les extrémistes. La Constitution de Weimar ne permit pas d'instaurer un régime parlementaire de type anglais, à cause de la proportionnelle, qui multiplia les petits partis. On vit d'ailleurs, lors des élections de 1920, que les traditions familiales et locales faisaient défaut. Dans les vieilles démocraties, elles lient l'électeur à un parti ou à un programme ; les mouvements profonds, qui ruinent une des tendances fondamentales, y sont exceptionnels. En Allemagne, les démocrates passèrent de 5,6 à 2,3 millions de voix. L'Allemagne devint une république sans républicains. Les assassinats des chefs politiques de grande classe, Erzberger, Rathenau, privèrent le régime de ses meilleurs serviteurs. L'auteur est moins sévère pour les meurtriers de Liebknecht et de Rosa Luxemburg, dont pourtant les écrits n'approuvaient pas la dictature. C'est le témoignage de Hindenburg devant la Commission d'enquête sur les responsables de la défaite, le 18 novembre 1919, qui fut à l'origine de la légende du coup de poignard dans le dos. La question des réparations, l'évolution de la politique extérieure et les nombreuses maladroites des représentants allemands, dont les propos inutilement inquiétants pour les alliés soulevaient l'enthousiasme de l'opinion publique nationale, le développement de la crise financière sont analysés avec beaucoup de soin. L'auteur ne pense pas que la signature du traité de Rapallo ait été très habile.

Que la démocratie n'ait pas séduit les masses après cinq ans d'expérience, on le vit au triomphe de Hindenburg, élu président de la République en 1925. Sous son égide, l'État de Weimar s'achemina vers sa fin. Nous n'avons pas encore reçu le deuxième tome, qui poursuit cet exposé jusqu'à l'avènement des nationaux-socialistes.

Henri BRUNSCHWIG.

Edmund David CRONON. *Black Moses. The Story of Marcus Garvey and the Universal Negro Improvement Association*. Madison, The University of Wisconsin Press, 1955 ; 264 pages + index. Prix : 5 dollars.

La curieuse carrière de Marcus Garvey, son programme de relèvement de la race noire par l'action solidaire de tous ses membres, sans distinction de pays ou de continent, méritaient de faire l'objet d'une étude spéciale, et l'on appréciera d'autant plus le travail de M. E. D. Cronon qu'il a trait à cette période d'entre les deux guerres mondiales où les personnalités de couleur ont encore peu retenu l'attention des historiens.

Bien qu'il ait été originaire de la Jamaïque, et qu'il ait pris dans son pays natal l'initiative du mouvement qui devait faire sa célébrité, Garvey s'intègre étroitement dans la société noire des États-Unis. C'est parmi elle qu'il a passé ses plus longues années, joué son rôle le plus actif, et il mérite de figurer au nombre de ses personnalités les plus marquantes, à côté de Booker T. Washington, dont l'autobiographie l'avait profondément impressionné.

Son programme, en fait, était beaucoup plus large que celui de Washington. En fondant l'Universal Negro Improvement Association, il se proposait de « travailler au relèvement général des populations noires du monde », de leur communiquer l'orgueil de leurs origines, de les unir dans un même sentiment de nationalisme racial. Aux États-Unis, il trouva auprès des nègres, auprès surtout de ceux qui s'étaient récemment établis dans les États du Nord, en raison du mécontentement et des déceptions qu'ils éprouvaient à l'issue de la première guerre mondiale, un milieu singulièrement favorable à sa propagande. Contre les injustices dont ils étaient victimes, les noirs étaient prêts à réagir dans un esprit qui n'était plus celui de Booker T. Washington. Ils recherchaient un chef plus agressif, résolu à réclamer en leur faveur un régime d'égalité plus complet : et Garvey répondit aussitôt à ces aspirations.

Dès 1918, son Association disposa d'un journal, *The Negro World*, qui contribua efficacement à la diffusion de ses idées. L'année suivante, Garvey, voulant démontrer que les noirs étaient en mesure de gérer leurs propres affaires, sans avoir à solliciter les capitaux des blancs, lança une compagnie de navigation, la Black Star Line, à laquelle il ajouta peu après la Negro Factories Corporation, dans le but d'établir des manufactures sur les continents africain et américain. En 1920, l'Universal Negro Improvement Association réunit à New-York une convention monstre, au cours de laquelle Garvey exalta la solidarité de la race noire à travers le monde, et exprima la volonté de lui faire restituer les parties du continent africain dont elle avait été injustement dépouillée par les nations européennes : en prévision de quoi il organisa un semblant de gouvernement dont il prit lui-même la direction sous le nom de « président de la République africaine ».

Mais ces succès spectaculaires reposaient sur la seule personnalité de Marcus Garvey, sur son habileté à saisir le moment propice à la campagne qu'il venait d'engager. S'il parvint à déchaîner parmi les noirs américains une vague de nationalisme, à leur inspirer la fierté de leurs traditions et de leur race, des difficultés ne tardèrent pas à surgir, qui empêchèrent la réalisation de ses trop audacieux projets. L'échec complet de la Black Star Line, le retentissant procès en escroquerie qui lui fut intenté montrèrent que les capacités organisatrices qu'il prêtait à ses congénères étaient encore illusoires. Les fortes distinctions sociales qui existaient

entre les noirs, la présence d'une bourgeoisie de couleur, consciente de son statut privilégié, désireuse de ne pas confondre sa cause avec celle des masses populaires, la méfiance qu'elle opposa rapidement au programme de Garvey, aux appels répétés qu'il adressait à celles-ci, prévinrent la formation de cet esprit de corps qu'il aurait voulu éveiller dans toutes les parties de la société noire. L'indifférence qu'il trouva auprès des nègres africains, la sentence de bannissement que les tribunaux américains lui infligèrent en 1927 réduisirent, enfin, la portée du mouvement dont il avait eu l'initiative. Ni dans son Ile natale, ni en Angleterre, il ne parvint à rendre à son Association l'éclat des années antérieures.

Jusqu'à sa mort, qui survint à Londres en 1940, il persista pourtant dans son idéal, il exhorta les populations noires du monde à se dévouer « à la cause de l'émancipation d'une race opprimée ». Et si le principe qu'il défendait de la formation sur le continent africain d'une grande nation noire, dont l'existence suffirait à donner force et prestige aux nègres répandus dans les autres parties du monde, trouva peu de sympathie en Amérique, il parvint, incontestablement, à inspirer à des multitudes de noirs l'orgueil de la race à laquelle ils appartenaient. Envisagé sous cet angle, le mouvement de Garvey, dont l'exclusivisme racial rejoignait assez paradoxalement les vues du Ku Klux Klan, exerça une action capitale sur l'évolution de la société noire américaine.

Marcel GIRAUD.

Robert ARON. Histoire de Vichy (1940-1944). Paris, Arthème Fayard, 1954 ; in-8°, 766 pages.

L'ouvrage de M. R. Aron représente assurément un effort de documentation ; on ne saurait cependant affirmer qu'il représente une histoire du gouvernement de l'État français pendant les années considérées, même si l'on restreint l'histoire aux intrigues de couloir et de cabinet qui aboutirent à une instabilité ministérielle comparable à celle des régimes les plus décriés pour ce motif. En fait, on chercherait vainement dans cet ouvrage des renseignements précis sur un certain nombre de points qui demeurent essentiels : il n'y a, par exemple, aucune indication sur le nombre et la répartition entre les différents services des fonctionnaires que créa le régime ; on ne sait pas davantage combien de prisonniers furent rapatriés grâce à la « relève », ni leur répartition professionnelle, ou idéologique, ce qui présenterait un intérêt probablement supérieur à celui des négociations supposées ou des cogitations dans le subconscient de quelque ministre. Il est certain que ces indications auraient nécessité quelques recherches ou quelques démarches supplémentaires, mais elles valaient peut-être d'être tentées, et leur échec éventuel mentionné. On s'explique moins bien le silence de l'auteur sur certains faits qui ont déjà donné lieu à toute une littérature contradictoire assurément, mais fournissant quand même des éléments valables, qu'il s'agisse des conditions de la vie politique à Bordeaux et du bombardement de la ville, de l'attitude de la marine en tant que corps constitué, tant au moment de l'armistice que lors de l'entrée des occupants dans la zone méridionale. Il est peut-être plus curieux de ne pas voir dans l'ouvrage, qui traite cependant, en principe, des origines idéologiques du régime, une allusion au fascisme que le chef de l'État avait eu l'occasion de voir à l'œuvre de l'autre côté des Pyrénées et dont la copie sur tant de plans se voit nettement dans les actes constitutionnels et plus encore dans les « messages ». Il est surtout grave de voir que l'équilibre même de l'ouvrage fausse la perspective, puisque le

nombre de pages consacré par l'auteur à la fin de l'année 1940 représente presque la moitié de l'ensemble, si bien que les propos des gouvernants semblent avoir bénéficié d'un traitement privilégié par rapport à leurs réalisations effectives. Sur le plan des doctrines, l'ouvrage de M. R. Aron apporte des indications utiles, bien qu'il n'ait pas insisté sur l'aspect en quelque sorte traditionaliste, selon de Maistre ou La Tour du Pin, des doctrines préconisées par les penseurs du régime, et leur application réelle se voit moins encore.

J. VIDALENC.

LOUIS NOGUÈRES. Le véritable procès du maréchal Pétain. Paris, A. Fayard, 1955 ; in-8°, 664 pages, pl. h. t. — **La dernière étape : Sigmaringen.** Paris, Ibid., 1956 ; in-8°, 253 pages.

Les deux ouvrages de l'ancien président de la Haute Cour de Justice reposent sur les documents dont il a eu connaissance en examinant les pièces relatives au procès du maréchal qui intéressaient les inculpés dont il eut à connaître personnellement. Les lacunes même que l'auteur a laissé subsister sur des points où des sources différentes lui auraient apporté des recoupements suffisamment abondants permettent de juger de la minutie avec laquelle a été reconstruit ce procès, documenté aux sources même dont le silence de l'inculpé empêcha la discussion, ce qui permet de les considérer comme valables. On peut toutefois se demander si la phrase fameuse « ils auront besoin de moi dans la seconde quinzaine de mai » perd toute signification, comme le pense M. L. Noguères, du fait qu'elle ne fut pas prononcée au mois de mars, mais au début de mai 1940 ; et on s'étonne quand même que la censure de l'État français ait laissé passer une erreur de cette importance chronologique dans un ouvrage de l'ancien ministre de Monzie. Certes, et on ne saurait s'en étonner, l'utilisation du dossier au cours du procès a souvent laissé à désirer, et les conditions dans lesquelles certaines affirmations ont été lancées ne prouvent pas une très haute compétence chez les magistrats qui s'en contentaient. Il est peut-être encore plus grave de constater que certains éléments d'un réquisitoire complet ont été laissé de côté, alors que sur certains points aucune discussion n'était possible. Il est écrasant de constater que la plupart des faits tendant à prouver une opposition du gouvernement de Vichy à l'occupant se soient limités à des protestations confidentielles, platoniques, ce qui est mince quand on dispose de la radio. Il est d'autre part certain, et la lecture des témoignages le prouve surabondamment, que la plupart des témoins déposaient moins pour ou contre l'inculpé que dans le but de dégager leur propre responsabilité ou de se poser devant l'opinion publique. L'ouvrage de M. L. Noguères apporte sur ce point de vue une documentation précise et précieuse sur les conditions générales de la vie politique pendant l'occupation et sur ce que les acteurs désiraient qu'on pensât de leur rôle au moment de la libération. Les pages consacrées au gouvernement de Sigmaringen ne font, en somme, que compléter ce qu'on a pu savoir de l'ambiance de Vichy par le premier ouvrage. Dans une éprouvette se manifestent comme expérimentalement, d'une chambre à l'autre et non plus d'un hôtel ou d'une ville à l'autre, les mêmes rivalités de personnes, les mêmes querelles de préséance et le même souci de paraître, de donner des gages de leurs sentiments indéfectiblement dévoués à leurs hôtes dans la mesure où ils croyaient encore à leur victoire finale. Les conditions confuses dans lesquelles évolua le « gouvernement », entre les exigences berlinoises et le souci, plus ou moins tardif, de préparer un retour en France, sont évoquées

avec précision, et les détails des intrigues du diplomate de Brinon passant outre aux interdictions de publier dans la presse un portrait dédié au maréchal — que les temps étaient changés — n'en sont qu'un exemple entre bien d'autres. Il serait toutefois difficile d'affirmer que la figure des protagonistes sort grandie du récit de cet effondrement, de cette déliquescence d'un régime qui donnerait rétrospectivement, s'il était possible, aux séances du casino de Vichy une allure de grandeur, de conscience et même de dignité.

J. VIDALENC.

The Fatal Decisions, par les généraux Siegfried WESTPHAL, Werner KNEIPE, Gunther BLUMENTRITT, Fritz BEYERLEIN, Kurt ZEITZLER, Bodo ZIMMERMANN et Hasso VON MANTEUFFEL, avec introduction de Cyril FALLS; trad. de l'allemand par C. F. GIBSON. Londres, Michael Joseph, 1956; xii-261 pages, avec 6 fotogr. et 6 croquis. Prix : 25 s.

Ce livre groupe six études relatives à des événements de la deuxième guerre mondiale ayant eu une influence capitale sur l'issue de cette guerre et qui résultèrent plus ou moins directement des décisions d'Hitler, la bataille aérienne d'Angleterre, les batailles de Moscou, d'El Alamein, de Stalingrad, de Normandie et des Ardennes. Ces études sont reliées entre elles par de brèves indications sur la situation d'ensemble, dues au général Westphal, qui y a ajouté une conclusion.

Elles tirent une importance et un intérêt particuliers de la personnalité de leurs auteurs.

Ceux-ci avaient participé effectivement aux événements qu'ils exposent et occupé alors, soit dans le commandement d'une grande unité, soit dans l'état-major, des postes où ils avaient pu en acquérir une connaissance exacte et complète, Kneipe comme chef du bureau des Opérations de la troisième Flotte aérienne, Blumentritt comme chef du même bureau du Haut Commandement, Beyerlein comme chef d'état-major de l'*Afrika Korps*, puis comme commandant d'une *Panzer Division*, Zeitzler comme chef d'état-major général de l'Armée, Zimmermann comme chef du bureau des Opérations du Groupe d'Armées de l'Ouest, Manteuffel comme commandant d'une des armées lancées dans l'offensive des Ardennes. Quant à Westphal, il était, en 1944-1945, chef d'état-major du commandant en chef du front Ouest.

Indépendamment des jugements qu'ils portent sur les faits et des conclusions qu'ils en tirent, leur récit constitue donc un témoignage capital.

On en retiendra notamment le compte rendu détaillé des discussions, aussi pénibles que vaines, que Zeitzler dit avoir eues avec Hitler pour essayer d'obtenir de celui-ci les ordres qui eussent empêché l'encerclement, puis la capitulation de Stalingrad, — les difficultés de commandement des chefs successifs du front Ouest pendant la bataille de Normandie, V. Rundstedt, V. Kluge et Model, obligés de se défendre à la fois contre la supériorité écrasante des Anglo-Saxons et contre l'absurdité des ordres donnés par Hitler et par ses conseillers, ainsi que (quoique le récit de Zimmermann soit ici un peu trop imprécis) les ordres formels d'Hitler pour la destruction de Paris et la hâte extrême des décisions relatives à l'évacuation du sud-est de la France en août 1944, — la faiblesse interne des Grandes Unités chargées de l'offensive des Ardennes et l'insuffisance des approvisionnements qui, en dépit du moral élevé des combattants, condamnèrent cette offensive à l'échec.

De l'ensemble de ces études, deux conclusions ressortent nettement.

La première est l'influence catastrophique de l'aveuglement volontaire et de l'entêtement d'Hitler. Les preuves innombrables qu'en offre cet ouvrage ne font que confirmer une opinion qu'on peut considérer comme acquise.

La seconde, non moins intéressante, est résumée par Westphal lui-même. C'est qu'aucune des décisions analysées par les différents auteurs, si fâcheuse qu'elle ait été, ne fut vraiment fatale au sens vrai du terme : même si elles eussent été différentes la défaite finale n'était pas moins inévitable. « Les résultats de ces diverses opérations étaient plus ou moins *prédéterminés*, la cause première en étant une fausse appréciation des possibilités à l'heure où furent prises les décisions... la décision fondamentale et vraiment fatale fut celle qu'Hitler basa sur la possibilité de détruire la Pologne sans entraîner l'intervention des Puissances occidentales. Une fois prise la décision d'envahir la Pologne, le destin de l'Allemagne était scellé. »

Général LESTIEN.

R. A. McCANCE et E. M. WIDDOWSON. *Breads white and brown*. London, Pitman Medical Publishing Co, 1956 ; in-8°, 174 pages.

L'histoire au service de la diététique. Car l'objet de l'enquête menée par ces deux médecins est la mise en lumière des préjugés touchant la qualité du pain : du pain blanc ou du bis, quel est le meilleur, étant entendu que le pain bis ou brun, c'est le pain complet et non pas le pain de seigle ?

Il semblerait que dans l'Antiquité déjà, où la farine avait ordinairement une origine domestique, consommer du pain blanc était faire preuve de distinction : en tout cas, à Rome, les partisans du pain complet (Caton) se référaient « au bon vieux temps » et tenaient l'emploi de la farine blanche pour un signe de décadence.

Nos auteurs empruntent aussi leurs exemples à l'histoire anglaise. Dans l'île, forte productrice de grains — du XIII^e au XVIII^e siècle — on fabriquait une grande variété de pains : or, les miches blanches figuraient à la table des riches, tandis que les pauvres, qui se nourrissaient de *porridge*, n'en achetaient que les jours de fêtes. Avec le développement de la population urbaine au XVIII^e siècle, la question de la fabrication du pain gagne en complexité : d'une part, le froment tend à remplacer les autres céréales, mais l'on voit aussi les boulangers recourir à l'alun pour blanchir un pain qui se vende à bon marché (ils acquièrent de ce fait la réputation d'être des fraudeurs qu'ils partagent dès lors avec les meuniers). Après 1750 se marque un abaissement très sensible du niveau de vie populaire (montée des prix et salaires insuffisants) : viande, lait et œufs disparaissent peu à peu de la table du travailleur, qui se prive également d'une bière, lourdement taxée ; ainsi le pain et le fromage jouent-ils un rôle essentiel, avec le thé, dans l'alimentation courante. Encore recourt-on à la soupe dans le nord du pays, où le combustible est à très bas prix ; mais dans le sud la femme répugne à cuisiner ; et partout se manifeste l'aversion pour la pomme de terre, d'autant que les Irlandais méprisés en mangent volontiers. Sans doute, les études médicales ne sont pas encore poussées ; mais les recommandations des savants ne pourraient, de toute façon, avoir aucune influence sur les masses. Vainement, certains vont répétant que le pain noir n'affaiblit pas et que le pain de jadis était même supérieur au pain blanc : le préjugé reste tenace et la majeure partie des ressources de la famille passe à acquérir un pain blanc très onéreux.

C'est au temps où la misère des classes laborieuses paraît avoir été à son comble,

dans la première moitié du XIX^e siècle, que se place la propagande de Sylvester Graham en faveur du pain « naturel ». Graham, qui était végétarien, publia à Boston, en 1837, un petit livre, *A Treatise on Bread and Bread Making*, dont il reversa le contenu en 1849 dans ses *Lectures on the Science of human life* (plus tard traduites en allemand et publiées en Suisse par T. Hahn sous le titre de *Das tägliche Brod*) : il assurait que l'homme souffrait de l'existence artificielle qu'il menait. Il se fonda alors une *Bread Reform League*, dont nous ne savons quels furent les effets. Au reste, la situation alimentaire des petites gens alla s'améliorant par la suite. Mais les idées de Graham furent reprises à la fin du siècle par le Dr Allison, également végétarien, abstinent — de surcroît ennemi de la vaccination —, qui ne se contenta pas d'écrire (des *Medical Essays*, entre autres ouvrages, 1902), mais tint des réunions publiques et recourut à la presse. Cette propagande, pouvait s'appuyer sur les dires des savants qui, depuis Magendie, étudiaient la composition chimique de la farine (les Liebig, Moleschott, Lawes et Gilbert, puis les Meyer et les Rubner). Mais, en 1909, Ingle démontrait que le son, bien que riche en substances minérales, ne contient pas assez de calcium et de phosphore pour la formation des os : ainsi apportait-il un argument aux partisans du pain blanc.

Un chapitre est consacré aux restrictions de la première guerre mondiale. On y rappelle la propagande en faveur d'une diminution de la consommation de pain, le mauvais accueil fait tant par le public que par les meuniers et les boulangers aux taux plus élevés de blutage, les vains efforts des milieux scientifiques pour dissiper les préventions.

Avec l'époque de l'entre-deux-guerres et le retour à l'abondance se manifeste la tendance à une moindre consommation du pain. Aussi les partisans du pain complet en vantent-ils les mérites, mettant en avant les vertus de la vitamine B, nouvellement découverte. Mais les meuniers contre-attaquent qu'inquiétaient les progrès du pain complet, autour des années 30. Reviennent la pénurie et la polémique serait vive entre ceux qui opteraient pour l'élévation du taux de blutage, comme pendant la précédente guerre, et ceux qui préconiseraient plutôt l'introduction de vitamines synthétiques dans le pain blanc. C'est ce qu'il advint à partir de 1939.

De nos jours, deux camps sont donc en présence : pour le pain blanc se prononcent les masses (mues par un préjugé ancien), les meuniers auxquels les progrès techniques permettent de produire de la farine blanche à bon marché et les acheteurs de son, dont les éleveurs en particulier ; de l'autre côté se rangent des traditionalistes qui ont toujours la nostalgie du « bon vieux temps », les naturistes et les savants pour qui compte avant tout la présence des vitamines. Toutefois nos auteurs estiment que la question est loin d'être tranchée scientifiquement, qu'elle doit donc être étudiée encore sans qu'interviennent des considérations dictées par l'intérêt personnel ou par le respect du passé¹.

Robert SCHNERB.

Henri BAUDET. *Mijn dorp in Frankrijk*. Assen, Van Gorcum et C^{ie}, Hak et Prakke, 1956 ; 119 pages.

M. Henri Baudet, jeune historien néerlandais d'ascendance française, prépare

1. Chemin faisant a été utilisé le bel ouvrage de R. N. SALAMAN, *The History and Social Influence of the Potato*, analysé par nos soins (*Rev. histor.*, octobre-décembre 1950, p. 318). L'abondance des références prouve l'étendue et le sérieux des recherches.

un travail sur les conséquences psychologiques et morales de la Révolution industrielle, sous la Monarchie de Juillet.

Un séjour d'un an environ, en 1953-1954, dans un village de la Brie melloise lui a inspiré cette petite plaquette sur les conséquences politiques et sociales de la mécanisation du travail agricole, dans nos campagnes.

Il a dédié, en quelque sorte, cette modeste étude de sociologie contemporaine à André Siegfried, qui lui a répondu par une lettre-préface.

M. Baudet a consulté les documents officiels, notamment les statistiques économiques, politiques et religieuses, il a relu beaucoup d'auteurs français du XVIII^e ou du XIX^e siècle, pour mieux comprendre la mentalité contemporaine de nos ruraux; il a surtout relevé, parfois avec humour, les traits qu'il a observés, les « mots » qu'il a entendus.

Il commence par décrire le « village » où il a vécu, avec une telle précision qu'il doit être possible de l'identifier. Puis il arrive à penser que, si l'apparence extérieure évolue, l'âme ne change pas. Le paysan français reste attaché à son éthique traditionnelle, telle que l'a façonnée une longue histoire. Les traits essentiels demeurent la volonté farouche d'indépendance garantie par la possession d'un bien, l'orgueil du travail bien fait, le sentiment très vif de ce qui est juste, de ce qui convient au groupe auquel on appartient.

Cette étude de la vie morale amène l'auteur à penser qu'en dépit d'un relâchement incontestable de la pratique religieuse, le paysan français reste profondément attaché à un style de vie imbu de christianisme, mais d'un christianisme très fortement adapté au pays, catholique sans doute, mais au fond très « gallican ».

Le dernier chapitre concerne les opinions politiques. Une indifférence, facilement méprisante pour tous les dirigeants quels qu'ils soient, paraît être le trait dominant. Au fond, le pays a été très marqué par les trois invasions subies en un siècle et ses habitants ont souvent un réflexe de défiance. Quant à la pénétration du communisme, dans un pays apparemment si peu disposé à accueillir le marxisme, elle s'explique parce qu'elle rejoint une vieille tradition de défense du groupe, de la communauté contre ses exploiters, qui, par delà le XVIII^e siècle, remonte aux communes médiévales et à un très lointain passé. Dans ce petit monde qu'est le village français, les grandes doctrines qui se heurtent dans le monde doivent se faire avant tout « gallicanes ».

En conclusion, l'auteur pense qu'au moment où la campagne française, transformée par le machinisme, paraît hésiter et chercher sa voie, aucune doctrine, aucune idéologie ne pourra se flatter de conquérir son âme, si elle n'épouse pas les valeurs morales traditionnelles auxquelles elle demeure si profondément attachée.

J. GODARD.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — Fritz von VALJAVEC. *Grundlagen und Entfaltung der ältesten Hochkulturen* (Berlin, Francke Verlag, 1953, 24 × 16 cm., 655 p., 1 tableau synoptique). (Collection « Historia Mundi », t. II.) — Voici le second des dix volumes de la collection d'histoire mondiale « Historia Mundi », entreprise par Fritz Kern et dirigée actuellement par Fritz Valjavec. Après un tome premier consacré à l'humanité primitive, celui-ci prend pour thème « Les principes et le développement des hautes civilisations les plus anciennes », soit, en gros, le passage de l'humanité des niveaux récents de la préhistoire à l'histoire de l'antiquité. Tâche courageuse s'il en fût, les auteurs abordant là une des zones les plus brûlantes et les plus discutées de l'histoire en général. Le mérite du directeur n'en a été que plus grand de s'efforcer de réunir, malgré les divergences qui séparent souvent préhistoriens, protohistoriens et historiens travaillant sur un même métier, une collaboration capable de traiter de façon érudite, mais claire, l'énorme et disparate matériau nécessaire à l'œuvre et de s'entendre approximativement sur la chronologie par exemple, ou bien l'unification des noms. Il y a réussi, même pour le lecteur cultivé, mais non spécialiste, les données concordent dans l'ensemble et l'ouvrage en reçoit une harmonie bien satisfaisante, sans que chaque auteur abandonne pour autant ses conceptions personnelles.

La simple énumération des thèmes choisis suffira à témoigner de l'ampleur du travail accompli. Signalons, en outre, que, dans chaque section, sont passés en revue, aussi complètement que possible selon l'état d'avancement de chaque question, phénomènes anthropologiques, sociologiques et religieux, aussi bien que politiques ou économiques.

Kurt Tackenberg a traité de l'époque néolithique en Europe, mettant en lumière notamment l'extension lente et progressive de l'élevage européen, en retard sur le Proche-Orient, alors exportateur de bêtes domestiquées. Sous le titre « Bétail, plantes, paysanat » enchaîne un substantiel chapitre général dû à Karl J. Narr, intéressant au premier chef pour la mise au point actuelle de l'importante question des origines et des contacts culturels, et la mise en évidence de la colonisation progressive par l'homme de nouveaux territoires, le tout en rapport avec le type sociologique de sa communauté. Après une étude régionale sur « l'Afrique du Nord ancienne », de Martin Almagro Basch, nécessaire préliminaire à l'histoire du monde méditerranéen, une note brève de Hermann Trimborn sur « Un point critique de l'histoire du monde : la haute civilisation » sert d'introduction aux études de fond sur les hautes cultures proprement dites, à commencer par l'Égypte, Sumer, Akkad, Babylone et l'Assyrie. Le soin de faire le point de nos connaissances sur l'Égypte ancienne a été confié à Rudolf Anthes : divisée chronologiquement en chapitres précédés d'un court résumé chronologique, et illustrée de cartes, cette importante section embrasse l'histoire de l'Égypte du néolithique (5000-4000 environ) à l'arrivée d'Alexandre le Grand. Les civilisations sumérienne et akkadienne, du néoli-

thique à la fin de la prééminence de Sumer (vers 1950 avant J.-C.), font l'objet du chapitre suivant qu'Anton Mordigaat traite également dans un cadre chronologique. Au contraire, formule plus séduisante, semble-t-il, Giuseppe Furlani consacre, après un rapide exposé historique, la plus grande partie de son étude sur Babylone et l'Assyrie aux éléments de civilisation proprement dits ; le langage et l'écriture, la religion surtout, avec ses mythes et ses cérémonies, la littérature, l'économie, le droit, la société, l'art enfin tiennent une place diverse, mais moins mesurée et moins fragmentée. Autre formule encore : l'histoire de « Syrie, Phénicie, Palestine » (englobant Israël), du néolithique au ^{vi}^e siècle avant J.-C., a été confiée à William Foxwell Albright, alors que l'histoire religieuse d'Israël fait l'objet d'un chapitre séparé, rédigé par Walther Eichrodt, et de beaucoup le plus substantiel eu égard à la matière traitée. L'« Asie Mineure » de Sir John L. Myres, précédée d'une introduction sur pays et peuplement, sert de transition avec les études attendues sur l'Inde et la Chine. La contribution de Christophe von Fûrer-Haimendorf porte sur les cultures de l'Inde primitive et aborigène (jusqu'à l'invasion aryenne), du moins sur ce que les documents archéologiques nous permettent aujourd'hui d'en entrevoir. Comme il est juste, l'Inde védique et l'Inde du Bouddha tiennent une place considérable dans cette section : Ernst Waldschmidt y est parvenu à extraire, en un nombre de pages relativement limité (le dixième du livre), la quintessence des grandes religions et philosophies de cette époque. La Chine prédynastique et dynastique jusqu'à la fin des Han clôt, avec l'étude de Wolfram Eberhard, le tour d'horizon classique. Cependant, comme, aujourd'hui, une histoire des civilisations paraîtrait incomplète sans une allusion aux cultures de l'Amérique ancienne, l'éminent américaniste Hermann Trimborn a reçu pour tâche, malaisée certes, mais méritoire, de rendre compte en quelques pages de ce que nous savons, ou croyons savoir, du passé américain et de sa grandeur tels que nous les livrent, du Mexique aux Andes méridionales, documents anciens et fouilles archéologiques récentes. Les cartes dans le texte sont accompagnées, pour l'ensemble de l'ouvrage, d'un tableau chronologique synoptique, dû à Franz Miltner, qui peut donner d'utiles indications, réserves d'usage faites sur l'approximation des diverses chronologies. Nous signalerons, pour terminer, outre la commodité de l'articulation des chapitres, la présence d'une excellente bibliographie et d'un index qui rend pratique la consultation de cet ouvrage de base, malgré sa densité et même pour un lecteur peu expert en allemand.

Suzanne LUSSAGNET.

— Sous le titre *Thèses de sciences sociales*, l'U. N. E. S. C. O. vient de publier par les soins de M. J.-E. GONCHOT un important catalogue analytique international des thèses inédites de doctorat élaborées par les jeunes savants de trente (non compris l'Allemagne, non membre de l'U. N. E. S. C. O. à l'époque) États faisant partie de l'organisation internationale, qui a ainsi concouru à faire connaître l'effort scientifique des pays victimes de la guerre ou des difficultés économiques (Paris, U. N. E. S. C. O., in-8°, 236 p.). On a dû traduire en français et en anglais les titres initialement donnés en trois langues différentes, et des précisions sont présentées dans l'excellente introduction qui précède le catalogue sur l'organisation du travail universitaire dans les pays recensés. Aux thèses a été imposée une classification rationnelle en dix chapitres que complètent des index et des tables de toute espèce. Si l'on songe que le nombre si diligemment recensé par M. Godchot monte au total de 3.215, on se rendra compte de la nature et de l'étendue de son méritoire travail.

Georges BOURGIN.

— Publié en 1932, traduit en français dès 1934, salué par L. Halphen comme une « admirable vue d'ensemble de la formation intellectuelle et spirituelle des sociétés médiévales au cours des premiers siècles de leur histoire », l'ouvrage de Christopher Dawson, en sa plus récente édition de poche, même privé de sa bibliographie (*The Making of Europe : an Introduction to the History of European Unity*. New York, Meridian Books, 1955, in-12, 274 p. et 16 planches hors texte ; prix : 1 dollar 35), n'a rien perdu de sa valeur. Tout au plus sa nouveauté s'est-elle émoussée, tant ont été galvaudés depuis peu — et par Dawson lui-même, en son *Understanding Europe* (1952) — les thèmes de la « civilisation occidentale », de la « culture chrétienne » et de l'« unité européenne ». A le relire pourtant, Dawson ne pratique guère, comme certains de ses épigones, une *Geistesgeschichte* détachée du climat économique et des structures sociales, encore qu'il n'accorde guère de place à ces fondements matériels de la civilisation. Il ose noter, malgré toutes les promesses qu'il contient, le profond affaissement de la civilisation de l'Europe barbare et l'indiscutable supériorité de culture des mondes byzantin et musulman. L'en accusera-t-on de maintenir avec délices la notion périmée des *Dark Ages*, qu'il a, au contraire, puissamment combattue ? La critique est invariablement formulée contre quiconque ne voit pas en Clovis, Grégoire le Grand, Charlemagne et Otton les glorieux précurseurs de l'idée européenne... Même dans sa troisième partie (La formation de la chrétienté européenne), Dawson laisse entendre que l'idéal du « peuple chrétien » et de l'« empire chrétien » restait celui d'une petite minorité de savants, de moralistes, voire de pédants, sans résonance profonde dans l'ensemble de la société. Plus que certaines affirmations rapides, ces nuances donnent sa valeur à ce maître livre, appelé à connaître encore beaucoup de lecteurs. Pourquoi n'avoir point corrigé certaines menues erreurs, inévitables dans une aussi vaste fresque, mais que peuvent redresser des rééditions successives ? Clovis s'est-il converti en 593 ? Byzance le considéra-t-elle comme « le représentant de l'autorité romaine » en Gaule ? Le synode de Whitby date-t-il de 664 ? L'archéologie, par ses récentes découvertes, n'a-t-elle pas révisé bien des notions sur les « influences » artistiques ? Sans modifier l'essentiel, une mise à jour eût été la bienvenue. É. PERROY.

— A. BULLOCK et A. J. P. TAYLOR. *A select List of Books on European History 1815-1914*. Edited for the Oxford Recent History Group... (Oxford, 1957). — Ce petit fascicule de quatre-vingts pages réunit sous une forme commode une documentation bibliographique au courant des derniers travaux, mais ne retenant que les ouvrages publiés dans des langues relativement répandues (anglais, français, allemand, italien et espagnol). Il constitue ainsi un instrument de travail fort pratique, dont on regrette seulement qu'il ne fasse nulle place à l'Angleterre, que les lecteurs continentaux aimeraient voir représentée comme les autres pays.

— *Studies in Modern European History in Honor of Franklin Charles Palm* (New-York, Bookman Associates, s. d., in-8°, 310 p.). — Ce volume de mélanges offert à l'historien américain F. C. Palm réunit, comme d'usage, des travaux de disciples et d'amis sur des sujets variés. La solution adoptée de les présenter par ordre alphabétique d'auteur donne une impression de confusion, mais n'enlève rien à l'intérêt des études. Ce sont celles de M. M. Belote sur les idées de l'abbé Sieyès en matière de liberté, de M. R. Brace sur la croisade pour la liberté de 1792, de M. G. Carbone sur l'acheminement de l'Italie vers l'unité, celle de M. F. J. Cox sur les plans de paix de la France en 1918-1919 et la querelle entre Clemenceau et Foch, celle de M. D. Dowd sur les rapports des arts et de la politique pendant

la Révolution française, celle de M. Ward Fearnside sur la loi de citoyenneté dans le III^e Reich, celle de M. G. Griffiths sur le vicomte Armand de Melun et le catholicisme social, celle de G. W. Kyte sur le blocus de Gloucester en 1781 d'après les souvenirs d'un officier français, celle de H. C. Payne sur la préparation du coup d'État du Deux-Décembre, celle de D. L. Rader sur le journaliste Dubois, éditeur du *Globe*, celle de J. F. Ramsey sur la réforme judiciaire de 1788 et la Révolution, celle de F. W. Wallin sur la transformation de la marine française sous le Second Empire et l'intervention de l'État, celle de B. C. Weber sur les personnalités politiques à la cour d'Henri II et, enfin, celle de E. F. Willis sur Herbert Hoover et le blocus de l'Allemagne en 1918-1919.

Jean VIDALENC.

— Sous le titre un peu énigmatique de *Freedom and compulsion*, M. G. MORGEEN présente un tableau de l'histoire de l'Europe depuis la Révolution française jusqu'aux débuts de la seconde guerre mondiale (London, Arnold, 1954, in-8°, 344 p.). Par ses appendices, l'ouvrage est du type primaire (chronologie sommaire) ; par sa bibliographie choisie et son index bien établi, il vise à un rang plus élevé, et l'aime aussi ses croquis cartographiques simplifiés. L'Introduction met au point les idées fondamentales au nom desquelles le livre tout entier est conçu. Après un exposé sommaire de l'œuvre « libertaire » de la Révolution, M. Morgeen étudie rapidement les caractères de la « réaction viennoise » et du système metternichien, insiste sur les aspects de ce régime dans les divers pays d'Europe qui l'ont subi. Dans l'ensemble, l'explication des faits se tient ; elle est cependant parfois incertaine — par exemple pour la Commune de Paris. D'autre part, on peut souligner qu'aucun phénomène historique important ne manque à l'exposé de M. Morgeen ; c'est ainsi que des phénomènes coloniaux occupent la place que la chronologie et la suite du développement économique leur assignent. Les traits généraux des deux guerres mondiales sont bien rendus, et, dans le récit, pourtant abrégé, de la révolution russe l'auteur a trouvé la place suffisante pour expliquer la N. E. P. et indiquer le sens de l'arrivée aux affaires de Staline. Au total, résumé intéressant, où le fascisme italien, le nazisme allemand, la tyrannie soviétique, sont enregistrés en face des formes attardées de la liberté conçue au xvii^e siècle.

— Peut-on jamais penser qu'une société, de quelque époque soit-elle et sous quelque ciel qu'elle se soit développée, ait été si bien constituée pour ne comporter aucune exception à ses règles et à ses sanctions ? Ne peut-on considérer comme une loi même de l'organisation sociale l'existence de déchets sociaux, individuels et collectifs, à qui s'impose, tôt ou tard, un statut différencié ? M. Alexandre VEXLIARD en est bien persuadé, qui fait porter ses efforts de sociologie et d'histoire sur quelques-unes des constatations qui doivent servir à l'*Introduction à la sociologie du vagabondage* (Petite bibliothèque sociologique internationale d'A. Cuvillier, Paris, Rivière, 1956, in-18, 245 p. ; prix : 600 fr.). Ce n'est pourtant qu'au xiv^e siècle qu'apparaît en français et en anglais le terme *vagabond* et au xviii^e la notion de *vagabondage*, et M. Vexliard suit avec une grande précision le sens juridique et social qu'il convient de donner à ces termes, et l'origine sociale, économique ou médicale des situations individuelles qu'ils définissent. L'esclavage de l'antiquité, les bouleversements causés par les invasions, les conquêtes, les grands mouvements religieux, les révolutions économiques et politiques, sont générateurs d'asociaux difficiles à intégrer dans les cadres d'une société formée ou en formation. Les études multipliées sur la langue argotique ont fourni des apports nombreux à la connais-

sance de mentalités extra-sociales, et j'indiquerai à l'auteur tout ce qu'on peut trouver, par exemple, dans des ouvrages comme ce *Trattati dei biandi oover pitocali e vagabondi col modo d'imperare le lingua furbesaa* (Italia, Didot, 1828, in-12). Même aux périodes où se généralise l'action de systèmes stabilisants, la féodalité, l'Eglise, les corporations, il existe des vagabonds, des truands, des hors la loi, des goliards, des clochards, que le salariat va multiplier par l'insécurité qu'il sème dans toutes les catégories sociales. La répression qu'inaugure le xiv^e siècle contre la mendicité et le vagabondage aura des effets temporaires et limités, qu'essaient de compléter les efforts de l'hospitalité charitable. Mais, eux-mêmes, gueux et truands tentent de s'organiser, et ce n'est pas un des moins importants chapitres du livre que celui qui est consacré à ces sociétés en marge et révoltées ; l'ouvrage se termine par des chapitres de synthèse consacrés à l'idéologie, aux théories et à la psychologie du vagabondage — sans compter une bibliographie, abrégée sans doute, mais fort utile.

G. Bx.

— Pierre ROUSSEAU. *Histoire des techniques* (Paris, Arthème Fayard, 1956, in-16, 526 p.). — Il n'est pas mauvais que l'histoire du génie humain soit retracée en termes simples et mise à la portée de chacun. M. Pierre Rousseau, connu pour ses ouvrages de vulgarisation scientifique, a mené cette tâche à bonne fin. Certes, la prétention n'est pas mince de faire tenir en un seul volume de petit format tout l'essentiel de ce qu'un homme cultivé doit connaître dans cet immense domaine, si mal déblayé encore. Ayant l'art des formules et des images qui facilitent le travail du lecteur, il sait captiver celui-ci et diriger son attention vers les épisodes les plus saillants, vers les noms suggestifs. On négligera les lacunes et les erreurs pour ne retenir que l'apport. Faire mieux serait d'ailleurs œuvre d'équipe¹.

Robert SCHNERB.

1. C'est en prévision d'une réédition que nous signalons ici quelques points litigieux, nous bornant à relever ceux qui concernent quelques-unes des techniques du xix^e siècle. P. 359 : le rôle de Jacob Brett dans la pose du câble du Pas-de-Calais ne doit pas faire oublier celui de Crampton. — P. 360 : le procédé Thomas Gilchrist certes, mais aussi le procédé Pourcel-Valrand. — P. 373 : le pont de Menai, mais non moins celui que Robert Stephenson construisit sur le Saint-Laurent. — P. 385 : le canon rayé, se chargeant par la culasse, est attribué au Belge Montigny ; en fait, la théorie du rayage a été émise dès le xviii^e siècle par le physicien anglais Benjamin Robins ; réfutée par Euler, elle fut reprise par Cavalli et par Wahrendorff, qui aboutirent en 1846 ; il faut également tenir compte des systèmes Tamisier, Treuille de Beaulieu, Lancastre et Withworth. — P. 387 : le procédé Mushet pour faire de l'acier au tungstène date de 1865 environ ; mais on aurait pu noter que, dès 1821, Berthier indiquait le moyen d'obtenir l'acier chromé (attribué à Harry Brearley), qui était en somme chronologiquement le premier des aciers spéciaux. — P. 392 : il eût été bon d'insister sur la presse à réaction et à quatre cylindres que Marinoni mit au point en 1848 et qui remplaça alors avantageusement la presse à retiration. — P. 395 : la monotype de Tolbert (et non Tolberg) — Lanston fut présentée en 1900 à l'Exposition universelle, mais elle est de 1897. — P. 397 : on pourrait croire que la Northrop automatique est une machine à égrener le coton, alors qu'elle le tisse ; Heilmann, inventeur de la peigneuse mécanique, n'est pas un Allemand, mais un authentique Mulhousien. — P. 399 : inventeur d'une machine à coudre, Elias Howe n'est pas un tailleur de Boston, mais un fils de fermier et mécanicien. — P. 420 : invention du celluloïd par les frères Hyatt et non pas seulement par John Wesley Hyatt. — P. 483 : Fourneyron construisit une turbine dès 1827 à Pont-sur-l'Ognon et une autre à Dampierre pour actionner les forges de Fraisans en 1830 ; il ne prend son brevet qu'en 1832. — P. 490 : la cyanamide n'est pas un engrais, c'est la cyanamide calcique qui en est un. — Quand, p. 181,

Antiquité. — Siegfried LAUFFER. *Abriss der Antiken Geschichte* (Munich, R. Oldenbourg, 1956, in-8°, 180 p., 2 cartes). — Cet abrégé est formé de quatre sections principales, respectivement consacrées au monde grec depuis les origines jusqu'au règne d'Alexandre exclusivement, au monde hellénistique jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Romains, à Rome sous la royauté et la république et à l'Empire romain ; en outre, Fr. Klemm et K. G. Fellerer ont rédigé deux brefs aperçus, l'un sur les sciences naturelles et la technique, l'autre sur la musique dans l'antiquité gréco-romaine. Des listes de souverains et de dynasties et un copieux index sont joints à cet ouvrage, dont l'utilité n'est point contestable. On devra, en revanche, consulter avec prudence les bibliographies qui précèdent les divers chapitres : toutes les grandes collections — *Peuples et civilisations*, notamment — ne sont pas indiquées ; de petits ouvrages de vulgarisation, comme notre *Siècle de Périclès* et notre *Alexandre le Grand* (collection « Que sais-je ? »), sont mentionnés, ce qui n'est pas le cas de nos livres sur *Alexandre et les essais de fusion entre l'Occident gréco-macédonien et l'Orient*, *Démosthènes* et *Thèses de Bétie* ; l'excellente enquête de M. Carcopino sur *La vie quotidienne à Rome au II^e siècle* ne devrait pas figurer à la page 68, mais à la page 98 ou à la page 111 ; la participation de R. Cohen à la grande histoire grecque de G. Glotz est passée sous silence ; il en est de même des études capitales consacrées par MM. Carcopino et Piganiol à César et à l'empire chrétien, ainsi que de plusieurs thèses fort importantes, alors que sont signalés deux ouvrages insuffisants sur Périclès. Ces bibliographies n'en rendront pas moins de très grands services aux étudiants et à leurs maîtres.

— Hans VOLKMANN. *Cléopâtre*. Trad. de l'allemand par Raymond CHEVALLIER. Préface d'André PIGANIOI (Paris, Domat, 1956, 295 p., 8 pl. h. t., 1 carte). — Enrichi d'une préface très suggestive de M. Piganiol et d'un fort judicieux avant-propos de M. Chevallier, traduit avec une fidélité scrupuleuse, mais avec le souci d'éviter certaines répétitions et lourdeurs propres à choquer un lecteur français, cet ouvrage est à la fois solide, bien documenté et vivant. M. Volkmann étudie fort diligemment et méthodiquement les rapports de la dernière des Lagides, Cléopâtre VII, avec les trois grands ambitieux que furent César, Antoine et Octave. Sans négliger les aspects passionnels du caractère et de l'existence de la reine, l'auteur met surtout en lumière l'intérêt politique de ses desseins et de son action : très instruite, connaissant de nombreuses langues, s'exprimant avec beaucoup d'aisance et de séduction, souveraine d'un pays exceptionnellement riche, Cléopâtre allait employer toutes ces capacités et ces ressources à la tâche sacrée de relèvement du vieux royaume ptolémaïque. Après le meurtre de César, comprenant fort bien que la partie décisive se jouerait en Orient, elle quitta Rome et s'allia à Antoine : ne bornant pas son rôle à celui d'une « ordonnatrice aimante » de somp-

M. Rousseau nous assure que les capitalistes commencèrent à s'intéresser à l'agriculture à la suite des initiatives de Lord Townshend en 1760, admirons la précision. On regrettera, au contraire, que l'auteur n'ait fait qu'une fugitive allusion aux « grandes centrales atomiques » à propos de « la seconde révolution industrielle ». Il ne nous semble pas que la contribution de la Chine ait été retenue comme elle le mérite (voir l'ouvrage de Joseph NEEDHAM, *Science and Civilisation in China*). Les techniques de la navigation ont été également sacrifiées, si l'on en juge par les pages remarquables que leur a réservées l'*Histoire universelle des Explorations* (Nouvelle Librairie de France).

ieuses distractions, elle « ne quitta pas des yeux son but politique ». Quand, après un long intervalle, Antoine lui fut revenu (37-36), elle en obtint un notable accroissement de ses possessions ; le Romain lui-même, d'ailleurs, avait ses raisons politiques de renouer avec la souveraine d'une contrée pourvue d'énormes ressources. Non pas, il est vrai, qu'un parfait accord ait toujours régné entre eux (comme le montre l'histoire de leurs relations avec Hérode) ; mais, en définitive, les vœux de Cléopâtre furent exaucés : M. Volkmann souligne avec raison l'importance capitale des donations dont bénéficièrent en l'an 34 la reine et ses enfants ; aucun des Lagides, fait justement observer l'auteur, n'avait jamais régné sur d'aussi vastes territoires. Fortifiée par les opérations militaires des années 33 et 32, la puissance de Cléopâtre, « reine des rois », souveraine et « déesse » de l'Égypte, devait s'écrouler à la suite du conflit qui mit aux prises en l'an 31 Antoine et Octave : M. Volkmann insiste très justement sur le rôle décisif joué par Agrippa dans la bataille navale dont l'issue livra au fils adoptif de César l'empire du monde ; il rejette la légende d'une « trahison » de Cléopâtre et il estime que, durant les derniers mois de leur existence, la reine « se montra entièrement supérieure à Antoine ». La conclusion read un nouvel et brillant hommage à la haute valeur intellectuelle et politique d'une souveraine qui « ne chercha jamais le plaisir comme tel », mais qui, « animée de la volonté de puissance », se servit des armes données à la femme par la nature : seuls, le sang-froid et le sentiment grec de la mesure firent défaut à cette princesse hellénistique, qui se croyait « une divinité égyptienne ».

A son bel et précieux ouvrage, M. Volkmann a joint un appendice mentionnant les sources historiques et littéraires relatives à la personne et à l'œuvre de Cléopâtre, et une partie des études qui leur ont été consacrées par les modernes.

— Frank BROMMER. *Antike Kleinkunst in Schloss Fasanerie* (Adolphseck) (Marburg, N. G. Elvert, 1955, 18 p., 32 fig., dont 26 h. t.). — On trouve dans ce petit ouvrage du professeur Frank Brommer l'utile et agréable description d'un certain nombre de statuettes et vases grecs faits de matériaux assez divers (argile, marbre, bronze, or, etc.) et s'échelonnant sur une période de dix siècles environ. Le plus ancien — une écuelle du VIII^e siècle, de style géométrique — a une décoration strictement ornementale ; du siècle suivant date un vase corinthien à parfums, où la décoration animale tient déjà une place importante. Les vases attiques et la céramique béotienne à figures noires du VI^e siècle sont représentés par deux spécimens ; plus nombreux sont les vases à figures rouges de l'époque classique : l'auteur décrit, notamment, avec la plus louable précision, l'ornementation de deux beaux cratères où sont figurés les personnages de vieilles légendes attiques : Athéna, Cécrops, Égée, Médée, Thésée, le Minotaure, etc. La céramique tarentine est aussi représentée, en particulier par un grand cratère du IV^e siècle, magnifiquement décoré (légende d'Achille et de Penthésilée) ; plusieurs divinités y figurent également : Aphrodite, Éros, Apollon, Athéna. Les périodes hellénistique et romaine, durant lesquelles la peinture sur vases a d'ailleurs si fortement décliné, ne sont pas non plus absentes de la série étudiée par M. Brommer : signalons une statuette en bronze qui représente Aphrodite chaussant sa sandale ; un vase à boire étrusque du III^e siècle av. J.-C., un buste en bronze, d'époque romaine, représentant un Silène à la chevelure ceinte d'un pampre et aux épaules couvertes d'une peau de panthère ; une tête d'enfant en marbre, sculptée sous l'Empire, etc.

Paul CLOCHÉ.

— *Historia*¹ consacre aux Étrusques son numéro de janvier 1957. Comme le précise M. Pallotino en présentant le volume, il s'agit non pas de donner un tableau définitif du monde étrusque, mais de faire le point et de discuter quelques-uns des problèmes que pose l'état actuel des recherches dans ce domaine. L'historien retiendra principalement : J. HEURGON, L'État étrusque, p. 63-97, important pour mieux saisir l'originalité de cet État en face de l'État italique ; S. MAZZARINO, Sociologia del mondo etrusco e problemi della tarda etruscità, p. 98-122, qui foisonne de remarques fort suggestives ; G. SAFLUND, Ueber den Ursprung der Etrusker, p. 10-22, également précieux. A ces études se joignent celles de G. DEVOTO, Gli Etruschi nel quadro dei popoli italici antichi, p. 23-33 ; de R. BLOCH, L'art étrusque et son arrière-plan historique, p. 53-62 ; de K. OLZSCHA, Schrift und Sprache der Etrusker, p. 34-52, et de R. HERBIG, Zur Religion und Religiosität der Etrusker, p. 123-132.

Extrême-Orient. — Jeanne GRIPEKOVEN. *Confucius et son temps* (Bruxelles, Office de Publicité, 1955, 111 p.). (« Collection Lebègue et Nationale », n° 115.) — Voilà sans doute un des sujets les plus ardues et les moins propres à la vulgarisation, mais cela n'empêche pas qu'il paraisse presque chaque année quelque ouvrage sur Confucius. Celui-ci est de toute évidence de seconde main. Il y avait, dans le principe, une intention louable : celle de ne pas isoler Confucius et sa « pensée » de son époque. Mais il aurait été juste de souligner qu'on ne connaît de Confucius que les représentations que s'en sont faites les Chinois, soit à l'époque des Han (206 avant J.-C.-220 après), soit encore à l'époque des Song (960-1279), que le mythe importe plus ici que le réel et, enfin, que le Sage est loin d'avoir eu toujours autant d'influence au cours de l'histoire. Il aurait mieux valu avouer qu'on ne sait pratiquement rien de l'époque même de Confucius, quitte à insister sur le peu qu'on sait : sur ces groupes formés par le maître et ses disciples qui constituent des sortes d'unités familiales autonomes, qu'on pourrait mettre en rapport avec l'institution ancienne de prytanées ou de maisons des hommes. Car ce qu'on en devine n'est peut-être pas étranger au développement d'un enseignement tel que celui de Confucius : on y enseignait les « rites » (c'est-à-dire les bonnes manières et le rituel des sacrifices), on y classait les mérites et on y attachait une importance primordiale aux classes d'âge. Il aurait été bon également d'insister sur cette particularité sociale si intéressante que constitue, entre le v^e et le iii^e siècle, le « philosophe » itinérant, le marchand de recettes de gouvernement ou de recettes de longue vie. Une morale ne naît pas de rien. Mais ses éléments restent également soumis, au cours des siècles, à de constantes réinterprétations qu'impose le changement des mœurs. Cette morale aristocratique qui est celle de Confucius, comment se situe-t-elle par rapport aux autres courants de la pensée chinoise, quelle est sa signification sociale dans tel contexte historique ? C'est là ce que l'auteur ne nous dit pas. Mais le plus regrettable, c'est que jamais l'idée qu'on a affaire à une pensée qui nous est étrangère et qui devrait nous demander un effort d'interprétation n'apparaît.

Il est vrai que la conception qu'on s'est faite du Sage a eu, en Chine, une influence considérable. Mais il est vrai aussi qu'il a toujours été de tradition de se moquer de Confucius et de le tourner en ridicule. De ce détail significatif, l'auteur ne dit mot et c'est, au contraire, une image édulcorée qu'il nous présente. Cette image peut

1. *Historia*, Revue d'Histoire ancienne, Bd VI, janvier 1957, Heft 1 (Fr. Steiner Verlag, Wiesbaden).

plaire aux non-spécialistes : après tout, ce petit livre, dont la matière est assez dense, n'aura pas manqué son but s'il éveille la curiosité et l'intérêt.

— Bernard S. SALOMON. *The Veritable Record of the T'ang Emperor Shun-tsung (February 28, 805-August 31, 805)*. Traduction du *Shun-tsung shih-lu* de Han Yü (Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1955, xxxi + 82 p.). — Voilà la traduction d'un texte intéressant parce qu'il est d'un genre assez rare : il double l'histoire officielle et tend plus ou moins par endroits vers la petite histoire — qui n'est pas toujours la moins significative (en particulier, les anecdotes relatives aux achats forcés effectués par certains fonctionnaires et par les eunuques sur les marchés constituent de précieux témoignages sur la condition précaire des marchands chinois au ix^e siècle). Beaucoup plus développé que la partie correspondante des annales officielles, le texte en question a très probablement été rédigé d'après des notes prises sur le vif auprès de l'empereur par les historiographes officiels, car cette pratique traditionnelle ne semble guère avoir été abandonnée qu'à de brefs intervalles. On pourrait reprocher à l'auteur de s'en tenir trop exclusivement aux questions philologiques et de se borner à reprendre, dans son introduction, les données de l'histoire chinoise. Il y avait, avec un pareil texte, une belle occasion de souligner une conception de l'histoire qui semble particulière aux Chinois : dans son principe, l'« histoire » reste une marqueterie de documents officiels tronqués ou plus rarement résumés. A quelle fin est-il tenu un registre des faits et gestes de l'empereur, c'est-à-dire en fait des délibérations à huis clos, et dans quelle mesure sort-on ici du cadre habituel des annales ? Ce texte aurait peut-être gagné à être présenté différemment. Mais il reste qu'on a là un travail consciencieux.

Jacques GERNET.

— P. G. RODGERS. *The first Englishman in Japan. The story of Will Adams* (Londres, The Harwell Press, 1956, in-8°, xvi-144 p.). — Le marin anglais Will Adams avait été jeté sur les côtes japonaises en 1600, à bord d'un bateau hollandais sur lequel il avait dérivé à travers tout le Pacifique ; la faveur du *shogun* Ieyasu lui permit de s'installer définitivement au Japon pour y faire carrière commerciale, jusqu'à sa mort en 1620. L'ouvrage que lui consacre M. Rodgers aurait certes gagné à se placer dans la perspective plus large des rapports Asie-Europe à l'aube même de l'expansion européenne ; la facilité avec laquelle les sociétés asiatiques intègrent les premiers Européens qui arrivent chez eux, la facilité aussi avec laquelle certains de ces mêmes Européens se détachent de leur pays d'origine est un trait original de cet âge archaïque et ne se retrouvera plus par la suite. Tel semble être le cas de Will Adams, aventurier élisabéthain transplanté sans grands heurts dans le Japon des premiers Tokugawa. M. Rodgers, projetant sur le xvii^e siècle à ses débuts son vigoureux sens de la solidarité nationale britannique, préfère célébrer Adams comme le pionnier de l'amitié anglo-japonaise ; il semble quelque peu gêné pour mettre en relief son véritable caractère d'aventurier ; l'épisode de ses démêlés avec les envoyés officiels de l'East India C^o, par exemple, n'est pas analysé ni interprété assez nettement dans ce sens. Il reste que cette sérieuse monographie, qui a tiré parti des principaux matériaux et travaux occidentaux, rendra néanmoins service.

— Daniel ELLEGRIERS. *Le Japon hier et aujourd'hui* (Bruxelles, Office de publication, 1956, in-16, 113 p.). — Commode résumé, par un japonologue compétent, des principaux aspects de la civilisation japonaise : religion, éthique, art, littérature, et

de l'évolution historique du Japon (celle-ci surtout envisagée sous l'angle politique).

— Harold S. QUIGLEY et John E. TURNER. *The new Japan* (Minneapolis, University of Minnesota Press, 1956, in-8°, viii-456 p.). — Le manuel de MM. Quigley et Turner représente une excellente somme des divers aspects de la vie politique japonaise contemporaine : constitution, fonctionnement du gouvernement central, droits civils, régime électoral, organisation financière, judiciaire et administrative, partis politiques. Mais il s'est trop souvent borné à en donner une description quasi statique, qui isole les faits politiques de leurs conditions sociales et économiques générales, et ne les considère guère dans la complexité de leur développement. Pour se borner à un exemple, l'analyse des grands partis politiques : Jiyu-minsheito (libéraux-démocrates), Jiyuto (libéraux), Minseito (démocrates), Shakaïto (socialistes), Kyosanto (communistes), n'est menée que sous un angle technique et aborde successivement l'étude de leur direction, de leurs finances, de leur activité parlementaire, de leur conception de la discipline. N'aurait-il pas été plus fécond scientifiquement d'examiner tour à tour chaque grand parti, pour définir l'originalité de son contenu social et donc de ses méthodes de travail politique. Par ailleurs, cette méthode analytique et descriptive risque de laisser s'estomper les grands problèmes politiques du Japon d'après guerre ; on a peine à croire que dix ans d'occupation militaire et d'étroite interdépendance économique avec l'occupant n'aient pas davantage marqué la politique nipponne contemporaine...

— Charles VEVIER. *The United States and China 1906-1913, a study of Finance and Diplomacy* (New Brunswick, Rutgers University Press, 1955, in-8°, ix-229 p.).

— D'après les documents officiels américains, d'après les *papers* manuscrits de diplomates et d'hommes politiques comme W. Straight, Ch. Crane, Th. Roosevelt, W. Taft, Bryan ou Ph. Knox, d'après la presse et maints autres documents originaux, M. Vevier a pu construire cette solide étude des efforts obstinés de la finance américaine en Chine, de 1906 à 1913. Le partage du Nord-Est chinois entre les rivaux russes et japonais offrait, en effet, une situation plus favorable qu'auparavant à la pénétration d'un tiers ; la haute banque américaine, Harriman, Kuhn, Loeb and Co vont tenter d'en profiter, en particulier grâce au double appui du consul américain à Mukden, W. Straight, et de Tamg Shao-yui, gouverneur du Fengtien, lui aussi très bien disposé à leur égard. Un véritable « lobby » mandchourien se forme à Washington, dont l'autorité est à son apogée quand Taft accède à la présidence et quand Ph. Knox devient son secrétaire d'État en 1909. Mais le chemin de fer d'Aigun à Chinchow, « grand dessein » de Straight et d'Harriman, ne verra jamais le jour, non plus que le projet subséquent d'Harriman d'une neutralisation des chemins de fer chinois du Nord-Est : l'opposition russe et l'opposition japonaise sont trop fortes. Et l'arrivée au pouvoir de Wilson et des démocrates hostiles au *big business* comme Bryan met fin en 1913 à cette première phase de l'expansion financière américaine en Chine.

M. Vevier a volontairement donné à son travail le caractère d'une monographie au sens étroit du terme ; il dépendait étroitement des sources américaines, et il n'a pas tenté de s'élever à une vue d'ensemble de la crise de l'empire mandchou, non plus que des rivalités internationales en Chine à cette époque ; mais son travail a été conduit avec vigueur et indépendance d'esprit, alors qu'il s'agissait de faits et de personnages souvent considérés avec une plus discrète indulgence.

J. CHESNEAUX.

Byzance. — Georges OSTROGORSKY. *Histoire de l'État byzantin*. Traduction française de J. GOUILLARD (Paris, Payot, 1956, 644 p. ; prix : 3.000 fr.). — Le grand ouvrage du maître de l'Université de Belgrade, dont les deux premières éditions ont paru, en allemand, en 1940 et en 1952 (*Handbuch der Altertumswissenschaft*, XII, 1, 2, Munich, Beck), vient d'être traduit la même année en français par J. Gouillard et en anglais par J. Hussey (Oxford, Blackwell). C'est une heureuse fortune pour les études byzantines, qui pourront ainsi toucher un vaste public par le meilleur d'elles-mêmes. Cette histoire complète de l'Empire byzantin depuis le règne de Constantin jusqu'à la chute de l'Empire de Trébizonde, en 1461, est, sous la forme synthétique et concise, l'ouvrage de base en ce domaine. Comme le dit P. Lemerle dans sa préface : « Assurément, les histoires de Byzance sont nombreuses. Plusieurs sont très estimables. Pourtant, ce n'est faire injure à aucune d'entre elles que de dire que seule celle de G. Ostrogorsky tient compte des recherches des quinze ou vingt dernières années. » Aux remaniements et additions que l'auteur avait faits à la deuxième édition allemande s'en ajoutent de nombreux autres, qui tiennent compte et qui témoignent des rapides progrès de la recherche actuelle : il suffit de jeter un coup d'œil aux notes pour voir que les plus récentes études, notamment slaves, ont été utilisées par l'auteur.

Rappelons la disposition de cet ouvrage. Une Introduction considérable étudie le développement des études d'histoire byzantine : sa lecture est essentielle à qui veut « faire le point ». Les huit chapitres suivent les divisions chronologiques :

Ch. I. — L'État byzantin de la haute époque (324-610).

Ch. II. — La lutte pour l'existence et la rénovation de l'État byzantin (610-711).

Ch. III. — L'âge de la crise iconoclaste (711-843).

Ch. IV. — L'apogée de l'Empire byzantin (843-1025).

Ch. V. — Le régime de la noblesse civile (1025-1081).

Ch. VI. — Le régime de la noblesse militaire (1081-1204).

Ch. VII. — La domination latine et la restauration de l'Empire byzantin (1204-1282).

Ch. VIII. — Déclin et chute de l'Empire byzantin (1282-1453).

On trouve en tête de chaque chapitre une analyse des sources historiques, juridiques, archéologiques, et en tête de chaque paragraphe la bibliographie moderne succincte. Le *stemma* des dynasties byzantines à partir d'Héraclius, et les listes des souverains byzantins, latins, bulgares, serbes, musulmans, ainsi que des despotes d'Épire, un *Index nominum et rerum* détaillé, complètent le volume. On regrettera que dans l'édition française les cartes soient en noir et encartées dans le texte, alors que dans les éditions allemande et anglaise elles sont en couleur et plus faciles à consulter (soit dépliantes, soit dans une pochette séparée).

Le titre ne doit pas tromper sur le contenu. Si l'étude institutionnelle est toujours rigoureuse, de même que l'utilisation des sources juridiques, l'ouvrage vise à brosser un tableau logique et vivant des événements. L'aspect social et l'aspect économique ne sont nullement négligés, et l'on sait la compétence de l'auteur en ce domaine (cf. ses ouvrages sur les *Praktika*, inclus dans sa *Féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, et sur la *Paysannerie byzantine*, Bruxelles, 1956). On consultera, par exemple, la longue note sur la « loi agraire », p. 120-121.

On ne saurait trop rendre hommage aux qualités de la traduction, précise et alerte.

Jacques BONPAIRE.

— F. DÖLGER. *Byzantinische Diplomatie* (Ettal, [1956], in-8°, xvi-419 p., XXVII planches hors texte). — Renouvelant l'heureuse initiative qu'il avait prise de réunir naguère en un volume (*Byzanz und die europäische Staatenwelt*) quelques articles difficiles à atteindre, F. Dölger nous offre aujourd'hui, à l'occasion de son sixième anniversaire, un petit corpus de vingt articles de recherches sur la diplomatie byzantine dispersés dans des revues et des mélanges : Der Kodikellus des Christodulos in Palermo. Ein bisher unerkannter Typus der byzantinischen Kaiserurkunde, p. 1-74. — Epikritisches zu den Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden. Mit Bemerkungen zur byzantinischen Despotenurkunde, p. 75-101. — Das byzantinische Mitkaisertum in den Urkunden, p. 102-129. — Die Entwicklung der byzantinischen Kaisertitulatur und die Datierung von Kaiserdarstellungen in der byzantinischen Kleinkunst, p. 103-151. — Empfängerstellung in der byzantinischen Kaiserkanzlei? Methodisches zur Erforschung der griechischen Urkunden des Mittelalters, p. 152-175. — Zu den Urkunden des Athosklosters Iberon, p. 176-188. — Die Mühle von Chantax. Untersuchungen über vier unechte Kaiserurkunden, p. 189-203. — Der Pariser Papyrus von St. Denis als ältestes Kreuzungsdokument, p. 204-214. — Die Echtheit des Tragos, p. 215-224. — Der Vertrag des Sultans Qalā'ūn von Aegypten mit dem Kaiser Michael VIII Palaiologos (1281), p. 225-244. — Ein byzantisches Staatsdokument in der Universitätsbibliothek Basel : ein Fragment des Tomos des Jahres 1351, p. 245-261. — Mehmed's II. frühester Staatsvertrag, p. 262-291. — Ein Auslandsbrief des Kaisers Johannes VIII. vom Jahre 1447, p. 292-301. — Zur Ausgabe von Athosurkunden von V. Mošin, p. 302-324. — Neues zur Alexios Metochites und zu Theodoros Meliteniotes, p. 325-337. — Zur mittelalterlichen Privaturkunde, p. 338-345. — Eine stenographische byzantinische Gebührenquittung aus dem Jahre 941, p. 346-349. — Zu den Urkunden des Vazelonoskloster bei Trapezunt, p. 350-370. — Ein literarischer und diplomatischer Fälscher des 16. Jahrhunderts : Metropolit Makarios von Monembasia, p. 371-383. — Urkundenfälscher in Byzanz, p. 384-402. Vieilles connaissances, qu'on est heureux de pouvoir consulter aisément, et d'autant plus aisément que l'auteur a pris la peine de rédiger un index, et que l'éditeur a eu la générosité de réunir à la fin du volume les fac-similés indispensables qui illustraient les articles (table des planches : p. xv). Une bonne œuvre.

A. GUILLOU.

— *Byzantinische Geschichtsschreiber*, herausgegeben von Endre von IVÁNKA (Graz, Verlag Styria) : Band V : *Vademecum des byzantinischen Aristokraten, Das sogenannte Strategikon des Kekaumenos*, übersetzt, eingeleitet und erklärt von H.-G. BECK (1956, 164 p.). — Band VI : *Bilderstreit und Arabersturm in Byzanz, Das 8. Jahrhundert (717-813) aus der Weltchronik des Theophanes*, übersetzt, eingeleitet und erklärt von L. BREYER (1957, 242 p.). — Dans l'élégante petite collection qu'a fondée et qu'anime aux éditions Styria le byzantiniste autrichien André de Ivánka, afin de mettre à la portée du public de langue allemande l'histoire de Byzance et de sa civilisation à travers la traduction des textes les plus importants, avaient déjà paru des traductions de Sphrantzès (Bd. I), de Chalkokondylès et Chrysoloras (Bd. II), d'Eustathe de Thessalonique (Bd. III), de Priskos et Menander Protektor (Bd. IV). Voici deux nouveaux volumes, dont le choix témoigne d'autant d'intelligente originalité que les précédents. H. G. Beck présente le *Strategikon* de Kékauménos : si l'on songe qu'il n'existe de ce texte célèbre (ou qui devrait l'être) que la vieille édition introuvable de Vasilevskij et Jernstedt (la

nouvelle édition préparée par Georgina Buckler, et depuis si longtemps annoncée, n'a pas encore paru) et qu'il n'en existe pas d'autre traduction que russe, on mesure les services que rendra cette version allemande. Elle est précédée d'une notice sur l'œuvre, et suivie de notes succinctes, mais toujours précises. Bien entendu, on a joint au *Stratégikon* la traduction du Discours à l'Empereur, important pour l'histoire de l'idée impériale à Byzance. Dans le volume VI de la même collection, L. Breyer donne la traduction de la dernière partie de la *Chronographie* de Théophane, depuis la page 391 de l'édition de Boor. Les événements rapportés sont donc ceux des années 717-813 : à l'intérieur de l'empire, l'iconoclasme ; aux frontières, la lutte contre les Arabes. L'Introduction dit l'essentiel sur Théophane et sa manière de dater ; les notes sont relativement abondantes (p. 177-218) et suivies de deux cartes et d'Index. Il convient de féliciter A. de Ivánka et ses collaborateurs du succès de leur entreprise. Et l'on peut se demander s'il ne serait pas possible de mettre en France aussi les grands textes byzantins à la disposition d'un large public — en France où, depuis le président Cousin, ils n'ont plus guère trouvé de traducteurs ni d'éditeurs, pour ne rien dire des lecteurs. Paul LEMERLE.

Autriche. — L'ouvrage de A. LHOTSKY, *Geschichte des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung 1854-1954* (Graz et Cologne, Hermann Böhlau Nachf., 1954) est une admirable contribution à l'histoire des sciences historiques en Autriche, du jour où le ministre Léo Thun, s'inspirant de l'exemple de l'École française des chartes, voulut doter sa patrie d'un puissant institut de recherche. C'est dans le domaine de l'histoire médiévale et dans celui des sciences auxiliaires de l'histoire que cet Institut a rendu les plus brillants services, abandonnant d'ailleurs dès l'origine le but que lui avait assigné J. A. v. Helfert d'écrire une histoire de l'Autriche d'un point de vue cosmopolite et supra-national. La période la plus intéressante est celle de 1869 à 1891, où l'Institut a été dirigé par Th. Sickel, qui avait reçu son éducation scientifique à l'École des chartes, ainsi qu'à l'École de paléographie de Milan, et dont les *Beiträge zur Urkundenlehre* et les *Acta Carolinorum* constituent une contribution de premier ordre à l'établissement des règles de la diplomatique. L'étude des différentes personnalités qui ont dirigé l'Institut jusqu'au dernier titulaire, L. Santifaller, apporte d'intéressantes précisions sur l'historiographie autrichienne, qui nous était surtout connue par le grand ouvrage de Srbik : *Geist und Geschichte des deutschen Humanismus* ; elle témoigne de l'extraordinaire rayonnement de Vienne sur l'Europe danubienne et orientale, même après la disparition de la monarchie austro-hongroise.

— L'on ne recommandera pas aux spécialistes de l'histoire des doctrines politiques le livre de W. THEIMER, *Geschichte der politischen Ideen* (Bern, Francke Verlag, 1955), d'où l'esprit historique est trop souvent absent. Il est peu raisonnable de traiter Hegel avant Burke et de limiter à Adam Müller l'étude du romantisme politique : aussi saisit-on mal ici le conflit fondamental entre le rationalisme révolutionnaire et l'empirisme traditionaliste, si bien montré par G. LEFEBVRE dans sa *Révolution française*. Le chapitre sur le libéralisme dans la première moitié du XIX^e siècle est également déficient : rien sur Constant, sur Guizot, sur Dahlmann ; aussi ignore-t-on le lien qui l'attache à la montée des puissances d'argent et à l'individualisme de la bourgeoisie. La bibliographie très incomplète placée à la fin du volume confond les sources et les ouvrages de critique historique. J. DROZ.

— M. PFISTER, qui est plutôt spécialisé dans l'histoire de l'art, nous fait espérer,

à propos de Marie-Thérèse, une étude de la civilisation baroque. Nous sommes déçus. La biographie est consciencieuse et n'apporte rien de nouveau. En dépit d'une illustration abondante, prometteuse, mais sans lien avec le texte, les chapitres se suivent, composés de fiches bien classées. Livre utile, sans doute, et sûr, auquel on peut se référer sans inquiétude, mais dont la nécessité n'apparaît pas¹.

M. VON PRERADOVITCH a fait d'intéressantes recherches sur le recrutement des élites dirigeantes en Prusse et en Autriche au XIX^e siècle. Pour établir ses tableaux, il a procédé à des sondages à des moments importants de l'histoire de chaque pays : 1804, 1816, 1829, 1847, 1859, 1878, 1897, 1908 en Autriche et 1806, 1816, 1829, 1847, 1862, 1878, 1890, 1909, 1918 en Prusse. Dans l'un et l'autre cas, il a successivement étudié les cadres de la diplomatie, de l'administration, de l'état-major (ministère de la Guerre et officiers généraux) et les Parlements. Il s'est surtout fondé sur les annuaires, ce qui l'a obligé, par ailleurs, à des recherches sur l'ancienneté de la noblesse des hauts fonctionnaires. Il les classe en membres de la haute noblesse, de la noblesse depuis un siècle au moins avant la naissance du dignitaire, en anoblis avant la naissance de l'impétrant, en bourgeois et en petits bourgeois.

Les résultats de ce travail seront peut-être susceptibles de corrections de détail. Dans l'ensemble, ils sont solides et les nombreux tableaux, qu'il est impossible d'analyser en peu de pages, fourniront à l'historien des données précieuses. L'auteur n'a pas pris connaissance de l'essai que nous avons publié il y a dix ans sur le recrutement des fonctionnaires en Prusse entre 1787 et 1806. Cette étude, moins fouillée, puisqu'elle se bornait à distinguer les nobles des roturiers, aboutissait à des conclusions semblables à celles de M. von Preradovitch. Elle se fondait surtout sur les archives du recrutement, source différente et peut-être plus précise que celle des annuaires².

L'auteur constate d'abord que l'influence des bourgeois ne cessa pas d'augmenter en Autriche. Chez les diplomates, ils sont passés de 32 % en 1804 à 44 % en 1918 et, à la direction centrale du ministère des Affaires étrangères, de 0 à 66 %. Dans l'administration, ces chiffres sont respectivement de 9, 43, 0 et 75 %. Dans l'armée, les généraux bourgeois ont passé de 8 à 75 % et, au Parlement, les députés de 77 à 94 %.

La vieille noblesse ne s'intéressa pas à la fonction publique. On y rencontre à peine un tiers des grandes familles qui continuaient à dominer la vie sociale. Chose plus remarquable, un grand nombre des hauts fonctionnaires de toute origine ne sont pas d'extraction autrichienne. Ils se recrutent, jusqu'en 1870, largement dans l'ancien Empire romain-germanique, en Bavière, en Franconie, au Hanovre, en Hesse, au Brandebourg, en Rhénanie, en Saxe, en Souabe, en Westphalie. Il en est de même des grandes familles des milieux industriels ou artistiques. « On peut, dit l'auteur, se risquer à prétendre que l'Autriche n'a pas seulement perdu la guerre austro-prussienne de 1866, mais aussi la guerre franco-prussienne de 1870, car, après la création du Reich par Bismarck, il vint infiniment moins d'Allemands en Autriche. Ces derniers trouvèrent désormais dans leur petite province les avantages qu'offrait un grand État. L'Autriche y perdit une réserve de forces d'une

1. KURT PFISTER, *Maria Theresia, Mensch, Staat und Kultur der spätbarocken Welt*. Munich, Münchner Verlag, 1949, in-8°, 275 p., ill.

2. HENRI BRUNSCHWIG, *La crise de l'État prussien à la fin du XVIII^e siècle et la genèse de la mentalité romantique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1947, in-8°, VIII-344 p.

importance capitale. Les Allemands des Sudètes, malgré leur extrême activité, ne purent y remédier, car ils étaient peu nombreux. Leur rôle s'accrut cependant, et, même dans la République d'après 1918, ce sont eux qui ont souvent fourni les personnalités les plus marquantes, avec Seipel, Körner, Renner.

Les noblesses des différents peuples groupés dans l'Empire ont souvent assumé la direction de ces peuples et l'administration de leurs provinces. Ainsi les Hongrois chez eux et dans l'administration impériale jusqu'en 1867. Leur rôle se prolongea dans la diplomatie impériale jusqu'en 1918. Les Polonais dominèrent l'administration de la Galicie depuis 1859. Les Yougo-Slaves seuls firent exception.

La noblesse autrichienne, elle, n'intervint guère. Les grandes familles de la cour n'avaient que peu de liens avec la province. Elles n'étaient pas féodales. D'origine espagnole, italienne, lorraine, allemande, elles n'exerçaient aucune influence locale. Et la petite noblesse d'origine féodale elle-même avait été déracinée par l'absolutisme. Elle vivait à Vienne et comptait sur la faveur royale pour s'élever. Seule fit exception la petite noblesse tyrolienne, qui continua de résider et de diriger le pays.

Les décisions d'importance capitale incombèrent au XIX^e siècle au Rhénan Metternich, au Franconien Schwartzenberg, à l'Allemand Beust, au Hongrois Andrassy. Seul Berchtold fut Autrichien. L'armée fut commandée par le Tchèque Radetzki, par le Souabe Beck, par le Sudète von Hötendorf, la flotte par le Westphalien Tegetthoff et par le Hongrois Horthy. « Ce ne furent pas les Autrichiens qui dominèrent les peuples, conclut M. von Preradovitch, mais les peuples qui dominèrent l'Autriche. »

La Prusse offre un tableau très différent. Les fonctionnaires, nobles et bourgeois, y furent essentiellement originaires des vieilles provinces prussiennes. L'aristocratie domina, non parce qu'elle détint la majorité des postes, mais parce qu'elle imposa ses préjugés à la bourgeoisie ascendante. Lente ascension qui transforma le petit paysan ou l'artisan en instituteur, en pasteur, en fonctionnaire subalterne et finalement en noble prussien. Il en fut ainsi des Humboldt, des Schrötter, des Schön, des Wöllner, des Yorck, des Clausewitz.

La noblesse céda progressivement les places à la bourgeoisie en conservant les postes les plus élevés. Elle occupa, entre 1906 et 1918, 70 % des postes de ministres. Aux Affaires étrangères, la bourgeoisie fournit 38,33 % des fonctionnaires et 24 % des ministres. Les hobereaux seuls ont occupé un quart des postes, plus que ne le prétendait Miss Muncy¹, dont M. von Preradovitch critique les données. Si l'on s'en tient à la période postérieure à 1871, la bourgeoisie occupa 43,75 % des postes diplomatiques prussiens. Dans l'administration, elle a fourni 43,22 % des fonctionnaires et 34 % des ministres de l'Intérieur. Dans l'armée, il n'y eut que 24,5 % de généraux bourgeois. Les hobereaux de l'Est de l'Elbe occupèrent à eux seuls 33 % des postes d'officiers généraux. A la Chambre des députés prussienne, bourgeois et nobles récents réunirent 78,56 % des sièges. La plupart des hobereaux appartinrent au parti conservateur. Il en fut de même au Reichstag. Les fonctionnaires d'origine extra-prussienne ont toujours été très peu nombreux.

Comparant les deux pays, l'auteur conclut « paradoxalement » que la bourgeoisie eut plus de chances d'accéder aux postes directeurs en Prusse qu'en Autriche et que, cependant, l'aristocratie autochtone prussienne témoigna d'une vita-

1. Compte rendu in *Rev. histor.*, janvier-mars 1948, p. 81-84.

lité et d'une activité très supérieures à celles de la noblesse autrichienne. Elle forma bien, en Prusse, un groupe social puissant, avec un esprit de corps et des préjugés tenaces¹.

M. EICHSTÄDT étudie l'Anschluss de l'Autriche. A l'exception des deux chapitres d'introduction qui exposent le problème autrichien de 1918 à 1934, il se fonde essentiellement sur les collections de documents publiés depuis la guerre. (Archives secrètes de la Wilhelmstrasse, Procès des grands criminels de guerre, *Weltgeschichte der Gegenwart in Dokumenten*, Procès Guido Schmitt à Vienne.) La bibliographie est à peu près complète. Il y manque le petit livre de M. Martin Fuchs : *Un pacte avec Hitler. Le drame autrichien 1936-1938*, publié en 1938 à Paris et qui, à l'époque, révéla une partie des secrets connus aujourd'hui. La synthèse, désormais fondamentale, de M. Eichstädt surclasse du reste les livres plus anciens. On est surpris qu'un ouvrage aussi important soit dépourvu de l'index alphabétique et analytique, grâce auquel on pourrait s'y référer aisément. Les éditeurs allemands ne nous ont pas habitués à cette sorte de lacune.

L'analyse de M. Eichstädt est presque uniquement politique. On ne trouvera, dans son livre, ni la structure sociale de l'Autriche entre les deux guerres ni la courbe de son évolution économique. L'arrière-plan, qui explique le triomphe du national-socialisme, a été négligé. Le lecteur, incité à penser que le plébiscite, projeté par Schuschnigg à la veille de l'intervention militaire allemande, aurait été favorable à ce dernier, puis convaincu que la consultation populaire postérieure exprima bien l'approbation de la majorité des Autrichiens, regrette que l'étude des milieux ouvriers et de l'opposition de gauche ait été sacrifiée.

Par contre, la politique de Dollfuss, puis de Schuschnigg, les rapports entre le front patriotique et l'opposition nationale, les relations entre le gouvernement autrichien et l'Allemagne, l'attitude des autres puissances, les rivalités personnelles, sont analysés avec un détail, mais aussi avec une clarté remarquables. On suit, sans se perdre et sans se lasser, les méandres d'une politique dont le but principal a été de gagner du temps. Il n'est pas possible de résumer ces intrigues. Les conclusions générales qui s'en dégagent sont, d'abord, l'importance des rivalités personnelles qui, jusqu'à la mort de Dollfuss, ont empêché les Autrichiens d'opposer un idéal national à la propagande nazie. Fey, Stahrenberg, également opposés au national-socialisme, ont également cherché l'appui de l'opposition nationale de droite pour renforcer leur position respective. Les rivalités et les divisions n'étaient pas moins grandes entre les nazis autrichiens, radicaux et modérés, et les nazis d'Allemagne. La médiocre préparation et l'échec du Putsch de juillet 1934 en résultèrent. Le rôle de Papen apparaît plus important qu'il ne semblait, d'après les mémoires de ce dernier. L'ouvrage révèle aussi que Göring a, plutôt que Hitler, été le grand moteur de l'Anschluss. Hitler, jusqu'au dernier moment, avait envisagé une organisation autonome de l'Autriche. C'est probablement lui qui voyait juste. Si ses plans avaient été réalisés, l'idéologie grande-allemande, qui paraît avoir complètement disparu dans l'Autriche actuelle, aurait peut-être subsisté. Seyss-Inquart fut plus honnête qu'on ne l'avait pensé. Schuschnigg résista tant qu'il put, mais son seul espoir était dans un changement de la conjoncture internationale, qui lui aurait

1. Nikolaus von PREKADOVITCH, *Die Führungsschichten in Oesterreich und Preussen (1804-1918) mit einem Ausblick bis zum Jahre 1945*. Wiesbaden, Steiner, 1955, in-8°, 241 p. « Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte, Mainz. »

rendu l'appui de l'Italie, engagée en Abyssinie. L'Autriche seule ne pouvait pas résister. Le récit de la crise ultime est mené de main de maître. Les tractations, les hésitations, les fausses nouvelles, les erreurs de transmission, ont joué un grand rôle dans cette histoire. Ni Hitler, ni Schussnigg n'ont été exactement renseignés sur ce qui se passait. La figure du président Miklas, refusant opiniâtement d'investir le chancelier désigné par Hitler, domine le débat¹.

M. HISCOCKS, historien de profession, a fait partie de la délégation britannique en Autriche de février 1946 à octobre 1949. Il a donc pu se documenter sur place et rencontrer les personnalités qui ont présidé à la restauration de l'Autriche. Son petit livre est une réussite. Dès le début, on y trouve une vue d'ensemble sur la résistance autrichienne aux nazis et sur les contacts pris par ses chefs avec les alliés au Tyrol ou en U. R. S. S. Le rôle du général Körner, l'action du Dr Renner au sein du gouvernement provisoire qu'il présida, le libéralisme et l'esprit de tolérance, qui permit aux représentants des divers partis de collaborer, le patriotisme autrichien, dont l'évidence s'imposa aux alliés, sont bien mis en lumière.

La « renaissance » supposait cependant une base économique, dont le défaut avait provoqué la mort de la première république. L'auteur rappelle que l'industrialisation s'était accomplie avec l'aide des investissements massifs des nazis après l'Anschluss. L'industrie hydro-électrique et l'exploitation des pétroles s'étaient développées. Le plan Marshall permit de restaurer les outillages et de reconstituer la main-d'œuvre. L'Autriche acquit un équilibre économique et le développement du tourisme accrut ses ressources. Cela n'alla pas sans une transformation sociale, qui augmenta le nombre des citadins et provoqua une politique d'équipement rural. On aurait aimé que l'auteur essayât de déceler l'influence de cette urbanisation sur l'évolution politique ; le parti socialiste, qui a toujours été un peu en retrait du parti catholique, ne tend-il pas à devenir majoritaire ? Un bon chapitre sur l'évolution culturelle, dont le progrès est menacé par le médiocre niveau des traitements, et une bonne analyse des négociations diplomatiques, dont la conclusion sera le traité d'État de 1955, complètent cet excellent manuel, qu'une réédition prochaine mettra, espérons-le, à jour².
HENRI BRUNSCHWIG.

États-Unis. — La formation des idées et, en quelque sorte, de la mentalité du président Wilson a commencé d'être établie par M. Hale BILLOTT, professeur d'histoire américaine à l'Université de Londres, dans sa brochure *Woodrow Wilson. Creighton lecture in history, 1964* (London University, The Athlone Press, 1955, in-8°, 22 p.).

— M. D. W. BROGAN a retracé de façon pertinente et vivante l'instant — un des instants — le plus pathétique de la carrière de Roosevelt (*Roosevelt and the New Deal*, Londres, Oxford University Press, 1952, in-8°, 259 p., illustr. et carte). En ses dix chapitres, complétés par une bibliographie choisie et une carte sommaire des États-Unis, M. Brogan décrit la panique de 1929 et ses suites : c'est une série de batailles qui se sont succédé de 1930 à 1940, posant tour à tour des problèmes complexes d'administration et de psychologie. La liaison entre les divers problèmes

1. Ulrich EICHSTÄDT, *Von Dollfuß zu Hitler. Geschichte des Anschlusses Österreichs 1933-1938*, Wiesbaden, Steiner, 1955, in-8°, x-558 p. « Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte, Mainz. »

2. Richard HISCOCKS, *The rebirth of Austria*, Oxford University Press, 1953, in-8°, xii-262 p.

posés est bien ménagée et la conclusion jaillit naturellement que, grâce aux efforts conjugués de Roosevelt et de son *brain trust*, c'est une grande nation renouvelée dans sa structure et son esprit qui apparaît au monde en 1940, prête à affirmer au monde sa puissance et son moral rétablis.

G. BN.

— Louis DERMIGNY. *U. S. A. Essai de mythologie américaine* (P. U. F., 1956, 150 p. ; prix : 360 fr.). — Notre collègue de Montpellier, Louis Dermigny, a récemment voulu prendre quelque délassement : abandonnant un instant ses austères recherches d'histoire économique, ses registres de comptes et machines à calculer, il a écrit, sous le titre modeste d'*Essai*, cette mythologie américaine, que je soustitrerais volontiers (à l'intention des lecteurs que ne frappe pas l'immense place occupée aujourd'hui par les mythes dans la vie des peuples) : psychanalyse du caractère national américain.

Soit, encore une clé pour les États-Unis, pensera-t-on ; depuis dix ans et plus que les U. S. A. exercent le leadership du monde occidental, combien de panoramas, d'autopsies, d'études, ont voulu nous donner l'explication de ce véritable continent aussi mal connu des Européens que l'Europe peut l'être des compatriotes de Washington... Mais l'originalité de cet essai est d'abord là : ce sont les vues d'un historien certes, mais qui a lu tous les essayistes, écrivains, journalistes, ses prédécesseurs ; qui connaît d'admirable façon le roman américain, ses grands noms Faulkner, Dos Passos, Hemingway ; mais encore les bons témoins de talent et de notoriété inférieure, John O'Hara, Houghton Mifflin, etc. ; qui a pratiqué aussi la critique la plus informée, par exemple la belle thèse d'Asselineau sur Walt Whitman et son temps. Enfin, Dermigny a maîtrisé l'effort scientifique original des Américains dans le domaine des sciences humaines : la sociométrie de Moreno, analysée avec humour (p. 107 et suiv.), la « sexymétrie » du Dr Kinsey, la psychanalyse...

Ce petit livre est donc une manière d'exploration, pétillante d'intelligence bien informée, à travers la psychologie collective des États-Unis, surprenante sans doute jusque dans ses thèmes majeurs : la mort du père, la femme et le signe, l'éveil du temps, déroutante par la juxtaposition inattendue des fines observations de S. de Beauvoir ou Cl. E. Magny et des données les plus classiques de la géographie économique. Mais c'est une exploration qui mérite lecture et réflexion.

R. MANDROU.

Éthiopie. — L'ouvrage de Chr. SANDFORD, *The Lion of Judah hath prevailed* (Londres, 1955, 192 p., 16 pl. fotogr.), bien illustré, retrace d'abord les grandes étapes de la carrière de l'empereur Haïlé Sellassié, dans le cadre de l'histoire récente de l'Éthiopie. Le récit, alerte, repose sur une documentation souvent personnelle : l'auteur a séjourné plus de trente-cinq ans en Éthiopie, à l'exception des années de la conquête italienne, où elle a continué cependant à suivre de près l'évolution du pays ; son mari, le Brigadier D. A. Sandford, a commandé la Mission 101, force de liaison qui pénétra en Éthiopie avec les troupes patriotes dès l'été 1940 ; après avoir remis le commandement des éléments alliés en ce secteur au général Orde Wingate, il devint conseiller militaire de l'Empereur.

Un panorama de l'Éthiopie moderne occupe la seconde partie de l'ouvrage ; c'est la mise à jour, sous une forme nouvelle, de l'ouvrage antérieur de Chr. Sandford, aujourd'hui épuisé, *Ethiopia Under Haile Selassie*. Nourri de faits, le tableau demeure cependant un peu conventionnel, comme celui d'autres ouvrages parus également à l'occasion du Jubilé impérial en novembre 1955 : David A. TALBOT,

Haile Selassie I, Silver Jubilee (Addis-Ababa), et Sylvia PANCKHURST, *Ethiopia, a Cultural History*. A juste titre, ces auteurs insistent sur l'ampleur des efforts déployés depuis le couronnement du Roi des Rois en novembre 1930 : les résultats obtenus sont particulièrement importants depuis l'occupation italienne et la libération de 1940. En dépit de difficultés considérables, celles du relief et du climat, les communications ont été l'objet d'une attention spéciale ; on se reportera à la carte publiée en 1955 par la « Highway Authority », organisation à prédominance américaine ; les Ethiopian Air Lines, filiale de la T. W. A., ont aussi fêté alors leur dixième anniversaire. Quant au chemin de fer franco-éthiopien qui, de Djibouti, dessert la capitale Addis-Ababa, son trafic au cours des dernières années a été étudié par E. BERLAN, dans un article consacré à « l'évolution de l'économie éthiopienne depuis la restauration de 1941 » (*Revue de Géographie alpine*, XLII, 1954, p. 377-392).

De grands espoirs peuvent être fondés sur une mise en valeur rationnelle des possibilités économiques de ce vaste pays ; pour les statistiques actuelles du commerce extérieur, on se reportera au *Bulletin de la Chambre de Commerce franco-éthiopienne*, publié régulièrement à Paris, par le conseiller J. OUANNOU.

La sollicitude toute particulière du souverain s'est attachée à l'éducation ; les enseignements primaire et secondaire ont été considérablement développés : un lycée de la Mission laïque française, fondé en mars 1948 et inauguré officiellement en avril 1952, connaît un essor considérable (les élèves y atteignent avec succès le baccalauréat français) ; University College, confié à des Jésuites canadiens, offre une préparation de style anglais orientée vers les diplômes de l'enseignement supérieur. Parmi les réalisations culturelles les plus récentes, citons l'Institut Pasteur d'Éthiopie et la Section d'Archéologie de la Bibliothèque nationale d'Éthiopie ; sur l'organisation de celle-ci et les premiers résultats atteints par les experts français à qui elle a été confiée, cf. les *Annales d'Éthiopie*, publiées par la Section d'Archéologie d'Addis-Ababa sur les presses de l'Imprimerie nationale de Paris (t. I, 1955, librairie C. Klincksieck, dépositaire à Paris).

On trouvera une description du pays, bien illustrée, reposant sur une expérience personnelle, dans le petit volume de Mourad KAMIL, professeur de langues sémitiques à l'Université du Caire, *Das Land des Negus* (Innsbruck, 1953). L'ouvrage classique de JONES et MONROE, *A History of Ethiopia*, publié en traduction française chez Payot en 1935, a été réédité en anglais à l'occasion du Jubilé, avec une notice chronologique concernant les années 1935-1955. *Islam in Ethiopia* de J. Spencer TRIMMINGHAM (Oxford University Press, 1952) constitue plus qu'une étude, généralement bien informée, des questions musulmanes en ces contrées ; on y trouve des informations intéressantes sur l'ensemble de l'histoire des pays de la pointe nord-est de l'Afrique ; pour les pays du Haut-Nil, on complètera par O. G. S. CRAWFORD, *The Fung Kingdom of Sennar* (Gloucester, 1951).

Les années dramatiques de 1928 à 1936 ont trouvé leur historiographe en A. GINGOLD-DUPREY, *De l'invasion à la libération de l'Éthiopie*, t. I, Paris, 1955, 685 p. ; les « opérations » militaires sont décrites principalement d'après les documents italiens (plusieurs croquis d'après les cartes de P. Badoglio) et des souvenirs personnels (A. Gingold-Duprey se dévoua à la Croix-Rouge lors du conflit de 1935-1936) ; pour le massacre du lac Achangui, on trouve reproduit, p. 321-324, le bouleversant récit qu'en a fait l'Empereur lui-même — véritables pages d'anthologie des atrocités de la guerre (d'après Une victoire de la civilisation, dans la revue *Fu*, Paris,

juillet 1936). Les annexes (p. 389-667) sont particulièrement bienvenues : A. GINGOLD-DUPREY y a rassemblé en version française les traités conclus par l'Éthiopie de 1841 (traité signé entre le roi du Ghoa Sahlé-Sellassié et le capitaine Harris, envoyé par la reine Victoria) jusqu'en août 1943 (accord entre les États-Unis d'Amérique et l'Éthiopie relatif aux principes applicables à l'aide mutuelle dans la poursuite de la guerre contre l'agression) et de nombreux documents des années 1934-1936, d'accès souvent difficile.

Signalons, enfin, que plusieurs ouvrages en langue amharique ont été consacrés à la présentation glorieuse du Roi des Rois à l'occasion du Jubilé impérial : entre autres, *Fatarik Saw* (Une figure de l'Histoire), par Ato Yared GUÉBRÉ-MIKAL; sur l'activité littéraire en Éthiopie, par P. COMBA, professeur au lycée d'Addis-Ababa, Une année de publications en langue amharique, 1947 (style éthiopien, soit 1954-1955), dans les *Annales d'Éthiopie*, t. I (1955), p. 151-152.

En septembre 1952, l'Érythrée (ancienne colonie italienne, capitale Asmara sur le haut-plateau, port Massouah) a été réunie à l'Éthiopie dans la Fédération éthiopienne. Sur les coutumes juridiques traditionnelles en ces régions, on consultera la monographie très documentée de l'avocat F. OSTINI, *Trattato di diritto consuetudinario dell'Eritrea* (Asmara, 1956). Les historiens de l'Afrique orientale et de la mer Rouge auront recours au précieux répertoire de G. PUGLISI, *Chi è dell'Eritrea* (Asmara, 1952, 304 p. à double colonne).
Jean LECLANT.

France. — Les mérites du *Dictionnaire de biographie française* publié sous la direction de M. PRÉVOST et ROMAN D'AMAT ont été déjà signalés à nos lecteurs et l'on doit se féliciter de voir sa publication se poursuivre suivant un rythme plus rapide que celui du monumental *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* que publie le même éditeur. Avec les fascicules XLIII, XLIV, XLV (Paris, Letouzey et Ané, 1956 et 1957, col. 1 à 768) commence le tome VIII de l'ouvrage. On y trouve, naturellement, des notices sur tous les personnages importants dont les noms se classent entre Cayron et Chateaumartin, aussi bien les rois de France du nom de Charles que les architectes (*Chambiges*), les peintres (*Chassériau, Cézanne*), les caricaturistes (*Cham*), les musiciens (*Chabrier*), les écrivains (*Chapelain, Chateaubriand, Alain Chartier, Cazalès dit Jean Lahor*), les actrices (la *Champféméle, Béatrice Cerny*), les explorateurs (*Champlain, le Dr Charcot*), les érudits (*Pierre de Ceval, Dom Ceillier, de la congrégation de Saint-Vanne, Champollion*), les universitaires (le recteur *Charléty, Chapouthier*), les ministres, les généraux, etc... Ce ne sont sans doute pas les articles consacrés aux personnages de premier plan qui rendront le plus de services aux usagers du *Dictionnaire*, c'est plutôt ceux qui concernent les personnages de second plan, ceux qui exercèrent une certaine influence sur leurs contemporains, mais qui sont aujourd'hui complètement oubliés ou dont le nom seul a survécu. Aussi faut-il remercier les directeurs du *Dictionnaire* d'avoir veillé — tout en consentant les sacrifices indispensables — à faire la plus large place à ces obscurs au sujet desquels le *Dictionnaire* sera le plus souvent consulté. Il paraît peu probable, par exemple, que, parmi les 63 Charles qui sont ici présentés, les notices réservées aux rois de France procurent un grand secours aux historiens, bien que certaines, telle que celle de Charles X (par l'abbé Bertier de Sauvigny), soient des modèles du genre. Il en est de même pour les 5 Charlemagne qui figurent au fascicule XLV ; c'est vraisemblablement l'article consacré à la famille de parlementaires du XVII^e siècle qui porte

ce nom et dont les descendants ont été membres des diverses assemblées politiques du XIX^e siècle qui apprendra le plus aux lecteurs. On ne peut que donner une faible idée de la richesse du *Dictionnaire*, en signalant les 26 notices consacrées aux personnages appelés *Chabannes*, dont *Antoine I^{er}, comte de Dammartin*, précieux serviteur de Charles VII et de Louis XI, et *Jacques II, maréchal de La Palice*, dont la popularité sous Louis XII et François I^{er} est attestée par une chanson populaire, les 20 *Chabert*, les 19 *Chabot* — dont l'amiral, qui fut prisonnier à Madrid, après Pavie, avec François I^{er} et qui fut frappé d'une éclatante disgrâce en 1544 —, les 21 membres de la famille des comtes de *Chalon*, les 10 *Chamillart*, les 9 *Champagne* et les 7 *Champagny*, les 25 *Champion*, dont Pierre l'historien, et la famille *Champion de Cicé*, dont un membre, Jérôme-Marie, fut le premier archevêque concordataire d'Aix, les 15 *Chapelle*, les 9 *Chardin*, dont l'orientaliste et le grand peintre du XVIII^e siècle, les 18 *Chardon*, les 8 *Charost*, les 38 *Charpentier*, les 12 *Chasteignier*, les 15 *Chastellux*, les 10 *Chateaubriand*, dont François-René, le grand écrivain, etc...

— Le *Répertoire bibliographique de l'histoire de France*, qui accompagna toutes les démarches de notre jeunesse, a paru pour la dernière fois en 1938; il concernait l'année 1931, et, depuis cette date, la production française a cessé d'être recensée. MM. L. Febvre, J. Cain et R. Fawtier, grands seigneurs de l'historiographie française, voulurent, en 1953, remédier à cette carence et décidèrent la reprise de cette œuvre classique, en demandant son appui administratif et financier au Centre national de la Recherche scientifique, et ils chargèrent M^{lle} Colette ALBERT, agrégée d'histoire et de géographie, de réaliser un plan qui avait dans le *Répertoire* de Caron un modèle à suivre. Et c'est ainsi qu'au début de 1957 a pu sortir le tome I du premier *Répertoire* nouveau consacré à la production de 1955. Il s'ouvre par un travail de M. AYMARD, professeur à la Sorbonne, sur la Gaule pré-romaine et romaine, de façon que tout historien de France fût à même de connaître les études fondamentales sur cette période de l'histoire de France. Par ailleurs, il a été décidé que le terme chronologique de la prospection bibliographique devait être l'année 1939. Répartis dans les chapitres traditionnels — manuels généraux et sciences auxiliaires, histoire politique, institutions, histoire économique et sociale, religieuse, France d'outre-mer, civilisation, histoire locale —, le manuel offre une liste alphabétique des périodiques dépouillés, et de commodos index (matières, noms d'auteurs) qui permettent de retrouver facilement les ouvrages cherchés. Souhaitons que des corrections minutieuses arrivent à débarrasser ces listes, qui doivent être impeccables, de quelques imperfections qui s'y sont glissées, et souhaitons à l'œuvre d'être continuée.

— Le tome IV (fasc. 1) de la *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de la France* est paru pour la période 1910-1940 par les soins de M. René GANDILHON (Paris, 1956, in-8°, 396 p.). Ce volume constitue à proprement parler le catalogue du Comité des travaux historiques, et il renferme également d'utiles instruments de travail (documents relatifs à la vie économique de la Révolution, Commission municipale du vieux Paris, l'Institut de France).

— Les XXVII^e et XXVIII^e Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, qui se sont tenus à Perpignan et Saint-Gilles en 1953-1954 (Montpellier, Fédération, 1956, in-8°, 143 p.), répartissent leurs commu-

nifications en trois séries : pour la préhistoire, l'histoire ancienne et l'archéologie : R. ARIS, *Cimetières chrétiens d'Agde*; — J. BRUNEL, *A propos d'une plaque gravée du musée de Saint-Rémy de Provence* (art alexandrin et étrusque); — M. GOURON, *L'atelier du sculpteur Petrus Brunus de Saint-Gilles à Saint-Guilhem-le-Désert* (statue de grès gris à grain fin représentant un personnage bénissant); — H. GUITER, *Un substrat méditerranéen* (sonorisation des ch et j initiaux); — H. ROLLAND, *Monnaies de la République romaine trouvées en Gaule*; — A. SASSIER, *Problèmes posés par la sculpture paléochrétienne et préromane en Languedoc méditerranéen-Roussillon*; — Moyen Age : J. COMBES, *Une famille de négociants quercynois à Montpellier et à Marseille au XIII^e siècle* (famille des Conques de Figeac, des Crusols de Montpellier et Marseille); — A. DUPONT, *Les comtes de Toulouse et la Provence, fin du X^e, milieu du XIII^e siècle* (place de la Provence dans le projet d'un État méditerranéen entre 990 et 1215; œuvre de la reconquête domaniale de la dynastie toulousaine, 1215-1249); — A. GOURON, *Le ban et l'arrière-ban d'après les sources languedociennes*; — A. PICHEIRE, *Le livre de Claveria d'Agde (1360)* (dépenses d'un compte de Claveria d'Agde au cours d'une année); — F. UDINAMARTEORELL, *Les anciennes archives comtales de Barcelone*; — Temps modernes et contemporains : E. APPOLIS, *Les assiettes diocésaines en Languedoc au XVIII^e siècle*; — L. IRISSOU, *Notes sur les prix des principales denrées de Montpellier de 1574 à 1674*; — D. LIGOU et R. GRANIER, *Une filière d'émigration vers l'Espagne pendant l'hiver 1791-1792*.

— Dans le volume où sont réunis les procès-verbaux du XXIX^e Congrès (Montpellier, Fédération, 1956, in-8°, 181 p.), les mémoires, répartis en trois sections, portent les titres suivants : H. GUITER, *Originalité phonétique du Gévaudan*; — L. HUGUES, *Stations préhistoriques de l'Aigoual*; — J.-R. PALANQUE, *L'évêché des Cabales à l'époque romaine*; — A. SOUTON, *Les origines mégalithiques de Montpellier*; — B. BARDY, *Patrons et fêtes votives du département de la Lozère*; — J. COMBES, *Transports terrestres à travers la France centrale à la fin du XIV^e siècle et au commencement du XV^e*; — G. DUMAS, *Les coutumes et le consulat de Meyrueis*; — M. GOURON, *L'origine du tribunal du petit duc de Montpellier*; — M. GOURON, *A Châteauneuf-de-Randon après Du Guesclin*; — abbé GUIZARD, *L'œuvre canonique de Guillaume Durand*; — M^{me} OLIVERES-PICO, *Le Carladez et les rois catalans*; — E. APPOLIS, *L'inféodation et les droits de domanité éminente dans le diocèse de Lodève aux XVII^e et XVIII^e siècles*; — M. BALMELL, *La bête du Gévaudan*; — D^r BARBUT, *Médecins mendois*; — R. CUCHE, *Le conventionnel Servièrre*; — L. DERNIGNY, *Cavriion-Nizas et l'Espagne*; — P. MARRES, *L'économie des causses du Gévaudan au XVIII^e siècle*; — A. RONDEAUX, *La Lozère et la Cour, standard de vie et économie comparés*; — L. TREISSIER, *Le cahier de doléances de Cubière (Lozère)*.

— Sous le titre de *Bordeaux et sa région dans le passé et dans le présent*, la Fédération historique du Sud-Ouest a publié les Actes de son VIII^e Congrès, tenu à Bordeaux les 21 et 22 août 1955 (Bordeaux, Éditions Brière, 1956, in-8°, 229 p., illustr.). On y trouve les communications suivantes : J. LEVRET, *Influence saintongeaise sur les coupoles girondines*; — F. PLOUDIÉ, *Notes sur quelques statues girondines du XIV^e siècle*; — R. LAFON, *Sur les noms « Garonne » et « Gironde »*; — J. COUPRY, *Inscription funéraire trouvée sur la commune de Saint-Médard-en-Jalles*; — R. ÉTIENNE, *A propos de la démographie de Bordeaux aux trois premiers siècles de notre ère*; — Ch. HIGOUNET, *L'arrière-pays de Bordeaux au XIII^e siècle*; — Ph. WOLFF, *Bordeaux et Toulouse au Moyen Age*; — J. BERNARD, *Les bateaux*

de la Garonne de l'estuaire girondin à la fin du Moyen Age (1470-1530); — L. GARDEAU, *Quelques rapports du Périgord avec Bordeaux du XVI^e au début du XIX^e siècle d'après les archives notariales*; — G. DARTIGUE-PEYROU, *Le rôle de Biron dans l'élaboration du traité de Bergerac (1577)*; — F.-G. PARISSET, *La Guyenne vue par Pierre Bergeron en 1612*; — R. TOUJAS, *Les opérations commerciales d'un commissaire montalbanais à Bordeaux au XVIII^e siècle*; — P. BÉCAMPS, *Les relations avec les neutres au temps de la Révolution; l'agence commerciale de Bordeaux (31 mars 1794-29 janvier 1795)*; — J. DUCADIE, *Les communications entre Bordeaux et Libourne de jadis à maintenant*; — H. REDEUILH, *Les premiers services d'autobus en Gironde et leurs précurseurs*; — G. LASSERRE, *Bordeaux et les origines de Libreville*; — L. PAPY, *Aux origines des gardes de Bordeaux*; — P. BARBIÈRE, *L'attraction de Bordeaux sur la campagne girondine; le rôle des transports en commun*; — P. ARQUÉ, *Bordeaux port pétrolier*; — J. LAJUGIE, *Le centre d'expansion de Bordeaux-Sud-Ouest*.

— Le XCV^e volume du *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne* est paru pour les années 1947-1952 à la date de 1955: colonel T. KLOBUKOWSKI, *Antony Klobukowski*; — L. NOËL, *Notes sur la vie et les travaux de M. Arthur de Wathaid de Gerchy*; — *Les cahiers d'Étienne Mathieu, de Louis XV à Louis-Philippe, 1760-1839, Auxerre en 1814 et 1815*; — D^r G. LUQUET, *Les Le Bascle d'Argenteuil*; — D^r G. LUQUET, *La bibliothèque du dernier abbé de Vézelay, Louis-Marie Le Bascle d'Argenteuil*; — abbé CHACLERC, *Marc-Antoine de Beaulieu, seigneur de Jaulgues, au XVII^e siècle*; — PANNIER, *Impressions d'un habitant de Montoire au cours des journées historiques du mois d'octobre 1940*; — P. BERTHIER, *Louis Léger d'Auxerre. Un tableau de Levin au musée d'Auxerre. Chinard et les peintres*; — G. DAVID, *Quelques précisions au sujet de la Dame d'Auxerre*; — P. RICHARD, *Bombardements d'Auxerre en 1940 et 1944*; — G. BIDAULT DE L'ISLE, *Résumé trimestriel des observations météorologiques faites à l'Observatoire de la Garde pendant les années 1947-1952*; — D^r, *Un été torride, l'été 1947*; — J. HOUDARD, *Quelques observations sur la pluie de boue du 2 mai 1947*; — P. LARUE, *Auxerre sous le climat de Montpellier en 1947*; — P. BEAUFÈRE, *Aménagement des Chutes de la Cure*.

— Le *Livre du centenaire de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne (1847-1957)*, préfacé par M. L. NOËL, fournit, sous le titre de l'Yonne en 1848, un Catalogue de l'exposition organisée à l'occasion du XIX^e Congrès de l'Association bourguignonne des sociétés savantes à Auxerre, juillet-août 1948, établi par MM. H. FORESTIER et M. GRESLÉ-BOIGNOL, un extrait du Journal de M. M. Quantin, archiviste de l'Yonne, *Mémoire de ce qui s'est passé à Auxerre et dans le département en 1848*; les tapisseries de la cathédrale d'Auxerre sont l'objet d'une description par M. P. BERTHIER.

— C'est le 21 janvier 1957 qu'est sorti le *Bulletin d'histoire moderne et contemporaine (depuis 1715)* du Comité des travaux historiques et scientifiques, dont, président de cette section du Comité, j'avais instamment demandé la publication. Mis au point par mon successeur M. E. Labrousse, il inaugure une carrière que nous espérons longue et fructueuse. Son rôle sera d'être un « instrument du travail collectif en histoire »; j'ajouterai en liaison avec le travail des Commissions variées du Comité international des sciences historiques. On notera dans ce fascicule: P. GOUBERT, *Des registres paroissiaux (indications pratiques et orientation des recherches)*;

— A.-J. TUDESQ, *L'étude des notables (inventaire des sources et projets d'enquête)*. Ces deux études se rattachent étroitement aux enquêtes en cours par les soins de MM. G. Lefebvre et Labrousse sur les structures. Le second fascicule est paru pour l'année 1956, à la fin du mois d'avril. On y trouve de M^{me} PERROT une étude sur *Les sources des mouvements sociaux au XIX^e siècle*, et de M. DUPEUX une *Étude des élections dans une commune, un district, un canton ou un arrondissement de 1789 à 1914*.
G. BN.

— *Histoire du commerce de Marseille. Index des tomes I, II, III, IV* (Paris, Plon, 1956, in-8°, 237 p.). — Afin de rendre l'utilisation des tomes déjà parus de cette belle collection plus commode, sans attendre la publication des autres volumes prévus, M. Gaston Rambert a confié à une équipe, comprenant M^{me} Madeleine Nicod-Berge, MM. Raymond Mouchet et Antoine Piéretti, le soin de dresser cet index. Celui-ci se présente tome par tome. Il n'est donc pas global et ne pouvait pas l'être, puisque la collection n'est pas entièrement parue.
R. S.

— MARC BLOCH, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*. T. II. Supplément établi par R. DAUVERGNE, d'après les travaux de l'auteur (Paris, Colin, 1956, in-8°, 230 p.). — On doit à M. R. Dauvergne d'avoir rassemblé, analysé et présenté, sous une forme utile et maniable, les nombreux articles, comptes rendus et notes donnés par Marc Bloch, de 1931 à 1944, sur les questions d'histoire rurale relatives à la France. Ce « supplément » aux *Caractères originaux* n'apporte pas de textes inédits, mais coordonne des études dispersées dans les revues ; il garde le même plan que l'ouvrage principal, permettant ainsi des rapprochements faciles et rapides avec celui-ci.

On y trouve une précieuse bibliographie de l'œuvre de Marc Bloch et une autre « orientation bibliographique » comportant les principaux ouvrages et articles publiés en français sur l'histoire et la géographie agraires entre 1930 et 1955. De très nombreuses références, intégrées dans l'ouvrage, en font un remarquable instrument de travail.

L'évolution de la pensée de Marc Bloch est là, dans ces larges extraits que M. Dauvergne s'est contenté de lier avec justesse d'interprétation et habileté. A beaucoup d'égards, il s'agit bien d'un tome second de la célèbre synthèse.

P. DE SAINT-JACOB.

— MAURICE BOUVIER-AJAM, *Histoire du travail en France des origines à la Révolution* (Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1957, in-8°, 771 p.). — L'auteur emploie le mot travail dans le sens le plus général : la totalité de l'activité humaine, tant manuelle qu'intellectuelle et artistique ; et cela afin, nous dit-il, de se trouver d'accord avec Durkheim. Pourtant, il advient, et fatalement, que les créations, autres que du domaine manuel, sont sacrifiées. Surtout le découpage est systématiquement chronologique et il faut avouer qu'un tel plan, fondé sur la très vieille division par règnes, relève du classement par tiroirs, ramenant dans chaque chapitre l'immuable et fastidieuse revue des différents domaines du travail : agriculture, industrie, commerce, etc. On cherche donc en vain les grandes idées directrices et l'on se perd dans le détail : tendance qu'aggrave la fréquence des énumérations interminables.

Désireux de prendre position par rapport à un Henri Hauser et à un Henri Sé, M. Bouvier-Ajam est loin de se conformer aux règles rigoureuses auxquelles s'étaient soumis ses prédécesseurs. Il ne peut être question de relever toutes celles

des assertions qui semblent douteuses. Mais les références infra-paginales sont loin d'affermir la quiétude du lecteur (dans la mesure où elles figurent : sur quoi repose, par exemple, le tableau des productions régionales agricoles au temps des Gallo-Romains et des Carolingiens, p. 144?). Et il n'est même pas certain que les faits, empruntés aux livres consultés, sont toujours fidèlement rapportés (ainsi, selon *La France de Louis XIV*, par M. Gaxotte, l'Auvergne aurait connu des années de prospérité entre 1685 et 1690, la Flandre entre 1695 et 1705 : or, à la p. 82 indiquée, M. Gaxotte n'avance pas exactement cela). Ce qu'on nous rapporte du Juif Prisc (Priscus), à la p. 134, ne cadre pas avec le passage de l'ouvrage de M. Jules Isaac, *Genèse de l'antisémitisme*, où apparaît ce personnage. C'est aller bien vite en besogne que de placer le règne de Henri II sous le signe de la « prospérité » et sous celui de « l'expansion » le règne de Charles VIII (p. 347). On fait état, d'une part, des oscillations fréquentes et brutales des prix à l'époque de Colbert (p. 553) et, de l'autre, du « bas prix des denrées essentielles » (p. 554).

Nous relevons aussi les nombreux et curieux néologismes : concepts et facteurs laboriques, période pénurique, phénomènes de salarisation, etc. R. S.

— Jacques ELLUL. *Histoire des Institutions*. Tome second : *Institutions françaises* (Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 2 vol., VIII-558 et p. 559-887). (Collection « Themis ».) — Ces manuels correspondent pour les étudiants en droit à ce que sont les manuels de la collection « Clio », familiers à tous les historiens, mais ils s'adressent à un public plus nettement délimité, puisqu'ils sont établis expressément pour les étudiants de seconde année. Le premier volume prend l'histoire des institutions du Moyen Age à une époque correspondant aux débuts de la féodalité, pour les mener jusqu'à la Révolution, et le second volume retrace l'histoire des institutions de 1789 à 1870. Ils apporteront l'un et l'autre des informations précises sur l'évolution des textes des lois, mais fort peu sur les conditions réelles d'application comme sur les raisons de modification. La simplification jugée nécessaire à la rédaction d'un tel ouvrage a, d'autre part, amené à des omissions parfois regrettables, comme celle de l'Acte additionnel aux constitutions de l'empire.

— Jean IMBERT, Gérard SAUTEL et Marguerite BOULET-SAUTEL. *Histoire des Institutions et des faits sociaux (X^e-XIX^e siècle)* (Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 404 p.). (Collection « Themis ».) — Ce recueil de textes destiné à compléter les manuels de la collection « Themis », imprimé en petits caractères, constitue une mine de documents parfois peu connus. On se félicitera d'y trouver des textes sur les problèmes coloniaux, en particulier sur l'esclavage, qui manquent dans l'histoire des institutions, ainsi que des extraits abondants de textes législatifs, en particulier des préambules, qui font plus visibles les écarts entre la loi et la réalité. J. V.

— Entretiens d'Arras, 17-20 juin 1954. *La Renaissance dans les provinces du Nord (Picardie, Artois, Flandres, Brabant, Hainaut)*. Études réunies et présentées par François LESURE (Paris, Éditions du Centre national de la Recherche scientifique, 1956, in-8°, 220 p., V planches hors texte). — Le but des Entretiens d'Arras était « non de tenter une synthèse embrassant tous les aspects de la Renaissance dans les pays du Nord, mais de susciter, par l'étude des problèmes particuliers, des rapprochements entre différentes spécialités. Il s'agissait, en somme, de définir la civilisation d'une région aujourd'hui divisée entre la France et la Belgique (...), de

rechercher ce qui, à la fin du xv^e et au début du xvi^e siècle, constituait son unité. Il était donc naturel de donner d'abord un nom à cette région. La question est posée par M. Albert VAN DER LINDEN, *Comment désigner la nationalité des artistes des provinces du Nord à l'époque de la Renaissance*. Le nom de *Flamand*, employé dès le Moyen Age en France et en Italie, pour parler non seulement de la Flandre, mais des provinces voisines, a pour lui la tradition, mais il prête à des malentendus. Aucun document ne traduit le latin *Belga* par *Belge*, tandis que de nombreux textes attestent la corrélation entre *Belga* et *Niederländer*; enfin, l'expression *Pays-Bas* est usuelle en français dans les documents officiels de l'époque comme dans la langue populaire. Il serait donc préférable de dire école *néerlandaise* ou des *Pays-Bas*. On trouvera néanmoins plus loin un plaidoyer de Dom KREPS pour le nom de *Belge*.

Le titre « la Renaissance » n'impliquait pas de limites chronologiques strictes. Il avait pourtant été décidé de s'en tenir en principe à la période 1480-1540. Dans son étude très vivante du *Mécénat de la cour de Bruxelles, 1430-1559*, Dom KREPS outrepassa un peu les termes posés. Le chanoine LESTOCQUOY s'en écarta tout à fait dans *L'Application du Concile de Trente à Arras d'après l'épigraphie*, d'où il tire de bien curieuses remarques.

La musique occupe une grande place dans ces pays et à cette époque : cinq communications lui sont consacrées¹, contre quatre aux lettres², une au théâtre³, une à la sculpture⁴. On regrette de ne trouver ici aucune étude sur l'architecture, la peinture, la miniature, etc. Mais M. G. THIBAUT utilise de façon bien intéressante les monuments figurés où sont représentés des musiciens. Dans son discours inaugural, M. Raymond LEBÈGUE insiste sur la liaison qui existait alors entre littérature, musique et beaux-arts : Molinet était musicien à ses heures ; Lemaire de Belges, qui était lié avec Jean Perréal, a célébré dans ses vers les artistes de tous pays et collaboré à la construction de la luxueuse église de Brou. L'intention de ces Journées était « de coordonner les résultats des recherches antérieures, d'ouvrir quelques pistes et de procéder à des échanges de vues fructueux ». Comme il arrive souvent en pareil cas, la nouveauté de quelques apports sur des points précis fera, plus que les idées d'ensemble, l'intérêt de cette publication.

Georges GAILLARD.

— A.-H. CHAUBARD. *Le miracle de Laon en Lannoy, représenté au vij et escript en latin, françois, italien, espagnol et allemand. A Cambrai, 1566*, publié avec introduction, notes, bibliographie et illustrations (Lyon, 1955, in-16, 28 p. et fac-similé

1. Charles VAN DEN BORREN, *Musicologie et géographie*; Anne-Marie BAUTIER-RÉGNIER, *L'édition musicale italienne et les musiciens d'Outremonts au xvi^e siècle (1501-1563)*; — Nanie BRIDGMAN, *Les échanges musicaux entre l'Espagne et les Pays-Bas au temps de Philippe le Beau et de Charles-Quint*; Paule CHAILLON, *Les musiciens du Nord à la cour de Louis XII*; G. THIBAUT, *Le concert instrumental dans l'art flamand au xv^e siècle et au début du xvi^e*.

2. Jean JACQOT, *Les lettres françaises en Angleterre à la fin du xv^e siècle. Le rôle de Caxton et l'influence de la cour de Bourgogne*; Omer JOBOGNE, *Le caractère de Jean Molinet*; Gustave CHARLIER, *Note sur Adrien du Hecquet et son œuvre poétique*; V.-L. SAULNIER, *Rabais et les provinces du Nord*.

3. Raymond LEBÈGUE, *L'évolution du théâtre dans les provinces du Nord*.

4. Jacques VANUXEM, *Aspects de la sculpture dans le nord de la France entre 1480 et 1540*.

de l'original). — En 1566, dans la cathédrale de Laon, une jeune fille, Nicole Obry, est délivrée de la possession diabolique par la vue du Saint-Sacrement. Le fait est mince et ne mériterait guère que le jugement de Montaigne sur de tels événements : « Il n'est que de trouver le bout du fil, on en dévide tout ce que l'on veut. » Pourtant, cette plaquette est de qualité parce qu'elle suit l'extraordinaire fortune du miracle dans la controverse sur la présence réelle entre catholiques et réformés. Bodin en fera mention dans sa *Démonologie*. Jusqu'au XVIII^e siècle, le récit survivra dans la polémique et dans l'apologetique.

Des notes attentives replacent le fait dans les querelles religieuses et civiles qui lui donnèrent cette importance et ce retentissement. A travers une bibliographie poussée jusqu'à nos jours, on assiste au « miracle », à sa fortune et à son déclin.

Pages érudites où l'on voit comment un épisode, que l'on serait tenté de tenir pour insignifiant, servit de réactif aux passions les plus vives. C'est la vie morale saisie à un niveau qui fut celui des ignorants et aussi des doctes. Court sujet auquel l'auteur a su donner tout son prix, dans une perspective qui plaira aux historiens.

— Henri MEYLAN. *Épîtres du coq à l'âne. Contribution à l'histoire de la satire en France au XVI^e siècle*. Travaux d'Humanisme et Renaissance (Genève, Droz, 1956, in-8°, xxxviii + 131 p.). — Le nom de ces épîtres est tiré du proverbe : « Sauter du coq à l'âne. » Elles sont une suite de propos incohérents sous la forme de pièces en vers octosyllabiques à rime plate. Clément Marot en fut probablement le créateur. Les humanistes comme Joachim du Bellay ou Barthélemy Aneau tenaient ce genre populaire en mépris et le considéraient comme un genre inférieur de la satire. Avec eux, il faut reconnaître que ces épîtres n'ont le plus souvent qu'une valeur littéraire médiocre. Elles n'intéresseraient guère que le philologue si elles ne fourmillaient d'allusions aux événements les plus proches, d'attaques mordantes contre les personnages du temps. Il y a sous ce débordement de mots plaisants, incisifs ou gaillards, sous les calembours qui sont l'une de leurs grandes ressources, une sorte de miroir de l'opinion. Miroir déformant et souvent obscur à cause de la passion, de la truculence et des allusions difficiles à interpréter. Plus on avance dans le siècle, plus les épîtres sont envahies par les passions religieuses : le Coq à l'âne de 1575 est bourré de clichés empruntés à la polémique protestante contre Rome et contre Catherine de Médicis ; le thème nouveau de la nécessité de l'accord des Politiques et des Huguenots y apparaît.

On connaît assez la qualité des travaux d'*Humanisme et Renaissance*. Cette publication d'une dizaine d'épîtres tirées des manuscrits des bibliothèques de Berne, de Vienne et du fonds français de notre Bibliothèque nationale en est digne en tous points. Les historiens seront reconnaissants à M. Meylan du soin qu'il a apporté à définir ce genre littéraire, à fixer sa place dans la satire en France au XVI^e siècle ; des notes abondantes, clairement et discrètement disposées, qui, sans étouffer le texte, permettent d'en goûter tout le sel et d'en tirer tout le parti possible.

R. GASCON.

— Wilfrid BLUNT. *Sebastiano. The Adventures of an Italian Priest, Sebastiano Locatelli, during his journey from Bologna to Paris and back, 1664-1665* (London, James Barrie, 1956, in-8°, 296 p.). — Ce n'est pas de l'inédit, puisqu'en 1905 déjà, sous le titre de *Voyage en France*, A. Vauthier a publié la plus grande partie de la relation de voyage en question. Voici donc que le récit nous revient, et d'Angleterre, la version originale n'ayant, semble-t-il, jamais encore tenté un quelconque

éditeur italien. Il est vrai qu'elle est pleine de longueurs et de redites. Aussi bien n'avons-nous sous les yeux qu'un résumé, farci de citations. Mais nous avons tout lieu de penser qu'ainsi allégé, le journal de Locatelli, sans rien perdre de sa saveur, gagne en lisibilité.

La sincérité de l'auteur ne fait pas de doute. Il est prêtre et dit la messe aussi souvent qu'il le peut ; mais il se peint sans fard, bon vivant, sensuel, gourmand, amoureux des rencontres piquantes ; et il sait décrire, particulièrement brosser un portrait. Son humour ne le cède guère à celui d'un Cervantes ou d'un Sterne.

On l'accompagnera volontiers, à cheval et en bateau. Son témoignage mérite d'être retenu comme l'un des plus remarquables qui soient sur les modes de transport à travers la France du XVIII^e siècle. Nous relevons aussi les descriptions qu'il fait de villes : Gênes et Turin, Paris et Genève surtout. Il a vu Louis XIV à plusieurs reprises, réussi à s'enivrer en présence de Mademoiselle, pu assister au lever de la reine. En dépit de maux de tête et d'une constipation chroniques, il a, en peu de mois, parcouru beaucoup de pays ; il s'est fort divertì. Entrant à l'Oratoire, sa fin sera édifiante.

R. S.

— R. A. SAYCE. *The French Biblical Epic in the Seventeenth Century* (Oxford, Clarendon Press, 1955, in-8°, ix-280 p.). — Ce volume conduit selon un plan très net une étude sur un genre littéraire bien défini qui jouit, pendant quelques dizaines d'années, d'une grande vogue. La première partie est consacrée à l'examen du développement de la théorie de l'épopée et aux œuvres du XVI^e siècle français (R. Belleau, *La Franciade*, Du Bartas surtout) ou italien (Sannazar, Tasse, Arioste, Ceba, le chevalier Marin) qu'il faut chercher à l'« origine » des œuvres étudiées par M. Sayce. Une seconde partie passe en revue les principaux poètes : A. de Montchrestien (*Susane*), Christ. de Gamon, Anne d'Urfé, Saint-Amant (*Moïse sauvé*), les « fondamentalistes » (ceux qui se refusent à « égayer » l'Écriture par des fictions : Sainte-Garde Bernouin, B. Lesfargues, Hélié Le Cordier, J.-G. Morillon), les Baroques (Marie de Pech de Calages, J. de Coras et surtout Desmarets de Saint-Sorlin, dans son *Esther*), les Carmes auteurs d'*Étiades* (Jacquelin? et Pierre de Saint-Louis) et, enfin, les poètes qui ne reculèrent pas devant des *Cosmogonies*, Saint-Martin et Charles Perrault.

Dans une troisième partie consacrée au « genre », M. Sayce s'attache aux problèmes posés par ses analyses précédentes. Laissant de côté les questions spécifiquement littéraires (en particulier les chapitres sur le « merveilleux », « la structure et la technique », « le style héroïque »), nous nous contenterons de signaler l'autorité exceptionnelle de Josèphe, communément placé alors sur le même plan que l'Écriture. Plus remarquable encore est la réaction que l'on constate, surtout à partir de 1650, en présence des passages des livres sacrés qui choquent la conscience moderne. Tandis que Calvin soutenait que les ordres de Dieu doivent toujours être préférés à la loi naturelle (p. 31), la Contre-Réforme, « plus morale que mystique », christianise l'antiquité judaïque en déguisant ou omettant les textes gênants. C'est qu'elle la voit non pas directement, mais à travers la piété populaire ou des traditions récentes comme celles des Carmes : l'un et l'autre facteur se sont joints au goût baroque du temps pour mettre au nombre des « grotesques » la plupart des auteurs d'épopées bibliques (p. 136 et suiv., 158-170, 194). Après un chapitre sur l'illustration des poèmes étudiés précédemment (les huit planches qui y sont jointes rehaussent la valeur d'un livre magnifiquement imprimé), M. Sayce recherche dans sa Conclusion les causes de l'échec quasi total de tant d'efforts. Il les trouve non

seulement dans l'absence des génies qu'exigeait un genre difficile entre tous, mais dans l'indifférence de la classe dirigeante (à l'exception du duc de Longueville et de Marie-Louise de Gonzague, inspiratrice de Saint-Amant) et dans des conflits littéraires, politiques et religieux : le classicisme saura les résoudre, mais il abandonnera l'épopée !

J. ORCIBAL.

— Pamela HILL. *D'une prison à Versailles. Le roman de Mme de Maintenon*. Traduit de l'anglais par Dora Bourquin (Paris-Genève, Jeheber, 1956, 298 p.). — Roman historique d'écriture assez alerte et qui ne détruit point la vérité.

— Claude BADALO-DULONG. *Trente ans de diplomatie française en Allemagne. Louis XIV et l'électeur de Mayence (1648-1678)* (Plon, Éd. d'histoire et d'art, 1956, 264 p.). — Dans un temps où l'histoire diplomatique est abandonnée, l'étude de Claude Badalo-Dulong tire son originalité de sa fidélité même à une tradition : documentation d'archives (ici fournie par une collection privée), sujet concernant des démarches de princes, de ministres et de résidents, récit clair et d'élégante écriture. Le personnage central, plus que l'électeur de Mayence Jean-Philippe de Schönborn (ou son successeur Metternich), c'est le résident français, l'abbé Jacques de Gravel, d'une famille de diplomates bons connaisseurs de l'Empire. Mais son activité n'est pas heureuse : on suit la dégradation de la Ligue du Rhin, les jeux de bascule de Schönborn, son ancien promoteur, entre l'alliance française et la fidélité à l'Empire ou à l'Empereur. A la figure de patriote allemand que Mentz avait autrefois tracée de l'Électeur, la correspondance de Gravel permet d'apporter quelques retouches. Mais les forces profondes demeurent ici la situation géographique et, à ce titre, stratégique de l'Électorat et « cette grande peur qui saisissait l'Allemagne devant les ambitions françaises » (p. 174). Neutralité, offres de médiation, autant d'expédients provisoires ; ni l'orgueil, ni le « patelinage » de l'Électeur, soucieux de se réserver un grand rôle tout en sauvant la paix, n'arrêtent la guerre de Hollande et ne l'empêchent de s'étendre à l'Empire, ce qui fortifie la maison d'Autriche. Le dernier chapitre indique le rôle des banquiers allemands et des projets économiques qui, dans l'ordre actuel de nos préoccupations, pourraient devenir de beaux champs d'études.

— Duc de LA FORCE. *Louis XIV et sa cour* (Arthème Fayard, 1956, 359 p.). (Coll. « Les temps et les destins ».) — Le duc de la Force, après avoir rendu hommage dans sa préface « au chef-d'œuvre de raison et de clarté qu'est l'histoire de France de Bainville » (ce sont ses propres paroles), veut dire en somme ce que Bainville n'a pas dit et, dans une succession de chapitres clairs, bien écrits, il fait revivre le roi, la cour, la vie quotidienne, la famille royale, les maîtresses et Mme de Maintenon. Il y a quelques pages sur la conversion du duc de la Force en 1685, dans le chapitre Jansénistes et protestants. L'intérêt de ce livre dépend du public auquel il est destiné, sinon celui de la science historique, au moins celui des clartés de bonne compagnie.

— M. DANIELOU. *Fénelon et le duc de Bourgogne. Étude d'une éducation* (Bloud et Gay, s. d., 223 p.). — La grande éducatrice que fut elle-même Mme Daniélou devait s'intéresser à l'expérience de Fénelon auprès du duc de Bourgogne, expérience arrêtée par la disgrâce de l'archevêque de Cambrai et anéantie par la mort prématurée du second Dauphin.

Rien de neuf ici, quant aux sources. Mais le témoignage ne saurait être indifférent d'un esprit cultivé et qui recourt à des lumières récentes, comme celles de la

caractérologie. Le vrai maître agissant moins par ce qu'il dit que par ce qu'il est, M^{me} Daniélou cherche à démêler jusqu'à l'influence du quietisme sur le comportement de l'élève, même en son âge d'homme. Fénelon ne parlait jamais au petit prince des subtilités de sa théologie, mais il en faisait glisser inconsciemment les vues dans l'éducation qu'il lui donnait. Si la touche de passivité ne se retrouve pas dans la prière et dans les formes de dévotion du duc de Bourgogne, elle s'est peut-être trahie « dans son action » (p. 151), c'est-à-dire dans son irrésolution de caractère et son indifférence aux grandes choses. Décidément, l'éternelle querelle des adversaires et des admirateurs de Fénelon trouve, à chaque livre, de quoi s'alimenter.

Victor-L. TAPIÉ.

— M. le duc de Saint-Simon et sa Comédie humaine a été écrit par M. DE LA VARENDE (Paris, 1955, in-8°, 512 p.) à titre de commentaire objectif des *Mémoires* célèbres dont le duc eut la première idée dès 1692, et qu'il rédigea de façon suivie à partir de 1739. Source immense pour l'histoire de Louis XIV et la Régence, bien appréciée par le commentateur, qui, en douze chapitres distincts, largement servis par des citations bien choisies, répartit les renseignements fournis sur la famille de Saint-Simon, le roi, les personnes royales, les gens titrés, les dames, les ministres, les gentilshommes, les parlementaires, la gaieté — histoires gauloises ou amusantes cueillies aux détours de la lecture — l'idée religieuse, la politique, les Espagnes. M. de la Varende a rendu par des textes appropriés la brutalité, la grossièreté des sentiments et des gestes d'une société érotique, joueuse et scatologique, et fait là une sorte d'« abstrait » des *Mémoires* de Saint-Simon. Il est curieux que l'auteur ignore que le testament de Louis XIV, enlevé aux archives du Parlement, et devenu l'une des plus rares pièces des collections du D^r L. Graux, a été restitué par la veuve de celui-ci aux Archives nationales.

G. BN.

— Pierre MASSÉ. *Varennes et ses maîtres. Un domaine rural de l'Ancien Régime à la monarchie de Juillet (1779-1842)* (Paris, S. E. V. P. E. N., 1956, in-8°, 172 p., 13 ill.) (Publ. par le Centre de Recherches historiques, tome I de la collection « L'homme et la terre »). — L'ouvrage retrace l'histoire d'un petit domaine de la région de Châtellerauld. « Une terre, une famille, une fortune » : c'est dire que cette étude, qui couvre plus de soixante ans, ne pêche pas par l'étroitesse du sujet, car ses trois éléments, liés dans une même perspective, sont saisis à travers une période particulièrement fertile en vicissitudes, d'autant mieux qu'il s'agit d'une seigneurie et d'un noble émigré.

A la fin de l'Ancien Régime a été consacrée près de la moitié du livre. Et là c'est le point de vue agraire qui l'emporte : rapide esquisse de la conquête du domaine sur la rive droite de la Vienne (quatre métairies et un moulin), vue générale de l'économie rurale du Châtelleraudais, et surtout description des formes de l'exploitation du domaine en question, malheureusement sans plan du temps, mais précise, et intégrant un vocabulaire coutumier très dense qui apportera sa contribution à l'inventaire indispensable des termes, si variés et si utiles à connaître, employés dans nos vieux terroirs. Il est dommage que la vie économique du domaine entre 1779 et 1789 soit obscurcie par un assez grand désordre chronologique et par le récit d'événements qui appartiennent à la période révolutionnaire, voire même à l'Empire. La crise de la pré-révolution eût pris plus de relief avec une plus sûre sélection des faits, mais le détail — disette de 1770, dépression de 1778, épizootie de 1785 — est intéressant.

Viennent alors trente pages sur la Révolution à Varennes, vivantes, colorées, et

d'atmosphère juste, où l'on voit le domaine de l'émigré pris dans la tourmente, défendu difficilement par M^{me} de Marans, mais finalement emporté, partiellement vendu à un régisseur et marchand de bestiaux de la région. L'auteur a su retracer une histoire marquée au coin de la plus profonde réalité, des péripéties mouvementées et attachantes. Des personnages hauts en couleur dominent très heureusement un certain papillotement des chiffres dont M. P. Massé a fait une sérieuse moisson dans les archives notariales, les fonds de l'enregistrement, les papiers privés.

Et l'émigré revient : amnistie, restitution d'une des métairies, mariage de la fille avec un bourgeois, vente définitive de tout le patrimoine hypothéqué, mort du gentilhomme. Balzac ou Flaubert auraient été séduits par la trame du sujet.

L'histoire de la famille se poursuit jusqu'à l'affaire du milliard des émigrés, et celle du domaine jusqu'en 1842. Quatrième acte très étudié où l'on voit l'élaboration d'un nouveau régime d'exploitation qui tend déjà à la révolution agricole. Comme dans la première partie, l'auteur essaie de replacer ces tentatives dans la courbe économique générale de la première moitié du XIX^e siècle et trouve l'occasion d'une bonne analyse de la variation des prix agricoles, et d'une page bien venue sur la disette de 1817.

L'ouvrage est riche et donne à penser. On pourra peut-être lui reprocher une accumulation trop forte de détails chiffrés ou datés, et certaines fantaisies de plan. On ne lui refusera pas le sens de la vie et des hommes, et de la terre. Il comporte une très importante bibliographie générale et poitevine qui rendra de grands services.

P. DE SAINT-J.

— Yves DE BOISBOISSEL. *Le dernier avocat général au Parlement de Bretagne. Hippolyte Loz de Beaucours (1746-1830)* (Paris, Peyronnet et C^{ie}, 1955, 300 p., 5 portraits hors texte). — Depuis les travaux de F. Saulnier et de Le Moy, le Parlement de Bretagne, au XVIII^e siècle, est un des mieux connus de France. M. de Boisboissel, disposant de riches archives familiales, enrichit encore notre connaissance en retraçant la vie de Loz de Beaucours, avocat général au Parlement sous le règne de Louis XVI, émigré de 1790 à 1801, conseiller à la Cour impériale, puis à la Cour royale de Rennes de 1811 à 1823. Cette carrière fut celle de beaucoup de magistrats du même âge qui, malgré quelque répugnance, n'étaient pas irréconciliables avec l'ordre nouveau. Au surplus, Loz de Beaucours, sincèrement conservateur, n'avait pas assez de fortune personnelle pour vivre de ses rentes et avait toujours eu l'esprit accommodant. C'est un rôle de médiateur qu'il avait essayé de jouer, sans succès, durant cette prérévolution bretonne à propos de laquelle M. de Boisboissel avance, chemin faisant, quelques assertions hasardeuses. On lira, avec grand intérêt, les souvenirs et les réflexions — abondamment cités — d'un magistrat intelligent qui, jusqu'à son dernier jour, essaya, comme tant d'autres, de s'expliquer à lui-même les développements imprévus d'une Révolution, dont il avait accueilli les prémices.

— Didier OZANAM et Michel ANTOINE. *Correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV (1756-1774)*, publiée pour la Société de l'Histoire de France (Série antérieure à 1789). T. I : *1756-1766* (Paris, C. Klincksieck, 1956, in-8°, 392 p.). — En 1866, un érudit de grand mérite, E. Boutaric, publiait la *Correspondance secrète inédite de Louis XV sur la politique étrangère* (2 vol. in-8°). Ces lettres éclairaient, d'une lumière nouvelle, le caractère complexe d'un roi timide, dont l'intelligence et la volonté de bien faire, paralysées dans les débats du Conseil d'en haut, prenaient

leur revanche dans une activité diplomatique secrète, qui ne concordait pas toujours avec celle du ministre en place — fût-ce le duc de Choiseul — et dont le principal inspirateur, après le prince de Conti, avait été Charles-François, comte de Broglie (1719-1781). Boutaric avait publié, avec les lettres de Louis XV, conservées aux Archives nationales, quelques mémoires intéressants du comte de Broglie, mais ils se rapportaient aux dernières années du *Secret* ou même à l'époque de sa liquidation, sous le règne de Louis XVI. Les lettres du comte au roi, conservées aux Archives des Affaires étrangères, étaient alors inaccessibles. Ces lettres furent consultées, quelques années plus tard, par le duc de Broglie, qui écrivit, à la gloire de son grand-oncle, un ouvrage élégant, mais hâtif, et qui prenait de grandes libertés avec les textes (*Le secret du roi. Correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques, 1752-1774*. Paris, 2^e édition, 1878, 2 vol. in-8°).

MM. Ozanam et Antoine, dans le premier volume qu'ils viennent de publier, présentent, avec un soin qui répond à toutes les justes exigences de la critique, 199 lettres écrites par le comte de Broglie au roi, pendant les dix premières années de son ministère secret (1756-1766). Ces lettres auraient voulu inspirer une politique plus active, en Pologne, que celle qui se résignera, le 7 septembre 1764, à l'élection de Stanislas-Auguste Poniatowski, client de la Russie. Elles préconisent et préparent, après la paix de 1763, une revanche contre l'Angleterre que Vergennes, un des anciens agents du Secret, dirigera sous Louis XVI. Chemin faisant, ces lettres livrent quelques renseignements curieux sur la vie de la Cour, pour une période où les Mémorialistes sont rares.

Le tome II contiendra 262 lettres et couvrira la période terminale (1766-1774). Dès maintenant, avec sa substantielle introduction d'une centaine de pages, avec son annotation abondante, souvent puisée dans les pièces d'archives, qui éclaire les allusions et retrace la carrière de tous les personnages cités, cet excellent ouvrage constitue non seulement le complément indispensable des textes publiés par Boutaric, mais la meilleure étude que nous possédions, à ce jour, sur le *Secret du roi*.

Jean ÉGRET.

— D'un mémoire d'études supérieures, M. André RÉMOND a tiré un ouvrage intitulé *Études sur la circulation marchande en France aux XVIII^e et XIX^e siècles*; I : *Le prix des transports marchands de la Révolution au Premier Empire* (Paris, Rivière, 1956, in-8°, 112 p., V planches). Cet ouvrage rentre dans un vaste plan qui comportera des ouvrages sur *Les routes au XVIII^e siècle*, conjonctures et structures en deux volumes, sur *Le véhicule marchand*, voies d'eaux et voies de terre, et se terminera par un *Essai de typologie* sur les types sociaux de la circulation marchande. Nous n'avons donc qu'une introduction méthodologique et une bibliographie, et je suis amené à déclarer que les recherches d'archives et de bibliographie faites par M. Rémond sont d'une qualité rare, alliant la précision et l'esprit critique. Sur l'objet même traité, les résultats sont chronologiquement minces, mais sociologiquement au point, et à des auteurs actuels j'ai eu plaisir à voir mêlé le nom trop oublié de F. Simiand. Des enquêtes faites sous la Révolution et l'Empire, M. Rémond a tiré un excellent profit. Une pensée subtile guide souvent l'auteur, qui peut-être se complait trop à s'envelopper dans les méandres d'une langue parfois difficile.

— *A Condorcet e l'idea di progresso*, un jeune auteur italien, M. Alberto CENZO a consacré un méritoire petit livre. Condorcet appartient à une famille de petite no-

blesse picarde et était né en 1748 à Ribemont, près de Saint-Quentin ; il a participé aux milieux qui ont, par la voie de l'illuminisme, préparé le plus directement à la Révolution française. Et cependant l'œuvre de Condorcet n'est pas commode à connaître, mais la patience de M. Cento, l'aide éclairée que lui ont assurée ses amis Banfi et Venturi et le grand maître de tous, B. Croce, lui ont permis de présenter en annotation un commentaire précis d'une pensée en quête de sa propre recherche. L'auteur donne une note bibliographique riche par son étendue et sa précision, et, bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'une biographie sur le type des ouvrages de Léon Cahen et de F. Alengry, on trouve sur la vie et la mort de Condorcet des précisions émouvantes. Dénoncé par Chabot, Condorcet parvint, à partir du 8 juillet 1793, à trouver un asile auprès d'une parente du peintre Vernet, auprès de laquelle il vit jusqu'au mois de mars 1794, quitta Paris pour se réfugier près de ses amis Suard à Fontenay-aux-Roses, et se suicida avec du poison préparé par Cabanis. Les idées de Turgot, des physiocrates, de D'Alembert, les ouvrages désormais classiques de Mathiez, Aulard, Jaurès, G. Lefebvre, fournissent à M. Cento les commentaires nécessaires.

— La collection des « Classiques du peuple » vient de s'enrichir, par les soins de M. Albert Soboul, du riche recueil des *Discours et rapports* de Saint-Just (Paris, Éditions sociales, 1957, in-18, 222 p. ; prix : 350 fr.). Orné de son portrait par Greuze, éclairé par une introduction sur le mythe de Saint-Just, issu d'une famille de laboureurs aisés, il traverse une jeunesse déçue par le choc de la Révolution change en un partisan intégral des idées nouvelles. Saint-Just sera une des têtes de la Convention, une tête que la guillotine sacrifiera après les décrets de ventôse et la mission à l'armée du Rhin, le 10 thermidor an III. M. Soboul a analysé avec talent la personnalité de Saint-Just, dont il nous offre, en complément de son introduction, la chronologie, les sources et la bibliographie. Il n'a pas été en état de nous fournir tout ce qu'on peut savoir sur Saint-Just, mais les discours et rapports publiés donnent l'essentiel d'un révolutionnaire sincère et total depuis son intervention du 22 octobre 1792 aux Jacobins jusqu'à ce discours commencé le 9 thermidor et interrompu par la mise en accusation de Robespierre.

— Le livre consacré tout récemment par le général HERLAUT au *Général Ronsin (1751-1794)*, *la Vendée, l'armée révolutionnaire parisienne* (Paris, Clavreuil [1956], in-8°, VII-275 p.), fournit une contribution excellente à l'histoire des hébertistes. La bibliographie par laquelle s'ouvre le volume indique à quelles sources variées l'auteur a eu recours pour décrire une existence singulière et qui s'acheva dramatiquement dans l'après-midi du 6 germinal an II, lorsque les dix-huit condamnés allèrent « éternuer dans le son ». Fils d'un maître tonnelier, auteur dramatique sans succès, Ronsin, né en 1751, songea vaguement à la carrière théâtrale : il n'obtint de succès que quand il fut un « homme public ». Le général Herlaut suit de près les circonstances de cette nouvelle existence, mais il ne fait pour lui aucun doute que Ronsin était bien incapable de forger aucun système susceptible de se rallier des partisans personnels : le moteur des actes de Ronsin est essentiellement la vanité, et, dans les divers emplois qu'il a occupés, il lui est resté fidèle. Il ne nous est pas possible d'entrer ici dans les détails ; il semble acquis que Ronsin n'a jamais rien commis de répréhensible en ce qui concerne l'argent ; une seule affaire trouble dans cette carrière, c'est son duel avec le général Biron, où la vanité de Ronsin, portée au maximum, l'a amené à des exagérations et à des mensonges. La crise des

substances devait être intensément exploitée par le *Père Duchesne*, en juillet 1793, et c'est cette crise qui servit d'arrière-fond aux intrigues hébertistes. Le général Herlaut nous rend compte de celles-ci avec une louable précision, sans nous ennuyer par leur répétition même et l'allure dramatique que certains meneurs leur donnent, à grand renfort de crêpe voilant la table de la loi.

— C'est le 17 germinal an VIII que M. G. ROUGERON fait débiter son étude sur *Les administrateurs du département de l'Allier (an VIII-1960)* (Moulins, 1956, in-8°, 139 p., illustrations). Le président du Conseil général de l'Allier a le souci des précédents des institutions qu'il connaît parfaitement, sur lesquelles il publie fréquemment des articles intéressants. La présente publication est un modèle de précision : les notices des administrateurs de l'Allier sont rédigées avec le plus grand soin pour les soixante-quinze préfets qui se sont succédés, assorties de précisions chronologiques et administratives, et M. Rougeron a eu le soin de fournir aux historiens généraux des données documentaires utiles. On peut souhaiter que des nomenclatures utiles de ce genre soient établies pour tous les départements français.

— M. TINTHOIN, archiviste en chef de la Lozère, a élaboré, avec les collections de son dépôt et les ressources locales à sa disposition, une excellente brochure sur le *Bicentenaire de la naissance de Chaptal (1756-1956)* (Mende, impr. Chaptal, 1956, in-16, 47 p., illustr.). Les 117 documents mis en œuvre — 118 avec la reproduction du contrat de Chaptal, comte de Chanteloup, du 2 mai 1817 — se répartissent sur une partie de la vie, si pleine et si attachante, du grand savant, qui a quitté le monde en 1832, quand il était déjà âgé de soixante-seize ans. M. Tinthoin a heureusement souligné le caractère encyclopédique des connaissances de Chaptal, connu par les applications à l'agriculture et à l'industrie et méritant par là le titre de créateur de l'industrie chimique française, et de surcroît citoyen conscient de la France révolutionnaire, un des organisateurs de la victoire de l'an II, un des ministres de l'empereur Napoléon I^{er}. Plusieurs illettrés figurent à son acte de baptême, du 6 juin 1756, qui est reproduit à la p. 6.

G. Bx.

— Walter M. SIMON. *History for Utopia. Saint Simon and the idea of progress* (gr. in-8°, 21 p.) (extrait du *Journal of History of Ideas*. New-York, 1956). — Cette étude de la pensée saint-simonienne s'inscrit moins dans le cadre proprement historique que dans celui d'une philosophie de l'histoire et des origines d'une forme de pensée politique que l'auteur considère comme ayant par avance répondu aux critiques de Marx. Le soin avec lequel l'auteur a rassemblé sa documentation, très étendue, fait de ce travail limité dans son objet une contribution non négligeable à l'étude des idées de Saint-Simon et de leur retentissement.

— Pierre BROCHON. *La chanson française. Béranger et son temps* (Paris, Éditions sociales, 1956, in-8°, 176 p.) (Les Classiques du Peuple). — Ce petit volume est consacré essentiellement à la reproduction des chansons, polémiques le plus souvent, de Béranger, d'E. Debraux, d'Hégésippe Moreau, d'Altaroche et de chansonniers moins connus, voire anonymes, des débuts de la Monarchie de Juillet. Il est intéressant de pouvoir retrouver le texte complet de chansons dont on ne connaît souvent qu'un couplet ou un refrain, voire seulement le titre. L'auteur a, en outre, réuni dans ce petit volume agréablement illustré une série de biographies sommaires des principaux auteurs, une bibliographie précédée d'une introduction d'une vingtaine de pages sur l'histoire des sociétés chantantes des débuts du

xix^e siècle, en insistant sur celles qui eurent une orientation plus nettement politique et dont il signale la liaison avec les débuts des mouvements ouvriers.

— Auguste BLANQUI. *Textes choisis*. Introduction par V.-P. VOLGUINE (Paris, Éditions sociales, 1955, in-8°, 223 p.) (Les Classiques du Peuple). — Ce petit volume consacre plus de soixante pages à une biographie de Blanqui, dont l'intérêt est d'autant plus grand qu'elle apporte le point de vue d'un historien et académicien soviétique sur un des personnages les plus connus de l'agitation d'extrême gauche dans la France du xix^e siècle. Les textes de Blanqui, répartis en sections d'importance très inégale — près de quarante pages pour la période antérieure à 1848, trente-deux pour la Seconde République, dont une quinzaine pour une lettre écrite de Belle-Île en 1852, vingt-cinq pour les écrits remontant au Second Empire et une quinzaine pour la dernière période de la vie de Blanqui — donnent un ensemble de documents révélateurs de l'évolution de la pensée d'un des protagonistes les plus en vue des mouvements politiques et sociaux en France au xix^e siècle.

— Léonce CELIER. *Frédéric Ozanam (1813-1863)* (Paris, Lethielleux, 1956, in-8°, xii-149 p.). (Apôtres d'aujourd'hui, n° X.) — De même que la préface rappelle fort heureusement que l'œuvre d'historien d'Ozanam fut une œuvre d'apologétique, le petit volume consacré à sa mémoire, appuyé sur une documentation serrée, est plus une apologie du héros qu'une histoire de sa vie. L'action d'Ozanam comme étudiant à Paris ou sa carrière de professeur à Lyon, puis à Paris, apportent des raisons supplémentaires de regretter que l'auteur ait cru devoir reprendre la formule dépassée sur la Monarchie de Juillet voltairienne, alors que tant d'exemples, auxquels il apporte des compléments nouveaux, attestent la bienveillance constante des autorités, en dépit de manifestations populaires, pour « la religion catholique, apostolique et romaine, professée par la majorité des Français » selon les termes de la Charte de 1830.

— Roger LANGERON. *Autour de trois rois, 1814-1848* (Paris, Montchrestien, 1957, in-8°, 296 p.). — Ce volume réunit soixante-seize petites notes, alertement écrites, dont quarante-neuf se rapportent aux hommes et aux choses de la Restauration et les dernières à ceux du règne de Louis-Philippe. L'auteur a ainsi réuni une série de petits tableaux, précis, qui mettent en relief le plus souvent les avatars de personnages représentatifs que leurs prétentions mettaient dans des situations délicates, ou rappellent opportunément les différences de comportement entre les orateurs d'opposition et les mêmes hommes devenus ministres ; et ces petites histoires contribuent souvent à éclairer des chapitres plus prestigieux en théorie.

— Jean DAUTRY. *1848 et la II^e République* (Paris, Éditions sociales, 1957, in-8°, 338 p.). (2^e édition revue et augmentée.) — On retrouvera dans cet ouvrage, illustré de croquis précis des chemins de fer à la fin de la Monarchie de Juillet, de reproductions de caricatures du temps et d'un plan des barricades de juin 1848, l'essentiel du texte déjà publié par l'auteur, avec le même souci de montrer les aspects économiques de la crise politique et de mettre en valeur l'évolution des doctrines sociales pendant ces années mouvementées, en particulier d'insister sur l'interprétation donnée par Marx des événements survenus en France entre la révolution de Février et le coup d'État du Deux-Décembre. L'auteur a pu tenir compte dans cette nouvelle édition des travaux parus depuis 1948, en particulier ceux de C. Fohlen et de H. Guillemin, qui ont apporté des contributions si neuves à la connaissance de la structure économique ou des intrigues politiques de cette période.

— Émile TERSEN. *Quarante-Huit* (Paris, Club français du livre, 1957, in-8°, 284 p.). — L'ouvrage de M. É. Tersen, présenté avec un souci de la qualité typographique et de l'illustration qui manquent trop souvent dans les ouvrages d'histoire, constitue en fait une histoire de toute la Seconde République, puisqu'il commence avec la crise économique et politique de la Monarchie de Juillet pour se terminer au coup d'État du Deux-Décembre. L'auteur apporte une attention particulière aux aspects sociaux des conflits qui se manifestèrent alors et aux tentatives soit parlementaires, soit insurrectionnelles, pour essayer de résoudre une crise particulièrement dure. L'illustration, choisie avec un souci remarquable, constitue, avec des lithographies, des dessins et des sculptures, une véritable galerie de l'art du temps. Un plan de Paris, avec deux cartons localisant plus précisément la zone de la fusillade du boulevard des Capucines, et celle du Palais-Royal et des Tuileries, ajoute des précisions peu connues à l'histoire parisienne de 1848.

J. V.

— Georges PRADALIÉ. *Le Second Empire* (P. U. F., 1957, 126 p.). (Collection « Que sais-je ? ».) — M. Pradalié, auquel on doit un suggestif *Balzac historien*, est un disciple de M. Marcel Blanchard. C'est dire qu'il a puisé à bonne source sa connaissance de la période. Son volume, que termine une chronologie, a réussi à intégrer en un faible espace un « digeste » des contributions apportées à l'histoire du régime par un certain nombre de travaux récents. Politique intérieure, vie économique et sociale, politique étrangère enfin, tiennent chacune un tiers de l'ouvrage. Le lecteur, qu'il soit étudiant ou simple curieux, trouvera un panorama complet, exact et commode. En conclusion, l'auteur souligne l'échec du régime : patent en politique extérieure, « il a peut-être rendu impossible en France le régime présidentiel, c'est-à-dire un exécutif fort et au-dessus des partis ». Il est vrai que l'Empire était lui-même issu d'une lourde hérédité politique dont il a vainement tenté de conjurer les effets.

— J.-B. BARBIER. *Oustrances sur le Second Empire* (Paris, la Librairie française, 1956, 497 p.). — L'auteur, ministre plénipotentiaire, estime que la Troisième République a été un régime néfaste ; en outre, elle a mis en circulation des thèses tendancieuses sur l'histoire du Second Empire. Il se propose de redresser ces erreurs que l'enseignement, à tous les degrés, a fait entrer dans le domaine public. Pour commencer, il étudie dans le présent volume trois questions à propos desquelles il estime que le régime fut incontestablement sujet à reproche : l'expédition du Mexique, la neutralité gardée en 1866 et, enfin, l'affaire des « compensations ». Sur ces points, M. Barbier admet que l'opinion admise ne constitue que des « oustrances » ; il se réserve ultérieurement de dénoncer les « mensonges » et les « silences ».

S'il est incontestable que l'histoire de l'Empire ait longtemps souffert de déformations partisans, comment s'en étonner ? Le régime avait imposé sa propagande, la réaction fut excessive. Conscient des dangers de l'esprit de parti dans les travaux historiques, l'auteur devrait être en garde contre sa propre attitude, qui n'est pas celle de la sérénité. D'autant plus qu'il ignore tous les travaux contemporains : il en est resté à La Gorce, Sorel et Seignobos, quand ce n'est pas à Lavisse et Rambaud ; aussi lui arrive-t-il de ressembler à ce prédicateur tonnait en chaire contre des hérésies éteintes.

D'ailleurs, son plaidoyer est trop systématique : on ne peut se dissimuler, à

propos des procédés bismarckiens dans l'affaire des compensations, que, si la palme revient sans doute au seigneur de Varzin, Napoléon III et Cavour furent ses précurseurs en cette matière comme en d'autres.

En 1866, il est exact que Napoléon III s'est trompé avec tout le monde ; le célèbre discours de Thiers a été surfait après coup. Néanmoins, là déjà, Bismarck a dupé l'empereur en un jeu de poker fort épineux, c'est certain. L'auteur pense qu'après Sadowa, la vraie raison de l'abstention française fut une crainte raisonnable de voir l'armée prussienne se retourner contre nous et nous infliger dès lors une défaite comparable à celle de 1870. Mais, alors, pourquoi s'acharner pareillement contre les historiens qui affirment que « nous n'étions pas prêts », puisque, selon lui, Rouher et La Valette ne pensaient pas autrement. C'est reconnaître que nous affrontions la conjoncture sans moyen d'y faire face. Personne n'a jamais dit autre chose. C'était déjà sensible dès 1863, et même dès l'armistice de 1859. Napoléon III a joué trop gros jeu avec une mise trop faible.

Pour le Mexique, nous concéderons volontiers à l'auteur qu'il ne fut pas le tombeau de l'armée et de la fortune de la France. L'opposition a exagéré, comme toutes les oppositions, comme lui-même... Néanmoins, ici encore, Napoléon III s'est lourdement trompé dans ses prévisions. Si, au lieu du brillant, fantasque et inconsistent Maximilien, un Léopold II avait été empereur du Mexique ? Personne ne pourra répondre à cette question. Mais, en fait, le gouvernement français ne semble avoir eu sous la main que l'archiduc. Et d'ailleurs, si l'opposition a surestimé Juárez et les États-Unis, l'auteur les sous-estime, passant lui aussi sous silence les facteurs défavorables à l'entreprise dans la situation du Mexique.

On regrettera que tant de lectures n'aient pas été couronnées par une mise à jour et que des préventions partisans aient aveuglé un auteur que possède certainement un grand intérêt pour l'histoire.

LOUIS GIRARD.

— Le petit livre de M. Claude WILLARD, à la collection des « Pages d'histoire populaire » (Paris, Éditions sociales, in-16, 87 p. ; prix : 120 fr.), sur *La fusillade de Fourmies* est plein de générosité et de vérité. La fusillade de Fourmies, dont l'horreur est due à l'emploi du fusil Lebel, devait coucher neuf tués et trente-trois blessés parmi les manifestants réunis par un certain Guline pour célébrer — par avance — le 1^{er} mai 1891. Le député Paul Lafargue, gendre de Karl Marx, devait se voir, à la suite de Fourmies, élu comme député au second tour. Plus importante que cette élection, la publication de l'encyclique *Rerum novarum*, le 15 novembre, qui est à l'origine du catholicisme social.

G. BN.

— Aaron NOLAND. *The founding of the French socialist party (1893-1905)* (Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1956, 233 p.). — Ce petit livre n'a d'autre prétention que d'être un récit, strictement chronologique, des rapports entre les différents mouvements socialistes, de leurs rapprochements et de leurs antagonismes, jusqu'à la création du parti unifié en 1905. Si la date finale va de soi, on pourrait discuter le point de départ de 1893, qui paraît impliquer une vision un peu trop parlementaire des choses. A vrai dire, une introduction de trente-trois pages retrace l'histoire du mouvement depuis 1877. Mais, surtout, l'étude est basée essentiellement sur la documentation imprimée, journaux et livres ; en dehors de celle-ci, l'auteur n'a consulté que les archives Jules Guesde, d'Amsterdam, dont il ne paraît pas, d'ailleurs, avoir tiré beaucoup d'éléments nouveaux. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver ici le résultat de recherches en profondeur ; les prises de

position officielles des « leaders » tiennent la plus grande place. Dans ces limites, le livre est précieux : commode par ses dimensions, il est bien informé et d'une grande honnêteté intellectuelle ; et la bibliographie est copieuse. Nous ne relevons ici qu'une erreur peu excusable (p. 49, en note) : M. Noland croit que, dans les élections françaises, le scrutin de ballottage se déroule, obligatoirement, entre les deux seuls candidats qui ont obtenu le plus de voix au premier tour.

J. NÉLÉ.

— Paul CHAUVET. *Les ouvriers du livre en France de 1789 à la constitution de la Fédération du livre* (Bibliothèque d'histoire économique et sociale G. Bourgin et E. Labrousse, 1956, in-8°, ix-717 p. ; prix : 1.800 fr.). — Une volonté tenace au service d'un esprit critique avisé et d'une conception moderne de l'organisation ouvrière a permis à M. Chauvet de se délasser de ses obligations administratives en édifiant une œuvre personnelle sur l'histoire de l'organisation du livre depuis ses lointaines origines jusqu'à la constitution, en 1881, de la Fédération du livre. Les conditions de la fabrication de cette œuvre considérable n'ont pas permis de respecter pour son apparition la chronologie qui s'imposait, et qui n'est qu'ajournée, car le volume qui est publié, nanti d'un avant-propos où M. Ed. Ehni, secrétaire général de la Fédération française des travailleurs du livre, a voulu souligner les qualités propres à cet admirable ouvrage, s'est efforcé de faire l'histoire réelle des ouvriers du livre à partir de la Révolution française ; c'est un peu plus tard que Paul Chauvet sera à même de remonter à la préhistoire de la corporation, contemporaine de l'invention de l'imprimerie et succédant aux ouvriers du livre manuscrit frappés à mort par l'inexorable progrès.

Je suis bien sûr qu'il y aura dans la *Revue historique* et dans les revues spéciales les comptes rendus propres à rendre compte de ce magnifique effort d'un non-spécialiste, d'un autodidacte pour exposer l'histoire d'une branche du travail humain particulièrement associée au développement de la culture et donc de la civilisation moderne. Mais, dès maintenant, il est bon de faire connaître tout de suite l'énorme documentation sur laquelle l'auteur a établi son exposé. Paul Chauvet a montré l'effort constant des ouvriers du livre pour défendre et améliorer leurs conditions de travail et leurs libertés. Il nous conduit par la Révolution, les restrictions directoriales et impériales, le régime monarchique constitutionnel, la révolution de 1848 et le système bonapartiste, pour aboutir, la Commune de 1871 franchie, au régime de la Troisième République. Ce sont des hommes comme Debock, Allemane, Alavisse qui assurèrent la transition, syndicalistes et internationaux convaincus, représentants d'une tradition qu'ils honorèrent. Les diverses professions du livre, les villes françaises autres que la capitale, sont l'objet de la part de l'auteur d'enquêtes sérieuses qui démontrent l'ampleur de l'enquête et la solidité de ses conclusions. C'est une grande œuvre ouvrière à laquelle Paul Chauvet aura attaché son nom.

— Dans la collection « Les Temps modernes » que dirige M. J.-P. Sartre, M^{me} Colette AUDRY a consacré un volume à *Léon Blum ou la politique du Juste* (Paris, Julliard, 1955, 199 p. ; prix : 450 fr.). Ce livre ne constitue pas une biographie complète de Léon Blum. M^{me} C. Audry ne considère ni l'écrivain, ni l'essayiste, et s'occupe de rester sur les traits essentiels de la vie politique et de l'action socialiste de celui en qui elle voit avant tout un Juste. Sans doute, la grand-mère de Léon Blum a participé aux journées de Juin, sans doute il y a eu dans l'entourage de Blum beau-

coup d'autres socialistes, dont Jaurès, L. Herr, Sembat, mais longtemps il a, au Conseil d'État, accompli d'austères fonctions, et c'est la première guerre mondiale qui l'amena à jouer un rôle politique auprès d'une personnalité socialiste, A. Sembat. Dès lors, Blum a choisi, il a sacrifié à la politique, au socialisme, la critique dramatique, la littérature. Sa biographie est liée aux fluctuations du socialisme français et international. D'abord, c'est la scission à l'intérieur du parti, préparée par les réunions de Kienthal et de Zimmerwald, réalisée en 1920, puis, à un parti amoindri en effectif, Blum sert de chef; il combat la participation au gouvernement, tant que ne seront pas réalisées les transformations internes qui conviennent; puis c'est le drame des néos, avec l'attitude de Renaudel, Déat, Marquet; à travers les incidents multiples provoqués par les ligues fascistisantes, s'opère le grand mouvement ouvrier de 1936, qui fait de Blum le président du gouvernement de Front populaire. Mme C. Audry achève son exposé par la guerre d'Espagne, les problèmes internationaux qu'elle pose et qu'avive la politique de Hitler et de Mussolini. La III^e République ne survécut pas à la deuxième guerre mondiale, et L. Blum, par son attitude à l'égard du lamentable gouvernement de Vichy, méritera davantage ce qualificatif du Juste dont l'auteur a décoré son nom, de sorte que cette biographie limitée, appuyée sur des textes bien choisis, peut être estimée comme l'une des plus attachantes consacrées à l'un des chefs du socialisme moderne.

G. Bx.

— M.-Th. LOUIS-LEFEBVRE. *Un prêtre : l'abbé Huvelin* (Paris, Lethielleux, 1956, 326 p.). — Ce petit livre est destiné essentiellement à l'édification des fidèles, aussi n'est-ce guère le lieu d'en parler ici. Mentionnons pourtant le chapitre « Au chevet de Littré », consacré à un événement qui souleva jadis bien des polémiques; de nombreuses citations y sont apportées au débat.

J. N.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES¹

I. GÉNÉRALITÉS ET INSTRUMENTS DE TRAVAIL

Alfred Merlin. Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Mazon. [Bull. A. des I. et B.-L., 1955.] — J. Carcopino, J. Alazard, R. Le Tourneau, Deudon, J. Babiote, J. Lassus et Marcel Amrouche. Hommage à Christian Courtois. [R. de la Médit., avril 1957.] — Joseph Billioud. Hommage à Raoul Busquet. [Prov. hist., décembre 1956.] — Émile Isnard. La vie et l'œuvre de Raoul Busquet. [Ibid.] — André Villard. Raoul Busquet, archiviste en chef. [Ibid.] — Jean Schneider. A la mémoire de Lucien Febvre. [A. de l'Est, 1957, n° 1.] — Armando Saponi. I nostri morti : Lucien Febvre, uno storico e un uomo. [Nuova riv. st., septembre-décembre 1956.] — S. Bencheneb. Quelques historiens arabes modernes de l'Algérie. [R. afr., t. C, 1956.] — A. Severyns. Quelques remarques sur la tradition imprimée de textes anciens.

1. Liste des périodiques analysés dans le présent fascicule : Académie royale de Belgique. Bulletin de la Classe des lettres, sciences morales et politiques (1956, n° 6) ; Bulletin de la Classe des beaux-arts (1956, n° 5-9) ; Bulletin de la Commission d'histoire (1956, t. CXXI). — American historical review (janvier et avril 1957). — Annales de Bourgogne (octobre-décembre 1956). — Annales de l'Est (1956, n° 4 ; 1957, n° 1). — Annales de Normandie (janvier 1957). — Annales du Midi (1957, n° 1). — Archivio hispalense (1956, n° 78-79). — Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1955). — Bulletin de l'I. F. A. N. (janvier-avril 1957). — Bulletin de l'Institut des études centrafricaines (1956, n° 12). — Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français (janvier-mars 1957). — Cahiers d'histoire (1957, n° 2). — Hispania (1956, n° 62 à 64). — Historische Zeitschrift (Bd. 183, n° 1 et 2, février et avril 1957). — Historisches Jahrbuch (1956). — Historisk Tidskrift Stockholm (1956, n° 1-3). — Historisk Tidskrift Copenhagen (1956, n° 11, 4, 5). — Historisk Tidskrift Oslo (1956, n° 1-2). — International review of social history (1957, n° 1). — Journal des Savants (octobre-décembre 1956 et janvier-mars 1957). — Journal of modern history (mars 1957). — Journal of the history of ideas (janvier et avril 1957). — Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung (t. LXIV, 1956, n° 1-2). — Movimento operaio (juillet-août 1956). — Nuova rivista storica (septembre-décembre 1956). — Past and present (avril 1957). — Politique étrangère (décembre 1956 et janvier 1957). — Population (n° 4 de 1956 et n° 1 de 1957). — Provence historique (décembre 1956, janvier 1957). — Review of politics (janvier et avril 1957). — Revue africaine (t. C, 1956). — Revue belge de philologie et d'histoire (1956, n° 3 et 4). — Revue de Défense nationale (mars à juin 1957). — Revue de la Méditerranée (décembre 1956 à avril 1957). — Revue d'histoire ecclésiastique (1957, n° 1). — Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale (avril 1957). — Revue d'histoire des religions (décembre 1956 à mars 1957). — Revue d'histoire économique et sociale (1957, n° 1). — Revue française des sciences politiques (1957, n° 1). — Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle (juillet-septembre 1956). — Revue maritime (février à mai 1957). — Revue de Synthèse (juillet-septembre 1956). — Rivista storica italiana (1956, n° 4). — Saeculum (1956, n° 4). — Statenshistorisk Tidsskrift (St. T.) (1956, n° 1-5). — Syria (1957, n° 1-2). — Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte (janvier et avril 1957). — Welt (Die) als Geschichte (1957, n° 1 et 2). — Zeitschrift für Ostforschung (Z. f. O.) (1956, 1-4).

[*A. R. Belgique. Bull. Cl. lettres et sc. m. et pol.*, 1956, 6.] — *Ivan Hlaváček*. Diplomatie, Paléographie und Epigraphik in der Tschechoslovakischen Republik 1945-1954. (Bulletin.) [*Mitteilungen des Instituts für österr. Geschichtsforschung*, t. LXIV, fasc. 1-2, 1956.] — *Louis Robert*. Épigraphie et paléographie. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — *Albert France-Lanord*. Un exemple de technique en matière de fouille. [*Ibid.*] — *Paul Gonnet*. Archives fiscales et histoire urbaine. [*R. hist. écon. et soc.*, 1957, n° 1.] — *Sune Dalgård*. Quelques problèmes de conservation dans les archives danoises. (En danois.) [*H. T. Copenhagen*, 11, 4, 5, 1956.] — *Gösta Liljedahl*. Les marques du papier et la filigranologie. (Historique et intérêt de cette discipline ; en suédois.) [*H. T. Stockholm*, 1956, 3.] — *Børje Hanssen*. Les conditions d'une sociologie historique. (Son utilité sur le plan théorique et sa possibilité sur le plan pratique ; en suédois.) [*Ibid.*, 2.] — *Hermann Heimpel*. Geschichte und Geschichtswissenschaft. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, janvier 1957.] — *Floyd W. Matson*. History as art : the psychological-romantic view. [*J. of the hist. of ideas*, avril 1957.] — *Richard Glover*. War and civilian historians. [*Ibid.*, janvier 1957.] — *Louise Carroll Wade*. Assistance available for post-doctoral historical research and publication. [*A. H. R.*, avril 1957.] — *Wolfgang Franke*. Der Gegenwärtige Stand der Forschung zur Geschichte Chinas im 15 und 16 Jahrh. [*Saeculum*, 1956, n° 4.] — *John K. Fairbank*. East Asian views of modern european history. [*A. H. R.*, avril 1957.] — *Gustav Ränk*. Die estnische Volkskundeforschung in den Jahren 1945 bis 1955. [*Z. f. O.*, 1956, 2.]

J. Dhondt, *A. Scufflaire*, *J. Bovesse*, *M. Bruwier*, *R. De Roo*, *C. Joset*, *M. E. Dumont*, *H. Joosen*, *J. Kruithof*. Bibliographie de l'histoire de Belgique, 1955. (1^{re} partie.) [*R. belge de phil. et d'hist.*, 1956, n° 3.] — *André Perret*. La Savoie des origines à la fin du xvii^e siècle (publications de 1938 à 1955). (1^{er} article.) [*Cahiers d'hist.*, 1957, n° 2.] — Bibliographie lorraine, 1955. [*A. de l'Est*, 1956, n° 4.] — Vingt-cinq ans d'histoire algérienne : *L. Balout*. La préhistoire ; *J. Lassus*, L'antiquité ; *R. Le Tourneau*. Le Moyen Age et les temps modernes ; *X. Yacono*. L'Algérie depuis 1830. (Revue bibliographique.) [*Rev. afr.*, t. C, 1956.] — *Cl. Backvis*. La participation de la délégation polonaise au Congrès historique de Rome. [*R. belge de phil. et d'hist.*, 1956, n° 4.] — *Giorgio E. Ferrari*. La conoscenza storica al XVII Congresso di filosofia. [*Nuova riv. st.*, septembre-octobre 1956.] — *Dexter Perkins*. We shall gladly teach. [*A. H. R.*, janvier 1957.]

K. von Raumer. Absoluter Staat, korporative Libertät, persönliche Freiheit. [*Hist. Zeitsch.*, Bd. 183, Heft 1, février 1957.] — *H. Freyer*. Das soziale Ganze und die Freiheit des Einzelnen unter den Bedingungen des industriellen Zeitalters. [*Ibid.*] — *W. von den Steinen*. Mittelalter und Goethezeit. [*Ibid.*, Heft 2, avril 1957.] — *Wilhelm Weizsäcker*. Geschichtliche Wechselwirkungen deutsch-slawischen Rechtsdenkens. [*Z. f. O.*, 1956, 2.] — *Paul Adam*. Archéologie navale et récents voyages au long cours en radeaux primitifs. [*R. marit.*, avril 1957.] — *Franz Hançar*. Kulturelement Pferd. Wertung und Einbau. [*Saeculum*, 1956, n° 4.] — *Franz J. Beranek*. Das Jiddische in Ost-Mittleuropa als Aufgabe der deutschen Sprachwissenschaft. [*Z. f. O.*, 1956, 2.] — *Merle Curti*. The history of american philanthropy as a field of research. [*A. H. R.*, janvier 1957.] — *René Servoise*. L'Asie et la domination occidentale de M. K. M. Panikkar. [*Pol. étr.*, décembre 1956.] — *Ettore Rota*. Una nuova storia degli Italiani. (Par Niccolò Rodolico.) [*Nuova riv. st.*, septembre-décembre 1956.] — *Jacqueline Pirenne*. Le rinceau dans l'évolution de l'art sud-arabe. [*Syria*, 1957, fasc. 1-2.] — *Clovis Brunel*. Ver-

sion provençale de la Légende des Sept sages. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — *V. G. Kiernan*. Foreign mercenaries and absolute monarchy. [*Past and present*, avril 1957.] — *Bernard Rochot*. A propos des Rose-Croix, de Descartes et des rêves de 1619. [*R. de Synth.*, juillet-septembre 1956.] — *Julius Kraft*. Theologische und juristische Formen modernen politischen Wunderglaubens. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, avril 1957.] — *J. Berque*. Vers une étude du comportement en Afrique du Nord. [*R. afr.*, t. C, 1956.] — *E.-G. Gobert*. Remarques sur les tatouages nord-africains. [*Ibid.*]

II. PRÉHISTOIRE ET ORIENT ANCIEN

R. Vauflrey. Le rôle du Maghreb dans la préhistoire. [*R. afr.*, t. C, 1956.] — *P. Huard*. Nouvelles gravures rupestres de Djado, de l'Afadi et du Tibesti. [*Bull. I. F. A. N.*, janvier-avril 1957.] — *G. Szumowski*. Fouilles au nord du Macina et dans la région de Ségou. [*Ibid.*] — *R. Schnell*. Vestiges archéologiques et agricultures anciennes dans le nord du Fouta-Djalon. [*Ibid.*] — *Paul Lafran*. Maillet à rainures d'un type nouveau découvert à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône). [*Prov. hist.*, 1957, n° 1.] — *Raymond Bloch*. Découverte d'une nécropole villanovienne près de Bolsena. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — *Pedro Bosch-Gimpera*. Le problème de la céramique ibérique. [*Ibid.*]

Fr. Daumas. Une histoire de la médecine égyptienne antique. [*J. des Sav.*, octobre-décembre 1956.] — *G. Posener*. Les Asiatiques en Égypte sous les XII^e et XIII^e dynasties. (A propos d'un livre récent par William C. Hayes.) [*Syria*, 1957, fasc. 1-2.] — *Pierre Montet*. Les fondations pieuses du roi Djoser. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — *Id.* Les temples engloutis de la Nubie. [*Ibid.*] — *Id.* Mission en Égypte et en Cyrénaïque. [*Ibid.*]

René Labat. Les sciences en Mésopotamie. [*R. de la Médit.*, mars-avril 1957.] — *Claude-F.-A. Schaeffer*. La XVIII^e campagne de fouilles à Ras Shamra-Ugarit (1954). [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — *Charles Virolleaud*. Les nouvelles tablettes alphabétiques de Ras Shamra (XVIII^e campagne, automne 1954). [*Ibid.*] — *Olivier Masson*. La découverte d'une tablette cypro-mycénienne à Ras Shamra (1953). [*Ibid.*] — *Jean Nougayrol*. Nouveaux textes accadiens du Papaos d'Ugarit (campagne 1954). [*Ibid.*] — *R. P. Roland de Vaux*. La cinquième campagne de fouilles à Tell el-Fâr'ah. [*Ibid.*] — *Claude Schaeffer*. Rapport sur les fouilles de M. J. Perrot à Bir Abou Matar et Bir es Safadi (1954). [*Ibid.*] — *Olivier Masson*. Les inscriptions étéo-chypriotes (II-IV). [*Syria*, 1957, fasc. 1-2.] — *Henri Seyrig*. Antiquités syriennes. 63 : Sur une prétendue ère tyrienne. [*Ibid.*] — *Jean Perrot*. Les fouilles d'Abou Matar près de Beersheba. [*Ibid.*] — *Henri Michaud*. Les ostraka de Lakis conservés à Londres. [*Ibid.*] — *Jean Bérard et Jean Deshayes*. La seconde campagne de fouilles à la nécropole d'Iskender en Chypre. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — *R. P. Roland de Vaux*. Les fouilles de Khirbet Qumrân. [*Ibid.*] — *Daniel Schlumberger*. Note sur la troisième campagne des fouilles de Surkh Kotal en Bactriane. [*Ibid.*] — *Roman Ghirsman*. Travaux de la mission archéologique en Iran. (Hiver 1954-1955.) [*Ibid.*]

III. L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Michel Lejeune. Interprétation de quelques textes de Knossos et de Pylos. [*Ibid.*] — *Pierre Demargne*. Les fouilles de Xanthos en Lycie (campagne 1954). [*Ibid.*] —

V. Karageorghis. Deux peintres de vases « mycéniens ». [*Syria*, 1957, fasc. 1-2.] — Paul Pédech. La méthode chronologique de Polybe d'après le récit des invasions gauloises. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — S. Pinès. Un fragment inconnu d'Aristote en version arabe. [*Ibid.*] — H. Schaefer. Politische Ordnung und individuelle Freiheit im Griechentum. [*Hist. Zeitsch.*, Bd. 183, Heft. 1, février 1957.] — Pierre Chantraine. Les noms de la gauche en grec. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — P. Devambez. A propos d'un livre sur Hélène. (Par Lilly. B. Ghali-Kahil : Les enlèvements et le retour d'Hélène dans les textes et les documents figurés ; 1^{er} article.) [*J. des Sav.*, janvier-mars 1957.] — Étienne Coche de la Ferté. Le verre de Lycurgue. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — C. A. Robinson Jr. The extraordinary ideas of Alexander the Great. [*A. H. R.*, janvier 1957.]

Raymond Lantier. Note sur le casque italo-celtique. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — Henri Rolland. Deux nouvelles inscriptions celtiques. [*Ibid.*] — Marcel Durry. Le mariage des filles impubères à Rome. [*Ibid.*]

Gudmund Schütte. Pytheas de Marseille, auteur de la première description de la Norvège. (En norvégien.) [*H. T. Oslo*, 1956, 2.] — Jules Toutain. Sur deux bustes de bronze trouvés à Alésia (1953-1954). [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — Jean-Jacques Hatt. Découverte d'un sanctuaire de Mithra à Mackwiller (Bas-Rhin). [*Ibid.*] — Raymond Lantier. Une translation de reliques sur un bas-relief de Vienne (Isère). [*Ibid.*] — Albert Grenier. Essai de topographie narbonnaise. [*Ibid.*] — Paul Mesplé. Découverte à Lombez (Gers) d'un atelier de céramique gallo-romaine à parois minces. [*Ibid.*] — Charles Picard. Le théâtre des mystères de Cybèle-Attis à Vienne (Isère) et les théâtres pour représentations sacrées à travers le monde méditerranéen. [*Ibid.*] — E. Griffe. La Narbonnaise occidentale au temps du préteur Fonteius. [*A. du Midi*, 1957, n° 1.]

H.-G. Pflaum. Les gouverneurs de la province romaine d'Arabie de 193 à 305. [*Syria*, 1957, fasc. 1-2.] — Charles Picard. Les « symplegmata » du gymnase hellénistico-romain d'Éphèse et la décoration statuaire des édifices de sport à l'époque romaine impériale. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.]

P. Cintas. Sur une danse d'époque punique. [*R. afr.*, t. C, 1956.] — J.-G. Février. Que savons-nous du libyque? [*Ibid.*] — Jean Baradez. Deux missions de recherches sur le limes de Tingitane. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — Id. Le port marchand de Carthage. [*Ibid.*] — Henri Seyrig. Sur une mosaïque récemment découverte à El-Djem. [*Ibid.*] — A. Merlin et L. Poinssot. Amours vendangeurs au Gecko. (Mosaïque de Thugga.) [*R. afr.*, t. C, 1956.] — G. Picard. Isaona. [*Ibid.*] — H.-G. Pflaum. At fusa per Numidiam. [*Ibid.*] — P. Massiera. Inscriptions chrétiennes de Maurétanie sitifiennne. [*Ibid.*] — A. Berthier. La chapelle aux dolmens de Mahidjiba. [*Ibid.*] — J. Carcopino. Encore Mastres, l'empereur maure inconnu. [*Ibid.*]

IV. LE MOYEN AGE

H. Grundmann. Freiheit als religiöse, politisches und persönliches Postulat im Mittelalter. [*Hist. Zeitsch.*, Bd. 183, Heft 1, février 1957.] — Michael Seidlmayer. Rom und Romgedanken im Mittelalter. [*Saeculum*, 1956, n° 4.] — E. Ewig. Das Bild Constantins des Grossen in den ersten Jahrhunderten des abendländischen Mittelalters. [*Hist. Jahrb.*, 1956.] — A. Grabar. L'archéologie des insignes médiévaux du pouvoir (3^e et dernier article). [*J. des Sav.*, janvier-mars 1957.] — P. Aebischer. Le gab d'Olivier. [*R. belge de phil. et d'hist.*, 1956, n° 3.]

Emerich Schafraan. Zur Geschichte der Hunnen in Europa. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 2.] — **E. Salin.** Le peuplement franc autour de Cologne : la nécropole de Cologne-Müngersdorf. [*J. des Sav.*, janvier-mars 1957.]

Joseph A. Mazzeo. Dante's conception of Rome. [*J. of the hist. of ideas*, avril 1957.] — **Mgr. Guillaume Mollat.** Préliminaires de la guerre des Otto Santi (1371-1375). [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — **Paul Coles.** The crisis of Renaissance society, Genoa 1488-1507. [*Past and present*, avril 1957.] — **Élie Lambert.** L'église visigothe de Quintanilla de Las Viñas. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — **Casimiro Torres Rodríguez.** Paisajes escondidos de la Historia de España. Heroicos defensores en el siglo v. [*Hispania*, 1956, n° 64.] — **Antonio Pons.** Los Judíos del reino de Mallorca durante los siglos XIII y XIV. [*Ibid.*, n° 63 et 64.] — **Eloy Benito Ruano.** Les Ordenes militares españolas y la idea de Cruzada. [*Ibid.*, n° 62.] — **Ricardo Del Arco.** Elaboración de los « Anales » de Zurita. Un memorial inédito. [*Ibid.*, n° 64.] — **Antonio La Torre.** Maestros de los hijos de los Reyes Católicos. [*Ibid.*, n° 63.] — **Miguel Lasarte Cordero.** Alcaldes y comandadores del castillo de Estepa (1240-1559). [*Arch. hisp.*, 1956, n° 78-79.]

T. J. Arne. Le problème des Rus'. (Importante mise au point à propos du livre de H. Paszkiewicz ; en suédois.) [*H. T. Stockholm*, 1956, 1.] — **Gösta Langensfel.** Stockholm dans l'épopée de Lohengrin. (En suédois.) [*Ibid.*] — **Paul Johansen.** Das Lettenland im Mittelalter. (A propos du livre de Manfred Hellmann.) [*Z. f. O.*, 1956, 1.] — **Walther Hubatsch.** Neue Wege der Deutschordens-Forschung. (Orientation bibliographique et problématique sur les travaux récents.) [*Ibid.*, 4.] — **Herbert Ludat.** Annalistische Aufzeichnungen zur Geschichte des Deutschen Ordens im 14. Jahrhundert. [*Ibid.*, 1.] — **M. Hellmann.** Neue Arbeiten zur Geschichte des Deutschen Ordens. (Bulletin bibliographique.) [*Hist. Jahrb.*, 1956.] — **Ernst Schwarz.** Die slawischen Ortsnamen in Nordbayern und ihr Verhältnis zum deutschen Landesausbau. [*Z. f. O.*, 1956, 3.] — **Walther Maas.** Mittelalterliche und spätere Siedlungsräume. Dargestellt am Schlochau Land. (En Prusse orientale.) [*Ibid.*] — **Reinhard Wenskus.** Brun von Querfurt und die Stiftung des Erzbistums Gnesen. (Rapports de la Pologne avec l'Empereur vers l'an 1000.) [*Ibid.*, 4.] — **Ewald Behrens.** Die mittelalterliche Kunst in Schlesien. [*Ibid.*] — **Erich Bachmann.** Hallenkirchenbau und Zentralbauten, Ein- und Vierstützenräume in der karolinischen Baukunst. (En Bohême aux XIV^e-XV^e siècles ; discussion du livre de Václav Mencl paru à Prague en 1948.) [*Ibid.*, 1.] — **F. Durand.** La figure du Viking dans la littérature scandinave. [*A. de Normandie*, janvier 1957.] — **Nils Ahnlund.** La source et la chapelle de Saint-Erik à Upsal. (En suédois.) [*H. T. Stockholm*, 1956, 3.] — **Adolf Schück.** Contribution à l'histoire de Sverker le jeune. (Roi de Suède autour de 1200 ; en suédois.) [*Ibid.*] — **Gottfrid Carlsson.** Une nouvelle mine suédoise sous Erik de Poméranie. (Ouverte vers 1417, avec participation de marchands prussiens ; en suédois.) [*Ibid.*, 2.] — **Ivar Myklebust.** La peste noire. Année de peste et reproduction. (Point de vue d'un actuaire, qui souligne la possibilité d'une réduction catastrophique de la population ; en norvégien, résumé en anglais.) [*H. T. Oslo*, 1956, 2.] — **Nils Hallan.** Le plus ancien domaine de la couronne dans le Trøndelag. (En norvégien.) [*Ibid.*, 1.] — **Johan Schreiner.** Les lettres de fidélité de 1389. (Des grands norvégiens à Erik de Poméranie ; en norvégien.) [*Ibid.*, 2.]

J. Ramackers. Das Grab Karls des Großen und die Frage nach dem Ursprung des Aachener Oktogons. (Comparaison entre la sépulture de Charlemagne et celle de Charles le Chauve à Saint-Denis ; les prototypes de la chapelle d'Aix seraient

Saint-Vital de Ravenne et le mausolée de la dynastie théodosienne à Rome.) [*Hist. Jahrb.*, 1956.] — Volkert Pfaff. Aufgaben und Probleme der päpstlichen Finanzverwaltung am Ende des 12. Jahrhunderts. [*Mitteilungen des Instituts für österr. Geschichtsforschung*, t. LXIV, fasc. 1-2, 1956.]

Abbé Jules Leroy. Une nouvelle province de l'art byzantin révélée par les manuscrits syriaques du Tur'Abdin. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — W. Ohnsorge. Die Byzanzreise des Erzbischofs Gebhard von Salzburg. (Une page de l'histoire des relations entre les deux Empires.) [*Hist. Jahrb.*, 1956.] — R. Idriss. Quelques juristes ifrikien de la fin du x^e siècle. [*R. afr.*, t. C, 1956.] — J. Schacht. Bibliothèques et manuscrits abadites. [*Ibid.*] — G.-H. Bousquet. L'économie politique non européenno-chrétienne. L'exemple de Dimachql. (Qui vivait entre le ix^e et le xii^e siècle l.) [*R. hist. écon. et soc.*, 1957, n° 1.] — Général L.-M. Chassin. Un débarquement occidental en Égypte au xiv^e siècle. [*R. marit.*, mars 1957.]

Marinette Bruwier et Maurits Gyseling. Les revenus, les biens et les droits de Sainte-Waudre de Mons à la fin du xii^e siècle. [*A. R. Belgique. Bull. Comm. R. Histoire*, CXXI, 1956.] — Dom N.-N. Huyghebaert. Examen des plus anciennes chartes de l'abbaye de Messines. [*Ibid.*] — E. Brouette. Le rentier de la pitancerie de la Ramée pour l'année 1380. [*Ibid.*] — S. Lejeune. Une source méconnue de la « Chronique en bref » de Jean d'Outremeuse. (Avec réponse par A. Goosse.) [*R. belge de phil. et d'hist.*, 1956, n° 4.] — J. Longnon. L'enlumineur Paul de Limbourg et sa famille. [*J. des Sav.*, octobre-décembre 1956.]

Francis Salet. La cathédrale de Sens et sa place dans l'histoire de l'architecture médiévale. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — Edmond Faral. « Maubergeon. » [*Ibid.*] — L. Boehm. Die « Gesta Tancredi » des Radulf von Caen. (Une des sources de la croisade; en quoi elle diffère des œuvres françaises.) [*Hist. Jahrb.*, 1956.] — Ch. Thouzellier. La pauvreté, arme contre l'albigéisme, en 1206. [*Rev. de l'hist. des rel.*, janvier-mars 1957.] — R. P. Victor Hostachy. Nouvelle étude du problème des origines du « Dauphin » : le poisson héraldique et symbolique delphinal au temps des Croisades. [*Cahiers d'hist.*, 1957, n° 2.] — Dr Gabriel. Origine de la maison de Valtelli. [*Prov. hist.*, 1957, n° 1.] — H. Rolland. Chartes inédites de Saint-Victor de Marseille (xi^e-xii^e siècle). [*Ibid.*, décembre 1956.] — Jean-Claude Devos. L'abbaye Saint-Victor de Marseille et la réforme grégorienne. [*Ibid.*] — J. de Font-Réaulx. Le testament de Tiburge d'Orange et la cristallisation de la Principauté. [*Ibid.*] — J. de Romefort. Le monopole du sel à Tarascon en 1150. [*Ibid.*] — Catherine Fredet-Delebecque. Le Consulat de Tarascon, les dernières luttes pour l'indépendance (1229-1256). [*Ibid.*] — Félix Reynaud. L'organisation et le domaine de la commanderie de Manosque. [*Ibid.*] — Maurice Caillet. Élection, confirmation et consécration d'un évêque de Carpentras au xiii^e siècle. [*Ibid.*] — Jacques Thirion. Une construction des Hospitaliers de Provence, Saint-Apollinaire de Puimoison. [*Ibid.*] — Édouard Baratier. Maillane et ses seigneurs à l'époque médiévale. [*Ibid.*] — Marthe Dulong. Les dernières années de sainte Delphine à Apt. [*Ibid.*] — P.-A. Février. La population de la Provence à la fin du xv^e siècle, d'après l'enquête de 1471. [*Ibid.*] — Mireille Zarb. Aperçu des relations ayant existé entre la Provence et Genève au cours des xv^e et xvi^e siècles. [*Ibid.*] — Joseph Billioud. Le vignoble marseillais du xiii^e siècle à l'adduction des eaux de la Durance (1847). [*Ibid.*] — Joseph Girard. A propos du graffiti du Palais des Papes d'Avignon : Joachim de Sade et Madeleine Lartessuli. [*Ibid.*] — P. Chaplais. Le duché-pairie de Guyenne : l'hommage et les services féodaux de 1259 à 1303. [*A. du Midi*, 1957, n° 1.] —

P. Tucco-Chala. Productions et commerce en Béarn au *xiv^e* siècle. [*Ibid.*] — *A.-L. Gabriel*. Les livres des receveurs de la nation anglo-allemande à l'Université de Paris au *xv^e* siècle. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — *Gilbert Ouy*. Recherches sur la librairie de Charles d'Orléans et de Jean d'Angoulême pendant leur captivité en Angleterre et étude de deux manuscrits autographes de Charles d'Orléans récemment identifiés. [*Ibid.*] — *Pierre Pradel*. Nouveaux documents relatifs au tombeau de Jean de France, duc de Berry, frère de Charles V. [*Ibid.*] — *L. d'Alauzier*. Les tribulations d'un huissier au *xv^e* siècle. [*A. du Midi*, 1957, n° 1.]

V. LE *xvi^e* SIÈCLE ET L'ANCIEN RÉGIME

Marcel Bataillon. Les Patagons dans le *Primaleón* de 1524. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — *Charles G. Nauert Jr.* Magic and skepticism in Agrippa's thought. [*J. of the hist. of ideas*, avril 1957.] — *Elisabeth Pellegrin*. Le programme de l'école municipale de Riez en 1533. [*Prov. hist.*, décembre 1956.] — *A. Brun*. Au temps des guerres religieuses : les poètes reflets de l'esprit public. [*Ibid.*] — *R. P. Laurent*. Le « *De rebus aveniensibus* » de J. M. Suares (ms. Barberini lat. 3055). [*Ibid.*] — *J.-J. Gloton*. Orientation de l'architecture civile à Caen au temps de la Renaissance. [*A. de Normandie*, janvier 1957.] — *Joan Simon*. The Reformation and english education. [*Past and present*, avril 1957.]

Gaetano Cozzi. Fra Paolo Sarpi, l'anglicanesimo e la « *Historia del Concilio Tridentino* ». [*Riv. st. it.*, 1956, n° 4.] — *G. Caraci*. Apocrifi Vespucciani (fin). [*Nuova riv. st.*, septembre-décembre 1956.] — *M. Dierickx*. La politique religieuse de Philippe II dans les anciens Pays-Bas. [*Hispania*, 1956, n° 62.] — *Luis Sudrez Fernández*. Política internacional de Enrique II. (Publication de nombreux documents.) [*Ibid.*] — *Magnus Mörner*. Quelques réflexions sur les efforts de la monarchie espagnole pour une ségrégation dans l'empire colonial en Amérique. (En suédois.) [*H. T. Stockholm*, 1956, 2.]

Sven Scenazon. Politique russe au *xvi^e* siècle. (Explication de la poussée vers la Baltique par la recherche de libres liaisons commerciales avec l'Occident ; en suédois.) [*Ibid.*, 3.] — *Arnold Soom*. Gutswirtschaft in Livland am Ausgang des 16. Jahrhunderts. (D'après les comptabilités d'un groupe de domaines.) [*Z. f. O.*, 1956, 1.] — *Walter Karnapp*. Der Fahnenträger auf dem Rathausurm in Danzig. (Statue mise en place en 1561.) [*Ibid.*, 4.] — *Günther Probst*. Die niederungarischen Bergstädte und ihr Schrifttum. (Aperçu bibliographique important pour le *xvi^e* et le *xvii^e* siècle.) [*Ibid.*] — *Hans Mortensen*. Zur Geschichte der deutschen Ostsiedlung in der Neuzeit. (*xv^e*-*xvii^e* siècles ; à propos du livre de Walter Kuhn.) [*Ibid.*] — *J. Verbeemen*. De werking van economische factoren ope de stedelijke demografie der *xvii^e* en der *xviii^e* eeuw in de Zuidelijke Nederlanden [*R. belge de phil. et d'hist.*, 1956, n° 3 et 4.] — *J. Pignon*. Les relations franco-tunisiennes au début du *xvii^e* siècle : l'accord de 1606. [*R. afr.*, t. C, 1956.] — *Robert Me Roe*. Unity of the sciences : Bacon, Descartes, Leibniz. [*J. of the hist. of ideas*, janvier 1957.] — *E. W. Strong*. Newtonian explanations of natural philosophy. [*Ibid.*]

Pierre Goubert. Les techniques agricoles dans les pays picards aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles. [*R. hist. écon. et soc.*, 1957, n° 1.] — *Michel Fleury et Pierre Valmary*. Les progrès de l'instruction élémentaire de Louis XIV à Napoléon III. [*Pop.*, 1957, n° 1.] — *A. Rostand*. Les forêts du Cotentin en 1665. [*A. de Normandie*, janvier 1957.] — *Claude Lévy*. Un plan d'aménagement du territoire au *xvii^e* siècle.

La « métropolitaine » d'A. Le Maître. [*Pop.*, 1957, n° 1.] — *Jean Reynaud*. Le livre de raison d'Antoine de Vias, bourgeois marseillais du xvii^e siècle. [*Prov. hist.*, décembre 1956.] — *M. Forget*. Une quadruple exécution pour sacrilège à Marseille en 1693. [*Ibid.*] — *Bruno Durand*. Le rôle des consuls d'Aix dans l'administration du pays. [*Ibid.*] — *Antoine Amargier, O. P.* Un dominicain provençal du xvii^e siècle : le Père Vincent Reboul (1611-1693). [*Ibid.*, 1957, n° 1.] — *H. Derréal*. De nouvelles sources de l'histoire de Saint-Pierre Fourier. [*A. de l'Est*, 1957, n° 1.] — *F.-G. Pariset*. Jean-Baptiste Du Val et le voyage de Portia en août 1608. [*Rev. de la Médit.*, mars-avril 1957.] — *P. Gras*. Notes de biographie bourguignonne (Jean Bannelier, 1683-1771 ; Gustave-Henri Jossot, dessinateur, 1866-1951). [*A. de Bourg.*, octobre-décembre 1956.] — *J. Valette*. La conférence de Mercuès (1649). [*A. du Midi*, 1957, n° 1.]

Charles R. Mayes. The sale of peerages in early Stuart England. [*J. of mod. hist.*, mars 1957.] — *P. H. Ardaere*. The Earl Marshal, the Heralds and the House of Commons, 1604-1641. [*Int. rev. of soc. hist.*, 1957, n° 1.] — *Royden Harrison*. British Labour and the confederacy, a note on the southern sympathies of some british workingclass journals and leaders during the american civil war. [*Ibid.*]

Maria del Puy Hrisici Goñi. Don Martín de Argai y Antillón, cronista de Navarra. Su vida y su obra († 1643). [*Hispania*, 1956, n° 63.] — *K. Repgen*. Der päpstliche Protest gegen den Westfälischen Frieden und die Friedenspolitik Urbans VIII. [*Hist. Jahrb.*, 1956.] — *C. I. M. Kretschmer de Wilde*. L'amiral de Ruyter, 25 mars 1607-24 mars 1657. [*R. marit.*, mars 1957.] — *Emmanuel Davin*. Les Ruyter au service de la marine française. [*Ibid.*]

Maria Sawicky. Unbekannte Aufzeichnungen über dem Besuch Peters des Grossen in Frankreich. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 1.] — *Émile Bonnel*. Notes sur un rapport d'inspection des carrières de marbre de Provence en 1712. [*Prov. hist.*, 1957, n° 1.] — *Robert Caillet*. Le livre de raison d'un bourgeois marseillais, Félix-Antoine Dasque, commissaire général de la marine (1710-1779?). [*Ibid.*, décembre 1956.] — *P. de Saint-Jacob*. Le réseau routier bourguignon au xviii^e siècle. [*A. de Bourg.*, octobre-décembre 1956.] — *Rolf Karlbom*. La doctrine de la répartition des pouvoirs de Montesquieu. [En suédois.] [*St. T.*, 1956, 2.] — *Paolo Alatri*. Note nel periodo ginevrino di Voltaire e sulle sue corrispondenze col Tronchin e coi Cramer. [*Nuova riv. st.*, septembre-décembre 1956.] — *Merle L. Perkins*. Civil theology in the writings of the Abbé de Saint-Pierre. [*J. of the hist. of ideas*, avril 1957.] — *Arthur Sherbo*. Christopher Smart's knowledge of occult literature. [*Ibid.*] — *S. E. Toulmin*. Crucial experiments : Priestley and Lavoisier. [*Ibid.*] — *Kingsley B. Price*. Cassirer and the Enlightenment. [*Ibid.*, janvier 1957.]

Per G. Andreen. Les vus du xviii^e siècle suédois sur les billets de banque et la monnaie de papier. A propos de l'arrière-plan théorique de la politique monétaire de l'époque de Charles-Jean. (En suédois.) [*H. T. Stockholm*, 1956, 1.] — *Lennart Thanner*. Les gratifications françaises avant le changement de souverain de 1720. (Avec les comptes de Campredon ; en suédois.) [*Ibid.*, 2.] — *Sven G. Hansson*. La chanson de Gustav Schedin. Un document sur le soulèvement dalécarlien de 1743. (En suédois.) [*Ibid.*, 3.] — *Holger Hjelholt*. A propos de la conception régnant au xviii^e siècle sur la situation du Slesvig en droit public. (En danois.) [*H. T. Copenhagen*, 11, 4, 5, 1956.] — *Karl-Heinz Ruffmann*. Der Ostseeraum im Siebenjährigen Krieg. [*Z. f. O.*, 1956, 4.]

René Vdlet. Une patricienne de Venise : Caterina Dolfin-Tron (morte en 1793).

[*R. de la Médit.*, décembre 1956 et janvier-février 1957.] — *R. Ricard*. L'Espagne et la fabrication des « bonnets tunisiens ». A propos d'un texte du XVIII^e siècle. [*R. afr.*, t. C, 1956.]

VI. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LE XIX^e SIÈCLE

Jack A. Clarke. Pastors of the Desert on the eve of French revolution. [*J. of the hist. of ideas*, janvier 1957.] — *J. C. Didier*. Un prône inédit de l'époque révolutionnaire. [*R. H. E.*, 1957, n° 1.] — *M. Bouloiseau*. Deux cahiers de curés normands pour les États-Généraux de 1789. [*A. de Normandie*, janvier 1957.] — *Jean-Alain Lesourd*. Difficultés, innovations et recours à l'État dans deux entreprises de l'Est (1797-1811). [*A. de l'Est*, 1956, n° 4.]

Einar Eriksen Kleppe. Héritage et modèles venant de l'État unitaire dans la politique monétaire de la Norvège libre (1813-1814). (En norvégien.) [*H. T. Oslo*, 1956, 1.] — *Edvard Thormaehlenius*. Le mythe du projet Håkanson et quelques autres problèmes touchant la mise sur pied de la Constitution (suédoise de 1809). (En suédois.) [*St. T.*, 1956, 3-4.]

Ludwig Beutin. Die Massengesellschaft im 19 Jahrhundert. Eine terminologische Besinnung. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 2.] — *Jacques Gans*. L'origine du mot « socialiste » et ses emplois les plus anciens. [*R. hist. écon. et soc.*, 1957, n° 1.] — *Armando Saitta*. L'idea di Europa dal 1815 al 1870. [*Movimento operaio*, juillet-août 1956.] — *A. Welker et R. Reynard*. Anglais, Espagnols et Nord-Américains au Gabon au XIX^e siècle. [*Bull. de l'Inst. d'études centrafricaines*, 1956, n° 12.]

Marino Ciravegna. L'enigma di Sant'Elena. [*Nuova riv. st.*, septembre-décembre 1956.] — *H. Rouyer*. A propos de la loi sur l'observation des dimanches et fêtes : un sermon de 1815. [*A. de Bourg.*, octobre-décembre 1956.] — *Maurice Vergnaud*. Agitation politique et crise de subsistances à Lyon, de septembre 1816 à juin 1817. [*Cahiers d'hist.*, 1957, n° 2.] — *Pierre Guiral*. Le monde vu de Marseille autour de 1820. [*Prov. hist.*, décembre 1956.] — *Id.* Marseille et l'Algérie de 1848 à 1870. [*R. afr.*, t. C, 1956.] — *Louis Chevalier*. La statistique et la description sociale de Paris. [*Pop.*, 1956, n° 4.] — *Adeline Daumard*. Une source d'histoire sociale : l'enregistrement des mutations par décès. Le XII^e arrondissement de Paris en 1820 et 1847. [*R. hist. écon. et soc.*, 1957, n° 1.] — *André Compan*. Les réfugiés politiques provençaux dans le comté de Nice, après le coup d'État du 2 décembre 1851. [*Prov. hist.*, 1957, n° 1.] — *Henri Drouot*. Rude imagier de la légende napoléonienne. [*A. de Bourg.*, octobre-décembre 1956.] — *Pierre Genevray*. Gabriel Delessert, préfet. [*Bull. de la Soc. d'hist. du Prot. fr.*, janvier-mars 1957.] — *Simone Derruau-Bonniol*. Le socialisme dans l'Allier de 1848 à 1914. [*Cahiers d'hist.*, 1957, n° 2.] — *Philip Spratt et Germaine Bigot*. Le premier navire à vapeur à travers la Manche. (En 1816.) [*R. marit.*, février 1957.] — *G. de Bertier de Sauvigny*. Population movements and political changes in nineteenth century France. [*Rev. of politics*, janvier 1957.] — *Winfried R. Dallmayr*. Proudhon et la coexistence : une interprétation de la Guerre et la Paix. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, juillet-septembre 1956.] — *H. Terrasse*. Réflexions sur une frontière. (Entre Maroc et Algérie.) [*R. afr.*, t. C, 1956.] — *J. Stengers*. Aux origines de la guerre de 1870 : gouvernement et opinion publique. [*R. belge de phil. et d'hist.*, 1956, n° 3.]

Gilbert A. Cahill. Irish catholicism and english monarchy. [*Rev. of politics*, janvier 1957.] — *Gert Hornwall*. Pensées de lord Acton sur la liberté. (En suédois.) [*St. T.*, 1956, 5.]

E. P. Panagopoulos. Hamilton's notes in his pay book of the New-York state artillery company. [*A. H. R.*, janvier 1957.] — *Charles Grier Sellers, Jr.* Jackson men white but of clay. [*Ibid.*, avril 1957.]

Celestino López Martínez. Población, territorio y edificios de la provincia de Sevilla. Estudio conmemorativo del 1 centenario de la Estadística oficial española. [*Archivo hispalense*, 1956, n° 78-79.] — *Rondo E. Cameron.* French finance and Italian unity : the Gavourian decade. [*A. H. R.*, avril 1957.] — *Raimondo Luraghi.* Sulle origini del movimento contadino nella pianura padana irrigue : il Vercellese. [*Nuova riv. st.*, septembre-décembre 1956.] — *Leo Valiani.* La storia del movimento socialista in Italia dalle origini al 1921. Studi e ricerche nel decennio 1945-1955 (suite et fin). [*Rev. st. it.*, 1956, n° 4.] — *Romolo Liberale.* Profilo di fatti e figure del movimento contadino nel Fucino dal prosciugamento del lago all'avvento del fascismo. [*Movimento operaio*, juillet-août 1956.] — *Paolo Alatri.* Lettere inedite di Antonio Scialoja (II). [*Ibid.*] — *Manlio Dazzi.* Buratti nel giudizio di Stendhal, con riferamenti a Manzoni, Porta, Pellico, Byron. [*Nuova riv. st.*, septembre-décembre 1956.] — *Emilio Galba.* Prospero Mérimée storico di Roma. [*Riv. st. it.*, 1956, n° 4.]

Maximilian von Hagen. Theodor Fontanes politische Wandlung. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 2.] — *A. Henschke.* Die herzoglich-nassauischen Gesandtschaftsberichte aus Wien und Berlin als Beitrag zur Geschichte des Jahres 1866. [*Hist. Jahrb.*, 1956.] — *Brigitte Winkler-Seraphim.* Das Verhältnis der preussischen Ostprovinzen, insbesondere Ostpreussens zum Deutschen Bund im 19. Jahrhundert. II. Teil : Von 1848 bis 1866. [*Z. f. O.*, 1956, 1.] — *Reinhard Wütrich.* Vormärzlicher Freiesinn und ständische Reformpolitik. Zur Erinnerung an den livländischen Landmarschall Hamilear von Fölkersahm (1811-1856). [*Ibid.*, 4.] — *Friedrich Wilhelm Kantzenbach.* Ausstrahlungen der bayerischen Erweckungsbewegung auf Thüringen und Pommern. (Vers 1820, d'après des correspondances conservées par la famille von Gerlach.) [*Ibid.*, 2.] — *Otto Lehouecq.* Die Rangordnung der Städte in Böhmen 1830 und 1940. Ein Beitrag zur Verstädterung. [*Ibid.*, 1.] — *Erling Ladewig Petersen.* Les délibérations du ministère de mars (1848) sur les bases de négociations de la paix. (Divergences entre ministres conservateurs danois et nationaux-libéraux ; en danois : résumé anglais.) [*H. T. Copenhagen*, 11, 4, 5, 1956.] — *Antanas Maceina.* Adam Mickiewicz als Dichter des Prometheus. [*Z. f. O.*, 1956, 3.] — *Karl Hartmann.* Das Mickiewiczjahr und seine Bedeutung für die polnische Romantikforschung. [*Ibid.*] — *Alf Kaartvedt.* La position de la Suède à l'égard du ministère Schweigaard (1884). (En norvégien.) [*H. T. Oslo*, 1956, 1.] — *Tor Berg.* L'origine du discours de Sir Edward Grey aux Communes le 28 mars 1895. Étude critique des sources. (En suédois.) [*H. T. Stockholm*, 1956, 1.] — *Boris Sapir.* Unknown chapters in the history of « Vpered ». (Groupe fondé par Pierre Lavrof en Suisse.) [*Int. rev. of soc. hist.*, 1957, n° 1.]

Henry Cord Meyer. Der « Drang nach Osten » in den Jahren 1860-1924. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 1.] — *Heinz Langerhans.* Richtungsgewerkschaft und Gewerkschaftliche Autonomie 1890-1914. [*Int. rev. of soc. hist.*, 1957, n° 1.] — *Paul Knaplund.* Die Salisbury-Russel Korrespondenz. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 2.] — *J. E. Williams.* The political activities of a trade union, 1906-1914. (L'union des mineurs.) [*Int. rev. of soc. hist.*, 1957, n° 1.] — « Souvenirs de mon voyage d'Amérique » de Quirin Baillard. (Un des trois héros de la « Colline inspirée ». Le voyage se place en 1847-1848.) [*A. de l'Est*, 1957, n° 1.] — *Ernest R. May.* The Far Eastern

policy of the United States in the period of the Russo-japanese war : a russian view. [*A. H. R.*, janvier 1957.] — *Otto Graf zu Stolberg-Wernigerode*. Deutschland am Vorabend des ersten Weltkrieges. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 2.]

VII. DEPUIS 1914

M. Braubach. Neue Veröffentlichungen zur Zeitgeschichte. [*Hist. Jahrb.*, 1956.] — *Hans von Rimscha*. Die Politik Paul Schiemanns während der Begründung der Baltischen Staaten im Herbst 1918. (Allemand libéral en conflit avec l'aristocratie dominante.) [*Z. f. O.*, 1956, 1.] — *Fritz Ernst*. Zum Ende des ersten Weltkrieges. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 1.] — *Jacques Mordal*. La garantie polonaise et l'offensive en Sarre de septembre 1939. [*R. de Déf. nat.*, avril 1957.] — *Johanna M. Menzel*. Der geheime deutsch-japanische Notenaustausch zum Dreimächtepakt. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, avril 1957.] — *Kentaiô Hayashi*. Japanische Quellen zur Vorgeschichte des Pazifischen Krieges. [*Ibid.*] — *Arthur J. May*. Seton-Watson and the treaty of London. [*J. of mod. hist.*, mars 1957.]

F. Wagner. Geschichte und Zeitgeschichte Pearl Harbor im Kreuzfeuer der Forschung. [*Hist. Zeitsch.*, Bd. 183, Heft 2, avril 1957.] — *Carlo Galli*. Italia e Germania nella II Guerra mondiale. [*Nuova riv. st.*, septembre-décembre 1956.] — Lieutenant de vaisseau *Claude Huon*. Opération de la flotte allemande contre le convoi P-Q. 17. (Début 1942.) [*R. marit.*, mai 1957.] — *P. L. B.* Une opération combinée dans la région du lac Ladoga. (En 1942.) [*Ibid.*, mars 1957.] — Lieutenant de vaisseau *Claude Huan*. Les sous-marins soviétiques en opération, Baltique 1942. [*Ibid.*, février 1957.]

Joachim Remak. « Friends of the New Germany », the Bund and German-american relations. [*J. of mod. hist.*, mars 1957.] — *Helmut Heiber*. Der Fall Grünspar. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, avril 1957.] — Denkschrift Himmlers über die Behandlung der Fremdvölkischen im Osten. (Mai 1940.) [*Ibid.*] — *Werner T. Angress*. Weimar coalition and Ruhr insurrection, march-april 1920 : a study of Government policy. [*J. of mod. hist.*, mars 1957.] — *Kurt Southeimer*. Antidemokratisches Denken in der Weimarer Republik. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, janvier 1957.] — *Thilo Vogelsang*. Die Reichswehr in Bayern und der Münchner Putsch 1923. [*Ibid.*] — Promemoria eines bayerischen Richters zu den Juni-Morden 1934. [*Ibid.*] — *Annelise Thimme*. Stresemann als Reichskanzler. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 1.] — *Hans W. Gatzke*. Stresemann und Litwin. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, janvier 1957.] — *Karl Dietrich Bracher*. Das Anfangsstadium der Hitlerschen Außenpolitik. [*Ibid.*] — *Bernhard Stasiewski*. Schlesien im Rahmen der Dokumentation über die Vertreibung der Deutschen aus Ostdeutschland. [*Z. f. O.*, 1956, 2.] — *Theodor Eschenburg*. Das Problem der deutschen Einheit nach den beiden Weltkriegen. [*Vierteljahrshefte für Zeitgesch.*, avril 1957.] — *Edgar R. Rosen*. Mussolini und Deutschland, 1922-1923. [*Ibid.*, janvier 1957.] — *E. Anchieri*. Les rapports italo-allemands pendant l'ère nazi-fasciste. [*R. d'hist. de la deuxième guerre mond.*, avril 1957.] — *F. Debyser*. La chute du régime le 25 juillet 1943. [*Ibid.*] — *F. W. Deakin*. Le Congrès de Vérone (1^{er} novembre 1943) et le programme de la République de Salò. [*Ibid.*] — *G. Vaccarino*. A propos de quelques récentes biographies de Benito Mussolini. [*Ibid.*] — *Piero Pieri*. La crise du libéralisme et la montée du fascisme. [*Ibid.*]

Rudolf Urban. Das Gesundheitswesen der Tschechoslowakei. (Avant et depuis la

dernière guerre.) [Z. f. O., 1956, 3.] — A. Klima. Industrial development in Bohemia. [*Past and present*, avril 1957.] — Karl Hartmann. Das literarische Schaffen in Polen seit 1944. [Z. f. O., 1956, 2.] — Rudolf Neumann. Die ostpolnischen Gebiete nach 1945. [*Ibid.*, 3.]

E. J. Hobsbawm. Twentieth-century british politics : a review article. [*Past and present*, avril 1957.] — Michael P. Fogarty. Britain and Europe since 1945. [*Rev. of politics*, janvier 1957.] — Hans Kohn. Nationalism in the Low Countries. [*Ibid.*, avril 1957.] — Nils Elvander. Rudolf Kjellén et le national-socialisme. (En suédois.) [*St. T.*, 1956, 1.] — Erik Fahlbeck. A propos de la régence. (En droit constitutionnel suédois ; en suédois.) [*Ibid.*]

René Hostache. Un gouvernement clandestin : le Conseil national de la Résistance et la Délégation générale en France du Comité d'Alger. [*R. int. d'hist. pol. et const.*, juillet-septembre 1956.] — S. Derruau-Bonniol. Le département de la Creuse : structure sociale et évolution politique. [*R. fr. de Sc. pol.*, 1957, n° 1.] — Jean-Pierre Angrand. Production et consommation de l'électricité dans l'Est de la France. [*A. de l'Est.*, 1956, n° 4.] — Samuel M. Osgood. A pretender's concept of the french monarchy. (L'actuel comte de Paris.) [*Rev. of politics*, janvier 1957.] — Mattei Dogan. Le financement des élections de janvier 1956. [*R. fr. de Sc. pol.*, 1957, n° 1.] — Jacques Gascuel. L'économie française au lendemain de la crise de Suez. [*Pol. étr.*, 1957, n° 1.] — Gunnar Bohman. Le mouvement Pounjade. (En suédois.) [*St. T.*, 1956, 5.]

Stuart R. Schramm. Élités politiques et classes sociales aux États-Unis. [*R. fr. de Sc. pol.*, 1957, n° 1.] — Sven Hamrell. Le jugement Youngstown et le pouvoir du président aux États-Unis. (Jugement de la Cour suprême annulant la réquisition des aciéries en 1952 ; en suédois.) [*St. T.*, 1956, 3-4.] — Rino Vianello. Il prammatismo dei sindacati americani. [*Movimento operaio*, juillet-août 1956.] — Jean Vidalène. Une mise au point des divers problèmes antillais : les États-Unis et le marché haïtien. [*R. hist. écon. et soc.*, 1957, n° 1.] — M. Martin du Bois. Les élections péruviennes de 1956. [*R. fr. de Sc. pol.*, 1957, n° 1.] — François Le Blanc. Le régime des partis au Japon. [*Ibid.*] — ***. Le recensement de la Chine : Méthodes et principaux résultats. [*Pop.*, 1956, n° 4.] — Paul Gache. Multiple et ambitieuse Indonésie. Inventaire humain et économique. [*R. de Déf. nat.*, mai et juin 1957.]

G.-L.-S. Mercier. L'Afrique du xx^e siècle. [*R. de la Médit.*, mars-avril 1957.] — H. Isnard. La viticulture algérienne, erreur économique? [*R. afr.*, t. C, 1956.] — Jacques Berque. L'Algérie ou les faux dilemmes. [*Pol. étr.*, décembre 1956.] — J.-P. Nicolas. Deux ports d'estuaire : Saint-Louis du Sénégal et Douala. [*Bull. I. F. A. N.*, janvier-avril 1957.] — Youssouf Guégo. Essai sur les causes et les conséquences de la micropropriété au Fouta Toro. [*Ibid.*] — H. Carrière d'Encausse. La pénétration soviétique au Moyen-Orient. [*R. de Déf. nat.*, mai 1957.] — Édouard Sablier. L'Égypte après Suez. [*Ibid.*, mars 1957.] — Jean-Jacques Berreby. La Grande-Bretagne et l'Arabie. [*Pol. étr.*, décembre 1956.] — D. C. Watt. Les relations franco-anglaises au Moyen-Orient. (Réunion d'Oxford, janvier 1957.) [*Ibid.*, 1957, n° 1.] — Jacob Tsur. Les fondements de la politique étrangère d'Israël. [*Ibid.*]

Général L.-M. Chassin. Technique de l'insurrection. [*R. de Déf. nat.*, mai 1957.] — Pierre Huet. Le programme d'action commune des pays de l'O. E. G. E. [*Pol. étr.*, décembre 1956.] — Konrad Huber. L'utilisation pacifique de l'énergie atomique en Allemagne. [*Ibid.*] — Fritz Hellnig. Un point de vue allemand sur les problèmes du

marché commun. [*Ibid.*, 1957, n° 1.] — *H. A. Schwarz-Liebermann*. Les problèmes franco-allemands à la fin de l'année 1956. [*Ibid.*]

VIII. HISTOIRE RELIGIEUSE

J.-P. Roux. Tängri. Essai sur le ciel-dieu des peuples altaïques (4^e article). [*R. d'hist. des rel.*, octobre-décembre 1956.] — *A. Dupont-Sommer*. Les rouleaux de cuivre trouvés à Qoumrân. [*Ibid.*, janvier-mars 1957.] — *R. Dussaud*. Melqart, d'après de récents travaux. [*Ibid.*] — *W. Deonna*. Laus asini. L'âne, le serpent, l'eau et l'immortalité (3^e partie). [*R. belge de phil. et d'hist.*, 1956, n° 3.] — *Chevalier Guy de Schoutheete de Tervarent*. L'origine des fontaines anthropomorphes. [*A. R. Belgique. Bull. Cl. Beaux-Arts*, 1956, 5-9.] — *Jean Nougayrol*. Les rapports des haruspices étrusque et assyro-babylonienne et le foie d'argile de *Falerii veteres* (villa Giulia 3786). [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.]

Karl Kerényi. Prolegomena zu einer Darstellung der Heroenmythologie der Griechen. [*Saeculum*, 1956, n° 4.] — *R. Turcan*. La catabase orphique des papyrus de Bologne. [*R. d'hist. des rel.*, octobre-décembre 1956.] — *Charles Dugas*. Quelques observations sur la légende de Persée. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.]

Willibald Kiefel. Indische Parallelen zum Alten Testament. [*Saeculum*, 1956, n° 4.] — *Jérôme Carcopino*. Encore le carré magique. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.] — *A. Merlin*. De Pythagore aux apôtres. [*J. des Sav.*, octobre-décembre 1956.] — *P. Nautin*. Irénée, « Adv. haer. », III, 3, 2, église de Rome ou église universelle? [*R. de l'hist. des rel.*, janvier-mars 1957.] — *Fernand Benoit*. La basilique Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Arles; étude sur les cancels paléochrétiens. [*Prov. hist.*, 1957, n° 1.] — *A. van de Vyver*. L'évolution du concept alexandrin et romain du III^e au V^e siècle. [*R. H. E.*, 1957, n° 1.] — *John Moiris*. Celtic saints. [*Past and present*, avril 1957.] — *M. Simon*. La glose de l'épître aux Romains de Gilbert de la Porrée. [*R. H. E.*, 1957, n° 1.] — *J. Leclercq*. Un document sur les débuts des Templiers. [*Ibid.*] — *L. de Lager*. L'Albigeois au siècle de saint Louis. Les évêques Durand de Beaucaire et Bernard de Combret, 1228-1271. [*Ibid.*] — *Hans-Dietrich Kahl*. Das altschonische Recht als Quelle zur Missionsgeschichte des dänisch-schwedischen Raum. [*Welt als Gesch.*, 1957, n° 1.] — *E. Brouette*. Les *Excessus et incontinentiae clericorum* dans l'archidiaconé liégeois de Hainaut (1499-1570). [*R. belge de phil. et d'hist.*, 1956, n° 4.] — *S. Mours*. Liste des églises réformées avec date de leur fondation. (Avec cartes, XVI^e, XVII^e siècles, 1865, 1905, 1955.) [*Bull. de la Soc. d'hist. du Prot. fr.*, janvier-mars 1957.] — *Pierre Dez*. Les articles politiques de 1557 et les origines du régime synodal. [*Ibid.*] — *H. Jedin*. Rede- und Stimmfreiheit auf dem Konzil von Trient. (« Une plante de serre exposée aux intempéries ») [*Hist. Jahrb.*, 1956.] — *André Artonne*. Les statuts synodaux diocésains français. [*Bull. A. des I. et B.-L.*, 1955.]

CHRONIQUE

Comité international des Sciences historiques.

Le XI^e Congrès international des Sciences historiques se tiendra à Stockholm du 21 au 28 août 1960. Il comprendra cinq sections : Méthodologie, Antiquité, Moyen Age, Histoire moderne, Histoire contemporaine, entre lesquelles seront répartis les rapports retenus par le Bureau du C. I. S. H. qui s'est réuni à Lausanne les 18, 20 et 21 juin 1957. Cette répartition est la suivante :

I. Méthodologie. — 1. Die Wirkung der Geschichtsphilosophie des XIX. Jahrhunderts auf die gegenwärtige Geschichtswissenschaft ; Dr ROTHACKER (Heidelberg, Allemagne). — 2. The History of the writing of history ; Prof. H. BUTTERFIELD (Cambridge, Grande-Bretagne). — 3. Cultural history, its development and methods ; Prof. F. GILBERT (Bryn Mawr, U. S. A.). — 4. L'histoire des sciences et de la technique ; Prof. A. J. FORBES (Amsterdam, Pays-Bas). — 5. La périodisation de l'histoire universelle ; Prof. E. M. JOUKOV (Moscou, U. R. S. S.). — 6. Les méthodes de la démographie historique et le problème de la mortalité dans son incidence sur l'histoire générale ; MM. HENRY et L. CHEVALIER (Paris, France).

II. Antiquité. — 1. The problem of Mycenaean culture and script ; Prof. STERLING DOW (Harvard, U. S. A.). — 2. La democratizzazione della cultura nel Basso Impero ; Prof. S. MAZZARINO (Catania, Italie). — 3. Le processus du développement historique et le rôle historique des États antiques sur le littoral de la mer Noire ; Prof. V. O. BLAVATSKI (Moscou, U. R. S. S.). — 4. Die Sklaverei in der griechisch-römischen Welt ; Dr S. LAUFFER (Munich, Allemagne). — 5. La numismatique impériale romaine comme source de l'histoire économique et financière ; M. GUEY (Lyon, France). — 6. Les populations et civilisations dans la vallée du Danube de l'époque préromaine au début du Moyen Age ; Prof. C. DAICOVICIU-LASI et I. NESTOR (Bucarest, Roumanie).

III. Moyen Age. — 1. From Tang to Sung : the transitional period in Chinese and East-Asia' history ; Prof. T. YAMAMOTO (Tokio, Japon). — 2. The social structure of Russia in the early Middle Ages ; Prof. RANBEK-SCHMIDT (Aarhus, Danemark). — 3. Law and the medieval historian ; Dr W. ULLMANN (Londres, Grande-Bretagne). — 4. Die geschichtliche Bedeutung der germanischen Auffassung vom Königtum und Adel ; Dr K. HAUCK (Erlangen, Allemagne). — 5. La città comunale italiana dei secoli XII e XIII nelle sue note caratteristiche, rispetto al movimento comunale europeo ; Prof. E. SESTAN (Florence, Italie). — 6. Problèmes actuels sur les institutions ecclésiastiques du Moyen Age ; Prof. G. LE BRAS (Saint-Sève).

IV. Histoire moderne. — 1. Dominium maris Baltici, XVI^e et XVII^e siècles ; Prof. G. LABUDA (Poznan, Pologne). — 2. Estructura administrativa estatal en los siglos XVI y XVII ; Prof. V. VIVES (Barcelone, Espagne). — 3. L'illuminismo nel

settecento europeo ; Prof. F. VENTURI (Gênes, Italie). — 4. La période de transition du féodalisme au capitalisme du XVI^e au XVIII^e siècle en Europe centrale ; Prof. KLIMA et MACUREK (Prague, Brno, Tchécoslovaquie). — 5. Problèmes de la Réforme dans les pays scandinaves ; Dr S. KJOLLERSTROM (Lund, Suède). — 6. Les rapports politiques entre l'Est et l'Ouest européens pendant la guerre de Trente ans ; Prof. R. F. PORCHNEV (Moscou).

V. *Histoire contemporaine*. — 1. British overseas settlements and self government since 1783 ; Prof. Vincent T. HARLOW (Oxford, Grande-Bretagne). — 2. Les problèmes de l'émigration aux XIX^e et XX^e siècles ; Prof. Ingrid SEMNINGSEN (Oslo, Norvège). — 3. Le socialisme et la première guerre mondiale ; Prof. HAAG (Louvain, Belgique). — 4. Les problèmes nationaux dans la monarchie des Habsbourg ; Dr F. ZWITTER (Ljubliana, Yougoslavie). — 5. Traditional culture and modern developments in India ; prof. N. BROWN (Pennsylvania, U. S. A.). — 6. Les problèmes de la structure des entreprises au XIX^e siècle ; M. GIRARD (Paris, France).

Il a été décidé, d'autre part, qu'en dehors des séances de travail que tiendront les Commissions, deux colloques seront organisés immédiatement avant l'ouverture du Congrès, qui seront consacrés : l'un aux Universités européennes au Moyen Age et à la Renaissance, rapporteur : Prof. STELLING-MICHAUD (Genève, Suisse), l'autre à l'histoire des prix avant 1750, rapporteur : Prof. E. D. HAMILTON (Chicago, U. S. A.). Enfin, les discours d'ouverture et de clôture du Congrès prononcés par deux historiens suédois auront respectivement pour thème : Les relations internationales du Nord pendant l'ère des Vikings ; La Baltique et la Méditerranée du XVI^e au XVIII^e siècle.

France. — Au mois de mars dernier est décédé notre collaborateur Roger CHAUVIRÉ, dont nos lecteurs lisaient depuis longtemps les excellents comptes rendus qu'il consacrait aux ouvrages relatifs à l'histoire de l'Irlande et à celle de la Grande-Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles. Né en 1880, reçu à l'agrégation des lettres en 1902, Roger Chauviré enseigna une dizaine d'années au lycée de Bar-le-Duc et au Prytanée militaire et soutint en 1915 sa thèse de doctorat ès lettres sur *Jean Bodin auteur de la « République »* ; appelé en 1918 en qualité de professeur de littérature française à l'Université nationale de Dublin, il ne la quitta que pour prendre sa retraite en 1948. Au cours de cette belle et droite carrière, Roger Chauviré a écrit non seulement plusieurs romans et traduit un recueil de légendes gaéliques, la *Geste de la Branche rouge* (Libr. de France, 1929), mais encore un certain nombre d'ouvrages d'érudition, notamment sur les *Contes ossianiques* (P. U. F., 1949) et une étude sur la *Renaissance anglaise* qui paraîtra prochainement à la librairie Didier ; il a donné à la *Revue historique*, outre ses précieux comptes rendus, deux articles sur l'*État présent de la controverse sur les lettres de la Casset* (t. CLXXIV et CLXXV) et *Grandeur de Bodin* (t. CLXXXVIII-IX).

Soutenances de thèses en Sorbonne.

Robert LAURENT, *Les vigneron de la Côte-d'Or au XIX^e siècle* (thèse principale). — *L'octroi de Dijon au XIX^e siècle* (thèse complémentaire), le 26 mars 1955.

Que toute étude d'histoire, pourvu qu'elle soit animée par une intelligence véritablement historique, conçue dans une perspective sans étroitesse ni préjugés, et

conduite dans le respect de la réalité concrète, fasse inévitablement craquer les cadres étroits de nos classifications scolaires, le travail érudit de M. Laurent en apporte une nouvelle démonstration. M. Laurent s'est proposé dans sa thèse principale de retracer l'histoire du vignoble et des vignerons de la Côte-d'Or : sujet d'histoire économique ou d'histoire sociale? Les deux conjointement, la terre étant inséparable de ceux qui la travaillent et qui en vivent ; son étude intéresse aussi l'histoire des opinions politiques. Il y a de tout cela dans le sujet et le travail de M. Laurent. C'est tout un groupe humain qu'il fait revivre. Il s'est fait l'historien attentif et scrupuleux du long et opiniâtre combat livré, année après année, par les vignerons à leurs ennemis naturels et traditionnels, intempéries, maladies de la vigne, et aussi aux difficultés d'ordre économique, concurrence, saturation du marché, avilissement des prix.

Recherche scrupuleuse, infinie patience, travail considérable, ce sont les appréciations qui venaient spontanément sur les lèvres du jury en présence de ces trois épais volumes, dont un pour le seul exposé de la méthode, en prenant connaissance d'une bibliographie critique qui ne couvre pas moins de soixante-dix pages. Une preuve de plus que, selon la maxime de M. Labrousse, il n'est pas d'histoire sans érudition : avis à ceux qui croiraient pouvoir opposer l'une à l'autre. La thèse de M. Laurent repose sur une information d'une immense étendue, presque exclusivement archivistique. Il a mis à contribution une étonnante diversité de documents : pieds de taille, cadastres, matrices des rôles communaux de l'impôt foncier, archives hospitalières, etc..., qu'il a patiemment interrogés, auscultés, leur arrachant peu à peu les secrets qui dormaient dans leurs liasses et leurs cartons. D'explorateur se faisant artisan, il a poussé la conscience jusqu'à construire, à partir de ces documents incomplets, fragmentaires, discontinus, des séries statistiques fort complètes. L'étendue de cette investigation et la minutie scrupuleuse de l'exploitation garantissent par avance la qualité et l'autorité des conclusions.

Mais un travail historique tire en définitive l'essentiel de sa valeur et de son intérêt des questions que se pose son auteur ou, pour parler plus exactement, de celles qu'il sait discerner dans la réalité qu'il étudie. Si l'histoire n'est pas séparable de l'érudition, une érudition qui ne tournerait pas en intelligence et en compréhension ne serait que fausse science. M. Laurent, au cours de son travail, s'est posé trois questions majeures : répartition de la propriété, mise en valeur, niveau de vie des vignerons. A chacune, il apporte des réponses documentées. La répartition de la propriété était fort inégale, allant du grand propriétaire à la foule des petits vignerons que leur lopin était bien insuffisant à faire vivre (la proportion des vignerons capables de se suffire avec leur seule propriété est faible : de 8 à 10 % après 1800). La Révolution de 1789 a-t-elle modifié profondément la distribution de la terre? Un dixième des vignobles a changé de mains, passant de celles des propriétaires nobles ou ecclésiastiques à celles de bourgeois qui se sont approprié les trois quarts environ des terres mises en vente. M. Laurent croit pouvoir conclure de ces proportions à un simple règlement de comptes entre classes dominantes. M. Labrousse n'est point d'accord : des mêmes chiffres il tire d'autres conclusions. Une mutation qui affecte en dix années le dixième de la superficie, mais c'est une révolution ! Toute l'évolution économique et sociale ultérieure n'en fera pas autant en un siècle : le nombre des propriétaires s'était accru de 40 % entre 1789 et 1799, il ne s'accrut que de 25 % entre 1820 et 1910. Autre sujet de réserves : entre les deux types extrêmes du grand propriétaire et du petit vigneron que continuent d'unir

des liens traditionnels de patronage et de dépendance, M. Labrousse, amateur des dégradés subtils qui épousent l'infinie diversité de la société, aurait souhaité voir s'intercaler toute une gamme de catégories intermédiaires.

L'histoire du vignoble bourguignon est, nous l'avons déjà suggéré, celle d'une lutte incessante et difficile des vigneron contre des forces hostiles. Seul le vigneron propriétaire, disposant de ressources suffisantes pour pouvoir stocker et se permettre d'attendre le meilleur moment pour vendre, échappait aux conséquences des variations économiques. Tous les autres étaient à la merci des fluctuations des cours, de l'avisement des prix, plus tard de la concurrence des vins du Languedoc. Sur une ligne à peu près continue de misère que l'accroissement démographique tend à aggraver, se détachent plusieurs crises : la première met brutalement fin à la relative prospérité dont le vignoble avait joui sous l'Empire, la seconde couvre les dernières années de la Restauration, la dernière s'encadre dans la grande crise de 1847-1851. Sur ce fond sont venus se superposer les effets de deux transformations qui méritent bien par leur ampleur d'être appelés des révolutions. C'est d'abord l'arrivée de la voie ferrée : reliant directement la Bourgogne à Paris, elle a permis à la Côte de consolider ses débouchés et de prendre de l'avance sur ses concurrents. La seconde révolution est celle du phylloxéra : on mesure mieux, à lire le travail de M. Laurent, l'importance capitale de l'événement. L'invasion du phylloxéra départage véritablement deux époques. Il mit longtemps à remonter du Midi : quinze années. Les vigneron de la Côte restèrent longtemps sceptiques sur son danger : ne disaient-ils point : « Le phylloxéra ? Il est dans les bras », confiants dans leur ardeur au travail ? Force leur fut bientôt d'en reconnaître la réalité. Imposant l'abandon des pratiques traditionnelles, il obligea les vigneron à réapprendre leur métier. La crise passée, le vignoble de la Côte-d'Or se trouva en concurrence directe avec le vignoble languedocien reconstitué, véritable usine à vin, équivalent pour la vigne de ce que la grande industrie était à l'artisanat : le marché saturé, les cours s'effondrèrent. Il fallut alors renoncer au vignoble ordinaire qui s'était beaucoup agrandi à la faveur de la période précédente de prospérité. Partout, dans l'arrière-côte, la friche eut raison de la vigne.

Sur la trame majeure de ce drame s'en greffe un autre dont les variations sont d'un grand prix pour la vie sociale et même politique de la région : les rapports entre le Pinot et le Gamay. Il y a, en effet, une relation assez étroite entre le Gamay et la démocratie, ce plant se prêtant mieux à l'ascension sociale du vigneron. A tel point qu'au recul du Gamay correspondit un glissement à droite de l'opinion politique. L'étude de M. Laurent projette, en effet, d'intéressantes clartés sur l'évolution politique de la région. Pas assez vives au gré de M. Labrousse, qui ne tient pas ce chapitre rajouté tardivement pour le meilleur de l'ouvrage : M. Laurent a-t-il tiré tout le parti concevable de sa documentation disponible ? Il aurait fallu examiner commune par commune le résultat des scrutins. Telle quelle, cependant, son étude donne un aperçu suggestif de la ligne politique du vignoble : la vigne est républicaine, mais son républicanisme rencontre assez vite des limites sur sa gauche : républicanisme individualiste de propriétaires, il n'ira pas jusqu'au socialisme. M. Labrousse aurait aussi souhaité voir relier plus nettement la vigne bourguignonne à celle du Languedoc, au vignoble rhénan, italien, et le rythme viticole au rythme général de l'économie. Mais, de toute façon, par la sûreté des techniques mises en œuvre, par la nouveauté de certaines d'entre elles, par l'intérêt de sa conclusion, M. Laurent a enrichi la connaissance de l'économie et de la so-

ciété françaises et la production historique d'un beau travail d'histoire agraire, dont on souhaite qu'il fasse école.

René RÉMOND.

Alphonse DUPRONT, *Le cardinal Silvio Antoniano* (thèse complémentaire). — *Le mythe de Croisade, étude de sociologie religieuse* (thèse principale), samedi 17 mars 1956.

Soutenance de thèse exceptionnelle à plus d'un titre, tant par la qualité du travail accompli que par le sujet proposé et la composition du jury. Salle Louis-Liard étaient, en effet, réunis des historiens du Moyen Âge et des Temps modernes, un italianisant, un sociologue et même un philosophe.

Pourtant, la thèse complémentaire était bien conforme aux lois du genre. Il s'agit de la biographie du cardinal Silvio Antoniano, « figure de la Contre-Réforme italienne au XVI^e siècle », personnage représentatif, selon M. Dupront, de l'évolution morale du XVI^e siècle et, plus précisément, du passage de la Renaissance à la Contre-Réforme. Cette transformation s'est faite autour de Rome, capitale païenne et capitale chrétienne, facteur pouvant permettre la synthèse de la Renaissance et du christianisme. Antoniano a mis l'accent sur l'éducation morale et religieuse, qui a été l'instrument le plus efficace de cette synthèse.

M. Bédarida, rapporteur, rend hommage à l'exposé oral du candidat qui, dans un raccourci synthétique, a bien mis en lumière les résultats auxquels ont abouti ses recherches. Le rapporteur ne signale que quelques lacunes au sujet des sources, mais il critique la langue de l'auteur, qui viserait à l'originalité au détriment de la clarté, parfois même de la correction. Pour ce qui est du fond même de l'ouvrage, M. Bédarida regrette que M. Dupront ait sous-estimé le personnage qu'il étudiait en le présentant comme un homme frêle et irrésolu, mais l'auteur réplique que, à son sens, le cardinal Silvio Antoniano n'est pas un personnage de tout premier plan et que, précisément pour cette raison, il est très représentatif de son époque. Enfin, tout en regrettant que le candidat n'ait pas tenté de déterminer ce qui des traités de pédagogie du XV^e siècle est passé dans le traité de pédagogie du cardinal, M. Bédarida estime que la thèse complémentaire de M. Dupront constitue une excellente contribution à l'histoire religieuse et à l'histoire littéraire de l'Italie du XVI^e siècle.

M. Tapié rend hommage à la vigueur intellectuelle du candidat, et le félicite de ne pas avoir écrit sur un personnage de second plan une apologie dans le genre de celle que lui a consacrée Castiglione. Mais les trois parties de l'ouvrage sont mal reliées entre elles et le chapitre qui traite du cardinal est une sorte d'annexe, pour laquelle l'auteur a utilisé des études antérieures sur le milieu de saint Philippe de Néri. Le traité de pédagogie chrétienne d'Antoniano est, au jugement de M. Tapié, moins original que ne le pense M. Dupront, qui n'a pas déterminé avec une suffisante précision les éléments de l'humanisme qui ont été recueillis par la Contre-Réforme. Enfin, M. Tapié reproche au candidat l'originalité trop poussée de son style, parfois séduisant, mais gâté par de nombreux néologismes.

La thèse principale échappe, elle, aux règles traditionnelles. C'est une *thèse*, au sens plein du terme, dont M. Dupront n'est pas seulement l'auteur. Il est aussi l'inventeur d'un très grand problème jusqu'alors inconnu. L'étude ignore les limites chronologiques en englobant à la fois les derniers siècles du Moyen Âge et l'époque moderne. Ce n'est pas un travail qui s'en tient aux perspectives historiques habi-

tuelles, car la psychologie collective est au centre des préoccupations de M. Dupront.

Il ne s'agit pas d'une histoire de la Croisade, c'est un essai de définition du mythe de la Croisade, dans sa diversité.

Amené à ce centre d'intérêt par la publication des notes d'Alphandéry sur la Croisade (en cours de parution dans la collection Berr), M. Dupront a voulu utiliser « une matière historique exceptionnelle » en étudiant les expéditions parties d'Occident après les croisades proprement dites, du xiv^e au xx^e siècle, c'est-à-dire le passage de la Croisade aux croisades. Quelle est la valeur de ce *psychisme*, de cette *folie collective* qui a exprimé le sublime?

Pour M. Dupront, le mythe de la Croisade est d'abord un mythe de passage : un groupe puissant émigre d'une terre vers une terre lointaine en partant de la mer, ce qui, sur le plan métaphysique, correspond au passage de notre terre à la Terre Promise. Cette *croisade-passage* est une libération. Libération de Jérusalem, tentée jusqu'à la fin du Moyen Age, plus tard libération des chrétiens du joug turc.

C'est aussi un mythe d'unité. La Croisade est la seule guerre juste, puisqu'elle mène à l'unité du monde chrétien.

Enfin, c'est un mythe du règne : Dieu est présent dans la Terre Promise, but des croisades.

M. Perrin, président du jury, félicite M. Dupront pour le talent avec lequel il a su, en introduisant l'irrationnel dans l'histoire, ouvrir de larges perspectives et faire œuvre pleinement originale. Le problème qu'il aborde, et qui avait été jusqu'alors négligé par les historiens, peut se poser dans les termes suivants : comment expliquer que, aux xiv^e et xv^e siècles, la chrétienté occidentale se soit entêtée à ébaucher des projets de croisade, à soutenir avec plus ou moins de vigueur des entreprises individuelles, alors que depuis 1291 la croisade paraissait vouée à l'échec? Comment expliquer également que, depuis les temps modernes et même à l'époque contemporaine, des systèmes politiques aient revêtu la forme d'une croisade et aient emprunté à celle-ci jusqu'à son nom?

M. Dupront a consigné le résultat de ses recherches dans un ouvrage dont on peut regretter le caractère massif, mais qui dénote une culture historique extrêmement étendue et un incontestable talent. Toutefois, M. Perrin regrette que l'auteur n'ait pas exposé dès le début avec toute la netteté désirable la thèse qu'il soutient, et qui ne se comprend pleinement que si l'on se reporte à l'ouvrage d'Alphandéry.

Aux termes de cette thèse, c'est un besoin collectif inconscient, un *tropisme*, qui a poussé les chrétiens d'Occident, à travers les siècles, vers Jérusalem, dans l'ardent désir de retourner aux sources de leur foi et de vivre l'expérience unique d'une participation au sacré, saisis à certains moments d'une émotion « viscérale » et d'une terreur « panique ». Quant aux différents systèmes politiques, qui dans les temps modernes se parent du nom de croisade, ils répondent, comme la croisade médiévale elle-même, au besoin éprouvé par la chrétienté de réaliser son unité. Ils constituent, en quelque sorte, un transfert de croisade.

S'occupant plus particulièrement des chapitres de la thèse qui traitent du Moyen Age, M. Perrin signale à l'auteur quelques erreurs, peu nombreuses et faciles à réparer. Il rend hommage à l'analyse pénétrante que M. Dupront a donnée des événements qui, au xiv^e siècle, ont contribué à affaiblir l'idée de croisade, en attendant que, au xv^e siècle, la croisade prenne un aspect nouveau, celui d'une lutte pour la défense de l'Europe contre les Turcs. A ce propos, M. Dupront montre de façon

pertinente comment, au cours de cette lutte défensive contre les Turcs, une notion nouvelle, celle d'Europe, tend à se substituer à la notion de chrétienté. M. Perrin, tout en rendant hommage à la justesse des vues du candidat, fait observer à celui-ci qu'il aurait pu, étudiant la substitution de l'Europe à la chrétienté, tirer argument d'un fait qu'il a signalé en passant, sans en souligner l'extrême nouveauté, à savoir la convocation, dès le lendemain même de la prise de Constantinople par les Turcs et sur l'initiative de la papauté, d'un congrès d'ambassadeurs et non d'un concile.

Sur le fond même de la thèse, M. Perrin se demande si les théoriciens qui, au tournant des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, ont échafaudé des projets de croisade, si les solitaires de la croisade, que l'auteur dénombre à travers les ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, sont des représentants du collectif de la croisade et s'ils ont vraiment ressenti l'émotion *panique*, qui a poussé les croisés de 1095 vers Jérusalem. D'autre part, M. Perrin ne peut s'empêcher de remarquer qu'il y eut, à travers tout le Moyen Age, des expéditions dirigées contre des païens ou des hérétiques, qui furent qualifiées de guerres saintes et qui furent sans aucun rapport avec Jérusalem.

En terminant, M. Perrin rend hommage aux éminentes qualités de M. Dupront et le félicite d'avoir mis en lumière le rôle de l'inconscient et du collectif en histoire. Mais il exprime le vœu que les candidats, qui présentent des thèses d'histoire pour l'obtention du doctorat, se conforment aux règles traditionnelles du genre et ne suivent point l'exemple de M. Dupront, lequel pourrait leur réserver de fâcheuses surprises, faute d'avoir ni la vaste culture ni l'incontestable talent de celui-ci.

Sur la forme même de l'ouvrage, M. Le Bras formule des réserves analogues à celles des autres membres du jury. Mais, pour le fond, il rend hommage à l'effort d'approfondissement poursuivi par l'auteur. Il indique certaines voies dans lesquelles des recherches ultérieures pourraient être engagées et signale par exemple le parti qui pourrait être tiré de l'étude des théologiens, spécialement des théologiens espagnols, ainsi que de l'iconographie de la Croisade.

Sur la thèse soutenue par l'auteur, M. Le Bras fait des réserves et soutiendrait volontiers une thèse radicalement opposée à celle de M. Dupront. Il ne pense pas que, à l'origine de la Croisade, il y ait eu un mythe, un ensemble d'idées et d'images qui supposent unité et continuité : au début, ce ne sont pas les idées qui agissent, mais des besoins et des réalités, qui varient d'un individu à un autre. D'ailleurs, M. Le Bras estime que l'ouvrage de M. Dupront, qui témoigne d'une regrettable tendance à l'abstrait, est plus une étude de psychologie collective qu'une contribution à la sociologie religieuse. Celle-ci exigerait une étude des milieux qui ont fourni des croisés, ainsi qu'une étude des relations des croisés entre eux lors de la marche sur Jérusalem ; or, des études de ce genre font entièrement défaut dans l'ouvrage de M. Dupront.

M. Tapié, qui voit dans l'ouvrage une part d'intuition et de divination, regrette, pourtant, que l'auteur n'ait pas étendu ses investigations au monde russe, chez qui l'idée de Croisade fut aussi une idée force.

Pour terminer, il revenait à M. Gouhier d'indiquer le point de vue du philosophe. Pour lui, c'est parce que M. Dupront a cherché à voir ce qui n'est pas à la surface que son œuvre confine souvent à la poésie, seule capable de nous faire pénétrer dans les profondeurs de l'histoire, puis finalement dans celles de la métaphysique. Mais, comme M. Tapié, il aurait souhaité qu'il définît l'« homme occidental », dont il parle si souvent. Peut-être la croisade n'est-elle pas un mythe, mais une

juxtaposition de mythes. De toute façon, il est frappant d'en distinguer des réminiscences dans la psychologie collective jusqu'au xx^e siècle (Apostolat de la prière, etc.).

La soutenance, est-il besoin de l'écrire? a suscité un vif intérêt dans le public. M. Dupront a renouvelé certaines perspectives historiques, posé de nombreuses questions et ouvert la voie — on peut l'espérer — à des travaux futurs.

Guy FOURQUIN et Raoul GIRARDET.

Espagne. — L'anarchie qui règne dans la production historique a depuis longtemps attiré l'attention des historiens soucieux d'éviter les doubles emplois, les peines et les efforts inutiles, mais l'organisation de la recherche — qui ne peut être réalisée que sur le plan international — s'est heurtée jusqu'ici à des obstacles insurmontables. Aussi convient-il d'accueillir avec sympathie toutes les initiatives qui sont susceptibles d'améliorer la situation présente. C'est le cas de l'enquête ouverte par l'*Instituto de Pedagogia* du *Consejo superior de investigaciones científicas*, qui publie un questionnaire détaillé en vue de faire le point des réalisations et des idées existantes dans l'ordre de l'organisation des sciences historiques et de dresser l'état des historiens de tous pays et de toutes spécialités intéressés par ces questions; les réponses pourraient permettre d'établir un avant-projet qui servirait de base de discussion à une conférence internationale. On peut demander ce questionnaire et tous renseignements complémentaires à: *Organizacion de la Investigacion, Instituto de Pedagogia, Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, Serrano 127, Madrid, Espagne.*

États-Unis. — Le n° 98 des *Preliminary Inventories* des Archives nationales de Washington a été établi par M^{lle} Gaiselle KERNER pour inventorier les *Records of the central bureau of planning and statistics* (Washington, 1957, in-4°, 15 p.). Ce fonds remonte à un désir du président W. Wilson exprimé à M. B. Chariman, président du Bureau des Industries de guerre, relatif à l'utilité éventuelle des documents jadis utilisés pour la guerre et susceptibles d'avoir une nouvelle orientation (1917-1919). Beaucoup de ces documents avaient été utilisés pendant la conférence de la paix.

— M. Buford ROWLAND donne sur le maniement des archives de la Chambre des représentants d'utiles renseignements dans un article (*Recordkeeping practices of the house of representatives*) dans le n° 53 de janvier 1957 du *Supplement of the national archives guide*, qui donne l'état des versements opérés du 1^{er} juillet 1955 au 16 juin 1956 aux Archives des États-Unis.

— A une même procédure financière du crédit fédéral, M. José D. LEZARDO a consacré le petit inventaire préliminaire, celui des *Records of the house of representatives select committee to investigate real estate bondholders reorganization 1829-1831*, n° 96 de la série des *National Archives* (Washington, 1956, in-4°, 14 p.).

Beaucoup plus important est le n° 97 des *Records of the states shopping board*, dont les archives se rapportent à l'effort de construction nationale de 1917 à 1942.

G. BN.

— Du 4 au 6 novembre 1958 se réunira à l'Université du Texas (Austin, Texas) le second Congrès international des historiens des États-Unis et du Mexique, réunion qui coïncidera avec le soixante-quinzième anniversaire de la création de

cette université. Les principaux articles du programme du Congrès comportent : l'étude des peuples préhispaniques des États-Unis et du Mexique, les conceptions « américaine » et mexicaine de la frontière avant 1500, le *Ranch* texan et la *Hacienda* mexicaine, la notion de Frontière 1500-1950, la confrontation des points de vue « américain » et mexicain sur les tâches de l'historien et l'enseignement supérieur aux États-Unis et au Mexique. Tous renseignements seront fournis par Archibald R. LEWIS, secrétaire général du Second Congrès international des historiens des États-Unis et du Mexique, Université du Texas, Austin 12, Texas, U. S. A.

Italie. — Nous tenons à signaler à l'attention de nos lecteurs l'apparition d'une nouvelle revue, *Κόκκος*¹, qui est publiée par l'Institut d'Histoire ancienne de l'Université de Palerme. Son premier numéro, paru à la fin de 1956, fait bien augurer de sa qualité. On y trouvera des articles de G. PUGLIESE CARRATELLI, *Sui segni di scrittura eoliani di origine minoica*, p. 5-10 ; A. DI VITA, *Un milliarium del 252 a. C. e l'antica via Agrigento-Panormo*, p. 10-22 ; A. VALLONE, *I Mamertini in Sicilia*, p. 22-61 ; G. SAIITA, *Lisimaco di Tracia*, p. 62-154 ; M. J. FONTANA, *Il problema delle fonti per il XVII libro di Diodoro Siculo*, p. 155-190.

— La « *Va Settimana internazionale di Studio* » du « *Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo* » (Spolète, 23-29 avril 1957). — Le Centre d'études de Spolète a réouvert ses portes le 23 avril pour une nouvelle semaine de travail. Depuis cinq ans, il réunit vers la même époque des savants et spécialistes de tous pays et il permet à des étudiants boursiers de venir assister aux travaux. Cette année, nous étions cent quarante, venus pour étudier les « Caractères du VII^e siècle en Occident », et tour à tour, sous forme de vastes synthèses ou de communications sur un sujet plus restreint, les principaux aspects de ce siècle furent abordés.

F. L. Ganshof (Gand) dressa le premier jour un remarquable tableau de la vie économique en Gaule mérovingienne et, dans sa première partie, insista sur l'importance de la petite propriété et sur la mobilité des terres à cette époque. M^{me} G. Fasoli (Catane) présenta la vie économique et sociale de l'Italie lombarde, illustrant son exposé par l'étude de deux importants diplômes du début du VIII^e siècle. La situation juridique du même royaume fut étudiée par C. G. Mor (Modène) et R. Büchner (Würzburg) reprit le problème si complexe de l'apport des droits romain et germanique dans les différents royaumes barbares.

Plusieurs exposés furent consacrés à la composition de la société dans ces royaumes. E. Ewig (Mayence) apporta des idées nouvelles sur la « nationalité et la conscience nationale au VII^e siècle » et montra comment on était passé du principe national gentilice à la nationalité sur base régionale. R. d'Abadal I Vinyals (Barcelone) insista sur le retard de la fusion entre Wisigoths et Hispano-Romains et E. Sestan (Florence) étudia cette fusion en Italie lombarde.

C'est G. Le Bras qui, dans une magistrale synthèse, dressa un tableau de l'Église au VII^e siècle : églises occidentales, église romaine, conjonction entre ces différentes églises. On constata, en entendant cet exposé, combien nos idées sur l'hellénisation de l'église romaine ou sur la stérilité de sa pensée religieuse à cette époque devaient être révisées.

Les rapports entre l'Occident et l'Empire d'Orient furent exposés en deux fois.

1. ΚΟΚΚΟΣ, Studi pubblicati dall'Istituto di Storia Antica dell'Università di Palermo (dir. E. Manni), I, 1955 (Palerme, S. F. Flaccovio edit.).

O. Bertolini (Rome) limita son étude aux « Conséquences politiques de la querelle religieuse avec Byzance », tandis que P. Lemerle, dans une brillante et solide leçon, rappelait ce qu'il fallait entendre par la « crise » de l'Empire au VII^e siècle et montrait que les relations entre Orient et Occident existaient de moins en moins, la Papauté ayant joué un grand rôle dans la séparation de ces deux mondes.

Les caractères artistiques du VII^e siècle ont été un peu sacrifiés, une série de contretemps ayant empêché J. Hubert, J. Werner et G. Haseloff de se rendre à Spolète. W. Holmquist (Stockholm) présenta les trouvailles archéologiques faites récemment en Suède, et la communication que N. Aberg avait préparée en vue du Congrès, peu avant sa mort, fut lue en hommage à sa mémoire. Enfin, C. Cecchelli fixa la « Position de l'Italie dans l'art du VII^e siècle » et, à ce propos, fut une nouvelle fois évoqué le cas des fameuses fresques de Castelseprio, peintes peut-être à cette époque, mais certainement par un artiste byzantin.

La transformation de la langue en Occident fut l'objet des communications de C. Battisti (Florence) et de D. Norberg (Stockholm). Le premier étudia la « Romanisation des Francs dans la Gaule septentrionale » et le second « Le développement du latin en Italie de saint Grégoire le Grand à Paul Diacre ». Au cours de son exposé, il souhaita que l'on fît un jour l'histoire de la langue latine administrative, cette langue dont Grégoire le Grand est un des derniers représentants.

Un exposé pouvait être rattaché à ceux qui, le dernier jour, portèrent sur la culture intellectuelle en Occident. Le grand paléographe P. Lehmann (Munich) fit un vaste panorama de la littérature au VII^e siècle, laissant à M. G. Diaz i Diaz (Salamanque) le soin d'étudier plus particulièrement la culture de l'Espagne. Ce dernier montra qu'il faut distinguer l'érudition classique de la culture classique lorsque l'on étudie les écrivains espagnols de cette époque et qu'il ne faut pas surestimer cette culture, même chez Isidore de Séville. Enfin, P. Riché (Paris) montra que, si dans la Gaule méridionale les laïcs étaient encore instruits au VII^e siècle, cette instruction ne pouvait être donnée que par l'école religieuse et par l'enseignement de professeurs privés, contrairement à ce que pensait autrefois H. Pirenne.

Tous ces exposés ont été évidemment suivis de discussions animées, mais toujours courtoises, et le volume qui paraîtra l'année prochaine contiendra et le texte des exposés et les réflexions échangées à leur sujet.

La semaine fut bien chargée, mais, pour distraire les congressistes, le Comité directeur du Centre, que dirige le ministre G. Ermini et qu'anime l'aimable et dévoué secrétaire G. Antonelli, avait prévu deux excursions, dont l'une à Nocera Umbra et à Gubbio, et des manifestations artistiques ; tous les participants ont pu apprécier l'accueil chaleureux de nos collègues italiens. Ces quelques jours passés dans l'ancienne capitale du duché lombard ont permis de faire avancer l'étude d'une période assez mal connue et ont rendu possibles relations et amitiés entre spécialistes de différentes disciplines désireux de confronter les résultats de leurs travaux. C'est là un des grands mérites et un des grands succès de cette semaine de Spolète.

Pierre Riché.

Pologne. — L'INSTITUT D'HISTOIRE DE L'ACADÉMIE POLONAISE. — L'Institut d'Histoire de l'Académie polonaise des Sciences est un centre d'études de formation récente, puisqu'il ne fut fondé qu'en 1953. Devenu l'organe attitré de l'Académie dans le domaine des sciences historiques, il ne s'est jamais proposé, ne fût-ce qu'officieusement, de diriger l'ensemble des recherches historiques en Pologne. Ces recherches se poursuivent aussi hors de l'Institut, dans les universités et les

sociétés scientifiques, notamment la Société historique polonaise. Cependant, l'Institut d'Histoire, grâce à ses cadres relativement nombreux, exerce dans le milieu historique polonais un rôle de premier plan.

L'Institut groupe en ce moment cinquante-trois professeurs, agrégés et chargés de cours, ainsi que quatre-vingt-trois travailleurs scientifiques auxiliaires. D'autres chercheurs (deux cents environ), ne faisant pas partie de ces cadres, signent avec l'Institut des contrats temporaires, en vue de l'étude d'un thème déterminé. Tous ces collaborateurs sont répartis, d'après leurs spécialités, en douze départements ou secteurs correspondant à des époques chronologiques ou bien à des ordres de recherches différents. Sans compter son siège à Varsovie, l'Institut possède des filiales dans sept villes de Pologne (Kraków, Wrocław, Łódź, Poznań, Szczecin, Toruń et Gdańsk). Un Comité directeur de quatre membres assure la conduite de l'Institut ; à ses côtés, un conseil élu par l'ensemble des professeurs joue le rôle d'organe consultatif.

La première tâche que s'est proposé l'Institut, au début de son activité, fut l'élaboration collective d'une grande *Histoire de Pologne*. La réalisation de cet ouvrage entre dans sa phase finale. Quatre volumes, embrassant l'histoire de Pologne depuis ses origines jusqu'en 1864, sont déjà achevés. Ils ont été publiés d'abord en tirage restreint, à titre d'édition provisoire ; à la suite d'une longue discussion et après les remaniements nécessaires, une édition définitive suivra : celle des deux premiers volumes en 1957 et des deux suivants en 1958. Ces quatre volumes sont l'œuvre de trente-deux écrivains ; la suite, embrassant la période de 1864 à 1939, est en préparation. On travaille, d'autre part, à une *Histoire de la Silésie* (deux volumes en cours de publication) et à une *Histoire de la Poméranie*.

Le travail scientifique de l'Institut a pour principal objet l'édition de documents. Citons, à titre d'exemple, quelques séries entreprises à l'Institut d'Histoire :

- a) Sources relatives à l'histoire médiévale de la Pologne (réédition et suite de l'ancienne série : *Monumenta Poloniae Historica*).
- b) Inspections des domaines royaux du xvi^e au $xviii^e$ siècle.
- c) Matériaux relatifs à l'histoire de la Diète de Quatre-Ans (1788-1792).
- d) Matériaux relatifs à l'histoire de la classe ouvrière polonaise au xix^e siècle.
- e) Sources concernant la révolution de 1905-1907 en Pologne.
- f) Nouvelle édition des *Œuvres historiques* de Joachim Lelewel (1786-1861).

Parallèlement aux travaux d'édition, les collaborateurs de l'Institut préparent, d'après un plan établi chaque année, des monographies. Ici encore, le travail d'équipe prédomine : c'est tout un groupe composé de quelques professeurs et adjoints qui s'attaque à un problème d'envergure. Voici, par exemple, les problèmes étudiés par quelques-uns de ces groupes dans le domaine de l'histoire moderne :

- a) La structure agraire de la Pologne méridionale à la fin du $xviii^e$ siècle.
- b) L'émancipation des paysans du royaume de Pologne au xix^e siècle.
- c) L'évolution de l'industrie lourde en Pologne au xix^e siècle.
- d) L'insurrection de Kościuszko (1794).
- e) L'insurrection de novembre 1830-1831.
- f) L'histoire économique et sociale de la Silésie et de la Poméranie dans la seconde moitié du xix^e siècle.

Les sujets relatifs à l'histoire universelle, plus difficiles à traiter en Pologne, n'ont qu'une place restreinte dans le plan de travail de l'Institut. Mentionnons,

dans le secteur de l'histoire ancienne, un groupe intéressé à l'histoire économique et sociale de l'Afrique romaine au début de notre ère ; dans le secteur médiéval, un autre groupe étudie le commerce de la mer Baltique du *xiv^e* au *xvi^e* siècle.

Les travaux de chacun de ces groupes trouveront leur aboutissement dans une série de publications.

Pour ce qui est de l'histoire contemporaine, ce n'est que tout récemment que l'Institut d'Histoire a pu établir un plan d'études sérieuses. Pour le moment, deux groupes ont entrepris le travail : l'un consacré à l'activité des différents partis politiques en Pologne au temps de l'entre-deux-guerres ; l'autre à l'histoire de la Résistance polonaise au cours de la deuxième guerre mondiale.

L'étude des sciences auxiliaires de l'histoire est largement représentée à l'Institut ; on y prépare une série de manuels dont certains (chronologie, généalogie) sont en cours de publication.

Un atelier cartographique est annexé à l'Institut. On y élabore non seulement les cartes nécessaires à l'*Histoire de Pologne* et aux autres publications, mais l'on travaille surtout à un *Atlas historique* qui doit présenter trois « coupes chronologiques » de l'histoire de Pologne : au *xiii^e*, au *xvi^e* et au *xviii^e* siècle. Cet *Atlas* donnera non seulement les noms de localités et les divisions administratives, mais indiquera aussi l'état économique et la structure sociale. Les premières cartes de certaines régions de la Pologne sont déjà en cours d'achèvement.

La section de documentation de l'Institut d'Histoire s'occupe surtout de bibliographie. Elle édite annuellement une Bibliographie courante de l'histoire de Pologne tout en préparant certains travaux de longue haleine : Bibliographie sélective de l'histoire de Pologne ; Bibliographie complète de l'histoire de Pologne de 1815 à 1914 ; édition revue de l'ancienne Bibliographie de Finkel. Cette année-ci, vient d'être reprise la publication du *Dictionnaire biographique polonais*, interrompu il y a quelques années au milieu de la lettre G. Les tomes suivant commenceront à paraître à partir de 1958 ; les sept premiers volumes seront réimprimés sans changements pour les nouveaux abonnés.

L'Institut d'Histoire publie annuellement 16.000 pages de travaux scientifiques environ, dont la moitié consiste en éditions de sources. C'est le *Kwartalnik Historyczny* (fondé en 1886), la plus ancienne des revues historiques polonaises, qui est actuellement l'organe officiel de l'Institut. Le *Kwartalnik* paraît cinq fois par an, il publie des études de fond, de nombreux comptes rendus, ainsi qu'une chronique de la vie scientifique en Pologne et à l'étranger.

— *Jubilé scientifique de M^{me} Gąsiorowska.* — La Société polonaise d'Histoire a célébré le jubilé scientifique de sa présidente, M^{me} Nathalie Gąsiorowska, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Varsovie. M^{me} Gąsiorowska a publié une *Histoire des industries minière et métallurgique dans le royaume de Pologne, 1815-1830* (1922), un ouvrage sur ces mêmes industries en Pologne à travers les âges (2^e éd., 1949), *La Pologne dans la révolution économique, 1764-1830* (1947), et nombre d'autres travaux sur l'histoire économique et sociale de la Pologne depuis le déclin du *xviii^e* jusqu'au *xx^e* siècle. C'est à ces problèmes que se rapportent les Mélanges offerts à l'éminente historienne, sous la forme d'un numéro double de *Kwartalnik Historyczny* (1956, LXIII, 4/5, 553 p.).

— *Une Revue d'histoire de la civilisation matérielle.* — L'Institut d'histoire de la civilisation matérielle, fondé à Varsovie par l'Académie polonaise des Sciences,

publie depuis 1953 une très remarquable revue trimestrielle, le *Kwartalnik historii kultury materialnej*. Le rédacteur en chef en est M. Alexandre Gieysztor.

L'objet et les méthodes de cette branche des sciences historiques ont été exposés dans le premier numéro par M. Majewski, précisés plus tard dans les rapports présentés par MM. Kulczycki¹ et Holubowicz et dans un large débat (III, 1955). En bref, les historiens de la civilisation matérielle se donnent pour tâche d'étudier les problèmes technologiques et sociaux de la production, de la répartition et de la consommation. Ils font appel à la collaboration des ethnographes et des sociologues.

Dans ses quatre premiers tomes, la jeune revue a publié² des séries d'articles sur la production agricole (les plantes cultivées, les instruments aratoires depuis l'Antiquité grecque jusqu'au XIX^e siècle polonais) et sur divers problèmes de la société rurale (les bâtiments dans telle région, la « charrue », l'inventaire cadastral).

De même pour l'industrie, les études consacrées à la technique des mines et de la métallurgie, à l'évolution du métier à tisser depuis la préhistoire, sont accompagnées d'études sur les bâtiments industriels, sur des colonies minières.

Dans le domaine de la distribution, signalons des travaux sur l'attelage du cheval, sur la navigation sur la Vistule. On y peut rattacher des études sur les villes. Quant aux recherches relatives aux problèmes de la consommation, l'Institut a décidé de les pousser plus activement.

La revue publie huit cents pages par an. Un article y est couramment illustré de vingt ou trente planches : cartes, reproduction de gravures ou de dessins anciens, photographies d'outils ou de machines... Des équipes recueillent les documents figurés dans les bibliothèques (miniatures, calendriers, atlas) ou dans les archives. Voyez au tome III, 1955, cet inventaire cadastral d'un domaine en Russie Blanche, daté de 1682 : le dessinateur n'a pas seulement délimité les terres du manoir et les trois soles, il a croqué les chaumières, les paysans conduisant la herse ou grimpant aux arbres pour récolter le miel sauvage. Les musées ethnographiques sont mis à contribution. Les équipes parcourent aussi les villes et les campagnes polonaises, photographiant moulins et greniers, vieux monuments de la technique et de l'industrie, et prenant des mesures pour leur conservation.

L'Institut d'histoire de la civilisation matérielle apparaît donc comme une des plus heureuses fondations de la nouvelle Pologne. Sa revue est, à coup sûr, parmi les meilleures du genre, en tout pays. Aussi faut-il lui demander de donner plus d'ampleur à ses résumés en langue française ou anglaise.

— *Deux revues d'histoire intellectuelle et religieuse.* — La revue *La Renaissance et la Réforme en Pologne (Odrodzenie i Reformacja w Polsce)*, fondée en 1956 à Varsovie, consacre son premier tome principalement au courant le plus caractéristique du protestantisme en ce pays, c'est-à-dire aux Sociniens ou Frères polonais. En 1957, à Cracovie, la revue catholique *Notre passé (Nasza Przyszłość)*, dirigée par le P. Schletz, lazariste, a repris sa publication interrompue pendant neuf années. Ce tome V contient surtout des études biographiques, depuis la princesse Salomé, clarisse du XIII^e siècle, jusqu'au P. Poplatek, S. J., historien récemment décédé.

A. JOBERT.

1. Voir aussi son article paru dans *Światowit*, XXI, 1955.

2. Voir le dépouillement *Rev. histor.*, n° avril-juin 1958.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Abbate (Michele)*. La filosofia di Benedetto Croce et la vita della Società italiana, 210.
- Alimen (Henriette)*. Préhistoire de l'Afrique, 116.
- Altheim (F.)*. La religion romaine antique, 321.
- Römische Geschichte. I : Die Grundlagen, 1951, 313.
- Römische Religionsgeschichte, 322.
- Altrincham (Lord)*. Kenya's opportunity. Memories, hopes and ideas, 108.
- Anciens pays et Assemblées d'États..., fasc. 9, 196.
- Andrieux (Maurice)*. Henri IV, 195.
- Ansuther (Ian)*. I presume. Stanley's triumph and disaster, 96.
- Antoine (Michel)*. Le discours de la flagellation (3 mars 1766), 198.
- Voir *Ozanam (D.)*.
- Aron (Robert)*. Histoire de Vichy (1940-1944), 395.
- Auboyer (Jeannine)*. Voir *Aymard (André)*.
- Voir *Perroy (E.)*.
- Audry (Colette)*. Léon Blum ou la politique du Juste, 438.
- Augé-Laribé (Michel)*. La révolution agricole, 190.
- Aymard (André) et Auboyer (Jeannine)*. Rome et son Empire (Histoire générale des Civilisations, t. II), 311.
- (*J.*). Essai sur les chasses romaines, des origines à la fin du siècle des Antonins, 320.
- Badalo-Dulong (Cl.)*. Trente ans de diplomatie française en Allemagne. Louis XIV et l'électeur de Mayence (1648-1678), 429.
- Baker (Richard St. Barbe)*. Kabongo, 89.
- Bamford (Paul W.)*. Forests and French Sea Power, 1660-1789, 157.
- Banks (A. Leslie)*. The development of tropical and subtropical countries with particular reference to Africa, 88.
- Barbier (J.-B.)*. Outrances sur le Second Empire, 436.
- Barbieri (Guido)*. L'albo senatorio da Settimo a Carino (193-285), 315.
- Barradough (G.)*. Papal provisions, 62.
- Baudet (Henri)*. Mijn dorp in Frankrijk, 399.
- Bavoux (Francis)*. Hantises et diableries dans la terre abbatiale de Luxeuil, 147.
- Beatty (Charles)*. His country was the world. A study of Gordon of Ka-thoum, 110.
- Beaujeu (Jean)*. La religion romaine à l'apogée de l'empire. I : La politique religieuse des Antonins, 323.
- Beck (H. G.)*. Vo'r Byzantin'sche Geschichtsschreiber, 412.
- Bell (Vicars)*. To meet Mr Ellis, Little Gaddesden in the eighteenth Century, 375.
- Bericht über die 23. Versammlung deutscher Historiker in Ulm, 1956, 232.
- Bernardy (Françoise de)*. Le dernier amour de Talleyrand, la duchesse de Dino, 200.
- Blanqui (Auguste)*. Textes choisis, présentés par V.-P. Volguine, 436.
- Bloch (Marc)*. Les caractères originaux de l'histoire rurale française, t. II, établi par R. Dauvergne, 424.
- Blunt (Wilfrid)*. Sebastiano. The Adventures of an Italia Priest, Sebastiano Locatelli, during his journey from Bologna to Paris and back, 1664-1665, 427.
- Boisboissel (Yves de)*. Le dernier avocat général au Parlement de Bretagne. Hippolyte Loz de Beaucours (1746-1830), 431.
- Boncompte (F. Sanmarti)*. Tacito en España, 331.
- Bordeaux et sa région dans le passé et dans le présent (Actes du VIII^e Congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest!), 422.
- Borino (G. B.)*. Voir *Studi Gregoriani*.
- Boulet-Sausel (M.)*. Voir *Imbert (J.)*.
- Bouvier (René) et Laffargue (André)*. La vie napolitaine au XVIII^e siècle. Prélude au voyage de Naples, 165.
- Bouvier-Ajam (M.)*. Histoire du travail en France des origines à la Révolution, 424.
- Boyd (Catherine E.)*. Tithes and Parishes in Medieval Italy. The Historical Roots of a Modern Problem, 208.
- Bréjon de Lavergné (J.)*. Fraus legis, 319.
- Breyer (L.)*. Voir *Byzantinische Geschichtsschreiber*.
- Brochon (Pierre)*. La chanson française. Bé-ranger et son temps, 434.
- Brogan (D. W.)*. Roosevelt and the New Deal, 417.
- Brommer (Frank)*. Antike Kleinkunst in Schloss Fasanerie, 407.

- Broughton (E. Robert)*. The Magistrates of the Roman Republic, 314.
- Brugmans (I. J.)*. Statistieken van de Nederlandse nijverheid uit de eerste helft der 19^e eeuw, 381.
- Bruhl (Adrien)*. Liber Pater; origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain, 325.
- Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, XCV^e volume, 423.
- Burgh (W. G. de)*. The legacy of the Ancient World, 335.
- Burke (Gerald L.)*. The making of Dutch towns, 358.
- Byzantinische Geschichtsschreiber, her. von E. von Ivanka. Band V : Vademecum des byzantinischen Aristokraten, Das sogenannte Strategikon des Kekaumenos, éd. par H. G. Beek; Band VI : Bilderstreit und Arabersturm in Byzanz, Das 8. Jahrhundert (717-813) aus der Weltchronik des Theophanes, éd. par L. Breyer, 412.
- Cahen (Cl.)*. Voir Perroy (E.).
- Caley (Earle R.)*. Chemical Composition of Parthian Coins, 340.
- Cameron (Roderick)*. Equator Farm, 89.
- Canale (Cleofe Giovanni)*. La cattedrale di Troina, 209.
- Carcopino (J.)*. Études d'histoire chrétienne, 337.
- Le mystère d'un symbole chrétien, l'« asca », 324.
- Caspar (Erich)*. Geschichte des Papsttums (jusqu'en 750), 32.
- Cazenave (Georges)*. Une Camarilla sous la Restauration, 201.
- Celiez (Léonce)*. Frédéric Ozanam (1813-1853), 435.
- Cento (Alberto)*. Condorcet e l'idea di progresso, 432.
- Chamboux (Marcel)*. Répartition de la propriété foncière et de l'exploitation dans la Creuse. Les paysans dans la Creuse à la fin de l'Ancien Régime, 198.
- Charlesworth (P.)*. The Roman Empire, 335.
- Chaubard (A.-H.)*. Le miracle de Laon-en-Lannoys, représenté au vif et escript en latin, françois, italien, espagnol et allemand. A Cambray, 1566, 426.
- Chauvin (H. et P.)*. Séville et l'Atlantique (1504-1650). Partie statistique, t. I, II, III, 370.
- Chauvet (Paul)*. Les ouvriers du livre en France de 1789 à la constitution de la Fédération du livre, 438.
- Chung-Li Chang*. The Chinese gentry, studies on their rolls in Nineteenth century Chinese society, 384.
- Clerici (A.) et Olivieri (A.)*. La République romaine, 314.
- Cnockaert (L.)*. Giovanni-Francesco Guidi di Bagno, nuntius te Brussel (1621-1627), 374.
- Collinet (Paul)*. Études historiques sur le droit de Justinien, III, 317.
- Collins (Thomas)*. Martyr in Scotland, 204.
- Colonna di Marco Aurelio (La), per C. Caprino, A. M. Colini, G. Gatti, M. Pallottino, P. Romanelli, 341.
- Coolhaas (W. Ph.)*. Verloren Kausen, 211.
- Crahay (Roland)*. La littérature oraculaire chez Hérodote, 344.
- Cramer (F. H.)*. Astrology in Roman law and Politics, 328.
- Cronon (Edmund David)*. Black Moses. The Story of Marcus Garvey and the Universal Negro Improvement Association, 394.
- Dakin (Douglas)*. British and American Philhellenes during the war of Greek independence, 1821-1833, 203.
- Daniélou (M.)*. Fénelon et le duc de Bourgogne. Étude d'une éducation, 429.
- Dautry (Jean)*. 1848 et la II^e République (2^e éd., 1957), 436.
- Dauvergne (R.)*. Voir Bloch (Marc).
- Dawson (Christopher)*. The Making of Europe : an Introduction to the History of European Unity, 403.
- Debenham (Frank)*. The way to Ilala. David Livingstone's pilgrimage, 96.
- Degrassi (Attilio)*. I fasti consolari dell'impero romano dal 30 av. Cristo al 613 dopo Cristo, 315.
- Dermigny (Louis)*. U. S. A. Essai de mythologie américaine, 418.
- Desautels (Alfred R.)*. S. J. Les Mémoires de Trévoux et le mouvement des idées au XVIII^e siècle (1701-1734), 197.
- Dictionnaire de biographie française, fasc. XLIII, XLIV, XLV, 420.
- Dike (K. Onwuka)*. Trade and Politics in the Niger Delta, 1830-1885. An introduction to the economics and political history of Nigeria, 92.
- Delger (F.)*. Byzantinische Diplomatie, 412.
- Dornic (François)*. L'industrie textile dans le Maine et ses débouchés internationaux (1650-1815), 153.
- Doucet (Roger)*. Les bibliothèques parisiennes au XVI^e siècle, 366.
- Duby (G.)*. Voir Perroy (E.).
- Dundas (Sir Charles)*. African Crossroads, 90.
- Dvornik (F.)*. Le schisme de Photius. Histoire et légende, 45.
- Ehrenberg (Victor)*. Sophokles und Perikles, 346.
- Eichstädt (Ulrich)*. Von Dollfuß zu Hitler. Geschichte des Anschlusses Oesterreichs 1933-1938, 417.
- Ellegiers (Daniel)*. Le Japon hier et aujourd'hui, 409.

- Ellul (Jacques)*. Histoire des institutions. T. II : Institutions françaises, 425.
- Etienne (Jacques)*. Spiritualisme érasmien et théologiens louvanistes. Un changement de problématique au début du XVI^e siècle, 361.
- Eyck (Erich)*. Geschichte der Weimarer Republik. I : Vom Zusammenbruch des Kaisertums bis zur Wahl Hindenburgs 1918-1925, 393.
- Falls (Cyril)*. Mountjoy Elizabethan General, 205.
- Fatal Decisions (The)*, par les généraux *S. Westphal*, *W. Kneippe*, *C. Blumentritt*, *F. Beyerlein*, *K. Zeitzler*, *B. Zimmermann* et *H. von Manteuffel*, 397.
- Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, XXVII^e, XXVIII^e et XXIX^e Congrès, 421, 422.
- Fohlen (Claude)*. Une affaire de famille au XIX^e siècle : les Méquillet-Noblot, 171.
- Francisci (P. de)*. Spirito della civiltà romana, 335.
- Franz (Günther)*. Bücherkunde zur Weltgeschichte, 343.
- Fraser (Peter)*. The intelligence of the Secretaries of State and their monopoly of licensed News, 1660-1688, 206.
- Gagé (Jean)*. Apollon romain : essai sur le culte d'Apollon et le développement du « ritus Graecus » à Rome des origines à Auguste, 326.
- Ganshof (F. L.)*. Wat waren de Capitularia? 123.
- Gaudefroy-Demombynes (Maurice)*. Mahomet, 350.
- Geddes (Arthur)*. The Isle of Lewis and Harris. A Study in British Community, 203.
- Girgoud-Duprey (A.)*. De l'invasion à la libération de l'Éthiopie, t. I, 419.
- Gomme (A. W.)*. A historical commentary on Thucydides. Vol. II-III : The ten year's war, 348.
- Gooch (G. P.)*. Louis XV. The Monarchy in decline, 195.
- Gorlier (Pierre)*. Le Vigon à travers les siècles, 196.
- Grant (M.)*. Ancient History, 310.
— Roman Imperial Money, 339.
— Roman Literature, 331.
- Grégoire (H.)*. La véritable date du martyre de saint Polycarpe, 23 février 177, 330.
- Grierson (Ph.)*. Numismatics and History, 338.
- Griepkoven (Jeanne)*. Confucius et son temps, 408.
- Gross (Felix)*. Rhodes of Africa, 98.
- Grosser historischer Weltatlas*, t. I, 336.
- Grosso (Fulvio)*. La vita di Apollonio di Tiana come fonte storica, 327.
- Gsteu (Hermann)*. Geschichte Oesterreichs, 392.
- Guicciardini (Francesco)*. Carteggi. Vol. VIII : 1^{er} mars 1523-13 juillet 1526; éd. par *P. G. Ricci*, 362.
- Gunter (John)*. Inside Africa, 90.
- Guterman (Simeon L.)*. Religious toleration and persecution in early Rome, 330.
- Halkin (J.)*. La supplication d'actions de grâces chez les Romains, 323.
- Haller (Johannes)*. Das Papsttum, Idee und Wirklichkeit, 2^e éd., 33.
- Hammond (Mason)*. City-state and world-state in Greek and Roman political theory until Augustus, 317.
- Hanna (A. J.)*. The beginnings of Nyassaland and North Eastern Rhodesia (1859-1895), 100.
- Harke (W.)*. Römische Kinderkaiser, 333.
- Haudricourt (André)* et *Jean-Brundes Delamare (Mariel)*. L'homme et la charrue à travers les âges, 320.
- Heiler (F.)*. Altkirchliche Autonomie und papstlicher Zentralismus, 34.
- Heinsius (Paul)*. Das Schiff der hansischen Frühzeit. Quellen und Darstellungen zur hansischen Geschichte, 356.
- Herlaut (Général)*. Le général Ronrin (1751-1794), la Vendée, l'armée révolutionnaire parisienne, 433.
- Hi'l (Pamela)*. D'une prison à Versailles. Le roman de M^{me} de Maintenon, 429.
- Hiscocks (Richard)*. The rebirth of Austria, 417.
- Histoire de l'Église depuis les origines* (coll. Fliche et Martin), t. XIX, par *E. Prédin* et *A. Jarry*, 163.
- Hoffman Lewis (Martha W.)*. The official priests of Rome under the Julio-Claudians, a study of the nobility from 44 B.C. to 68 A.D., 324.
- Imbert (J.)*, *Sautel (G.)* et *Boulet-Sautel (M.)*. Histoire des institutions et des faits sociaux, 425.
- Jalland (T. G.)*. The Church and the Papacy, 34.
- Japanese literature in the Meiji era* (sous la direction de *Okazaki Yoshie*), 383.
- Japanese religion in the Meiji era* (sous la direction de *Kishimoto Hideo*), 383.
- Jappe Alberts (W.)*. De oudste stadsrekeningen van Arnhen, 211.
- Jarry (E.)*. Voir Histoire de l'Église.
- Jean-Brundes Delamare (Mariel)*. Voir Haudricourt (André).
- Johnson (Samuel A.)*. The Battle Cry of Freedom. The New England Emigrant Aid Company in the Kansas Crusade, 175.
- Jolly (Pierre)*. Du Pont de Nemours, soldat de la liberté, 199.

- Karol (R. S.). Bevan vous parle, 207.
- Kempf (F.), S. J. Papsttum und Kaisertum bei Innocenz III, 59.
- Kenyon (Fr. G.). Books and Readers in Ancient Greece and Rome, 337.
- Kesselring (Maréchal). Soldat jusqu'au dernier jour, 185.
- Kingdon (Robert M.). Geneva and the Coming of the Wars of Religion in France, 1555-1563, 368.
- Kishimoto Hideo. Voir Japanese religion.
- Klingberg (Frank J.). The Carolina Chronicle of Dr. Francis Le Jau, 1706-1717, 377.
- Klutchevsky (Vassili). Histoire de Russie. 1: Des origines au xiv^e siècle, 354.
- Kot (Stan.). Listy z Rosji do gen. Sikorskiego (Lettres adressées de Russie au général Sikorski), 182.
- Koyré (Alex.). Mystiques, Spirituels, Alchimistes du xvi^e siècle allemand, 145.
- Kuhn (Walter). Geschichte der deutschen Ostsiedlung in der Neuzeit. T. I: Das 15. bis 17. Jahrhundert (Allgemeiner Teil), 143.
- Laet (S. J. de). L'archéologie et ses problèmes, 340.
- Laffargue (André). Voir Bouvier (René).
- La Force (Duc de). Louis XIV et sa cour, 429.
- Langeron (Roger). Autour de trois rois, 1814-1848, 435.
- Un conseiller secret de Louis XVIII: Royer-Collard, 200.
- La Varenne (M. de). M. le duc de Saint-Simon et sa Comédie humaine, 430.
- Lauffer (Siegfried). Abriss der Antiken Geschichte, 406.
- Leakey (L. S. B.). Defeating Mau Mau, 104.
- Lefèvre (P.). Correspondance d'un représentant avignonnais à la Cour de France, 1780-1790. Fasc. I: 1780-1782, 198.
- Legum (Colin). Must we lose Africa? 110.
- Le Lannou (Maurice). Le Brésil, 177.
- Lewis (Archibald R.). Naval Power and Trade in the Mediterranean A. D. 500-1100, 120.
- (L. J.). Educational policy and Practice in British Tropical Areas, 89.
- (N.) et Reinhold (Meyer). Roman Civilization, t. I et II, 335.
- Lhotsky (A.). Geschichte des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung 1854-1954, 413.
- Lipscomb (J. P.). We built a country, 107.
- White Africans, 106.
- Loesch (Stefan). Döllinger und Frankreich. Eine geistige Allianz. 1823-1871, 168.
- Lorin (Pierre-Georges). Un agitateur au xviii^e siècle, le cardinal de Retz, 195.
- Lorwin (Val R.). The French Labor Movement, 176.
- Louis-Lefebvre (M.-Th.). Un prêtre: l'abbé Huvelin, 439.
- Lumb (S. V.). A short history of central and southern Africa, 100.
- Luzzatto (Gino). Studi di storia economica veneziana, 207.
- McCance (R. A.) et Widdowson (E. M.). Breads white and brown, 398.
- Maccarone (M.). Chiesa e stato nella dottrina di papa Innocenzo III, 57.
- Mc. Cloy (Shelby T.). The Cagots. A despised People in France, 197.
- Magdelain (A.). Les actions civiles, 319.
- Maîtres (L.-N.). La Bibliographie, 343.
- Mallon (J.). Paléographie romaine, 337.
- Manni (Eugenio). Introduzione allo studio della storia greca e romana, 311.
- Manuel (Frank E.). The New World of Henri Saint-Simon, 201.
- Marquard (Leo). The story of South Africa, 86.
- Marri (Giulia Camerani). I documenti commerciali del fondo diplomatico medico nell'Archivio di Stato di Firenze (1230-1492). Regesti, 209.
- Martino (Francesco de). Storia della costituzione romana, II, 316.
- Mason (Philip). An essay on racial tension, 87.
- Massé (Pierre). Varennes et ses maîtres. Un domaine rural, de l'Ancien Régime à la monarchie de Juillet (1779-1842), 430.
- Mathew (David). Scotland under Charles I, 205.
- Maurice (Martin). Histoire d'Angleterre, 202.
- Melvinger (Arne). Les premières incursions des Vikings en Occident d'après les sources arabes, 352.
- Merlat (Pierre). Corpus inscriptionum et monumentorum religionis mithriacae, 329.
- Merson (A. L.). The third Book of Remembrance of Southampton, 1514-1602. Vol. II: 1540-1573, 203.
- Meylan (Henri). Épîtres du coq à l'âne. Contribution à l'histoire de la satire en France au xvi^e siècle, 427.
- Michel (A.). Papstwahl und Königsrecht, 48.
- Minicioni (P. J.). « Causa » et ses dérivés; contribution historique à l'étude du vocabulaire latin, 336.
- Mochi-Onory (S.). Fonti canonistiche dell'idea moderna dello stato, 55.
- Mollat (M.). Voir Perroy (E.).
- Monbeig (Pierre). Le Brésil, 177.
- Morazé (Charles). Les trois âges du Brésil, 177.
- Morelli (Emilia). Le lettere di Benedetto XIV al Card. de Tencin. I: 1740-1747, 197.

- Morgen (M. C.)*. Freedom and compulsion, 404.
- Nicholas (Donald)*. Mr. Secretary Nicholas (1593-1669), 149.
- Noguères (Louis)*. Le véritable procès du maréchal Pétain; la dernière étape : Sigmaringen, 396.
- Noland (Aaron)*. The founding of the French socialist party (1893-1905), 437.
- Nugent (Eliz. M.)* (Edited by). The thought and Culture of the English Renaissance, 1481-1555, 139.
- Ogg (David)*. England in the reigns of James II and William III, 150.
- Okazaki Yoshie*. Voir Japanese Literature.
- Ojike (Mbonu)*. My Africa, 96.
- Oldham (J. H.)*. New Hope in Africa, 114.
- Olivesi (A.)*. Voir Clerici (A.).
- Ommannney (F. D.)*. Isle of cloves. A view of Zanzibar, 90.
- Ostrogorski (G.)*. Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine, 127.
- Histoire de l'État byzantin, 411.
- Ozanam (Didier)* et *Ansoine (Michel)*. Correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV (1756-1774). T. I : 1756-1766, 431.
- Padmore (Georges)*. The Gold Coast revolution, 92.
- Paratore (Ettore)*. Tacito, 332.
- Paribeni (R.)*. Storia di Roma. Le origini e il periodo regio, la repubblica fino alla conquista del primato in Italia, 313.
- Pelayo (Menendez)*. Bibliografía hispano-latina clásica, 331.
- Perroy (Ed.)*, *Auboyer (J.)*, *Cohen (Cl.)*, *Duby (G.)*, *Mollat (M.)*. Le Moyen Age. L'expansion de l'Orient et la naissance de la civilisation occidentale (Histoire générale des Civilisations, III), 130.
- Petino (Antonio)*. Lo zaferrano nell'economia del Medioevo. — Aspetti e momenti di politica granaria a Catania ed in Sicilia nel Quattrocento, 209.
- Peis (Paul)*. Libanius et la vie municipale à Antioche au iv^e siècle après J.-C., 349.
- Pfister (Kurt)*. Maria Theresia, Mensch, Staat und Kultur der spatharoken Welt, 414.
- Philps (John)*. The prehistoric Solar Calendar, 322.
- Pink (Karl)*. The Triumviri Monetales and the Structure of the Coinage of the Roman Republic, 338.
- Polman (R. P.)*. Romeinse Bronnen voor de kerkelijke toestand der Nederlanden onder de Apostolische vicarissen 1592-1727. Deel IV : 1706-1727, 152.
- Pouzyna (I. V.)*. Études sur la Renaissance italienne, 359.
- Pradalié (Georges)*. Le Second Empire, 436.
- Prélin (E.)*. Voir Histoire de l'Église.
- Preradovitch (N. von)*. Die Führungsgeschichten in Oesterreich und Preussen (1804-1918), 414.
- Quigley (Harold S.)* et *Turner (John G.)*. The new Japan, 410.
- Read (Margaret)*. Education and social Change in tropical Areas, 89.
- Reinhold (Meyer)*. Voir *Lewis (N.)*.
- Rémond (André)*. Études sur la circulation marchande en France aux xviii^e et xix^e siècles. I : Le prix des transports marchands de la Révolution au Premier Empire, 432.
- Renaissance dans les provinces du Nord (Picardie, Artois, Flandres, Brabant, Hainaut) (La) (Entretiens d'Arras, 1954), 425.
- Répertoire bibliographique de l'histoire de France, pour 1955, 421.
- Reynolds (E. E.)*. Saint John Fisher, 204.
- Ricci (P. G.)*. Voir *Guicciardini (F.)*.
- Ritter (Gerhard)*. Der Schlieffenplan, 388.
- Rodgers (P. G.)*. The first Englishman in Japan. The story of Will Adams, 409.
- Rougeron (G.)*. Les administrateurs du département de l'Allier (an VIII-1950), 434.
- Rousseau (Pierre)*. Histoire des techniques, 405.
- Salomon (Bernard S.)*. The veritable Record of the T'ang Emperor Shun tsung (February 28, 805-August 31, 805), 409.
- Sandford (Chr.)*. The Lion of Iudah hath prevailed, 418.
- Sapori (Armando)*. Le marchand italien au Moyen Age, 208.
- Sauel (Gérard)*. Voir *Imbert (J.)*.
- Sayce (R. A.)*. The French Biblical Epic in the Seventeenth Century, 428.
- Schilling (R.)*. Venus, 326.
- Schramm (Percy Ernst)*. Herrschaftszeichen und Staatssymbolik, t. II et III, 124.
- Seppelt (F. X.)*. Geschichte des Papsttums, I, II et IV, 33.
- Shepherd (Gordon)*. Russia's Danubian Empire, 187.
- Siang-Tsch Chiang*. The Nien rebellion, 384.
- Simmons (Jack)*. Livingstone and Africa, 96.
- Simon (Walter M.)*. History for Utopia Saint-Simon and the idea of progress, 434.
- Siterson (J. Carlyle)*. Sugar Country. The Cane Sugar Industry in the South, 1753-1950, 378.
- Slater (Montagu)*. The trial of Jomo Kenyatta, 105.
- Smith (Harrison)*. Britain in Malta, 169.
- (Thomas C.). Political change and industrial development in Japan : government enterprise, 1868-1880, 382.

- Soboul (Albert). Discours et rapports de Saint-Just, 433.
- Stapel (F. W.). Corpus diplomaticum neerlandico-indicum. Zesde deel : 1753-1799, 211.
- Starr (Chester G.). Civilization and the Caesars; the Intellectual Revolution in the Roman Empire, 335.
- Speidel. Sueton und die antike Biographie, 333.
- Stengers (Jean). Textes inédits d'Émile Banning, 181.
- Stern (H.). Date et destinataire de l'« Histoire Auguste », 334.
- Le calendrier de 354; étude sur son texte et sur ses illustrations, 342.
- Stone (Laurence). An Elizabethan: Sir Horatio Palavicino, 141.
- Strange (M. M.). La société russe et la Révolution française, 1789-1794 (en russe), 379.
- Straub (J.). Studien zu Historia Augusta, 334.
- Studi Gregoriani, ed. per G. B. Borino (1947-1956), 48.
- Studies in Modern European History in Honor of Franklin Charles Palm, 403.
- Sutherland (C. H. V.). Coinage in Roman Imperial Policy, 31 B. C.-A. D. 68, 339.
- Tan (Chester C.). The Boxer Catastrophe, 384.
- Tangelder (F. B. W.). Muntheer en Muntmoester, 148.
- Tanguy (Jeun). Le commerce du port de Nantes au milieu du XVI^e siècle, 365.
- Terren (Émile). Quarante-Huit, 436.
- Theander (Carl). Plutarch und die Geschichte, 333.
- Theimer (W.). Geschichte der politischen Ideen, 413.
- Thomas (Edith). Pauline Roland. Socialisme et féminisme au XIX^e siècle, 201.
- Tierney (Brian). Foundations of the conciliar theory, 63.
- Tillmann (Helen). Papst Innocenz III, 58.
- Timothy (Bankole). Kwame Nkrumah, 90.
- Tinchoin (M.). Bicentenaire de la naissance de Chaptal (1706-1956), 434.
- Trimingham (J. Sp.). Islam in Ethiopia, 419.
- Turner (John E.). Voir Quigley (H. S.).
- Ullmann (W.). Medieval Papalism, 60.
- The growth of papal government in the Middle Ages, 34.
- Valeri (Nino). Da Giolitti a Mussolini. Momenti della crisi del liberalismo, 210.
- Valjavec (Fritz von). Grundlagen und Entwicklung der ältesten Hochkulturen, 401.
- Van der Linden (H.). De cope, 138.
- Van der Post (Laurens). The dark eye in Africa, 114.
- Vevier (Charles). The United States and China 1906-1913, a study of Finance and Diplomacy, 410.
- Vezliard (Alexandre). Introduction à la sociologie du vagabondage, 404.
- Vogt (J.). Römische Geschichte. I : Die röm. Republik, 1951, 312.
- Voisine (Jacques). Jean-Jacques Rousseau en Angleterre à l'époque romantique. Les écrits autobiographiques et la légende, 162.
- Volguine (V.-P.). Voir Blanqui (A.).
- Volkmann (Hans). Cléopâtre, 406.
- Walker (Miss B.). The Annals of Tacitus, a study in the writing of History, 332.
- Walser (G.). Rom, das Reich und die fremden Völker in der Geschichtsschreibung der frühen Kaiserzeit, Studien zur Glaubwürdigkeit des Tacitus, 332.
- Weis (Eberhard). Geschichtsschreibung und Staatsauffassung in der Französischen Enzyklopädie, 161.
- Wenger (Léopold). Die Quellen des römischen Rechts, 318.
- Wentker (Hermann). Sizilien und Athen. Die Begegnung der attischen Macht mit den Westgriechen, 119.
- Westdeutsche Bibliothek. Bibliographie historischer Zeitschriften, 1939-1951, 343.
- Westrup (C. W.). Introduction to Early Roman law, comparative sociological studies. Vol. V : Sources and Methods; book 2 : The Ancient Roman Tradition, 318.
- White (Léonard W.). The Jacksonians. A Study in Administrative History, 1829-1861, 173.
- Widdowson (E. M.). Voir McCance (R. A.).
- Wiens (Harold S.). China's March towards the Tropics, 390.
- Wikander (S.). Études sur les mystères de Mithra, 329.
- Will (Edouard). Doriens et Ioniens. Essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecques, 117.
- Willard (Claude). La fusillade de Fourmies, 437.
- Wilsdorf (Helmut). Bergleute und Hüttenmänner im Altertum bis zum Ausgang der Republik, ihre wirtschaftliche, soziale und juristische Lage, 320.
- Wright (H. R. C.). Free Trade and Protection in the Netherlands. 1816-1830, 166.
- Zaghi (Carlo). Bonaparte e il Direttorio dopo Campoformio. Il problema italiana nella diplomazia europea 1797-1798, 199.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME CCXVIII

ARTICLES DE FOND

	Pages
GAGÉ (Jean). Les clientèles triomphales de la République romaine. A propos d'un aspect du « principat » d'Auguste.	1
BÉRARD (Jean). L'homme fait-il son histoire?	241

MÉLANGES

FOLZ (Robert). La papauté médiévale vue par quelques-uns de ses historiens récents	32
TUDESQ (A.). La légende napoléonienne en France en 1848.	64
Sources de l'histoire de France. Lettres inédites de Louis XII aux Archives d'État de Bologne, présentées par Paola AMBRI BERSELLI.	261
DONVEZ (Jacques). La première démarche, faite en 1776, pour la reconnaissance des États-Unis par l'Espagne fut l'œuvre de Beaumarchais. . .	279
KAYSER (Jacques). L'historien et la presse.	284

BULLETINS HISTORIQUES

L'Afrique britannique, par Henri Brunschwig	86
Histoire romaine (1951-1955) (<i>1^{re} partie</i>), par A. Piganiol	310

COMPTES RENDUS CRITIQUES

ALIMEN (Henriette). Préhistoire de l'Afrique (F. Bordes)	116
ARON (Robert). Histoire de Vichy (1940-1944) (M. Giraud)	394
AUGÉ-LARIBÉ (Michel). La révolution agricole (Robert Schnerb)	190
BAMFORD (Paul Walden). Forests and French Sea Power, 1660-1789 (Id.) . .	157
BAUDET (Henri). Mijn dorp in Frankrijk (J. Godard)	399
BAVOUX (Francis). Hantises et diableries dans la terre abbatiale de Luxeuil (R. Mandrou)	147
BELL (Vicars). To meet Mr Ellis, Lit'tle Gaddesden in the eighteenth Century (Roger Chauviré)	375
BOUVIER (René) et LAFFARGUE (André). La vie napolitaine au XVIII ^e siècle. Prélude au voyage de Naples (G. Bourgin)	165
BRUGMANS (I. J.). Statistieken van de Nederlandse nijverheid uit de eerste helft der 19 ^e eeuw (J. Godard)	381
BURKE (Gérald L.). The making of Dutch towns (Id.)	358

CHAUNU (Huguette et Pierre). Séville et l'Atlantique (1504-1650). Partie statistique, t. I, II, III (H. Lapeyre)	370
CHUNG-LI CHANG. The Chinese gentry, studies on their role in Nineteenth century Chinese society (Jean Chesneaux)	384
CNOCKAERT (L.). Giovanni-Francesco Guidi di Bagno, nuntius te B ussel (1621-1627) (J. Godard)	374
CRAHAY (Roland). La littérature oraculaire chez Hérodote (Paul Cloché)	344
CRONON (Edmund David). Black Moses. The Story of Marcus Garvey and the Universal Negro Improvement Association (M. Giraud)	394
DORNIC (François). L'industrie textile dans le Maine et ses débouchés internationaux (1650-1815) (Robert Schnerb)	153
DOUCET (Roger). Les bibliothèques parisiennes au xvi ^e siècle (R. Gascon)	366
EHRENBERG (Victor). Sophokles und Perikles (Paul Cloché)	346
ÉTIENNE (Jacques). Spiritualisme érasmien et théologiens louvanistes. Un changement de problématique au début du xvi ^e siècle (R. Gascon)	361
EYCK (Erich). Geschichte der Weimarer Republik. I : Vom Zusammenbuch des Kaisertums bis zur Wahl Hindenburgs 1918-1925 (Henri Brunschwig)	393
Fatal Decisions (The), par les généraux S. WESTPHAL, W. KNEIPE, G. BLUMENTRITT, F. BEYERLEIN, K. ZEITZLER, B. ZIMMERMANN et H. VON MANTEUFFEL (Général Lestien)	397
FOHLEN (Claude). Une affaire de famille au xix ^e siècle : les Méquillet-Noblot (Louis Girard)	171
FRANZ (Günther). Bücherkunde zur Weltgeschichte (G. Calmette)	343
GANSHOF (F. L.). Wat waren de Capitularia? (J. Godard)	123
GAUDEFROY-DEMOBYNES (Maurice). Mahomet (Cl. Cahen)	350
GOMME (A. W.). A historical commentary on Thucydides. Vol. II-III : The ten years' war (Paul Cloché)	348
GSTEU (Hermann). Geschichte Österreichs (V.-L. Tapié)	392
GUICCIARDINI (Francesco). Carteggi. Vol. VIII : 1 ^{er} mars 1523-13 juillet 1526, éd. par P. G. RICCI (J. Delumeau)	362
HEINSIUS (Paul). Das Schiff der hansischen Frühzeit. Quellen und Darstellung zur hansischen Geschichte (Ph. Dollinger)	356
Histoire de l'Église depuis les origines..., t. XIX, par E. PRÉCLIN et E. JARRY (V.-L. Tapié)	163
Japanese literature in the Meiji era (sous la direction de OKAZAKI YOSHIE) (Jean Chesneaux)	383
Japanese religion in the Meiji era (sous la direction de KISHIMOTO HIDEO) (Id.)	383
JOHNSON (Samuel A.). The Battle Cry of Freedom. The New England Emigrant Aid Company in the Kansas Crusade (M. Giraud)	175
KESSELRING (Maréchal). Soldat jusqu'au dernier jour (Général Lestien)	185
KINGDON (Robert M.). Genava and the Coming of the wars of Religion in France, 1555-1563 (R. Gascon)	368
KLINGBERG (Frank J.). The Carolina Chronicle of Dr. Francis Le Jan, 1706-1717 (Marcel Giraud)	377
KLUTCHEVSKY (Vassilii). Histoire de Russie. 1 : Des origines au xiv ^e siècle (Fr.-X. Coquin)	354

KOT (Stan.). Listy z Rosji do gen. Sikorskiego (Lettres adressées de Russie au général Sikorski) (Jean-B. Neveux)	182
KOYRÉ (Alex.). Mystiques, Spirituels, Alchimistes du XVI ^e siècle allemand (J. Delumeau)	145
KUHN (Walter). Geschichte der deutschen Ostsiedlung in der Neuzeit. T. I : Das 15. bis 17. Jahrhundert (Allgemeiner Teil) (G. Livet)	143
LE LANNOU (Maurice). Le Brésil (Pierre Chaunu)	177
LEWIS (Archibald R.). Naval Power and Trade in the Mediterranean A. D. 500-1100 (Claude Cahen)	120
LOESCH (Stefan). Döllinger und Frankreich. Eine geistige Allianz, 1823-1871 (Jacques Droz)	168
LORWIN (VAL R.). The French Labor Movement (Robert Schnerb)	176
MCCANCE (R. A.) et WIDDOWSON (E. M.). Breads white and brown (Id.)	398
MALCLÈS (L.-N.). La Bibliographie (Germain Calmette)	343
MELVINGER (Arne). Les premières incursions des Vikings en Occident d'après les sources arabes (J. Delumeau)	352
MONBEIG (Pierre). Le Brésil (Pierre Chaunu)	177
MORAZÉ (Charles). Les trois âges du Brésil (Id.)	177
NICHOLAS (Donald). Mr. Secretary Nicholas (1593-1669) (Roger Chauviré)	149
NOGUÈRES (Louis). Le véritable procès du maréchal Pétain. — La dernière étape : Sigmaringen (J. Vidalenc)	395
NUGENT (Elizabeth M.) (Edited by). The Thought and Culture of the English Renaissance, 1481-1555 (Roger Chauviré)	139
OGG (David). England in the reigns of James II and William III (Id.)	150
OSTROGORSKIJ (G.). Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine (Jacques Bompalre)	127
PÉROY (Édouard), AUBOYER (J.), CAHEN (Cl.), DUBY (G.), MOLLAT (M.). Le Moyen Age. L'expansion de l'Orient et la naissance de la civilisation occidentale (t. III de l'Histoire générale des civilisations) (Robert Boutruche)	130
PETIT (Paul). Libanius et la vie municipale à Antioche au IV ^e siècle après J.-C. (Paul Cloché)	349
POLMAN (R. P.). Romeinse Bronnen voor de Kerkelijke toestand der Nederlanden onder de Apostolische vicarissen 1592-1727. Deel IV : 1706-1727 (J. Godard)	152
POUZYNA (I. V.). Études sur la Renaissance italienne (J. Delumeau)	359
RITTER (Gerhard). Der Schlieffenplan (Général Lestien)	388
SCHRAMM (Percy Ernst). Herrschaftszeichen und Staatssymbolik (Robert Folz)	124
SHEPHERD (Gordon). Russia's Danubian Empire (F.-X. Coquin)	167
SIANG-TSEH CHIANG. The Nien Rebellion (Jean Chesneaux)	384
SITTERSON (J. Carlyle). Sugar Country. The Cane Sugar Industry in the South, 1753-1950 (Marcel Giraud)	378
SMITH (Harrison). Britain in Malta (Jacques Godechot)	169
SMITH (Thomas C.). Political change and industrial development in Japan (Government enterprise, 1868-1880) (Jean Chesneaux)	382
STENCKERS (Jean). Textes inédits d'Émile Banning (Louis Girard)	181

182	STONE (Laurence). An Elizabethan : Sir Horatio Palavicino (Roger Chauviré)	141
145	STRANGE (M. M.). Russkoe obsčestvo i francuzskaja revoljucija 1789-1794 g. g. (La société russe et la Révolution française, 1789-1794) (R. Portal)	379
143	TAN (Chester C.). The Boxer catastrophe (Jean Chesneaux)	384
177	TANGELDER (F. B. W.). Muntheer en Muntmeester (J. Godard)	148
120	TANGUY (Jean). Le commerce du port de Nantes au milieu du xvi ^e siècle (J. Delumeau)	365
168	VAN DER LINDEN (H.). De cope (J. Godard)	138
176	VOISINE (Jacques). Jean-Jacques Rousseau en Angleterre à l'époque romantique. Les écrits autobiographiques et la légende (Jean Égret)	162
398	WEIS (Eberhard). Geschichtsschreibung und Staatsauffassung in der Französischen Enzyklopädie (Id.)	161
343	WENTKER (Hermann). Sizilien und Athen. Die Begegnung der attischen Macht mit den Westgriechen (Paul Cloché)	119
352	Westdeutsche Bibliothek. Bibliographie historischer Zeitschriften, 1939-1951 (Germain Calmette)	343
177	WHITE (Léonard D.). The Jacksonians. A Study in Administrative History, 1829-1861 (M. Giraud)	173
149	WIENS (Harold J.). China's March towards the Tropics (Jean Chesneaux)	390
395	WILL (Édouard). Doriens et Ioniens. Essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecques (Paul Cloché)	117
139	WRIGHT (H. R. C.). Free Trade and Protection in the Netherlands, 1816-1830 (Robert Schnerb)	166
150		
127		

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

130	Histoire générale, 401 ; Antiquité, 406 ; Extrême-Orient, 408 ; Byzance, 411 ; Autriche, 413 ; États-Unis, 417 ; Éthiopie, 418 ; France, 195, 420 ; Grande-Bretagne, 202 ; Italie, 207 ; Pays-Bas, 211.
349	

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

152	Généralités et instruments de travail, 213, 440.
359	Préhistoire, Orient et Antiquité classique, 215, 442.
388	Le Moyen Age, 215, 443.
124	Le xvi ^e siècle et l'Ancien Régime, 218, 446.
187	Révolution et xix ^e siècle, 221, 448.
384	Après 1914, 224, 450.
	Histoire religieuse, 225, 452.

CHRONIQUE

378	Soutenances de thèses en Sorbonne : Jean DELUMEAU : <i>La vie économique et sociale à Rome dans la seconde partie du XVI^e siècle</i> (thèse principale) ; <i>Le commerce de l'alun</i> (thèse complémentaire), par René Rémond, p. 226. — François CROUZET : <i>L'économie britannique et le blocus continental : 1806-1813</i>
169	
382	
181	

(thèse principale) ; *Recherches sur les Ordres en conseil britanniques de 1807* (thèse complémentaire), par René Rémond, p. 229. — Robert LAURENT : *Les vigneron de la Côte-d'Or au XIX^e siècle* (thèse principale) ; *L'octroi de Dijon au XIX^e siècle* (thèse complémentaire), par René Rémond, p. 454. — Alphonse DUPRONT : *Le cardinal Silvio Antoniano* (thèse complémentaire) ; *Le mythe de Croisade, étude de sociologie religieuse* (thèse principale), par Guy Fourquin et Raoul Girardet.

Comité international des Sciences historiques, p. 453. — Allemagne, 232 ; Espagne, 460 ; États-Unis, 239, 460 ; France, 232, 454 ; Italie, 239, 461 ; Pologne, 462 ; U. R. S. S., 240.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE, 465.

TABLE DES MATIÈRES, 472.

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

7
8
9
0